



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

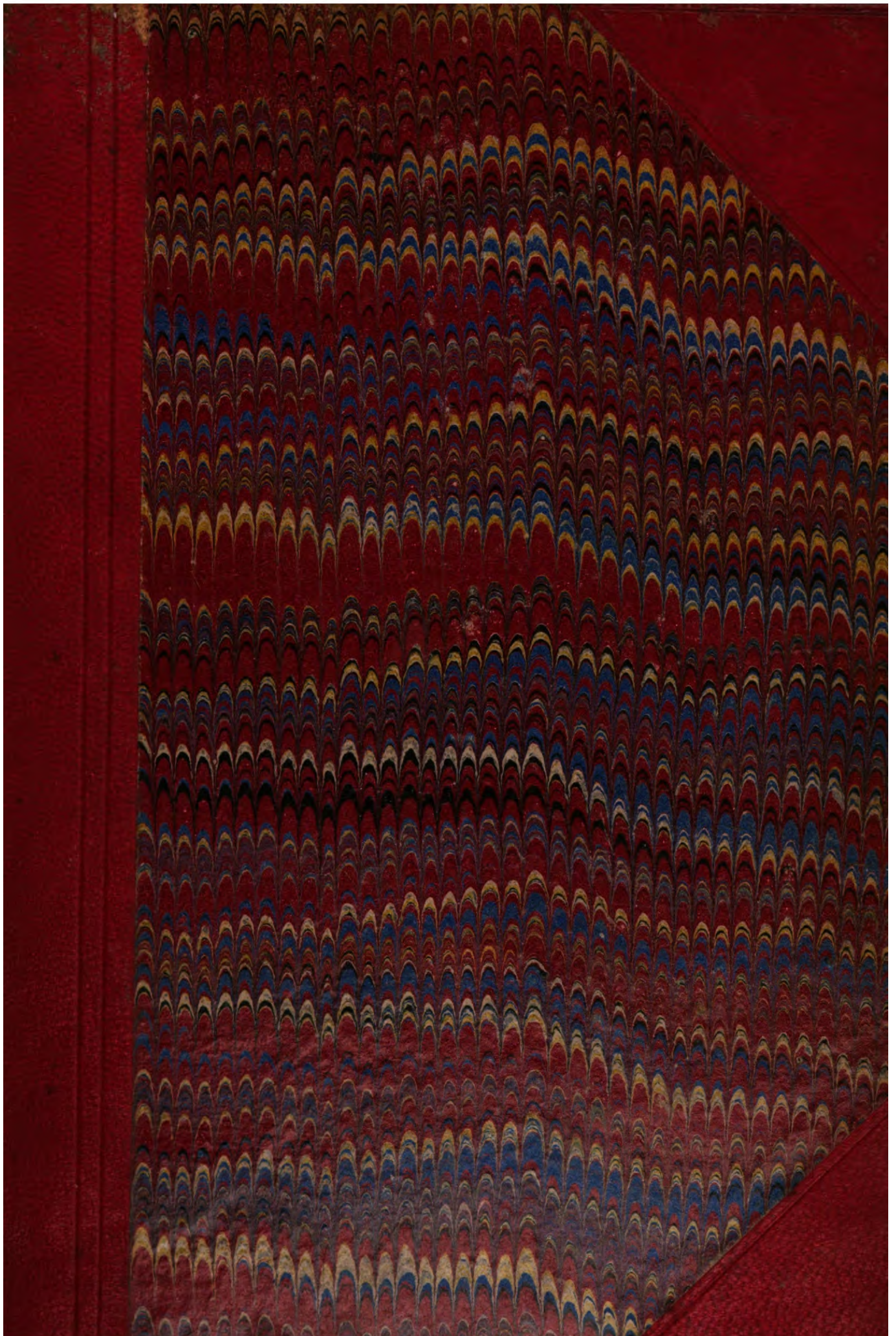
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

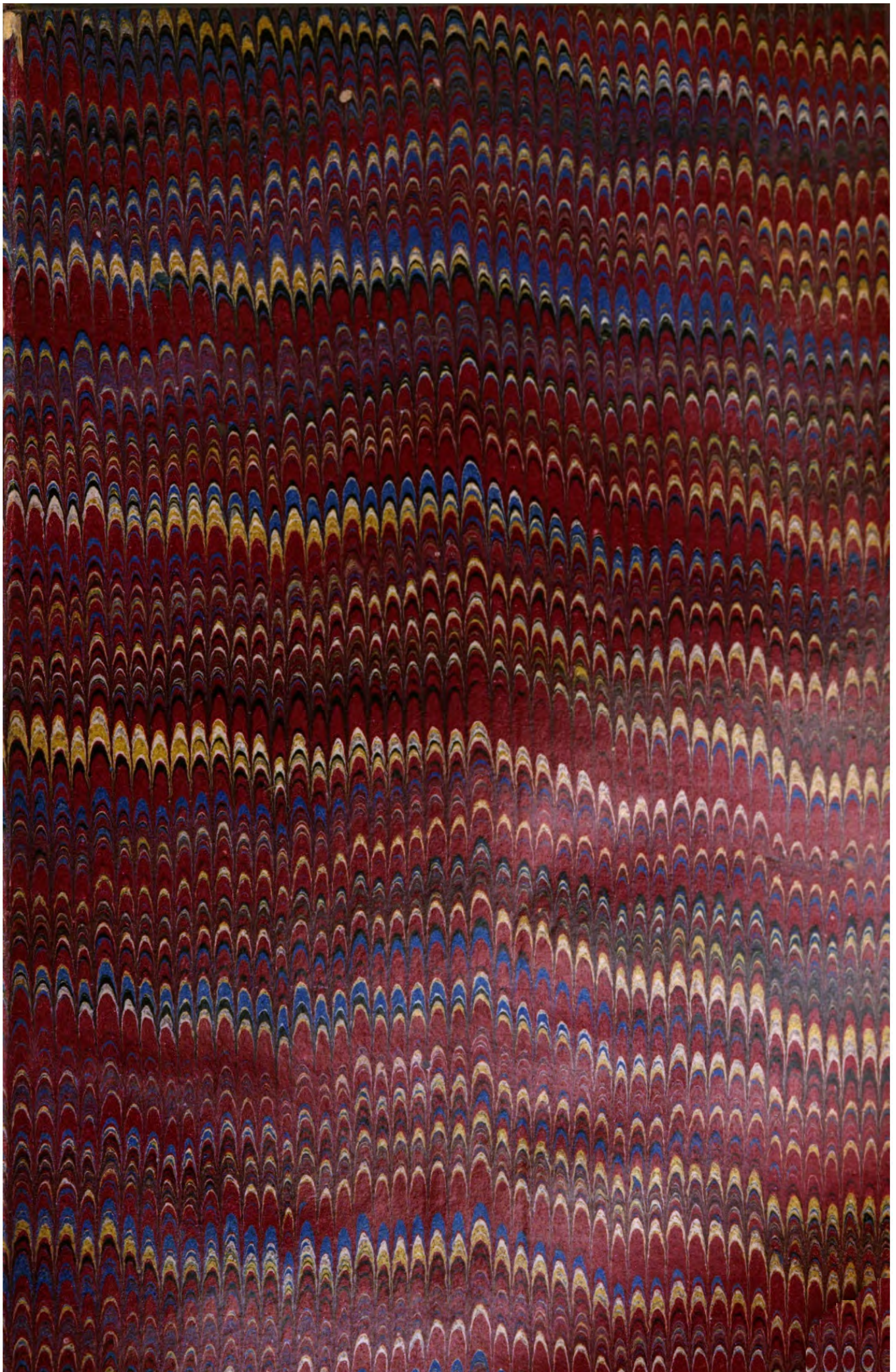


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Fr. III A. 523



B. II. 6.

L263 | 1721

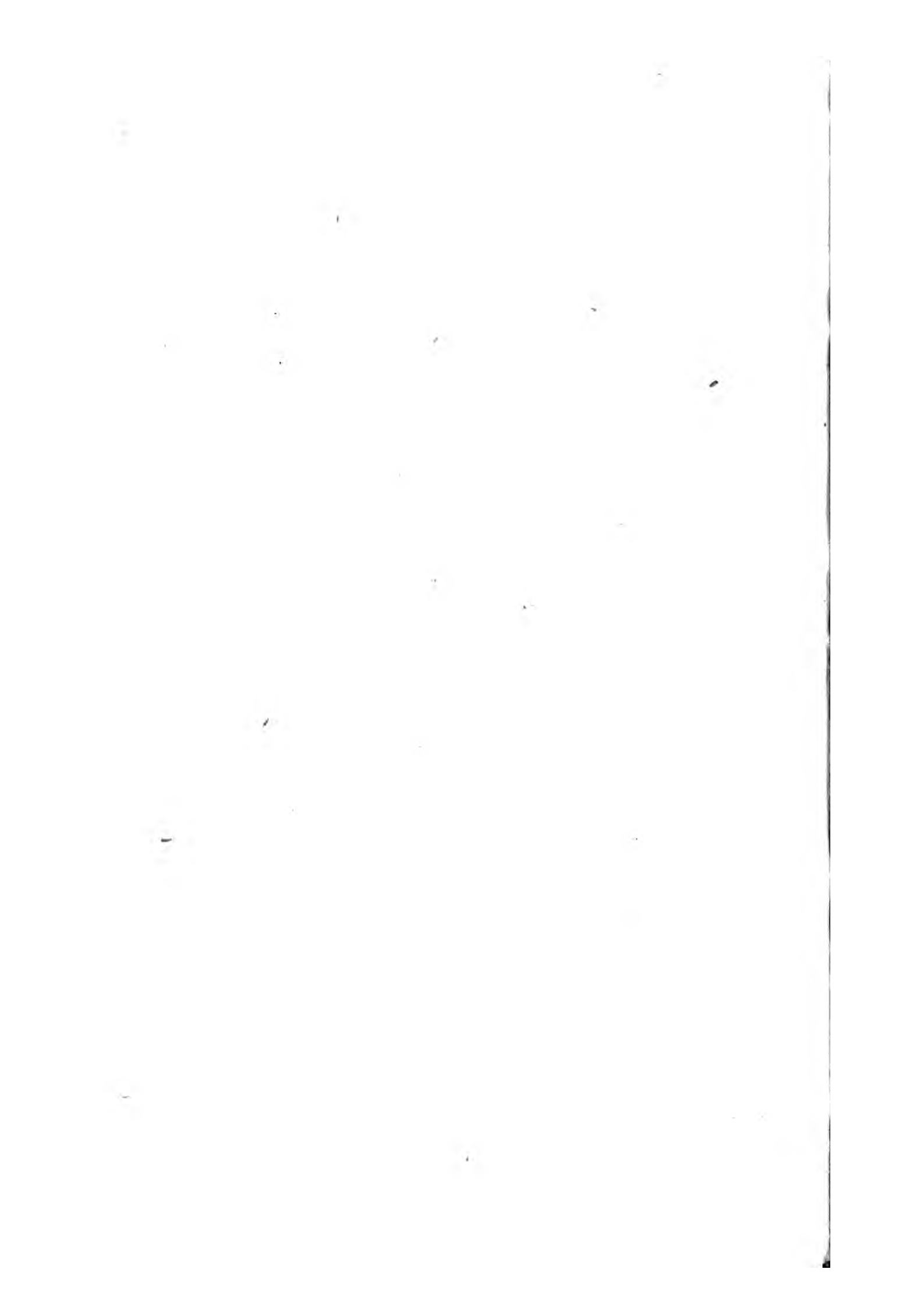
FE

ab

H/3

2 Pde





LE FILLEUL DU ROI

I

LA BELLE PROVENÇALE

LE
FILLEUL DU ROI

PAR
PONSON DU TERRAIL

I
LA BELLE PROVENÇALE



PARIS
E. DENTU, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1876

Tous droits réservés.



LE FILLEUL DU ROI

CHAPITRE PREMIER

De la façon dont le roi Louis XI confia à la Sainte-Vierge, dans ses prières, l'affection qu'il éprouvait pour son cher cousin le duc de Bourgogne.

Un soir de décembre de l'an de grâce mil quatre cent soixante-quinze, Sa Majesté Louis onzième du nom, roi de France, était dévotement agenouillé dans son oratoire, devant les figurines de plomb qui garnissaient son large chapeau, — lequel chapeau était placé sur un prie-Dieu.

— Messeigneurs les saints, et vous, ma bonne dame la Vierge, disait-il humblement, faites que je parvienne à occire ou noyer mon cousin bien-aimé le duc de Bourgogne, qui m'occasionne grand tracas et besogne de toute sorte ; faites que mon cher oncle, ce bon René d'Anjou, roi de Provence, me laisse en hoirie et héritage son royaume, où les épis sont si jaunes, le vin si généreux, et où les oranges mûrissent, que c'est une bénédiction ; — employez-vous enfin, mes bons seigneurs les saints, et vous, madame la Vierge, pour que j'agrandisse mon beau royaume de France, et le fasse un et tout rondelet, et je vous jure que je ne serai point ingrat. Au lieu d'environner mon chapeau de vos images fondues en plomb,

le métal du pauvre, et je le suis comme pas un, *Pâques-Dieu!* je vous donnerai des châsses d'argent enrichies de pierres fines, comme en possède mon compère Cornélius, ce mécréant qui me vend son or si cher, — et je ferai bâtir de belles églises sur tous les lieux où mes soldats auront battu les soldats de mon bien-aimé cousin de Bourgogne, que le diable emporte pour lui tordre le col!

Le roi termina cette prière par un pieux signe de croix, après quoi il replaça son chapeau sur sa tête et alla s'asseoir dans un grand fauteuil, près de la fenêtre de l'oratoire.

Le roi était alors à Paris. Les bises de novembre l'avaient chassé de son cher castel de Plessis-les-Tours, et il s'en était revenu au milieu de ses bons Parisiens qu'il aimait tant, les jours d'émeute surtout, lorsqu'il leur prenait fantaisie de brûler le logis d'un grand seigneur ou de jeter à l'eau quelque écuyer insolent partisan des Bourguignons.

Louis XI aimait par dessus toutes ses résidences son petit castel de Plessis-les-Tours, mais il avait un faible pour les Parisiens, et lorsqu'il n'avait depuis longtemps fait une apparition dans sa capitale, il disait naïvement à ses compères le barbier Olivier-le-Daim et le grand prévôt Tristan :

— Mes bons Parisiens doivent être fort marris de ne me point voir, il faudra s'enquérir d'une litière et d'une escorte, je leur veux faire une visite sans étalage, pompe ni façons.

Et le roi partait le lendemain avec trente hommes au plus de sa garde écossaise, dans une vieille litière portée par des mules qu'il avait fait venir d'Espagne, et dans laquelle il admettait ses compères le barbier Olivier-le-Daim et maître Cornélius, son argentier.

Quant au compère Tristan, son métier voulait qu'il fût

à cheval, et il chevauchait aux portières en compagnie d'un page ou d'un écuyer.

Le cortège s'en allait à petites journées, s'arrêtait dans les villes libres où le roi aimait à se faire héberger par les échevins, arrivait un soir sous les murs de Paris, entrait par la porte Saint-Jacques et traversait pour se rendre au palais des Tournelles, le quartier des Ecoles, qu'on appelait alors le Pays latin.

Ce que le roi aimait le plus à Paris, c'était les bourgeois et les écoliers. Sa Majesté était fort lettrée, du reste ; elle lisait très-couramment dans les livres latins que l'on commentait à l'Université, et elle prenait un plaisir extrême à voir sa litière entourée par les étudiants, auxquels elle daignait répondre parfois, soit par une citation d'un poète latin, soit par une sentence philosophique.

Après quoi les étudiants étaient congédiés ; la litière reprenait sa marche, entrait sous les voûtes sombres du palais des Tournelles, et le roi se faisait servir un maigre souper préparé d'après les ordres de maître Coyctier, son médecin, dont son majordome goûtait le premier tous les plats, pour rassurer le soupçonneux et inquiet monarque.

Le souper terminé, Louis XI montait dans son oratoire. L'oratoire du roi était en même temps sa chambre à coucher, son cabinet de travail, sa salle d'audience, le lieu enfin dont il ne bougeait guère que pour une circonstance imprévue.

C'était une petite pièce assez étroite ménagée dans la partie supérieure d'une des tours. Son unique croisée donnait sur la Seine, et dominait à peu près tout le Paris d'alors.

Hiver ou été, le roi était assis dans l'embrasement de cette croisée, et, lorsqu'il était seul, ses prières terminées, il réfléchissait gravement aux soucis de la politique, en

contemplant d'un œil mélancolique les toits enfumés et le ciel nuageux de sa bonne ville.

Or, ce jour-là, Sa Majesté était seule, et lorsqu'elle eut terminé son invocation à la Vierge et aux saints du Paradis, invocation peu charitable pour son cousin Charles de Bourgogne, elle se pencha à la croisée entr'ouverte et plongea son regard perçant dans l'obscurité, cherchant à apercevoir quel était l'homme qui longeait insoucieusement la berge de la Seine en fredonnant une chanson grivoise bien connue des étudiants et des basochiens.

— Pâques-Dieu ! murmura Louis XI, que madame la Vierge me retire sa protection, et que mon cousin de Bourgogne, qui est un soudard, devienne un seigneur lettré et de belles manières, si je me trompe ; c'est maître Amalric, mon damné filleul !

Et le roi écouta plus attentivement encore la chanson de l'étudiant !

— C'est bien lui ! se dit-il, c'est bien ce drôle, ce mauvais sujet, ce buveur qui ne me fait visite que pour me demander une poignée d'écus à la rose ou de pistoles. Ça, je veux le voir, Pâques-Dieu !

Louis XI, à ces mots, frappa sur un timbre qu'il avait à portée de sa main, et peu après son compère le Daim montra sa tête de fouine encadrée par une draperie qui masquait la porte d'entrée.

— Compère, lui dit le roi, cours donc au bord de la rivière et ramène-moi maître Amalric qui passe sous notre fenêtre en chantant, et ne daigne point nous présenter ses hommages respectueux.

Olivier disparut et laissa le roi seul de nouveau. Celui-ci, en traitant l'étudiant de mauvais sujet et de buveur et en donnant des ordres pour qu'on le conduisît auprès de lui, avait laissé percer dans sa voix un timbre de bonne humeur et un accent de tendresse qui étaient fort rares,

l'un et l'autre, chez le terrible souverain que l'histoire a nommé Louis XI.

Or, pour expliquer cette bonne humeur et cette tendresse, il est bon de dire ce qu'était maître Amalric, comme l'appelait le roi.

Il y avait quelque vingt années qu'une bachelière du nom de Périne, et qui était bien la plus belle fille du pays Latin, était fort vantée au quartier des écoles. Périne vivait depuis quelques mois dans une retraite absolue, et elle ne sortait de son logis, qui était situé derrière l'église Sainte-Geneviève, que pour descendre au bac de Nesles et passer l'eau. Une fois sur l'autre rive, Périne s'enfonçait dans le dédale obscur des rues étroites et irrégulièrement percées qui entouraient le vieil hôtel Saint-Pol, et personne ne pouvait savoir où elle allait.

Or, il arriva qu'un beau jour Périne mit au monde un enfant mâle sur le sort duquel tous les voisins s'empresèrent de commenter et de *jaspiner* (1), les uns demandant quel était le pauvre bachelier qui aiderait la mère à en prendre soin, les autres s'offrant charitablement pour être parrains et marraines.

A tous, Périne répondait qu'ils ne prissent nul souci et que le parrain était tout trouvé. Quant à la marraine, Périne avait choisi une bachelière de ses amies, laquelle vraisemblablement était dans le secret.

Le jour du baptême venu, on vit arriver un seigneur de bonne mine, malgré l'extrême simplicité de son costume; et bien qu'il ne fût accompagné que d'un page et d'un écuyer, tout le monde reconnut monseigneur le Dauphin, fils aîné du roi Charles VII et le présomptif héritier de la couronne.

(1) Vieux mot français devenu un mot d'argot et qui signifie bavarder.

Le Dauphin conduisit à l'église la bachelière marraine, fut le parrain de l'enfant qui reçut le nom d'Amalric, et les mauvaises langues du pays Latin prétendirent que Périne n'avait point passé si souvent la Seine au bac de Nesles, pour aller uniquement s'enquérir d'un parrain.

Quoi qu'il en soit, Périne continua à habiter le pays Latin, et elle éleva son enfant, grâce aux munificences de son royal parrain, qui la venait souvent visiter et avait pris en grande affection le petit Amalric. L'enfant devenait grand et fort, avait une figure éveillée, et, dès l'âge de cinq ans, passait pour un charmant lutin qui battait ses petits camarades et imposait ses volontés à tous.

Ce fut à cette époque que monseigneur le Dauphin ayant eu quelques démêlés avec le roi son père, fut contraint de se réfugier d'abord dans sa bonne ville de Grenoble, dont il était seigneur suzerain, puis en Bourgogne chez son cousin le comte de Charolais qui devait être plus tard le terrible Charles-le-Téméraire.

Cette absence du dauphin, qui dura plusieurs années et à laquelle la mort de Charles VII mit un terme, ne lui permit pas de s'occuper autrement de Périne et de son filleul qu'en leur envoyant la somme nécessaire pour subvenir à leurs besoins. Mais lorsque Sa Majesté Louis le onzième monta sur le trône de France, Amalric avait huit ou neuf ans; elle fit venir la mère et l'enfant et dit à la première :

— Je veux faire de ton fils un de mes pages, je veux qu'il soit vêtu de soie, de velours et d'or comme il convient au filleul d'un roi de France.

A quoi Périne répondit résolument :

— Mon fils est né dans le pays Latin, il y restera et sera étudiant. Au lieu d'être un noble homme, il sera un homme instruit et deviendra un docteur.

— Ainsi soit-il ! répondit le roi, à qui, au demeurant, la chose était parfaitement indifférente.

Donc, tandis que Louis XI passait les quinze premières années de son règne à refaire un royaume de France, Amalric grandissait au pays Latin et devenait un charmant mauvais sujet et un détestable écolier. Au lieu d'aller écouter les leçons des lecteurs et des professeurs de philosophie, il fréquentait les tavernes et les écoles où on démontrait à tirer l'épée, à planter la dague proprement et à jouer à la paume dans toutes les règles.

Lorsqu'il paraissait à la rue du Fouarre, dans laquelle il y avait une chaire d'éloquence latine, c'était bien moins pour écouter attentivement la dissertation du professeur que pour y chercher querelle à quelque écolier.

Sur ces entrefaites, Périne mourut. Amalric s'en alla droit au palais des Tournelles, et s'enquit du roi son parrain, auquel il annonça la mort de sa mère.

— Eh bien ! lui dit le roi, que veux-tu être à présent ? veux-tu que je baille des lettres-patentes et te fasse un noble homme en te donnant une compagnie à commander ?

— Baillez-moi donc cent pistoles, répondit Amalric, et gardez vos lettres de noblesse, dont je n'ai que faire ; j'aime mieux être étudiant.

Le roi ne contraria point Amalric, il lui donna les cent pistoles, le fit souper avec lui et le laissa libre de retourner au pays Latin.

Amalric pleura sa mère en bon fils, mais il finit par se consoler comme on se console de toutes choses en ce monde, et il reprit sa joyeuse vie. Quand son escarcelle était vide, il s'en allait chez son parrain, bousculait tout le monde, rudoyait les soldats écossais, le terrible Tristan lui-même, frappait sur le ventre de maître Coyctier, le médecin, et saluait à coups de poing le barbier Olivier.

Ces familiarités et ces rudes façons qui eussent coûté cher à tout autre, étaient regardées chez Amalric comme un privilège. Le roi s'en gaudissait fort et se montrait toujours d'excellente humeur lorsque son filleul mettait les pieds chez lui.

Olivier avait couru sur la berge de la rivière, et il n'avait point tardé à rejoindre l'étudiant :

— Hé! messire Amalric? lui dit-il.

— Hein? répondit l'écolier, qui m'appelle?

— Moi, messire.

— Qui, toi?

— Votre ami Olivier-le-Daim.

— Olivier-le-Diable, plutôt, Pâques-Dieu! s'écria Amalric en imprimant à sa voix l'intonation particulière qu'avait la voix de Louis XI en prononçant son juron favori.

— C'est ainsi que me nomment les mécréants, les Bourguignons et les ennemis du roi.

— C'est ainsi que je te nomme, moi Amalric, qui suis le filleul et l'ami du roi, pour t'apprendre, maître faquin, à ne pas t'intituler mon ami.

Et Amalric, riant toujours, frappa gaillardement sur l'épaule du barbier.

— Où diable cours-tu ainsi? lui dit-il : il est nuit pleine, le couvre-feu est sonné et tu sais bien qu'il n'y a que les *mauvais garçons*, les écoliers et les amoureux qui rôdent à cette heure par les rues désertes. Or, tu es assurément un mauvais garçon, un pingre et un détrousseur, ami barbier : mais tu es plus ignorant qu'un génovefain et plus laid que le diable ton patron. Donc tu ne peux être ni étudiant, ni amoureux. Or, si tu cours les rues pour détrousser les passants, tu t'adresses mal, car je n'ai plus que six sols parisis dans mon escarcelle, et je compte aller voir mon royal parrain dès demain.

— C'est précisément lui qui vous ayant entendu chanter, a reconnu votre voix et m'a expédié vers vous.

— Et que me veut-il, ami barbier ?

— Je ne sais, mais il m'a dit : cours après ce drôle...

— Hein ? interrompit Amalric.

— C'est le roi qui l'a dit, messire, et je vous rapporte fidèlement ses paroles : cours après ce drôle ! m'a-t-il dit, et amène-le moi.

— Bon ! dit l'étudiant, ceci vient comme marée en carême ; ami barbier, je te pardonne tes familiarités. Et que diable peut-il me vouloir mon honoré parrain ?

— Dame ! fit Olivier, vous savez combien il vous aime.

— Heu ! heu ! murmura Amalric, c'est vrai, après tout.

— Eh bien ! il a grand désir de vous voir, c'est fort simple.

— Pourvu qu'il me donne quelques pistoles.

Et Amalric suivit le barbier, et ne tarda pas à pénétrer avec lui dans l'oratoire du roi où Sa Majesté était, pour le moment, occupée à lire un message qu'un écuyer venait de lui remettre, tandis qu'Olivier courait après l'étudiant.

Louis XI avait abandonné l'embrasure de la croisée, et était venu s'asseoir auprès d'une grande table qui supportait une lampe unique et un volumineux pêle-mêle de parchemins et de paperasses qu'il appelait volontiers ses archives.

— Oh ! oh ! disait-il, au moment où Amalric entra, et parcourant toujours avec attention la lettre qu'il tenait à la main, mon très-cher oncle le roi de Provence envoie ambassadeur à notre aimé cousin Charles de Bourgogne... Peste ! il ne nous fait pas tant d'honneur à nous le roi de France !... Et cet ambassadeur daigne passer par Paris,

et il est chargé de m'offrir les compliments et les bonnes paroles d'amitié du roi son maître... C'est-à-dire que notre oncle bien-aimé, le roi René, fait d'une pierre deux coups, et il cherche à me rassurer et à m'endormir en me faisant ses salutations, tandis qu'il va traiter avec mon cousin de Bourgogne pour m'enlever mon héritage. Pâques-Dieu ! mes maîtres, nous verrons la fin, s'il vous plaît !

Un éclair de colère passa dans le regard de Louis XI, puis cet éclair s'éteignit, et il leva les yeux sur Amalric d'un air souriant et bonhomme en lui disant :

— Te voilà, mauvais sujet, il faut donc t'aller quérir pour te voir ?

— Pardon, mon parrain, répondit Amalric, si vous eussiez attendu à demain vous n'auriez pas eu cette peine. Je comptais venir vous présenter mes humbles hommages.

— C'est-à-dire que tu n'as plus un denier en poche ?

— Hélas ! soupira Amalric.

Soudain le roi se frappa le front.

— N'as-tu pas toujours ton logis sur la place de l'église Sainte-Geneviève, en face de l'école de philosophie et sur les derrières de l'hôtel du sire de Mazenod, ce gentilhomme si riche du pays de Provence ?

— Oui, répondit Amalric, et par la lucarne de ma chambre je vois tout ce qu'on fait dans l'hôtel.

— Ah ! ah ! dit le roi. Eh bien ! mon compère, tu y verras demain quelque chose de plus gai que la figure grêlée et endiablée du sire de Mazenod. Je gage que les femmes du pays de Provence y sont plus belles que les hommes et que celle que tu y verras... Mais chut !

Et Louis XI frappa sur le timbre.

II

Où il est parlé du seigneur Bufile, écuyer de monseigneur le duc de Brancas, et où S. M. le roi Louis le onzième fait des confidences à son filleul Amalric.

— Faites entrer l'écuyer de messire le duc de Brancas, dit le roi au soldat de la garde écossaise qui était en sentinelle à la porte, et qui se présenta aussitôt qu'il eut entendu résonner le timbre.

On introduisit l'écuyer.

Cet écuyer qui jouera, par la suite, un rôle dans notre récit, mérite quelques lignes de silhouette. C'était un gros homme d'une taille au-dessous de la moyenne, d'une corpulence égale à celle de Sancho Pança, cette création originale de Cervantes, brun comme une olive, jeune encore quoique déjà chauve, et trahissant dans son langage rapide et sans cesse accompagné de gestes animés, l'origine italienne.

Il signor Bufile était venu en Provence à la suite de René d'Anjou, lorsque ce prince fut contraint par les Espagnols d'abandonner la couronne des Deux-Sicules.

Le seigneur Bufile était entré dans la vie par la porte de la paresse ; il avait été lazzarone.

Le duc de Brancas, qui à Naples se nommait messire Brancaccio, et qui fut fait duc de Brancas, Cereste et autres lieux par le roi son maître, à qui il avait sauvé la vie pendant les émeutes sanglantes et la révolution qui précipitèrent du trône la maison d'Anjou ; le duc de Brancas,

disons-nous, alors encore page de S. M. le roi René, rencontra Bufile dans les rues de Naples et lui confia un doux message pour une certaine dame espagnole, fort belle et qui repoussait les hommages du jeune page avec une cruauté sans exemple.

Bufile n'avait guère alors que vingt ans, il était aussi maigre qu'il devait être gras par la suite ; il était lest et souple, adroit et rusé comme un chat. Là où tous les messagers et toute la valetaille de messire Brancaccio avaient échoué, Bufile réussit à merveille ; il escalada le balcon de la dame, ne pouvant passer sur le corps de ses gens, qui gardaient fidèlement la porte, et il se montra si éloquent, il dépeignit avec une telle chaleur l'amour dont le malheureux page se mourait, que la belle adoucit graduellement ses rigueurs et consentit à recevoir la visite de messire Brancaccio. Celui-ci, pénétré de reconnaissance pour le lazzarone, lui mit une bourse pleine d'or dans les mains ; mais le lazzarone repoussa la bourse et lui dit :

— Mon cher seigneur, gardez votre or, dont je n'ai vraiment que faire. Je suis lazzarone et poète, j'improvise des vers au clair de lune et je dors tout le jour au grand soleil. Autrefois, le peuple napolitain se montrait friand de ma poésie, il entourait en grand nombre la borne sur laquelle je montais pour réciter mes compositions, et il me rétribuait en macaroni et en tranches de cocomero. Le peuple napolitain s'était fait mon impresario et mon libraire, car il payait mes vers et les apprenait par cœur ; mais voici que depuis quelque temps on s'occupe fort de politique dans les rues de Naples ; les uns se montrent partisans des Espagnols, les autres demeurent fidèles à notre bon roi René, que Dieu conserve !

Oh ! la politique est à la poésie ce que l'âne du professeur Buridan eût été à un seul picotin d'avoine, elle la

dévore. Le métier ne vaut plus rien, à tel point que le peuple napolitain laisse tranquillement son poète mourir de faim. Le macaroni devient de plus en plus rare, et quant au cocomero, cette *pastèque* (1) si rafraîchissante, il devient tout à fait un mythe.

— Eh bien! demanda le page en riant de cette boutade qui prouvait claire comme le jour que les poètes ont mal diné dans tous les temps, que puis-je faire pour toi?

— Je renonce à la poésie, répondit Bufile, et je n'en veux plus faire qu'à mes moments perdus. Je songe sérieusement à la politique et préfère le rôle de l'âne de Buridan à celui du picotin d'avoine. J'ai pensé que si votre seigneurie le voulait, elle pourrait me faire obtenir un emploi dans les cuisines de notre bon roi, où le macaroni est toujours si bien accommodé et où les vins de France remplacent si avantageusement le cocomero.

— Veux-tu être mon écuyer? demanda le page, tu seras si bien hébergé chez le roi, qu'en deux mois tu seras aussi gras qu'un moine.

— C'est que, observa le page, je suis paresseux comme tous les poètes, et je ne voudrais pas...

— Tu n'auras absolument rien à faire, si ce n'est mes billets doux à porter.

— Je les écrirai au besoin, répondit impertinemment le lazzarone. J'accepte.

A partir de ce jour, maître Bufile devint un personnage; il fut vêtu comme un prince et acquit petit à petit ce merveilleux embonpoint dont il jouissait à l'époque où il se présenta devant le roi Louis XI. Il n'avait pas complètement renoncé à la poésie, mais il ne s'y livrait qu'avec modération, et il faisait de l'art, n'ayant plus besoin de son talent pour vivre. Il parlait du coco-

(1) Terme méridional qui signifie melon d'eau.

mero avec un beau dédain, et buvait sec ; il n'aimait pas à monter à cheval et redoutait les fatigues de la guerre ; mais il accomplissait religieusement sa sieste, se montrait galant auprès des dames, et dissertait sur les affaires politiques du temps avec un sérieux imperturbable et un bon sens parfait.

Le seigneur Bufile avait environ quarante-cinq ans, et il était chauve, lorsque son honoré maître, le duc de Brancas, quitta le royaume de Provence pour s'aller acquitter d'une mission secrète très importante auprès du duc Charles de Bourgogne, et d'un message de simple courtoisie auprès de Louis le onzième, roi de France.

Le duc était arrivé à Paris dans la soirée : il était descendu chez le sire de Mazenod son parent, et il avait envoyé son écuyer, le seigneur Bufile, au palais des Tournelles, pour demander au roi la faveur de se présenter le lendemain, au nom de son maître René d'Ajou, roi de Provence.

Louis XI avait longuement médité, lu et relu la lettre de l'ambassadeur, et puis, sur son ordre, l'écuyer avait été introduit.

— Dites à votre maître, notre aimé le duc de Brancas, lui dit Louis XI, que nous, le roi de France, nous serons heureux de le recevoir demain, vers deux heures de relevée.

Le seigneur Bufile s'inclina avec la courtoisie digne d'un homme qui sait bien que s'il est en présence d'un roi puissant, il a, par lui-même, une valeur personnelle assez grande pour avoir le droit de s'interdire tout respect servile.

Après le départ de l'écuyer, il ne resta plus dans l'oratoire que le roi, son filleul Amalric et maître Olivier-le-Daim.

— Ça, dit Louis XI à ce dernier, laisse-nous, mon compère ; je veux admonester vertement ce drôle.

— Bon ! pensa le barbier, il veut lui remplir ses poches de pistoles, et il craint que je ne fasse une de ces grimaces qui sont familières à maître Cornélius, son argentier ; qui chante misère en tout temps.

Et Olivier sortit.

Alors le roi souleva la draperie et dit au garde écossais, d'un ton fort significatif :

— Ne laisse pénétrer personne ici : je veux être seul.

— Oh ! oh ! se disait Amalric, mon parrain fait bien des mystères pour me bailler cent pistoles. Aurait-il l'intention de me donner des écus rognés ?

Louis XI tira soigneusement les portières et ferma la croisée pour intercepter le son de sa voix à l'extérieur, puis il revint s'asseoir en face de son bien-aimé filleul.

— Sais-tu, lui dit-il, que tu as bien vingt-deux ans, mon compère ?

— Pâques-Dieu ! répondit Amalric avec un geste qui était familier au monarque et dont il accompagnait volontiers son juron, vous avez raison, mon parrain.

— Un bel âge, mon compère...

— Heu ! heu ! fit Amalric, quand votre escarcelle ne sonne pas le creux comme le ventre d'un homme mis à la diète par le médecin de Votre Majesté.

— Patience ! répondit le roi, qui veut la fin veut les moyens. As-tu beaucoup étudié, mon compère ?

— Hum ! murmura Amalric, ni trop, ni trop peu.

— C'est-à-dire que tu es le plus mauvais écolier de l'Université.

— Votre Majesté est bien aimable.

— Et poursuivit le roi, tu es bien plus expert à tirer l'épée, à planter la dague, à lancer la paume et à rosser un cabaretier qui te refuse crédit, qu'à expliquer et commen-

ter un poète latin et à soutenir une thèse philosophique. Ce qui, entre nous, mon compère, prouve que tu ferais un excellent soldat au lieu d'un piètre étudiant.

— Votre Majesté parle comme ces livres que je n'ouvre guère.

— Sais-tu, poursuivit le roi avec bonhomie, qu'il serait grandement temps que tu devinsses un garçon sérieux et un homme rangé?

— Ah ! vous croyez ? demanda naïvement Amalric.

— J'ai songé à toi.

— Votre Majesté est trop bonne. J'ai des dettes par dessus les toits du pays Latin.

— Je les paierai.

— J'y comptais, Sire.

— Mais je veux faire de toi quelque chose...

— Suis-je pas bien ainsi ? observa Amalric du ton d'un homme étonné qu'on ne le trouve pas accompli de tous points.

— Je veux faire de toi un homme politique et je te donnerai des lettres de noblesse.

— J'aimerais mieux deux cents pistoles et la permission de rester au pays Latin, où je me plais fort.

— Tu y resteras, au moins pour le moment.

— Ceci est différent.

— Et je te donnerai autant de pistoles qu'il en faudra pour te réconcilier avec le cabaretier de l'auberge rouge et celui de la porte Saint-Jacques.

— Diable ! et que faudra-t-il que je fasse en échange pour plaire à Votre Majesté ?

— Presque rien, dit le roi ; te tenir seulement un peu plus à ton logis, et un peu moins au cabaret.

— Mon logis est bien triste, sire, et aucune espèce de cave n'en dépend.

— Je t'enverrai des vins vieux de la mienne.

— A merveille! alors.

— Tandis que tu courais par les rues désertes, cherchant aventure, continua le roi, l'hôtel du sire de Mazenod s'ouvrait pour recevoir deux hôtes de qualité, le duc de Brancas qui est vieux, et sa femme qui est jeune et jolie.

— Hum! murmura Amalric, le sire de Mazenod est bien heureux.

— Or, mon compère, tu me le disais tout à l'heure, de la lucarne de ton logis tu peux voir tout ce qui se fait dans l'hôtel de Mazenod.

— C'est-à-dire, observa Amalric, que Votre Majesté veut faire de moi un espion?

— Fi! dit le roi, le vilain mot, compère!

— Cependant...

Le roi haussa les épaules.

— Ces jeunes gens ne veulent jamais écouter jusqu'au bout, murmura-t-il.

— J'écoute Votre Majesté.

— Le duc de Brancas est à Paris pour huit jours au moins, reprit Louis XI; le duc est vieux, il n'est plus beau, sa femme est jeune, elle est belle, et si un damoiseau aussi spirituel et aussi bien tourné que toi lui voulait conter de galants propos, peut-être les écouterait-elle....

— Savez-vous, mon parrain, interrompit familièrement Amalric, que vous me conseillez là de détestables choses.

— Non pas, dit le roi, le duc est vieux, il est d'une bravoure aveugle et batailleur en diable, voilà trois bonnes raisons pour qu'il ne s'éternise pas en ce monde. Si le duc mourait et que la duchesse t'aimât... sais-tu qu'elle est la pupille du roi de Provence, mon oncle bien-aimé, et qu'elle a plus de terres, de fiefs et d'or que le roi de France lui-même?

— Bon! dit Amalric, Votre Majesté me veut donner de

l'ambition. Je lui jure cependant que je me trouve le plus heureux des hommes et que l'existence qu'on mène au pays Latin est la meilleure des existences.

— C'est possible, dit le roi, mais lorsque tu auras vu madame de Brancas, peut-être changeras-tu de langage.

— Et, interrompit Amalric, qui en revenait forcément à ses moutons, c'est pour que je me fasse aimer de madame de Brancas que Votre Majesté m'a promis du vin de sa cave et des pistoles à discrétion ?

— Oui et non, dit le roi. J'ai besoin de m'expliquer. Sais-tu, mon compère, que je te connais à merveille, et que je sais par cœur tes qualités et tes défauts ?

— Votre Majesté a bien belle mémoire.

— Il en faut pour être roi. Tu es querelleur, mauvais sujet, tu hantes les pires lieux de ma bonne ville de Paris, et tu as rossé dernièrement mon chevalier du guet, mais, en revanche, tu es discret comme la tombe, tu gardes religieusement le secret qui n'est pas le tien, tu es dévoué pour tes amis, et tu te ferais tuer gaîment pour moi qui suis ton parrain...

— On dit même... hasarda Amalric.

— Ce qu'on dit de plus est de trop, mon compère, répliqua froidement le roi. Ces choses-là ne sont point tes affaires.

Amalric s'inclina et Louis XI poursuivit :

— Donc, puisque tu es discret et que tu m'es dévoué, je peux bien t'initier un peu aux mystères de la politique. Tu es un garçon d'esprit et tu me comprendras aisément.

— J'essaierai, dit modestement Amalric.

— On dit que je suis un monarque fourbe et cruel, et que je cherche sans cesse à m'approprier le bien des autres. Ceux qui disent cela sont des imbéciles ou mes ennemis. Messire Philippe de Commines, par exemple, dont j'ai fait mon premier ministre, griffonne tous les

jours ses Mémoires et se promet de me représenter à la postérité comme un monstre; mais sois tranquille, mon compère, il ne dira pas dans ses Mémoires qu'il reçoit de mon bien-aimé cousin de Bourgogne 6,000 écus d'or par an pour barbouiller force parchemins sur les affaires de mon royaume.

Le duc de Bourgogne ne m'aime pas, parce qu'il voudrait bien avoir la couronne de France; les d'Armagnac ne m'aiment pas, parce que j'en ai fait monter un sur un échafaud comme s'il eût été un simple manant; le duc François de Bretagne me déteste, parce que j'ai fait justice de la prétendue Ligue du bien public, et le roi René de Provence, bien qu'il soit le propre frère de ma mère, estime plus haut l'amitié des Bourguignons que la mienne.

Or, moi, je n'aime ni le duc Charles, ni le duc François, ni les comtes d'Armagnac, ni le roi René, parce que, selon moi, le pays de France ne sera réellement devenu le royaume de France que lorsqu'il n'y aura plus ni Lorraine, ni Bourgogne, ni Bretagne, ni comté d'Armagnac, ni royaume de Provence. Si ma bonne dame la Vierge et monseigneur son Fils me laissent vivre assez longtemps, tous ces royaumes dans un royaume disparaîtront; tous ces rois qui enserrant et cherchent à étouffer le vrai roi en appelant l'Anglais à leur aide, lâcheront prise et tomberont foudroyés. La mer au sud et à l'ouest, les Alpes et le Rhin à l'est et au nord : voilà, mon compère, les limites naturelles du pays de France : un seul roi, une seule langue, une seule législation, les mêmes poids et les mêmes mesures pour tous, un même et unique peuple, voilà cette nation qui sera une des premières du monde un jour.

On dit que je suis un mélange de bonhomie et de cruauté, que je fais pendre à plaisir et que les bourreaux

ont grande besogne autour de ce roi qui se revêt de drap sans broderies et fait ses courtisans et ses conseils d'un barbier, d'un médecin et d'un justicier.

Nos petits-neveux le croiront peut-être, mais leurs descendants, plus justes, diront que sous mon règne on ne pendit que les voleurs, les espions et les traîtres, qu'on ne trancha la tête qu'à de grands seigneurs félons qui essayaient d'anéantir jusqu'au nom de France, et que si je me plus à m'entourer de gens de médiocre condition et de petit état, c'est que je savais que ces gens, qui me devaient tout, que j'avais élevés, me seraient dévoués et fidèles pour être et demeurer quelque chose; que je pourrais compter sur eux à toute heure, bien mieux que sur des gentilshommes vains et endettés, toujours prêts à se tailler un manteau dans le manteau du roi, à payer leurs dettes avec l'or de l'étranger.

On dira encore quand le temps aura assoupi les haines et apaisé les rancunes qui grondent autour de moi, que, sous mon règne, le peuple, opprimé jusque-là, commença à respirer; que les arts et les lettres, entravés par mes prédécesseurs, prirent un libre essor; que, tandis que j'élevais l'échafaud du comte de Saint-Pol et d'un d'Armagnac, on édifiait des chaires de philosophie et d'éloquence latine dans la capitale de mon royaume; que je tendais la main à Jean Guttemberg, l'inventeur de l'imprimerie, et que j'instituais les postes.

Louis XI s'animait en parlant ainsi; il était debout, son œil lançait des éclairs, son front pâle rayonnait, le roi bourgeois, le roi bonhomme qui appelait un barbier son compère et s'habillait plus modestement que le plus pauvre hobereau de son royaume, s'était métamorphosé tout à coup. L'orgueil et la noblesse des Capétiens éclataient dans toute leur majesté sur les traits et dans l'attitude de ce vieillard, que les soucis et la maladie ron-

geait depuis longtemps, et qui ne voulait vivre que pour refaire un royaume de France puissant et prospère de ce malheureux pays, réduit à l'agonie par cent années de guerre et de rébellion.

Amalric fut tellement pénétré de cette grandeur, de cette majesté, qu'il ne soupçonnait pas naguère, que, cédant à cet enthousiasme et à cet élan du cœur, qui est l'apanage de la jeunesse, il se précipita aux genoux de Louis XI et s'écria :

— O sire ! sire ! vous avez eu raison d'en appeler à la justice de la postérité, car l'histoire dira que vous fûtes un grand roi !

Quand Amalric se releva, il vit Louis XI assis. Le roi avait disparu : restait le vieillard débile qui allongeait sa main décharnée vers un hanap de tisane placé sur un réchaud, et murmurait :

— Il est donc bien difficile de vivre dix ans encore lorsqu'on en a cinquante-trois à peine. Oh ! si j'avais dix ans devant moi !...

Et il toussa péniblement et cracha une gorgée de sang qui fit pâlir Amalric et lui donna le frisson.

CHAPITRE III

Où il est parlé du testament du roi Louis XI, de l'amour instantané et des conséquences qu'il peut avoir, et où le lecteur s'apercevra que maître Amalric, le filleul du roi, avait en gymnastique des connaissances assez étendues.

Le roi but deux gorgées de tisane et s'approcha, la lampe à la main, du sablier placé dans l'angle de la cheminée :

— Pâques-Dieu ! murmura-t-il, il est près de onze heures, mon compère, et pour qu'un roi de France vive, il faut qu'il se couche et dorme. Je vais donc te donner mes instructions en deux mots.

— Dites vos ordres, sire, répondit gravement Amalric. Je suis prêt à tout pour l'amour de Votre Majesté et pour le bien de cette France que vous voulez rendre forte et grande.

— Ta ta ta, dit le roi, pas d'enthousiasme, mon jeune coq ; avec de l'enthousiasme, on perd naïvement les monarchies. Je te disais tout à l'heure que messire le duc de Brancas était arrivé ce soir à Paris. Eh bien ! en même temps que lui — mes émissaires sont bien informés, je te jure — en même temps, entrait dans Paris un gentilhomme bourguignon qui avait reçu l'ordre de son maître d'aller trouver le duc de Brancas et de conférer avec lui sur les bases d'un traité qui serait mortel à la France si je n'y mettais ordre. Tu vas rentrer à ton logis, tu observeras, sans mot dire, bien entendu, tout ce qui te paraîtra inusité dans les coutumes de l'hôtel de Mazenod, et tu me tiendras au courant de tout ce qui s'y passera. Oh ! sois tranquille, ajouta le roi, qui crut remarquer un geste de répugnance de la part du jeune homme, épier les ennemis de la France et du roi, quand on est le filleul du roi de France, ce n'est point être un espion, et dans deux jours je te confierai une mission plus noble.

— C'est bien, sire, dit Amalric, j'obéirai.

Et il s'approcha de la porte.

— Un instant, dit le roi, et tes cent pistoles ?

— Ah ! répondit Amalric, je les oubliais.

— Une fois n'est pas coutume, murmura Louis XI en riant.

Et il ouvrit un bahut, en tira un vieux sac de cuir assez rondelet, qu'il délia ; sa main tout entière disparut

dans ses profondeurs, et elle en ressortit pleine de pièces d'or.

— Sire, dit Amalric, qui était consciencieux, il y a là plus de cent pistoles.

— Bah ! répondit Louis XI, un roi de France ne compte qu'avec ses ennemis. Prends toujours, et n'en dis rien surtout à maître Cornélius, il me gronderait. Je ne connais rien d'insupportable comme les remontrances d'un argentier.

Amalric fit disparaître l'or dans ses poches, puis il baisa la main du roi :

— Vous aurez bientôt de mes nouvelles, adieu, sire, et merci.

— Sais-tu qu'il est tard, mon compère, dit le roi avec une bonhomie pleine de tendresse ; les pingres et les truands courent les rues, tu as de l'or dans tes poches et tu peux fort bien être détroussé et jeté à l'eau. Je vais te donner deux gardes écossais pour escorte.

— Allons donc ! fit dédaigneusement Amalric, et sœur Jeanne ?

— Qu'est-ce que sœur Jeanne ?

— Ce joli jouet, répondit l'étudiant en montrant la dague qu'il portait au flanc.

— Trop courte, murmura Louis XI.

— Bah ! dit Amalric, est-ce qu'un fils du roi... pardon, sire, je me trompe, est-ce qu'un filleul du roi a peur ?

— La jeunesse est vantarde, grommela le roi, sans colère.

Puis il avisa une épée appendue au mur, la décrocha et la présenta à Amalric :

— Prends toujours cela, lui dit-il.

— Je ne suis pas gentilhomme, sire.

— Bah ! bah ! prends toujours, tu seras gentilhomme quand tu le voudras.

— Nous verrons, dit l'étudiant ; je commence à réfléchir.

Et il ceignit l'épée et s'en alla.

Le roi fit appeler alors son médecin.

Maître Jacques Coyctier arriva. C'était un gros homme au teint fleuri, aux vastes abdomens, à l'œil intelligent et au fin sourire.

— Comment me trouves-tu aujourd'hui ? demanda Louis XI.

— Mal, sire, Votre Majesté travaille beaucoup trop et se couche fort tard.

— Il faut bien que je fasse les affaires de mon royaume.

— Votre Majesté devrait prendre plus de repos.

— Quand mon cousin de Bourgogne m'en aura laissé le loisir, nous verrons. Au demeurant, suis-je malade plus que de coutume ?

— Non, sire.

Le roi respira, puis il parut rêver un moment, et après, relevant la tête :

— Compère, dit-il, tu sais que je fais pendre les gens qui me trompent ?

— Oui, sire.

— Eh bien, si tu me trompes, tu seras pendu.

— Je le sais, sire.

— Donc, parle vrai, compère.

— Je le jure à Votre Majesté.

— Qu'ai-je encore de temps à vivre ?

— Sire, répondit Coyctier, à moins d'accident et d'événements imprévus, vous avez huit années de vie devant vous.

— Pas davantage ?

— Non sire.

Le roi frissonna et devint tout rêveur.

— Huit ans ! murmura-t-il, rien que huit ans ! Jamais je

n'aurai le temps de faire tout ce que j'avais conçu... Pourquoi pas dix ans ?

— C'est impossible ! à moins d'un miracle...

— Eh bien ! dit le roi, je prierai et ferai prier tant et tant que Dieu le fera.

Coyctier ne répondit rien ; en sa qualité de médecin, il était sceptique.

— Je t'ai dit que si tu me trompais, tu serais pendu, compère ?

— Je ne l'ai point oublié, sire.

— Or, continua le roi, j'ai fait mon testament, dans ce testament je laisse cent écus d'or de pension à notre compère Tristan pour qu'il t'expédie sur-le-champ, si je viens à mourir de ma belle mort avant le délai que tu auras fixé.

Coyctier recula frissonnant.

— Arrange-toi, dit Louis XI, tu es intéressé à ce que je vive vieux.

Et il se mit à rire.

Puis passant à un autre ordre d'idées :

— Crois-tu à l'amour ? dit-il.

— Votre Majesté me fait là une singulière question ?

— Qu'importe ! réponds-y.

— Oui, sire, je crois à l'amour.

— A l'amour vrai, passionné, qui fait faire de grandes choses et s'exposer aux plus grands périls ?

— Oui, sire.

— Penses-tu que l'amour puisse naître instantanément, comme s'allume la poudre d'une arquebuse ?

— Quelquefois, sire.

— Ainsi, supposons un pauvre diable, un écolier, par exemple, un garçon qui n'a jamais vu ni aimé que les bacheliers du pays Latin, et qui, tout à coup, se trouve en présence d'une grande et noble dame, belle entre toutes,



jeune et naïve, dont le front rougit et dont l'œil rayonne, penses-tu qu'il en devienne épris sur-le-champ ?

— C'est fort probable, sire.

— Très-bien, dit le roi. Tu peux te retirer, mon compère, et m'envoyer mon valet de chambre.

Louis XI se mit au lit en murmurant :

— Ah ! si ce petit Amalric pouvait aimer la duchesse, et si la duchesse l'aimait, peut-être serait-ce d'un bon secours pour avoir un jour le royaume de Provence. Je l'ai bien élevé, ce garçon, et, Dieu aidant, j'en ferai quelque chose...

Pendant ce temps, Amalric sortait du palais des Tournelles et prenait la route de son logis. Dans l'antichambre du roi, il avait rencontré Olivier, qui lui dit humblement :

— Messire, il ne fait pas bon courir les rues à pareille heure, vous plairait-il que je vous escorte ?

Amalric se prit à rire :

— Penses-tu, lui dit-il, que celui qui, pour n'être point damné et s'en aller tout droit en paradis, prendrait le diable pour guide, arriverait à son but sans encombre ? Il est bien certain que si tu m'accompagnes, tu prendras ma défense contre les pingres et les détrousseurs, mais il est probable aussi que tu me voleras. Adieu, compère, merci de ton offre et bonne nuit...

L'étudiant s'en alla en riant, puis il longea la berge de la rivière sans presser le pas et rêveur comme l'homme à qui, pour la première fois, on a parlé un langage jusquelà inconnu. Amalric était à cet âge où rarement — et en dépit des poètes qui chantent les amours de vingt ans — on a aimé sérieusement. A cette époque, la vie de l'étudiant était divisée en deux parts à peu près égales, l'étude et le plaisir. L'étude prenait ses matinées, le plaisir s'emparait du reste du temps.

Si l'étude était encore à son point de départ, si la

science prenait à peine son essor à l'issue de l'ère guerrière et barbare du moyen âge, les plaisirs de l'écolier étaient non moins grossiers, et tout aussi peu variés : le cabaret où coulait à flots le vin d'Argenteuil, le spectacle des *diableries*, représentations en plein vent dont souvent il était acteur lui-même, les promenades aux prés Saint-Gervais et aux prés aux Clercs, en compagnie d'une bachelière rieuse et de belle humeur, mais généralement vulgaire et dissolue de mœurs, telles étaient les distractions de l'étudiant d'alors.

Il était fort difficile que l'amour vrai, l'amour épuré et sentimental pût naître et se développer entre deux êtres forcément réunis par la pauvreté, l'identité de leur existence bohémienne, et qui ne cherchaient que le plaisir du jour et l'oubli des misères du lendemain.

Aussi, il n'était, au pays Latin, aucun écolier qui n'eût rêvé, au moins une fois en sa vie, l'amour d'une belle châtelaine, d'une grande dame de la cour, comme il en avait vu passer une sur une haquenée blanche, suivie d'un écuyer ou d'un jeune page, — un soir qu'il était à sa fenêtre, appuyé sur l'épaule d'une bachelière d'un âge mûr, d'une beauté contestable, et qui était de moitié dans sa vie, moins par affection que par la force de l'habitude.

Amalric était un franc buveur, un mauvais sujet émérite, un écolier paresseux, un bon et joyeux compagnon peu contemplateur et peu rêveur d'habitude. Cependant, comme tout autre, il avait, à ses heures d'isolement, songé, lui aussi, qu'il serait fort heureux si le hasard jetait sur son chemin cette grande dame qui, pour l'étudiant, était à la bachelière ce que la poésie est au froid réalisme de l'existence.

Les demi-mots et les vagues paroles du roi avaient fort ému Amalric ; il descendait la berge du fleuve sans songer le moins du monde aux truands et aux voleurs. Il se

demandait si, en admettant que ce que Louis XI lui avait dit fût vrai de tous points, à savoir que la duchesse de Brancas était la plus belle femme qu'il se pût trouver, il en pourrait devenir épris, lui qui voyait passer de l'œil le plus indifférent du monde les plus belles filles du pays Latin, et leur préférait les bouteilles poudreuses et couvertes de toiles d'araignée qu'on décoiffait pour lui au cabaret où il eût crédit en tout temps.

Ces réflexions conduisirent Amalric jusqu'au bac de Nesles, et il ne les interrompit que pour appeler le passeur.

Le passeur était rentré dans sa maison de planches, et nul doute qu'il ne se fût fait tirer l'oreille pour en sortir et quitter son lit, car la nuit était froide en diable, si Amalric ne se fût hâté de lui crier :

— Eh! passeur de Satan, Jean du Moulin, c'est moi, Amalric, le filleul du roi. Ça, mon maître, dépêche-toi.

Le passeur ne se fit point répéter l'injonction, il sortit à la hâte de sa cabane, sauta dans son bateau, prit sa godille, et poussa au large.

— Que le bon Dieu vous bénisse! messire Amalric, dit-il d'un ton piteux en abordant l'autre rive; si vous aviez eu quelque pitié de la lassitude du pauvre Jean du Moulin, votre humble serviteur, vous fussiez arrivé un quart d'heure plus tôt.

— Et pourquoi cela, maître?

— Parce que je viens de passer deux seigneurs, un gras et un maigre, et que je vous eusse passé par la même occasion.

— Et quels étaient ces deux seigneurs? demanda Amalric en sautant dans la barque.

— Je l'ignore, messire; mais il y en avait un qui était gros et gras, presque chauve, et qui avait l'accent italien.

— Bon, pensa Amalric intéressé soudain, c'est l'écuyer du duc ; et l'autre, comment était-il ?

— L'autre était un grand sec, un peu louche, qui parlait à la façon des Bourguignons.

— Très-bien, se dit l'écolier, c'est le messenger de notre cousin de Bourgogne ; et que disaient-ils ?

— Je ne sais trop, ils étaient assis à l'avant et parlaient bas. Seulement j'ai entendu le gros homme lui dire en mettant le pied sur la rive :

— Venez vite ; mon maître vous attend avec impatience.

— Très-bien, se dit Amalric, ils sont en pleine conférence, et j'arrive trop tard comme un niais.

Il mit dans la main du passeur une pièce blanche et sauta sur la berge que la barque venait de heurter.

— Pardon, messire, lui dit le passeur, j'oubliais de vous dire que le maigre, le grand sec, m'a dit :

« — Je repasserai l'eau cette nuit, tâche de ne point avoir le sommeil trop dur. »

— Ah ! fit Amalric, dont une inspiration soudaine éclaira le cerveau. Eh bien ! veux-tu gagner deux pistoles ?

— Que faut-il faire ?

— Quand ce seigneur reviendra tu le feras attendre, et tu lui diras : « Messire, vous plairait-il patienter cinq minutes, j'attends un gentilhomme qui court le guilledou au pays Latin et ne peut tarder à revenir. Je vous passerai tous deux. »

— Et si vous ne venez pas ?

— Sois tranquille, je le suivrai à cinq minutes de distance.

Amalric donna une pistole d'à-compte à Jean du Moulin, et se prit à courir à toutes jambes dans la direction de son logis, où il ne tarda pas à arriver.

La maison qu'habitait l'écolier était une affreuse bicoque dont les divers étages étaient habités, soit par des écoliers rangés et solitaires, soit par d'autres meilleurs vivants qui logeaient en compagnie.

A cette heure avancée — il était près de minuit — tout le monde dormait dans la maison, et Amalric monta sans bruit au deuxième étage, où se trouvait l'unique chambre qui composait son logement.

La fenêtre de cette chambre donnait sur un vaste jardin planté de grands arbres et dépendant de l'hôtel du sire de Mazenod.

Le sire de Mazenod était un original que des motifs secrets, un chagrin d'amour selon les uns, un crime mystérieux selon les autres, avaient exilé de sa patrie. Il ne recevait aucune visite ordinairement, il sortait peu, se promenait souvent dans son jardin, et dès neuf heures du soir toutes les lumières de son hôtel s'éteignaient.

Or, ce soir-là, Amalric put se convaincre de la véracité et de la précision des renseignements que lui avait donnés le roi, car il aperçut de la lumière aux fenêtres du premier étage, et il ne douta pas un seul moment que ce ne fût là le lieu du rendez-vous entre le duc de Brancas et le messenger de Charles de Bourgogne.

Il y avait dans le jardin un grand arbre dont les plus hautes branches venaient former un cadre de verdure autour de la fenêtre d'Amalric.

L'étudiant n'hésita point, il laissa sur son lit l'épée que lui avait donnée le roi et qui aurait pu l'embarrasser, puis sautant sur l'entablement de la croisée, il saisit un des rameaux de l'arbre, l'attira à lui et se confia à ce frêle soutien avec la souplesse et la légèreté d'un chat.

Il descendit ainsi de branche en branche jusque dans le jardin, puis, là, il s'arrêta un moment pour s'orienter et réfléchir à ce qu'il avait à faire.

La réflexion ne fut pas longue et il ne tergiversa pas longtemps sur le parti à prendre : il courut sous les croisées où brillait de la lumière et contre lesquelles s'élevaient des arbres encore touffus malgré la saison avancée, et il grimpa dans les branches de l'un d'eux avec la même légèreté et la même souplesse qu'il avait déployées pour descendre de sa croisée dans le jardin.

La branche sur laquelle Amalric s'établissait à califourchon était précisément à la hauteur de l'une des croisées, et cette croisée, dépourvue de rideaux à l'intérieur, était entr'ouverte, ce qui permettait non-seulement de voir, mais encore d'entendre ce qui allait se passer et se dire dans la pièce où messire le duc de Brancas était seul, à première vue du moins. Amalric regarda attentivement, et voici ce qu'il vit. La salle où son regard plongeait était spacieuse et luxueusement décorée selon la mode du temps. Sous le manteau de l'immense cheminée armoriée flambait un large feu auprès duquel était assis un personnage qui ne pouvait être que le duc de Brancas.

C'était un homme d'environ cinquante ans, de taille moyenne, mais carré d'épaules, trapu et d'apparence fort robuste. Sa barbe grisonnante et son front dégarni, pâle et sillonné de rides profondes, attestaient bien moins l'âge mûr que le double ravage des fatigues de la guerre et des soucis de la politique.

Il avait devant lui une table chargée de papiers qu'il examinait et classait avec le soin minutieux particulier aux diplomates.

Le duc était richement vêtu, selon la mode provençale ; il portait au col une chaîne d'or et la croix de Saint-Michel, cet ordre de récente date, institué par Louis XI, et dont le rusé monarque avait eu soin de gratifier les gentilshommes de marque des États voisins.

Une seule lampe dont la clarté était modérée par un

abat-jour éclairait imparfaitement la salle, et ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'Amalric aperçut, dans le fond et l'angle le plus obscur, une femme assise et lui tournant le dos.

A cette vue, son cœur battit avec violence, — c'était sans doute la duchesse !

Tout à coup, une porte s'ouvrit à gauche de la cheminée, et le seigneur Bufile apparut. Au bruit qu'il fit en entrant, la femme se leva et se retourna... et Amalric qui put voir en plein son visage, se cramponna à sa branche d'arbre pour ne point tomber, tant l'émotion qu'il éprouva fut poignante et terrible !

La duchesse était belle à désespérer un saint...

IV

Des inconvénients qu'il y a à laisser les fenêtres ouvertes, la nuit, au mois de décembre, et de la pénible mésaventure qui s'en suivit pour le sire de Bourganeuf.

Madame de Brancas était bien la plus ravissante créature que le ciel de Provence se fût plu à enfanter.

Elle avait environ vingt-cinq ans, et en paraissait vingt à peine. Elle était grande, svelte ; elle avait des pieds et des mains d'une adorable petitesse.

Ses cheveux noirs et bouclés encadraient un visage un peu pâle qu'éclairaient de grands yeux bleus d'une incomparable douceur. Sa bouche, merveilleusement découpée, laissait entrevoir, à travers des lèvres aussi rouges que les cerises de juin, des dents d'une éblouissante blancheur.

Le sourire grave et mélancolique de la duchesse allait à l'âme.

Amalric fut tellement ébloui de cette beauté sans égale que pendant un moment il oublia le duc, maître Bufile et le gentilhomme bourguignon qui entraient derrière lui, et jusqu'aux recommandations du roi, son parrain.

Il contemplait madame de Brancas avec cette admiration naïve et ce regard fasciné qui précèdent l'amour lorsqu'il est inspiré par une semblable idole.

Heureusement pour les affaires du royaume de France et la mission diplomatique d'Amalric, la duchesse voyant entrer l'écuyer et le gentilhomme bourguignon, alla à son mari et lui dit :

— Vous savez, mon ami, combien je suis ignorante des choses de la politique; il est bien tard, permettez-moi de me retirer et de vous laisser seul avec le messager du duc de Bourgogne.

Le duc mit un baiser sur le front de la jeune femme et acquiesça à sa demande d'un signe de tête. Ce baiser brûla Amalric comme un fer rouge, et il caressa involontairement le manche de sœur Jeanne, cette bonne dague un peu courte, au dire de Louis XI, mais si bien affilée et de l'acier le plus fin, qui n'abandonnait l'écolier ni jour ni nuit.

La duchesse se retira. Alors Amalric commença à respirer, il passa la main sur son front, le charme se trouva rompu, et, retrouvant sa présence d'esprit et son calme habituels, il s'apprêta, tout en examinant le gentilhomme bourguignon, à écouter tout ce qu'on allait dire et à voir tout ce qu'on ferait.

Le gentilhomme bourguignon était un assez curieux personnage. Lorsqu'il eut ouvert le vaste manteau qui l'enveloppait tout entier, Amalric put deviner, à sa chaîne d'or et à la richesse de son costume, qu'il était un des offi-

ciers privilégiés de son souverain, d'où il conclut, en homme judicieux, qu'il serait question d'affaires d'importance.

Ce gentilhomme, qui se nommait messire de Bourganeuf, était un de ces hommes sur le visage desquels le temps est impuissant à écrire une date.

On pouvait lui supposer quarante ans à peine, — mais peut-être en avait-il bien soixante. Il était grand, maigre et osseux, sa figure semblait couverte, tant elle était jaune et ridée, d'un parchemin racorni au feu ; ses lèvres déprimées avaient un mauvais sourire, son œil louche et torve était hideux à voir.

Du reste, il avait une grande dignité d'attitude et de manières, et il salua le duc avec une irréprochable courtoisie.

Le duc se leva à demi de son siège et rendit le salut ; puis il indiqua un fauteuil au sire de Bourganeuf, et lorsque celui-ci eut pris place auprès de lui sous le manteau de la cheminée, il ordonna, d'un geste, à maître Bufile de se retirer.

Le duc examina le sire de Bourganeuf avec non moins d'attention que messire Amalric qui se tenait immobile et ne soufflait dans son observatoire aérien.

Le duc était doué de ce froid coup-d'œil qui enveloppe un homme des pieds à la tête, semble mettre à nu les replis les plus secrets de son âme et le juge tout entier en dix secondes. Ce court espace de temps lui suffit pour examiner et juger le gentilhomme bourguignon ; et de cet examen il résulta pour le duc que le sire de Bourganeuf devait être honnête, discret, dévoué et brave par ambition, ce levier puissant entre tous, cette forge sans pareille où se trempent les hommes forts.

De son côté, Amalric, qui n'avait certes pas encore la sûreté de coup d'œil du duc, mais qui jouissait d'une

perspicacité fort grande, laquelle était peut-être chez lui un héritage transmis avec le sang, Amalric observait attentivement le Bourguignon, et se disait :

— Voici un homme qui, s'il avait une arquebuse à la main, et s'il me savait où je suis, c'est-à-dire en position de pénétrer ses secrets, me tuerait comme un moineau sur ma branche. Si j'ai affaire à ce gaillard-là, et il est probable que ce sera sous peu, il me donnera du fil à retordre, et j'aurai besoin de me souvenir des savantes leçons de maître Gatechair, le professeur émérite du pont Saint-Michel. Je crois aussi que le roi avait un peu raison en trouvant sœur Jeanne trop courte, et la longue épée qu'il m'a donnée me sera d'un bon secours pour jouter avec la rapière de ce vieux drôle.

— Messire, dit courtoisement le duc de Brancas, vous êtes sans doute le gentilhomme dont m'a parlé l'écuyer que j'ai rencontré à la porte Saint-Jacques il y a quelques heures ?

— Précisément. Monseigneur.

— C'est à dire le sire de Bourganeuf ?

Le Bourguignon s'inclina.

— Premier gentilhomme de S. A. le duc de Bourgogne ? poursuivit le duc.

— Monseigneur, vous dites vrai.

— Or, reprit le duc, ni vous ni moi ne sommes au service de ce fourbe royal, de ce traître couronné qu'on nomme Louis de France ; et les petites finesses, les ruses félonnes des émissaires et des agents de ce prince sont indignes, je crois, de gens qui, comme nous, appartiennent à de loyaux souverains.

Les deux gentilshommes se découvrirent et s'inclinèrent respectueusement.

— Doubles brutes ! grommela Amalric sur sa branche,

je vous enseignerai quelque jour, et la leçon sera rude, à respecter mieux le roi de France.

— Donc, continua le duc, voici, je crois, le but de notre entrevue: Le roi de Provence, mon maître, las des vexations sans nombre et sans cesse renouvelées que lui fait subir son neveu le roi de France, s'est juré de le déshériter au profit du duc de Bourgogne, votre souverain, par un acte en bonne forme que le parlement de Provence a enregistré. En échange de cette adoption qui assure la possession du Barrois, du royaume de Provence et du duché d'Anjou au duc de Bourgogne, après la mort du roi mon maître, celui-ci a demandé que votre souverain lui fît promesse par écrit et en un parchemin tout entier de sa main et scellé des armes de la maison de Bourgogne, de repousser par les armes les agressions du roi de France et d'investir le territoire de son royaume s'il ne donnait satisfaction sur-le-champ au roi mon maître, en lui rendant les duchés d'Anjou et de Barrois dont il s'est emparé. N'est-ce point cela?

— Votre seigneurie, répondit le Rourguignon, a dit l'exacte vérité.

— Or, ajouta le duc, le roi, mon maître, qui veut pousser jusqu'à leurs dernières limites la patience et la modération, n'a point voulu que je me rendisse à Dijon sans venir à Paris présenter ses civilités au roi de France.

— Votre maître est beaucoup trop courtois, ricana le sire de Bourganeuf.

— Bon ! murmura Amalric qui ne perdait pas un mot de ce dialogue, je t'apprendrai qu'on n'est jamais trop courtois avec le roi Louis le onzième, mon parrain.

— Cette première mission que me confiait mon maître, reprit le duc, était fort simple en apparence, mais elle rendait la seconde périlleuse et difficile. Le roi Louis est homme peu scrupuleux; s'il soupçonnait que je suis por-

teur d'un acte qui le spolie, il me ferait décapiter sans procès en place de Grève. C'est donc pour cela que le duc de Bourgogne, votre souverain, vous a envoyé vers moi, et j'ai l'ordre de vous remettre cet acte en échange de la promesse écrite qu'il fait au roi de Provence d'entrer en France avec une armée, si le roi Louis ne restitue l'Anjou sur-le-champ.

— Voici cette promesse, dit le sire de Bourganeuf.

— Voilà l'acte de consentement, répondit le duc en montrant un parchemin.

— Je vais remonter à cheval, et au point du jour je serai loin de Paris, et je galoperai sur la route de Dijon.

— Et moi, dit le duc, je vais mettre à cheval mon écuyer dès demain, et je l'enverrai à Angers, porteur de cette promesse, que des émissaires sûrs feront tenir au roi, mon maître; ce qui fait que je pourrai passer huit jours à Paris, si le roi Louis m'y veut retenir.

— Comme tous ces gens-là proposent, murmura Amalric, et comme ils songent peu que Dieu seul dispose!

Le sire de Bourganeuf se leva et prit congé du duc qui le reconduisit poliment jusqu'à la porte.

Amalric en savait assez, et il avait vu tout ce qu'il voulait voir. Il se laissa couler en bas de son arbre, retraversa le jardin et gagna par son escalier aérien la lucarne de sa mansarde. A la clarté de la lune il vida ses poches, ce qu'il n'avait point tout d'abord songé à faire, enferma les pistoles du roi dans un bahut et les cacha sous de vieux linges, ne conservant que trois pièces d'or et quelque menue monnaie, puis il ceignit l'épée qu'il avait abandonnée naguère et gagna la rue.

Il descendit en courant et sans faire de mauvaise rencontre jusqu'à la maison du passeur Jean du Moulin qui s'était recouché et dormait profondément. Amalric put s'en

convaincre, car il cogna plusieurs fois à la porte à coups redoublés avant d'obtenir une réponse.

La rapidité de la course d'Amalric, en gagnant son logis, il y avait une heure, et en revenant à présent au bord de la rivière, lui avait permis de devancer chaque fois le sire de Bourganeuf, qui marchait volontiers à pas comptés comme un évêque, et malgré sa maigreur extrême, se plaisait à singer l'allure d'un homme chargé d'embonpoint.

— Qui va là? demanda enfin Jean du Moulin.

— Moi, Amalric.

Depuis un certain jour où il avait refusé de passer l'écolier et où celui-ci lui avait appliqué une correction homérique, maître Jean du Moulin, — qui, cependant, était un robuste drôle dans toute la vigueur de l'âge, — professait pour l'écolier un respect profond, et il lui obéissait avec une merveilleuse promptitude.

Il courut donc lui ouvrir en disant :

— Donnez-moi seulement, messire, le temps de me vêtir, et je vous passe aussitôt.

— C'est parfaitement inutile, répondit Amalric, recouche-toi et dors. Je voulais simplement m'assurer que tu étais chez toi et que le gentilhomme maigre et louche qui doit repasser l'eau n'était point arrivé encore.

— Non, messire.

— C'est bien; je l'attendrai. Recouche-toi, je vais rallumer ton feu et me chauffer.

Et Amalric remuant et rapprochant les tisons qui se reprirent à flamber, s'installa au coin de l'âtre après avoir refermé la porte, et attendit patiemment l'arrivée du sire de Bourganeuf.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis un pas égal, cadencé, mêlé d'un bruit d'éperons qui labouraient le sol, se fit entendre, et bientôt on heurta à la porte.

— Holà, passeur !

— On y va, répondit Amalric qui s'enveloppa de la longue cape du passeur, laquelle descendait jusque sur ses talons et dissimulait parfaitement l'épée du roi.

Puis, d'un geste il imposa silence à Jean du Moulin.

— Ça, dépêchons-nous, criait au dehors le gentilhomme qui trouvait que la bise était froide, au bord de l'eau surtout.

Amalric ouvrit enfin.

— Pardon, monseigneur, dit-il, mon père est malade, c'est moi qui vous passerai.

— Peu m'importe ! mais dépêchons.

L'écolier sortit de la cabane, dont il referma la porte, et fit mine de prendre le sentier qui descendait tout à fait au bord de l'eau, et conduisait au poteau qui se trouvait éloigné de cinquante ou soixante pas environ de la maison du passeur.

Le Bourguignon le suivit sans défiance et s'arrêta à quelques pas du poteau pour donner au prétendu fils de Jean du Moulin le temps d'ouvrir la chaîne qui retenait solidement la barque.

Amalric dénoua l'amarre, puis, comme le gentilhomme faisait un pas pour entrer dans la barque, il l'arrêta d'un geste et lui dit :

— Le sire de Bourganeuf est donc bien pressé ?

En entendant prononcer son nom, le Bourguignon tressaillit, recula d'un pas, et porta la main à la garde de son épée :

— Tu me connais donc, drôle ? fit-il.

— Il y a mieux, répondit Amalric, je sais où vous allez, messire le messager du duc de Bourgogne.

Et d'un geste rapide, il se débarrassa de la cape du passeur, tandis que, heurtant la barque du pied, il la poussait au large.

Le sire de Bourganeuf, stupéfait, laissa échapper un cri et tira son épée.

— Bon! dit Amalric en l'imitant, le roi mon parrain m'a fait un assez joli cadeau, mon cher sire; je gage que l'épée qu'il m'a donnée est au moins de six pouces plus longue que la vôtre.

Et il lui présenta la pointe de cette épée au visage pour le forcer à reculer.

Le Bourguignon recula en effet de quelques pas, mais simplement pour gagner un endroit de la berge qui était spacieux et plat et très-propice, par suite, au genre de conversation qu'il prévoyait avoir avec Amalric.

Celui-ci le suivit pied à pied et lui dit en ricanant :

— Pardon, messire, je serais désolé que vous me prissiez pour un coupe-bourse, et je crois vous devoir expliquer pourquoi je songe sérieusement à vous faire passer la nuit de ce côté de l'eau.

— Ah! ah! dit le Bourguignon.

— Je suis Amalric, reprit l'écolier, Amalric, le filleul du roi, par suite beaucoup plus son ami que l'ami de ce soudard ébriolé qu'on nomme le duc de Bourganeuf.

— Plaît-il? demanda le sire de Bourganeuf avec colère.

— Un moment, cher sire, laissez-moi donc m'exprimer avec calme. Vous comptiez passer l'eau, tout à l'heure; rejoindre votre logis qui doit être, si je ne me trompe, rue des Lions-Saint-Pol, à l'hôtellerie du *Mouton-d'Or*, où descendent les gentilshommes de marque du pays bourguignon : là vous auriez pris votre cheval et piqué des deux loin de Paris où l'air est fort malsain pour les officiers de notre cousin de Bourgogne, — pardon de cette familiarité, mais j'ai quelques bonnes raisons de croire à ma parenté avec le duc, — surtout quand ces officiers ont comme vous, sous leur pourpoint, un acte bien et dûment

rédigé qui spolie le roi de France, adopte le duc de Bourgogne et porte le scel et la griffe de notre oncle le roi René d'Anjou.

Aux rayons de la lune, Amalric put voir la face parcheminée du sire de Bourgneuf pâlir et devenir livide. Le Bourguignon voulut se ruer sur lui en murmurant d'une voix étouffée par la colère :

— Ah ! tu as mon secret et tu l'oses dire ?

Mais il rencontra l'épée de l'écolier qui le menaçait au visage, et Amalric poursuivit froidement :

— Il faudra donc rester ici, mon cher sire, tuer ce pauvre Amalric, ce qui sera une rude besogne, croyez-le bien, ou se laisser tuer par lui. Dans le premier cas, ce sera fâcheux pour le roi de France, mais le second cas sera plus fâcheux encore pour le duc de Bourgogne. Donc, permettez-moi de vous proposer un petit arrangement : vous allez me remettre ce parchemin, que vous serrez si tendrement sur votre cœur, puis vous me permettrez de vous offrir l'hospitalité dans mon logis d'écolier pendant quelques jours, au bout desquels il vous sera facultatif de retourner dans votre pays, car je ne tiens nullement à vous livrer à notre compère Tristan, le justicier du roi.

— Vous parlez bien, mon jeune coq, répondit froidement le sire de Bourgneuf, mais au lieu de jacasser comme un clerc, vous feriez bien mieux de croiser le fer avec moi pour en finir. Allez-vous pas supposer que je vais laisser vivre un homme qui sait tant de choses ?

— A vos ordres, répondit Amalric en croisant le fer.

L'épée du roi était plus longue en effet que celle du Bourguignon, mais le Bourguignon avait le bras plus long qu'Amalric, ce qui rétablissait parfaitement l'équilibre.

Dès la première passe, l'écolier, qui était de première

force au jeu de l'escrime, lequel, à cette époque, bien qu'il n'eût point atteint encore les savantes combinaisons dont le dota, un siècle plus tard, le roi Henri III, le premier maître d'armes de son temps, — était déjà en voie de progrès, — l'écolier, disons-nous, sentit qu'il avait affaire à rude partie. Dès la première passe aussi, le sire de Bourganeuf, que n'avait nullement intimidé d'abord la jactance d'Amalric, comprit qu'il aurait grande besogne à se débarrasser d'un pareil adversaire.

— Messire, dit l'écolier en portant au Bourguignon un coup terrible qui fut merveilleusement paré, savez-vous que le duc de Brancas est fort imprudent de laisser ainsi les croisées de son logis ouvertes, à près de minuit et au mois de décembre. Outre que par le temps qu'il fait il se peut enrhummer, il court le risque de laisser échapper ses secrets, que la brise emporte complaisamment dans les grands arbres, dont le sire de Mazenod a planté son jardin.

— Ah! fit avec calme le sire de Bourganeuf en parant un second coup de quarte.

— Or, continua Amalric ferrailant toujours, j'ai un faible pour les rêveries nocturnes dans les branches des arbres. Mon logis a jour sur le jardin du sire de Mazenod, un marronnier me sert d'échelle pour descendre, et je grimpe ensuite dans les branches d'un tilleul. Il y en a un précisément en face de la croisée que le duc de Brancas avait si légèrement laissée entr'ouverte.

— Fort bien, répondit le Bourguignon, mais vous savez le proverbe : *tel qui vit comme l'oiseau sur la branche finit souvent comme le poisson dans l'eau.*

— C'est-à-dire que vous me destinez la Seine pour sépulcre?

— Vous devinez à demi-mot, mon jeune maître.

Et le sire de Bourganeuf porta à Amalric un coup si

furieux et si habile que si celui-ci ne se fût jeté de côté il était mort.

— Vous êtes d'une excellente école, répondit Amalric, mais l'illustre Gâtechair, mon professeur, a des coups bien merveilleux, celui-ci, par exemple!

Et Amalric, liant tierce sur tierce l'épée du Bourguignon, d'un robuste revers de poignet la fit voler à vingt pas.

Puis il présenta la pointe de la sienne au visage de son adversaire.

— Maintenant, lui dit-il, ce que vous avez de mieux à faire est de me confier le parchemin que vous savez et de venir coucher à mon logis.

— Vous me tuerez avant de l'avoir, répondit le Bourguignon en poussant un cri de rage et tirant sa dague.

— Oh! dit froidement Amalric, je ne me bats pas avec un ennemi à moitié désarmé.

Et il alla ramasser l'épée du sire de Bourganeuf et la lui présenta courtoisement.

— Reconnaissez, lui dit-il, je sais encore plus d'un bon coup de mon ami Gâtechair le bien nommé. Cependant vous eussiez mieux fait de me donner ce parchemin.

Le Bourguignon haussa les épaules et ne répondit pas.

— Verser le sang me répugne, murmura doucement Amalric.

— Tarare! répondit le Bourguignon.

— Et puis il fait froid, nous serions mieux en mon logis.

— L'un de nous couchera dans l'eau.

— Bon! fit Amalric, j'ai épuisé tous les moyens de conciliation, ma conscience est à l'abri, et comme je trouve que les flots de la Seine seraient un mauvais drap de lit, il me faut user du grand coup de Gâtechair.

Et Amalric n'attaqua plus, il se tint sur la défensive, parut mollir et rompre insensiblement, laissa son adversaire dégager davantage son jeu, jusque-là prudent et serré, puis tout à coup, au moment où le Bourguignon, après une feinte habile, se fendait à fond sur lui, il fit une brusque retraite de corps à droite, l'épée du sire de Bourganeuf fila dans le vide, et le sire de Bourganeuf s'enferra jusqu'à la garde par le milieu du corps, sur l'épée d'Amalric.

— Pâques-Dieu! murmura celui-ci, voilà certes la première fois que j'essaye de ce coup, et pour un premier assai ce n'est point trop mal réussi.

V

La dernière espérance de sire de Bourganeuf et le premier espoir de l'écolier Scipio, qui avait si grande envie d'être gentilhomme.

Amalric lâcha son épée et s'attendit à voir tomber le sire de Bourganeuf.

Mais celui-ci demeura debout pendant deux minutes, l'œil hagard, le visage livide, la bouche entr'ouverte, et il murmura d'une voix éteinte :

— Cela m'est arrivé deux fois déjà de recevoir un coup d'épée au travers du corps ; j'en pourrais bien revenir encore.

Et il tomba à la renverse et rendit un flot de sang noir par la bouche et sa blessure à la fois, en même temps qu'il paraissait exhaler le dernier souffle.

— Cette espérance est un peu légère, dit froidement

Amalric, en appuyant son pied sur le corps du gentilhomme pour retirer son épée.

Après quoi il ouvrit adroitement le pourpoint du sire de Bourganeuf, s'empara du parchemin que lui avait confié M. de Brancas, l'examina attentivement et murmura :

— Voici qui va me grandir dans l'estime de mon parrain. Mes débuts dans la politique sont peut-être un peu violents, mais ils promettent.

Puis se souvenant du proverbe que lui avait appliqué le défunt : « Tel qui vit comme l'oiseau sur la branche finit souvent comme le poisson dans l'eau », maître Amalric prit dans ses bras le cadavre du sire de Bourganeuf, le porta jusqu'à la rivière, et le laissa choir dans l'eau en disant :

— Celui qui laisse sa fenêtre ouverte en décembre ne doit pas craindre les bains froids.

Et la Seine emporta vers les rives normandes le corps de messire de Bourganeuf, lequel, de son vivant, comptait prendre une direction diamétralement opposée et s'en retourner tranquillement à Dijon, à cheval et non par eau, ce qui prouve que les voyages sont toujours subordonnés à des accidents imprévus.

— Le roi Louis a eu une fameuse inspiration, se dit Amalric en remettant au fourreau son épée qu'il essuya délicatement sur l'herbe ; s'il ne m'eût pas donné ce joli bijou, son héritage de Provence était fort compromis. Maintenant, il est inutile d'être aussi imprudent que le duc de Brancas, qui laisse les fenêtres ouvertes ; allons nous coucher, et ne nous enrhumons pas. Une seule chose me chagrine, c'est la nécessité où sera ce pauvre Jean du Moulin de se mettre à l'eau pour ravoir sa barque.

Et l'écolier reprit le chemin de son logis.

Involontairement, en arrivant chez lui, Amalric s'accouda à l'entablement de la lucarne pour voir si les lumières étaient éteintes chez le sire de Mazenod. L'hôtel tout entier était plongé dans les ténèbres.

L'écolier oublia alors et les recommandations de son parrain et l'entretien du duc avec le sire de Bourganeuf et jusqu'au trépas tragique de celui-ci, pour songer à cette apparition merveilleuse qui l'avait frappé, à ce visage rayonnant de beauté, de jeunesse et de candeur qu'il avait entrevu ainsi que dans un rêve, et il se prit à contempler les murs silencieux de cette maison sous le toit de laquelle elle dormait sans doute, sans plus songer qu'une demi-heure avant, il raillait fort son malheureux adversaire d'avoir laissé une croisée ouverte en plein mois de décembre.

Combien de temps Amalric demeura-t-il à la lucarne de son logis ?

Il eût été fort embarrassé de le dire lui-même.

L'amour va vite dans la tête et le cœur d'un jeune homme de vingt-trois ans, lorsqu'il a entrevu, ne fût-ce que l'espace d'une minute, une femme aussi belle que l'était Isaure de la Tour-d'Aigue, duchesse de Brancas.

L'écolier, bien que le mot n'en fût point inventé encore, passa une partie de la nuit à bâtir les plus merveilleux châteaux en Espagne qu'on puisse imaginer. Il voyait le duc mort, la duchesse vêtue de deuil et l'aimant, lui Amalric, et le roi Louis qui était tout-puissant, lorsqu'il le voulait, demandant sa main pour son bien-aimé filleul.

Il se décida enfin à se jeter tout vêtu sur son lit et essaya de dormir ; mais le sommeil ne vint point ; l'image rayonnante d'Isaure ne cessa d'éclairer les murs de son réduit, et ce ne fut qu'au matin que, la lassitude l'emportant, il ferma les yeux et finit par s'assoupir. Ses

rêves, comme la veille, furent pleins de la duchesse et, il faut bien l'avouer à la honte de l'amour, le spectre du sire de Bourganeuf, quelque envie qu'il en dût avoir, ne put parvenir à s'asseoir au chevet de son meurtrier et à lui procurer le moindre cauchemar.

Amalric, fut éveillé par le joyeux remue-ménage qui, dès le matin, se faisait entendre chez tous les écoliers ses voisins, et parmi tous ces bruits il distingua bientôt la voix claire et fraîche de Périnette, une bachelière rieuse et jolie entre toutes, qui avait consenti à partager l'existence un peu précaire d'un étudiant du nom de Scipio, avec lequel nous ferons bientôt une ample connaissance et qui était l'ami intime, l'*alter ego* d'Amalric.

Scipio était un homme de vingt-huit à trente ans, un de ces vieux écoliers qui étudient leur vie entière, sans jamais apprendre rien. Il y avait quinze ans que Scipio, qui était fils d'un bailli de village, était venu à Paris pour y apprendre la philosophie et les lettres latines, mais il avait jugé à propos de renoncer aux leçons des maîtres pour aller ouïr, à la taverne de *la Pomme-de-Pin*, les refrains grivois des ribauds. Scipio était un grand gaillard de six pieds, doué d'une corpulence et d'une force musculaire analogues à sa taille, et toujours prêt à mettre au service de ses amis cette dernière et précieuse qualité.

Comme toutes les natures de cette sorte, Scipio était endurant, bon camarade ; il ne comprenait pas toujours une plaisanterie, pour peu qu'elle fût acérée et fine, car il n'avait pas une grande pénétration d'esprit ; mais il ne s'en fâchait jamais.

Scipio passait sa vie à épouser la querelle du plus faible contre le plus fort, à obliger tout le monde et à s'effacer sans cesse pour laisser passer les plus hardis et les plus pressés. Aussi était-il généralement aimé au pays Latin.

Mais celui à qui il était dévoué avant tous les autres, celui à qui il eût, au besoin, obéi avec la docilité d'un chien, c'était Amalric, à qui, disait-il, il reconnaissait du génie.

L'homme admire toujours chez les autres ce dont la nature l'a complètement dépourvu ; Scipio, dont le cerveau était obtus, se montrait fanatique et enthousiaste de l'esprit d'Amalric.

Scipio eut été l'homme le plus heureux du royaume de France, placé qu'il était entre l'amour de Périnette, une fille de tête et d'esprit qui aimait les beaux hommes, et l'amitié à toute épreuve d'Amalric, s'il n'eût eu un *dada*, une de ces affections morales qui démontrent si bien la faiblesse de l'esprit humain.

Scipio mourait de regret de n'être point gentilhomme... Il se fût fait hacher les deux bras pour un carré de parchemin de la largeur d'un écu de six livres tournois. La querelle de tous les jours qu'il cherchait à son ami Amalric, reposait sur le dédain avec lequel celui-ci repoussait les offres du roi, son parrain, qui lui voulait donner sans cesse des lettres de noblesse.

— Ah ! soupirait Scipio, si j'avais un pareil protecteur et qu'il me voulût simplement créer chevalier ?

— Merci, disait Périnette avec une charmante petite moue, et quand ce beau fils serait chevalier il chercherait l'amour de quelque grande dame et laisserait là sa bachelière.

Et Amalric disait à son tour :

— C'est inconcevable combien ce garçon a l'esprit de travers. Tu ne sais donc pas, double brute, que la première condition pour avoir des parchemins est de ne les savoir point lire ?

— Si cela est ainsi, murmurait Scipio, je suis fier d'être l'écolier le plus ignorant de toute l'Université.

Amalric fut donc éveillé par la chanson de Périnette, et son premier soin fut de courir à la fenêtre pour examiner celles de l'hôtel de Mazenod. Les croisées de l'hôtel étaient hermétiquement closes ; mais l'écolier étouffa un cri en apercevant la duchesse enveloppée d'un grand manteau et se promenant dans le jardin aux rayons du soleil levant.

Décembre, ce jour-là, avait bien voulu dépouiller sa longue cape de brumes et son ciel noir, pour laisser apercevoir l'astre roi nageant dans l'azur ; le froid était vif, mais sec, les oiseaux qui nichaient par centaines sur les grands arbres du jardin, entonnaient leur refrain le plus joyeux, et la duchesse paraissait heureuse de respirer à pleins poumons et d'apercevoir un coin du ciel presque aussi bleu que celui de sa bien-aimée patrie.

Amalric fasciné, immobile, la contemplait avec une enthousiaste admiration, et s'il n'eût été dominé par un reste de raison et de présence d'esprit, peut-être se fût-il laissé couler en bas de ce même arbre dont il avait fait une échelle, et fût-il allé s'agenouiller devant madame de Brancas pour lui avouer son amour.

Isaure marchait lentement, elle s'arrêtait parfois pour cueillir une touffe d'herbes demeurée verte, et l'écolier suivait tous ses mouvements, retenant son haleine, n'osant bouger, tant il avait peur qu'elle ne relevât la tête.

La duchesse lui paraissait plus séduisante et plus belle encore que la veille.

Tout à coup son regard, abandonnant un moment son idole, se reporta sur lui-même Amalric, et, d'un coup d'œil, il inventoria son piètre costume d'écolier, ses chausses de drap rouge fané, son pourpoint sans broderies, et il se dit avec un sentiment de tristesse :

— Comment cette noble et belle dame aimerait-elle jamais un pauvre diable tel que moi !

Et tout aussitôt se souvenant des offres du roi, de son origine, que son royal protecteur prenait à peine le soin de dissimuler, il murmura avec un accent d'orgueil qui était un indice de race chez lui :

— Eh bien ! pâques Dieu ! moi aussi je serai gentilhomme et je porterai des habits de drap d'or et une vaillante épée au côté, et je ferai tant de braves et loyales actions qu'il ne sera reine ni duchesse, femme de gentilhomme ou d'empereur, qui pourra rougir de m'aimer.

Pendant qu'Amalric achevait ce dernier château en Espagne, la duchesse Isaure avait atteint le détour d'une allée et elle disparut bientôt aux yeux de l'écolier.

Amalric attendit pendant quelques minutes, espérant la voir reparaitre, mais elle ne se montra plus. Elle était rentrée sans doute dans l'hôtel Mazonod, et le filleul du roi revenant insensiblement au calme et à la raison, se décida à aller trouver son parrain et à lui rendre compte de l'emploi de son temps pendant la nuit qui venait de s'écouler. Tandis qu'il remettait quelque ordre et quelque arrangement dans sa toilette et attachait sœur Jeanne à sa ceinture, car il ne songeait nullement à porter l'épée du roi en plein jour, la porte de son logis fut entre-bâillée et Périnette montra son mutin et frais visage aux regards de l'écolier.

— Bonjour, Amalric, dit-elle.

— Bonjour, Périnette, mon enfant ; comment va Scipio ?

— C'est lui qui m'envoie.

— Pourquoi faire ?

— Vous êtes rentré fort tard, cette nuit ?

— Oui, j'étais chez mon parrain.

— Ah ! dit Périnette, je comprends. Comme nous ne vous avons entendu rentrer ni l'un ni l'autre, Scipio craignait qu'il ne vous fût arrivé malheur.

— Non, mon enfant, il ne m'est absolument rien arrivé.

— Eh bien, tant mieux! mais je vous jure que vous avez tort de courir ainsi par les rues sombres, la nuit; les truands vous joueront un mauvais tour.

— Bah! et sœur Jeanne?

— Pourquoi n'emmenez-vous pas Scipio?

— Tu as raison, je l'emmènerai une autre fois, répondit Amalric, qui était pressé et souhaitait fort se débarrasser de Périnette.

— Dites donc, Amalric, reprit la loquace jeune fille, savez-vous ce qui m'est arrivé ce matin?

— Non.

— Figurez-vous qu'il y a dans l'hôtel du sire de Mazonod...

A ce nom Amalric dressa l'oreille comme un cheval de bataille qui entend le clairon.

— Il y a à l'hôtel de Mazonod, poursuivit Périnette qui ne remarqua pas l'émotion subite d'Amalric, une vieille gouvernante qui fait la pluie et le beau temps parmi les serviteurs de son maître et connaît tout le monde dans le pays Latin. Or, croiriez-vous que cette mégère m'a prise en grande amitié depuis quelque temps et qu'elle me fait des cadeaux de toute espèce?

— Vrai? fit Amalric, dont le cœur battait sans qu'il sût pourquoi.

— Ce matin, poursuivit Périnette, je traversais la place de l'église, lorsque je rencontre la vieille Gertrude qui m'aborde et me dit :

— Petite, tu sais que je te veux du bien?

— Oui, mère Gertrude.

— Et j'ai pensé à toi.

— Vous êtes bien bonne.

— Il vient d'arriver chez mon maître, continua Gertrude, un grand seigneur provençal et sa dame. Cette

dame, qui est bonne et fort belle, et qui est aussi riche que le roi Louis lui-même...

— C'est facile, ai-je répondu, le roi Louis est bien pauvre.

— Cette dame a besoin d'une camériste, reprit dame Gertrude, elle m'a chargée de lui en trouver une.

— Ah!

— Et j'ai songé à toi, ma petite.

— A moi?

— Et pourquoi pas, ma mie? seras Tu plus heureuse et mieux vêtue auprès d'une grande dame comme la comtesse de Brancas qu'à vivre de misères et de privations au pays Latin.

— Et qu'as-tu répondu, Périnette? demanda Amalric avec anxiété.

— Ma foi, dit Périnette, j'ai répondu que, malgré ses misères de chaque jour, la vie était bonne au pays Latin, surtout quand on était aimée par Scipio, et qu'on était aussi libre que l'hirondelle qui rase les toits et s'enfuit aux approches de l'hiver pour revenir avec la première haleine du printemps.

— Tu as eu tort, répondit froidement Amalric.

— Tort!

— Sans doute, parce que si tu étais entrée chez la duchesse de Brancas, ton ami Amalric et ton ami Scipio y eussent trouvé leur compte.

— Plaît-il? demanda Périnette.

— Et si, continua Amalric, tu étais aussi bonne que belle, ma petite Périnette, tu irais trouver la mère Gertrude et tu lui dirais : J'ai été sotte et ingrate tout à l'heure, dame Gertrude, et si vous me voulez pardonner, et me faire entrer chez la duchesse, je vous en serai reconnaissante toute ma vie.

— Mais vous êtes fou, Amalric!

— Nullement.

— Vous ne savez donc pas que la duchesse se rend à Dijon auprès du duc de Bourgogne.

— Eh bien ! fit Almaric, quand la duchesse partira tu reviendras chez Scipio.

— Alors, à quoi bon ?...

— Le roi et moi, dit Amalric d'un ton merveilleux de suffisance, nous avons besoin que tu deviennes la camériste de madame de Brancas.

— Je ne comprends absolument rien à ce que vous dites, Amalric.

-- C'est parfaitement inutile.

— Ah ça ! de quoi s'agit-il ! demanda tout à coup la grosse voix de Scipio, qui se montra sur le seuil.

— Très-bien ! répondit Amalric, tu arrives à propos. Tiens-tu toujours à être noble ?

— Hélas ! soupira Scipio.

— Et si avant de t'anoblir le roi te faisait écuyer ?

— Écuyer ! jarnidieu !

Et Scipio redressa sa grande taille et se posa orgueilleusement le poing sur la hanche.

— A merveille ! je vois que tu as toujours en tête un grain de folie et d'ambition.

— Écuyer ! répétait naïvement Scipio, je ne l'eusse jamais espéré.

— Tu seras le mien.

— Le tiens, dis-tu ?

— Parbleu ! oui, il m'a pris fantaisie de devenir gentilhomme.

— Ah ! enfin ! murmura Scipio avec un soupir de satisfaction.

— C'est cela, dit Périnette avec une charmante petite moue, et tandis qu'il fera Scipio écuyer, et que lui-même

deviendra gentilhomme, messire Amalric fera de Périnette une camériste !

— Ma fille, dit gravement l'écolier, tu ne comprends rien aux choses de la politique.

— Qu'a donc à faire la politique en cela ?

— Beaucoup.

— Hein ? demanda Scipio, voilà que je ne comprends pas non plus.

— Imbécile ! répondit Amalric, je n'ai nul besoin que tu comprennes !

— Ce n'est donc point nécessaire ?

— Aucunement.

— Alors, c'est bien. Fais ce que tu voudras, Amalric.

— Me laisses-tu carte blanche ?

— Entièrement.

— Eh bien ! Périnette va s'en aller trouver dame Gertrude, et lui dira qu'elle accepte l'office de camériste.

— Très-bien ; et puis ?

— Et puis elle recevra plus tard mes instructions.

— Voilà qui est convenu, dit Scipio.

— Mais non, interrompit Périnette, je ne veux pas.

— Puisque Amalric le veut ! fit sentencieusement Scipio.

— Mais...

— Quand les femmes raisonnent, tout est gâté d'avance, murmura tranquillement Amalric.

— Mon Dieu ! exclama la bachelière, il s'agit donc de choses graves ?

— Très-graves.

— Mais encore ?

— C'est le secret du roi et non le mien.

— Jarnidieu ! s'écria Scipio, tu es un homme de génie, Amalric.

— S'il n'y en avait pas, les niais auraient trop beau jeu.

Et Amalric fit mine de congédier l'écolier et la bachelière qui se résignait au rôle qu'il venait de lui assigner.

— Où vas-tu? demanda Scipio.

— Chez le roi. J'ai de graves affaires à lui conter.

L'étudiant avisa sur le lit d'Amalric l'épée que lui avait donnée Louis XI.

— Qu'est-cela? fit-il.

— Mon épée de gentilhomme.

Scipio la tira à demi du fourreau et s'aperçut qu'elle était encore maculée de quelques gouttes de sang.

— Oh! oh! dit-il, ne pouvant rendre plus énergiquement sa stupéfaction.

— Ah! fit négligemment Amalric, j'ai tué un homme cette nuit, et je l'ai mal essuyée. Au revoir.

Et laissant l'écolier et la bachelière abasourdis de cet aveu, il s'en alla chez le roi.

VI

Comment, de fil en aiguille, le roi Louis XI prit-il grand plaisir à causer de potence et de corde neuve avec son argentier et son barbier, — et avec quelle agréable surprise il apprit que son inspiration avait été bonne, la veille, lorsqu'il donna une épée à son filleul Amalric.

— Pâques Dieu! grommelait le roi, à dix heures du matin, tandis que son compère Olivier le rasait fort proprement afin qu'il eût une mine convenablement fleurie aux yeux de l'ambassadeur du roi de Provence. Pâques Dieu! mon compère, j'aimerais autant livrer une seconde bataille de Montlhéry et m'y comporter aussi dignement

qu'à la première, que livrer l'assaut que je vais livrer tout à l'heure à ce cuistre de Cornélius, qui a toujours mille et une mauvaises raisons pour me refuser de l'argent lorsque j'en ai besoin. On dirait que l'argent que je lui confie est sien, tant il a de peine à le rendre.

— A qui le dit Votre Majesté ! soupira le barbier. Le damné mécréant m'oblige à me donner à tous les diables chaque fois que je vais lui demander cent pistoles pour les employer au service de Votre Majesté.

— Ou au tien, mon compère.

— Ah ! sire...

— Chut ! dit le roi, je me sens en belle humeur, et quand je suis en belle humeur je mords et égratigne mes plus chers amis. Si je t'appelle voleur, dis-toi que j'ai raison, mais ne t'en fâche pas. Tristan ne te pendra pas aujourd'hui.

— Et demain ? objecta timidement le barbier.

— Demain pas davantage. J'ai besoin de toi ces jours-ci. Je te nomme mon grand maître des cérémonies pour les fêtes que je compte donner à messire le duc de Brancas, l'ambassadeur de notre oncle bien-aimé le roi de Provence. Après, je ne t'assurerais pas que tu n'eusses rien à démêler avec Tristan.

Et le roi se prit à rire.

— Pardon, sire, observa Olivier-le-Daim, Votre Majesté me permettrait-elle une question ?

— Voyons ?

— Votre Majesté daigne supposer que je la vole ?

— Peuh ? la supposition est assez fondée.

— Qui sait si notre compère Tristan, qui pend les voleurs...

— Ne me vole pas aussi, veux-tu dire ?

— Votre Majesté devine à demi-mot.

— Ceci est plus que probable, reprit le roi.

— Or, poursuivit Olivier, que Votre Majesté daigne remarquer que si Tristan continue à pendre tout le monde, il ne restera personne pour le pendre à son tour.

— Eh bien ! dit le roi en riant, je le pendrai moi-même.

— Ah ! sire, fit Olivier avec une grimace de répugnance fort significative, ce serait pour vous si vilaine besogne, que j'aimerais mieux m'en charger, pour en dispenser Votre Majesté.

— Tout beau ! exclama Louis XI, ceci me paraît être un brevet de longue vie, que tu me demandes, mon compère...

Le sourire du roi était si pétri de bonhomie que le barbier osa rire naïvement à son tour.

— Dans le siècle où nous vivons, continua le roi, on ne sait jamais ni qui vit ni qui meurt : on pend par ci, on décapite par là ; on assassine un peu partout. Fol serait donc celui qui ferait de trop longs projets pour l'avenir, et je crois, mon compère, que ce qu'il y a de plus sage pour toi, c'est de continuer à me raser convenablement et à faire le bel esprit. Or, tu le sais, je suis un roi exceptionnel peut-être ; j'aime les poètes, les professeurs, les gens qui rimailent et ceux qui enseignent ; je me plais fort en la compagnie des petites gens tels que toi, et je ne leur demande pas de me voler moins que ne me voleraient les gentilshommes. Cependant tu dois comprendre que pour se débarrasser d'un barbier ou d'un argentier, voire même d'un médecin, il n'est pas absolument nécessaire, il est même fort inutile, d'assembler les parlements et de tenir un lit de justice, tout comme s'il était question de trancher la tête à un comte d'Armagnac ou à un duc de Bourgogne, le cas échéant où ce dernier, après avoir bien et dûment conspiré contre la couronne de France et la paix du royaume, serait assez téméraire pour venir à Paris

sans une escorte de cent mille hommes, et assez maladroit pour s'y laisser prendre.

Alors, tu comprends encore que la chose étant beaucoup plus facile et ne devant exiger ni grand tracas, ni le moindre étalage, on a toujours sous la main une corde neuve à lui passer au cou et à l'écurie un âne pour l'y faire monter dessus et le conduire à Montfaucon. Par conséquent, je ne répondrais pas que si tu me déplaisais par trop j'eusse grand'patience et que je misse à me décider sur ton sort autant de temps qu'il m'en a fallu pour me résoudre à envoyer *ad patres* ce pauvre comte d'Armagnac.

Le barbier ne put s'empêcher de frissonner. Aussi se hâta-t-il de rompre les chiens.

— Votre Majesté ne me disait-elle pas tout à l'heure, fit-il, qu'elle avait grand'peine à arracher de l'argent à ce juif de Cornélius ?

— Ah ! soupira le roi.

Eh bien ! si Votre Majesté faisait pendre ce cuistre d'argentier ?

— L'idée a du bon, je n'en disconviens pas, murmura Louis XI, mais qui le remplacerait ?

— Oserais-je m'offrir à Votre Majesté ?

— Décidément, fit le roi, riant toujours, ce garçon est las de l'existence. Sais-tu bien que je ne te donnerais pas trois mois de vie, si cela arrivait, mon compère ?

— Et pourquoi cela, sire ?

— Parce que tu me volerais trop.

Et Louis XI, complètement rasé, s'approcha d'une fontaine placée dans un angle de l'oratoire et sous le robinet de laquelle était une aiguière.

— C'est singulier, murmura-t-il en passant un linge mouillé sur son visage creusé de rides profondes, c'est singulier combien les chiens qui mangent la même pâtée se détestent entre eux ; si j'écoutais le barbier je pendrais

l'argentier, si j'écoutais l'argentier je pendrais le médecin, lequel voudrait bien pendre Tristan, et si je laissais faire Tristan il pendrait tout le monde ; et tous ces gens-là, vivent cependant, grâce à moi ! Qu'on dise après cela que je suis un roi sanguinaire !

On annonça maître Cornélius, l'argentier du roi.

— Reste là, mon compère, dit Louis XI au barbier. Lorsque maître Cornélius n'est point en tête à tête avec moi, il est moins ennuyeux.

L'argentier entra.

C'était un grand vieillard d'au moins quatre-vingts ans, courbé en deux doubles, portant une longue barbe blanche, et résumant, par le profil de son visage jaune et ridé, le type de la race juive du Nord.

On n'avait jamais bien su, en effet, si maître Cornélius était ou n'était pas un enfant d'Israël ; il ne parlait jamais des choses de la religion et ne se montrait pas à l'église plus qu'à la synagogue, le roi Louis ayant autorisé les Juifs à pratiquer librement les cérémonies de leur culte.

Maître Cornélius était d'origine flamande. Il avait d'abord été pour le roi, alors que celui-ci, encore Dauphin et exilé de France, s'était réfugié dans les États du duc Philippe-le-Bon ; il avait d'abord été pour le roi, disons-nous, un simple banquier, un prêteur d'argent.

Monté sur le trône, Louis XI s'était souvenu du Flamand ; il l'avait fait venir à sa cour et lui avait confié les fonctions d'argentier, mot qui, à cette époque, correspondait bien plus à l'emploi d'un ministre des finances qu'à celui d'un simple trésorier.

Cornélius était un homme habile et prudent ; il était passé maître en la science des chiffres, et nul mieux que lui ne trouvait l'occasion, le moyen et le prétexte de frapper un impôt, quand il était besoin d'argent pour les affaires du roi et celles du royaume.

Aussi Louis XI l'estimait fort et lui passait bon nombre de peccadilles, l'usure par exemple, car le Flamand, tout en étant l'argentier du roi, faisait la banque pour son propre compte. Il prêtait aux grands seigneurs, aux petits gentilshommes, aux bourgeois des confréries arriérés et endettés dans leur commerce, aux favoris du roi, quand le roi leur refusait de l'argent; Cornélius eût prêté au diable lui-même, si le diable avait offert des garanties suffisantes.

L'argentier s'inclina jusqu'à terre, en entrant dans l'oratoire, et salua le roi par sa phrase sacramentelle :

— Que le Dieu tout-puissant accorde longue vie au sire roi, notre maître !

Or, parler de longue vie à Louis XI, c'était lui adresser la flatterie la plus séduisante qui ait jamais frappé une oreille de roi.

Le monarque sourit, et haussa imperceptiblement les épaules.

— Va donc répéter cela à maître Coyctier, lui dit-il.

— Et pourquoi, sire ?

— Parce que ce bélièvre, ce cuistre, ce maraud, dit le roi, qui avait sur le cœur la sinistre prédiction de son médecin, prétend que je n'ai pas huit années de vie.

Maître Cornélius haussa les épaules à son tour.

— Le compère Coyctier est un âne, fit-il dédaigneusement.

— C'est un peu mon avis, répondit le roi; mais, faute de mieux, je le garde.

— Mon cher sire, dit familièrement l'argentier, tel que vous me voyez, j'ai près de quatre-vingt-deux ans, et je me porte aussi bien que les tours du palais des Tournelles. Et savez-vous pourquoi ?

— Parce que mauvaise herbe ne meurt pas, dit méchamment le roi.

— Non pas, sire, mais parce que je n'ai jamais eu de médecin.

— En vérité!

— Si j'en avais eu un je l'aurais fait pendre, ricana le malicieux vieillard.

— Bon! souffla le roi à l'oreille du barbier, voici le dernier couplet de ton antienne. Tu voulais tout à l'heure pendre Cornélius, mais Cornélius veut pendre Coyctier. Et, continua-t-il, s'adressant à Cornélius, tu crois qu'un médecin abrège la vie au lieu de la prolonger?

— C'est mon avis, sire.

— En ce cas, dit le roi, je te donnerai Coyctier dès demain, si tu as mauvaise tête aujourd'hui. Mon compère, il me faut de l'argent.

Cornélius frissonna comme si on lui eût demandé quelques onces de son vieux sang appauvri.

— Il me faut beaucoup d'argent, répéta Louis XI avec un accent de fermeté qui lui valut un regard d'approbation du barbier.

— Eh sire! où donc en voulez-vous prendre? les coffres de l'État sont à sec. Si encore vous faisiez rendre gorge à vos favoris, à Coyctier par exemple...

— Bah! Coyctier n'a pas d'enfants, je suis son héritier.

— A Tristan...

— Tristan a des frais de corde à faire. Je lui ai recommandé d'en avoir une toute neuve pour toi, mon compère.

— Mais enfin, demanda l'argentier que la plaisanterie du roi avait légèrement ému, combien faut-il à Votre Majesté?

— Nous allons calculer cela tout de suite. Notre oncle bien-aimé, le roi de Provence, nous a mandé un ambassadeur. Or, mon compère, quand nous sommes seuls, c'est-à-dire entre gens qui n'ont aucun mystère à se taire et qui

connaissent le fond de leur bourse, nous sommes économes et même un peu lades par nécessité. Tu portes depuis dix ans la même souquenille, il y en a trois que j'ai ce pourpoint, et l'ami Ollivier que voilà et qui est toujours vêtu comme un prince, sait très-bien que je ne paierai point le drapier qui a eu la niaiserie de lui faire crédit. Entre nous, la France est si pauvre, que ma table est misérablement servie d'ordinaire, et souvent je m'arrête par pure économie, dans les villes libres où les échevins m'hébergent avec grande joie.

Mais toutes ces choses-là, mon compère, ni le roi de Provence, ni nos cousins de Bourgogne et de Bretagne, pas plus que notre frère d'Angleterre, ne les doivent savoir, il faut que le roi de France ait des pages, des gentilshommes vêtus de brocart, que les dames de sa cour mettent leurs pierreries et leurs plus beaux atours, lorsqu'il s'agit de recevoir un ambassadeur, c'est-à-dire un étranger qui doit redire à son maître que le royaume de France n'est point aussi misérable qu'on l'osait prétendre. Comprends-tu ?

— Dieu tout-puissant ! murmurait Cornélius, le roi se veut ruiner du coup.

— Ta, ta, ta, répliqua Louis XI, quand on appauvrit son grenier pour emblaver son champ, il n'y a rien à reprendre : c'est semer pour récolter, mon maître.

— Mais enfin quelle somme exorbitante réclame Votre Majesté ?

— Le compère Olivier, qui est chargé d'organiser les fêtes, t'apportera les mémoires, et tu les paieras.

— Seigneur Dieu ! exclama l'argentier, Votre Majesté n'est pas dans son bon sens !

— Plaît-il ? fit le roi.

— Votre Majesté, acheva froidement Cornélius, ferait aussi bien d'ordonner que je fasse transporter dans la

forêt la plus mal hantée de son royaume les caisses où se trouve enfermé l'or royal.

Olivier fit la grimace et montra le poing à l'argentier.

— Tu le vois, mon compère, lui dit Louis XI, je ne suis pas le seul de mon avis, et tout le monde semble prévoir que tu feras une triste fin.

Puis, s'adressant à l'argentier :

— Sois tranquille, je contrôlerai les mémoires, et s'il y a un seul chiffre grossi, je laisse Tristan, qui a une dent contre Olivier, faire tout ce qui lui plaira.

— Hélas ! hélas ! murmurait Cornélius, heureusement que je suis vieux, je ne verrai pas le roi de France, un bâton à la main et le sac au dos, s'en allant demander l'aumône par les grands chemins et sous le porche des églises.

— Vieux fou !

— Oh ! prophétisa Cornélius, ce temps viendra.

— C'est possible, répliqua froidement le roi, mais ce sera, par exemple, en compagnie de mes cousins de Bourgogne et de Bretagne, et de mon oncle René.

Et Louis XI, regardant l'argentier en face :

— Vieux drôle ! lui dit-il, il serait raisonnable et bon, j'imagine, que tu finisses par ne plus considérer comme ton bien l'or du roi. Tu sais si je le ménage d'ordinaire, mais quand il le faut dépenser pour la grandeur et l'intérêt du pays de France, je deviens, pâques-Dieu ! aussi prodigue que mon cousin Charles, qui fait suer sang et eau à son peuple de Flandre pour chamarrer d'or ses gentilshommes de Bourgogne. J'ouvre donc un crédit illimité sur ta caisse à mon compère Olivier, lequel est un garçon d'imaginative et d'esprit, et qui songera que Tristan a mission de le dépêcher haut et court si un denier de l'or qu'il te demandera entre dans ses poches.

Louis XI congédia l'argentier, qui se retira en poussant des soupirs déchirants.

— Ça, dit-il, se retrouvant seul avec Olivier, nous n'avons pas de temps à perdre, mon compère. Nos Écossais ont des pourpoints qui montrent la corde, et nos pages sont déguenillés. Il faut assembler sans retard la confrérie des drapiers, des tailleurs d'habits et des brodeurs d'or, leur dire qu'ils seront payés comptant s'ils livrent leur marchandise toute faite demain matin, et pendus s'ils ne livrent pas. Tu vas faire habiller à neuf toute ma cour. Si tu apprends qu'un de mes gentilshommes a engagé à un juif quelque joyau de prix, tu dégageras ce joyau pour qu'il s'en puisse parer ; si nos valets de chiens et nos fauconniers ne sont pas au complet, tu les compléteras, et tu avertiras notre grand veneur qu'il m'aille détourner un cerf à Saint-Germain, que je courrai demain avec l'ambassadeur du roi de Provence.

— C'est bien, dit Olivier, je veillerai à tout.

— J'oubliais la chose la plus importante. Tu vas envoyer sur-le-champ à madame la duchesse de Brancas mon joaillier et mon orfèvre ; ils lui porteront ce qu'ils ont de plus précieux et la supplieront de choisir pour l'amour de moi, le joyau et la pièce d'orfèvrerie qui la pourront séduire.

Au moment où le roi achevait, il se fit un certain bruit dans les antichambres, et Louis XI crut entendre comme une altercation qui s'élevait entre les gardes écossais en faction à la porte et un personnage qui voulait absolument entrer.

— Doubles niais, brutes stupides, disait une voix, vous ignorez donc que j'entre chez le roi à toute heure ?

— Le roi veut être seul, répondit le soldat.

— Je ne suis jamais de trop, apprenez-le, marauds ; et il vous en cuira, je vous jure.

Le roi reconnut la voix d'Amalric.

Il souleva la draperie et dit :

— Laissez entrer.

— Vous voyez bien, s'écria Amalric d'un air triomphant, vous voyez bien que vous êtes des bêtes brutes, d'ignorants soudarts.

Les gardes s'inclinèrent et baissèrent la tête.

— Tout beau ! dit Louis XI, te voilà déjà ?

— Oui, sire.

— T'aurait-on, cette nuit, volé tes pistoles et m'en viendrais-tu demander d'autres ? Tu tomberais mal, en ce cas, car maître Cornélius est de bien méchante humeur.

— On ne m'a rien volé du tout, répondit Amalric avec calme.

Louis XI comprit que son filleul lui voulait faire des confidences, et il se hâta de dire à Olivier :

— Va donc, mon compère, et hâte-toi, nous n'avons pas une minute à perdre.

Le barbier sortit.

— Eh bien ! dit le roi, *quid novi?*

— J'ai vu la duchesse.

— Ah ! ah !

— Elle est belle, et je l'aime.

— Déjà ?

— Oh ! répondit Amalric, si elle m'ordonnait d'aller conquérir le duché de Bourgogne, moi tout seul, et qu'elle me promît son amour en échange, je ne douterais pas du succès.

— Il est bien fâcheux, murmura le roi, que je ne sois pas moi-même la duchesse, je te mettrais en campagne à l'heure même.

— Peuh ! fit Amalric d'un ton suffisant, on verra.

— Donc, tu aimes la duchesse ?

— Eperdûment.

— Et tu veux t'en faire aimer ?

— A tout prix.

— Où l'as-tu vue ?

— Dans sa chambre.

— Peste ! dit le roi, tu vas vite en besogne.

— Il est vrai que moi, ajouta modestement l'écolier, j'étais à califourchon sur une branche d'arbre, dans le jardin du sire de Mazenod.

— Très-bien, je comprends.

— En sorte qu'elle ne m'a point vu.

— Tant pis !

— Tant mieux, au contraire !

— Et pourquoi cela, mon jeune coq ?

— Parce que, dit Amalric, montrant ses chausses et son pourpoint fanés, si avenante que soit la figure, quand le costume ne l'est point, on fait une triste mine auprès des femmes.

— C'est juste, je vais te faire vêtir tout à neuf.

— Et puis, continua Amalric, le beau moyen qu'une grande dame comme la duchesse aime jamais un pauvre écolier tel que moi...

— Qui sait ?

— Si j'étais simplement gentilhomme...

— Ah ! ah !

— Comte... ou baron...

— Tout beau ! s'écria le roi qui se ravisait, et voulait tenir la dragée haute à son filleul ; sais-tu bien, mon com-père, que pour être fait noble, il faut avoir rendu des services ?

— Peuh ! répondit Amalric avec l'orgueilleuse modestie d'un homme qui sent son mérite. Quand Votre Majesté saura ce que j'ai fait pour elle, elle ne lésinera point avec moi.

— Plaît-il ? fit le roi.

— Dame ! répliqua l'écolier, ce n'est pas pour me vanter, mais Votre Majesté me doit un fier cierge.

VII

Comment le roi s'aperçut qu'Amalric était non-seulement un homme politique, mais encore un courtisan plein d'esprit; et comment, en moins d'une heure, l'écolier Amalric se trouva gentilhomme, possesseur de fief et assez ambitieux pour souhaiter des fleurs de lis sur son écusson.

Le roi ouvrit des grands yeux :

— De quoi donc est-il question, et que me chantes-tu là? demanda-t-il.

— Ah! fit Amalric, Votre Majesté a eu une bien belle inspiration hier soir en me donnant une épée, quoique je ne fusse pas gentilhomme, et en m'initiant aux choses de la politique.

Et Amalric s'assit dans un grand fauteuil, en face de son illustre parrain, croisa les jambes et prit l'attitude d'un homme qui va conter un long récit et qui est sûr d'avance de l'attention de son auditoire, ce qui est loin d'arriver à tous les conteurs.

— Voyons, dit Louis XI, qu'as-tu fait? qu'est-il arrivé? Vas-tu jouer au mystère?

— Non pas, sire.

— Alors parle, et dépêche-toi.

— Pardon, sire, si vous m'interrompez toujours, je ne commencerai jamais.

— Parle, je t'écoute.

— En toute chose, il est bon de commencer par le commencement. Donc, hier, en vous quittant, je me suis sou-

venu de vos recommandations et me suis promis d'observer ce qui se passerait à l'hôtel du sire de Mazenod.

— Très-bien, dit le roi.

— Le passeur du bac de Nesles venait précisément, quand il me prit dans sa barque, de passer deux gens d'épée, un gras et un maigre. C'était tout ce qu'il savait. Or, devinez quel était le gros, sire ?

— Probablement ce poussah d'écuyer du duc de Brancas, fit Louis XI.

— Juste, dit Amalric, et le maigre ?

— Un messenger de mon cousin Charles, sans doute.

— Si Votre Majesté devine tout, je n'aurai plus rien à lui apprendre. Mon rôle est manqué.

— Non, non, dit le roi, continue, je prends un plaisir extrême à t'ouïr.

— Or, poursuivit l'écolier, vous devinez où ils allaient ?

— Parbleu ! chez le duc.

— Précisément ; je me pris à courir, je gagnai mon logis, et j'en descendis, par la fenêtre, dans le jardin du sire de Mazenod.

— Au risque de te rompre bras et jambes, murmura Louis XI avec une nuance de tendresse.

— Bah ! service du roi, et puis... je voulais voir la duchesse... vous m'aviez mis martel en tête, sire.

— Et quant tu fus dans le jardin ?...

— Je grimpai sur un arbre qui était placé tout exprès, eût-on dit, devant les croisées de la salle où était le duc.

— Ah ! tu vis le duc.

— Et la duchesse, sire. Le duc est laid, il est plus que mûr ; la duchesse est jeune et elle est belle. Il faut convenir qu'au pays de Provence on fait des mariages bien mal assortis.

— Que faisait le duc ?

— Il classait de nombreux papiers.

— Et la duchesse ?

— Elle sommeillait, ce qui me prouva qu'elle ne prenait ni grand intérêt ni un goût quelconque aux choses de la politique.

— Ceci est d'un bon augure. Étaient-ils seuls ?

— Oui, d'abord. Mais ensuite le gros écuyer arriva et introduisit le messenger du duc de Bourgogne, le sire de Bóurganeuf.

— Ah ! je le connais, dit le roi, ou plutôt je l'ai connu jadis, quand j'étais chez mon cousin de Bourgogne.

— Votre Majesté l'aimait-elle ?

— Peuh ! oui et non ; il m'était à peu près indifférent.

— Tant mieux !

— Pourquoi tant mieux ?

— Ah ! dame ! fit ingénument Amalric, parce que je l'ai quelque peu rudoyé, et s'il eût été votre ami...

— Je t'aurais pardonné sans remords ; on ne saurait être prévenu de tout.

— Quand le sire de Bóurganeuf entra, la duchesse sortit, et après elle l'écuyer du duc.

— Ce qui fit que le duc demeura seul avec lui ?

— Mon Dieu, oui ; et comme les Provençaux ne savent pas fermer les croisées, le duc avait laissé la sienne entr'ouverte, et je pus entendre distinctement ce qu'ils dirent.

— Oh ! oh ! fit Louis XI, je commence à m'applaudir fort, mon compère, d'avoir songé à te faire un homme politique.

— Votre Majesté a eu raison.

— Et que dirent-ils ?

— Des choses que Votre Majesté aurait écoutées de ses deux oreilles.

— Diable !

— D'abord il paraît que votre oncle bien-aimé le roi René ne vous aime que médiocrement.

— Tu crois? demanda Louis XI avec un fin sourire.

— Mais il aime fort le duc de Bourgogne, et la preuve...

— Ah! tu as une preuve?

— Il paraît qu'il a déshérité Votre Majesté...

— Pâques-Dieu! en es-tu bien sûr, mon compère?

— Et adopté le duc de Bourgogne.

Le roi ne manifesta aucun étonnement.

— Je le savais, dit-il.

— Votre Majesté sait tout, on ne peut réellement rien lui apprendre, et c'est bien désolant, je vous jure! murmura Amalric d'un ton boudeur.

— Va toujours, mon compère.

— Or, reprit l'écolier, le duc Charles n'est pas un ingrat; il sait reconnaître les bienfaits dont on le comble, et il paraît que pour remercier le roi René, il se propose de faire une petite visite à Votre Majesté, en compagnie de cent mille hommes, à la seule fin de vous supplier humblement de vouloir bien retirer vos troupes de la duché d'Anjou et de celle du Barrois, — les troupes de Votre Majesté offusquant le roi René, qui est un prince ombrageux.

— Bon! dit Louis XI, nous irons à la rencontre de notre bien-aimé cousin, avec une compagnie tout aussi nombreuse, s'il juge convenable de nous venir voir, et si les Suisses, qu'il chagrine fort depuis deux mois, lui en laissent le loisir.

— Le roi René est un homme de parole, le duc Charles tout autant; cependant comme il y a un proverbe latin qui dit : *Verba volant, scripta manent...* — C'est-à-dire les paroles s'envolent et les écrits restent...

— Votre Majesté sait le latin mieux qu'un clerc.

— Heu! heu! fit modestement le monarque.

— Le roi et le duc, poursuivit Amalric, ont pensé qu'il serait raisonnable de confier réciproquement leurs intentions à du bon parchemin bien lisse, sur lequel la plume court que c'est merveille !

— L'idée est ingénieuse.

— Le roi René a rédigé un acte d'adoption en bonne forme, auquel le parlement de Provence a mis sa griffe et sur lequel les armes de la maison d'Anjou sont nettement frappées.

— Et le duc ?

— Le duc a écrit de sa main une promesse, *faite par serment*, de faire restituer, par la force, au besoin, l'Anjou et le Barrois au roi de Provence.

— C'est merveilleux ! murmura ironiquement Louis XI.

— Or M. de Brancas a confié au sire de Bourganeuf l'acte d'adoption, et le sire de Bourganeuf a remis au duc la promesse du duc Charles ; après quoi, ils se sont séparés.

— Où est allé le sire de Bourganeuf ?

— Il a gagné le bac de Nesles pour, de là, se rendre à son logis, rue des Lions-Saint-Pol, y enfourcher son cheval et porter au duc l'acte d'adoption.

— Très-bien, dit le roi ; on crèvera dix chevaux, et, bien qu'il ait huit heures d'avance, on le rattrapera.

— C'est parfaitement inutile.

— Inutile !

— Le sire de Bourganeuf a éprouvé un léger accident, au bac de Nesles, il n'est point parti.

— Et quel est cet accident, mon compère ?

Le roi commençait à deviner.

— Mon Dieu ! vous savez, sire, comment est la vie, c'est un chemin buissonneux, mal frayé, où l'on s'accroche et où l'on butte. Les gens qui courent font des faux pas, les chevaux qui galopent se couronnent quand on ne

les tient pas solidement en main, et l'enthousiasme, comme vous le disiez hier, perd les monarchies et aventure fort la cause des duchés.

— Oh! oh! fit le roi, tu deviens sentencieux comme le recteur de l'Université.

— A tout récit il faut un préambule. Figurez-vous donc, sire, que le sire de Bourganeuf, n'écoutant que son zèle et pressé qu'il était de rejoindre son maître, au lieu de gagner le pont Saint-Michel, sur lequel, pour y passer la nuit, il faut la croix et la bannière, tant les gardiens des grilles sont dédaigneux du péage, auquel ils préfèrent la chaleur de leur lit, le sire de Bourganeuf, dis-je, songeant qu'on le ferait attendre une heure et plus au pont Saint-Michel, trouva qu'il était plus simple de descendre au bac de Nesles, dont le passeur, mon ami Jean du Moulin, est un pauvre diable qui ne refuse jamais la besogne, si froide que soit la bise. Eh bien, ce calcul, parfaitement juste en apparence, se trouva renversé par les événements, ces événements imprévus qui sont la pierre d'achoppement de ce chemin qu'on nomme la vie.

— Tu parles comme un livre, compère.

— J'ai écouté souvent Votre Majesté, sire.

— Bon! dit le roi, qui devinait aux trois quarts la fin de l'histoire, j'ai fait de ce gaillard-là, et en quelques heures, non-seulement un homme politique, mais encore un courtisan : il est flatteur jusqu'à l'impudence.

Amalric s'inclina et poursuivit :

— Si le sire de Bourganeuf avait pris la direction du pont Saint-Michel, il eût perdu une heure, c'est incontestable, mais il serait à présent sur la route de Dijon, et ni Votre Majesté ni moi n'en saurions rien.

— C'est probable, murmura Louis XI.

— Mais il a voulu gagner du temps, et il est descendu au bac de Nesles.

- L'imbécile !
- Le mot est bien appliqué, sire, car précisément Jean du Moulin était malade.
- Et il ne l'a point passé ?
- Pardon, quand Jean du Moulin est malade, moi qui suis son ami, je lui rends service, je passe pour lui.
- Et tu as passé le sire de Bourganeuf ?
- Pas tout à fait.
- C'est à dire que tu l'as noyé ?
- Fi ! je gage, sire, que vous ne pensez pas un mot de cette vilaine supposition.
- Alors, qu'as-tu fait ?
- J'ai poussé la barque au large.
- Et puis ?
- Et puis je suis resté sur la berge, et le sire de Bourganeuf aussi.
- A merveille ! maintenant je comprends tout.
- Ce seigneur-là était fort laid, sire, mais il avait, en revanche, bien mauvaise tête et un affreux caractère. J'ai été courtois, éloquent jusqu'à la sensiblerie, pour l'engager à me rendre ce petit acte d'adoption qui lui était si inutile et qui vous devait être si agréable... Le vieux drôle n'a voulu entendre ni à Dieu ni à diable !
- Et alors ?
- Alors, dame ! comme Votre Majesté m'avait donné une épée, j'ai pensé que c'était le cas où jamais de la mettre à l'épreuve.
- Tu l'as tué ?
- Hélas ! je l'ai embroché par le travers du corps comme cette oie aux truffes de Périgord que j'ai mangée chez Votre Majesté, la dernière fois qu'elle m'a fait l'honneur de m'inviter à dîner.
- Mon cher enfant, interrompit le roi, es-tu bien sûr qu'il en soit mort ?

— Dame! sire, je l'ai jeté à l'eau ensuite; cependant je me souviens qu'il m'a dit en expirant : J'en suis revenu deux fois, qui sait si je ne réchapperai pas de la troisième?

— Ah! dit gravement le roi, il a dit vrai, le pauvre homme.

— Votre Majesté plaisante.

— Pardieu, non, mon compère. Le sire de Bourganeuf a reçu deux coups d'épée à trois ans de distance, deux coups d'épée à travers le corps de part en part, et il n'en est point mort.

— Ceci est plaisant, sire.

— Je ne sais pas s'il a fait un pacte avec le diable, mais il a, c'est bien certain, l'âme chevillée au corps. Ainsi prends bien garde, si tu ne l'as pas tué roide et qu'il en revienne, je ne donne pas cinq sols [parisis de ta peau, bien que tu sois un joli garçon.

— Votre Majesté est trop bonne. Je lui ferai observer cependant que j'ai jeté le sire de Bourganeuf à l'eau, et que s'il n'est pas mort de mon coup d'épée, il a dû au moins se noyer.

— Ceci est plus rassurant, dit le roi avec un soupir de satisfaction. Où est cet acte d'adoption?

— Ah! sire, ceci est une autre affaire.

— Comment, drôle?

— Votre Majesté songe-t-elle toujours à m'anoblir?

— Plaît-il? Songerais-tu, toi-même, à me faire tes conditions, mon compère?

— Pas absolument, sire, cependant j'aimerais assez une promesse...

— Foi de roi, tu seras noble.

— Comte ou baron?

— Choisis : peu m'importe.

— Ma foi, dit l'écolier, tout bien réfléchi, j'aimerais

assez être vicomte. C'est un titre de jeune homme... Quand on dira le vicomte Amalric, les femmes ne pourront s'y tromper et me prendre pour un vieux barbon.

— Sois, tu seras vicomte.

— Vicomte de quoi?... A côté du titre, il faut un nom.

— Ah! pardieu! s'écria le roi, il me vient une fameuse idée!

— Vrai? fit Amalric avec l'impertinence d'un homme qui sait être nécessaire.

— Figure-toi, compère, reprit Louis XI, que j'ai une belle terre en Provence.

— Bah!

— Une terre qui vaut au moins vingt mille livres tournois et qui est située à dix lieues au plus de la ville d'Aix, la capitale de notre oncle René. Son dernier possesseur, le sire châtelain de Lourmarin, ayant eu, durant sa vie, force démêlés avec le parlement et le roi de Provence, lesquels sont chicaneurs en diable, voulut leur jouer un vilain tour, et il me laissa son hoirie, par un testament en bonne forme. Il est mort l'an dernier, et je puis, si cela me plaît, m'en aller habiter ma terre de Lourmarin ou mon hôtel d'Aix en Provence, sans que le roi René ou son parlement y puisse trouver à reprendre.

— Eh bien? demanda Amalric.

— Eh bien! dit le roi, qui déjà avait échafaudé toute une intrigue pour l'avenir, tu aimes la belle Provençale, madame de Brancas, il te sera donc agréable d'avoir un prétexte honnête pour aller quelquefois en Provence. Je te donne la terre et l'hôtel du défunt, et je te crée vicomte de Lourmarin.

— Ah! sire, vous me comblez...

— Et l'acte d'adoption, compère?

— Le voilà, sire.

Amalric tira de son pourpoint le précieux parchemin

et le tendit au roi qui en rompit sans façon les cachets.

— Ah ça, interrompit Louis XI, sais-tu où le duc de Brancas a serré la promesse du duc de Bourgogne ?

— Son écuyer a dû partir ce matin pour la porter à Angers d'où elle sera expédiée au roi René.

— Merveilleux ! ce qui fait que notre oncle sera fort tranquille pendant quinze jours au moins... Et moi aussi, acheva le roi, car je me moque des cent mille hommes de mon cousin Charles.

— Sire, n'est-ce point aujourd'hui que vous donnez audience au duc de Brancas ?

— Sans doute, à deux heures de relevée.

Amalric jeta sur ses habits râpés un regard d'éloquente compassion. Le roi rompit ce regard.

— Mon bon ami, dit-il, avec la meilleure volonté du monde, je ne puis moi-même te tailler et te coudre un pourpoint neuf, mais j'ai encore une bonne idée.

— Votre Majesté en a toujours.

— Figure-toi qu'on m'a envoyé de Tours un bon petit gentilhomme qui est de ton âge et de ta taille, et j'en ai fait un de mes pages. Ce garçon a du bien au pays de Touraine, il est cousu d'or et vêtu comme un prince. Je vais le prier de te prêter pour un jour ou deux le pourpoint et les chausses qui te conviendront dans sa garde-robe. Quant à une épée, garde celle dont tu t'es servi si proprement, je la portais à Montlhéry.

Le roi frappa sur un timbre et appela :

— Raoul ?

A ce nom, un beau jeune homme timide comme une fille et vêtu d'un galant costume de page se présenta tout rougissant tant l'aspect du roi lui imposait :

— Messire d'Alzay, lui dit Louis XI, nous vivons en un malheureux temps, les rois empruntent à leurs sujets : voici mon filleul Amalric, vicomte de Lourmarin, qui s'est

endetté si fort pour régaler des bacheliers et vider de vieux flacons qu'il n'a plus ni pourpoint, ni chausses. Lui voudriez-vous prêter l'un et l'autre jusqu'à ce que mes drapiers l'aient convenablement vêtu ?

— Ah ! sire, murmura le jeune Raoul d'Azlay, pénétré de reconnaissance à cette pensée que le roi lui demandait un service.

— Emmenez-le donc en votre logis, poursuivit Louis XI, et envoyez-moi Tristan.

Les deux jeunes gens sortirent, et peu après le justicier Tristan, cette sombre et terrible figure immortalisée par Walter Scott, se présenta avec l'attitude obéissante et passive d'un soldat toujours sous les armes.

— Mon pauvre compère, lui dit le roi avec bonhomie, Dieu, la Vierge et les saints me sont témoins que je t'aime fort ; tu m'as rendu plus d'un service, et je te réserve la mission de pendre Coyctier s'il se permet de me retrancher un seul jour des huit ans de vie qu'il m'a promis ; mais mon amitié pour toi me fait grand tort dans l'esprit public, et si le duc de Brancas te voit à ma cour, son maître, mon oncle René, qui est un poète, c'est-à-dire un homme qui amplifie et dénature la vérité, il ne manquera pas de dire que je ne puis vivre et faire un pas sans mon bourreau. Je t'exile donc pour huit jours. Tu vas monter à cheval, prendre la route d'Angers, et galoper jusqu'à ce que tu rejoignes un gros écuyer Provençal que tu reconnaîtras aisément à sa fabuleuse corpulence. Tu emmèneras avec toi un clerc bien instruit, qui écrive et griffonne comme un recteur, et quand tu auras rejoint l'écuyer, tu déguiseras de ton mieux ta profession et ton nom. Tu feras route avec lui ; il est bavard, paresseux et buveur ; tu le griseras à la première hôtellerie où vous coucherez, et tu t'empareras d'un parchemin sous enveloppe qu'il porte au gouverneur de l'Anjou. Alors ton clerc copiera textuel-

lement le parchemin, avec les signatures bien entendu. Je le dispenserai de la corde pour ce faux. Tu remettras la copie sous l'enveloppe, l'enveloppe dans le pourpoint de l'écuyer ivre-mort, et tu me rapporteras l'original.

Tristan comprenait à demi-mot, il s'inclina sans répondre et sortit pour exécuter les ordres de son terrible maître. Tout aussitôt Amalric reparut. Il était vêtu au meilleur goût et à la dernière mode, et il avait une haute mine sous un pourpoint bleu de ciel tout chamarré, et ses chausses rouge-cerise. Il portait une plume blanche à son chapeau et posait la main sur la garde de son épée de la façon la plus noble.

— Pâques-Dieu ! s'écria le roi, tu es à croquer, mon compère ?

— Pardon, sire, interrompit le nouveau vicomte, vous ne m'avez pas dit quelles seront mes armes ?

— Diable ! fit le roi, tu consulteras le grand chancelier.

— J'ai une idée, sire ; pourquoi ne porterais-je point d'azur à trois fleurs-de-lis d'or, traversées d'une barre de bâtardise ?

— Pâques-Dieu ! mon compère, pourquoi ne pas crier par-dessus les toits, tout de suite, que tu es un bâtard du roi de France ? Nous reparlerons de cela plus tard.

Et le roi se remit à lire attentivement l'acte d'adoption.

— N'allez-vous point jeter cela au feu, sire ? demanda Amalric.

— Nenni, mon compère, car il est un proverbe qui dit *qu'avec trois lignes de l'écriture d'un homme on le peut faire pendre*.

— Votre Majesté aurait-elle la prétention de faire pendre le roi de Provence ?

— Hélas, non ! soupira Louis XI ; mais avec ce joli parchemin et un parlement quelque peu docile et com-

plaisant, peut-être le pourrait-on faire déposer et l'envoyer au couvent comme un roi tondu...

Et Louis XI soupira de nouveau.

VIII

Comment le roi Louis XI expliqua pourquoi il n'avait pas d'ambassadeurs, et comment messire Amalric, vicomte de Lourmarin, devint le chevalier servant de la duchesse de Brancas.

Le roi Louis XI est peut-être celui des rois de France qui ait déployé le plus de magnificence et qui se soit montré le plus généreux à l'endroit des ambassadeurs et des princes étrangers.

Ce monarque, incontestablement le meilleur Français de son temps, avait compris la grandeur et la dignité nationales, à une époque où le roi était le pays et où le mot de patrie était remplacé par celui de royaume.

Économe jusqu'à l'avarice pour lui et les siens, vivant en son palais de Plessis-les-Tours comme un simple bourgeois des confréries et comme lui vêtu, Louis XI savait, aux jours solennels, quand il était en présence de ses orgueilleux rivaux ou de leurs mandataires, déployer une pompe et une majesté toutes royales et se montrer tel que le devait être un roi de France, un descendant de Philippe de Valois, un prédécesseur de François I^{er}.

Or, ce jour-là, le roi devait donner audience à un ambassadeur, et à un ambassadeur qui s'en allait à une autre cour où il aurait pu narrer que Louis de France était

un monarque en haillons, une sorte de compère d'un barbier et d'un chirurgien.

Donc le bonhomme de Plessis-les-Tours était redevenu le roi de France.

Il y avait au palais des Tournelles de vastes salles où Charles V, Charles VI, et enfin Charles VII, car ces trois monarques s'étaient succédé, recevaient autrefois les grands feudataires de la couronne. Un luxe tout royal avait présidé à leur décoration, et ni le duc de Bourgogne, qui était le plus riche souverain de son époque, ni le roi René, qui avait longtemps habité l'Italie, la patrie de l'élégance au Moyen-âge, n'en possédaient de pareilles dans leurs palais de Dijon ou de Nancy, d'Aix en Provence ou d'Angers.

Dès le matin ces appartements, où rarement on pénétrait, avaient été envahis par une légion d'ouvriers et de valets chargés de secouer la poudre séculaire des meubles, de relever les tentures et d'allumer du feu dans les vastes cheminées fleurdelysées.

En même temps, les seigneurs de haut parage et les simples gentilshommes présents à Paris et que le roi tenait à l'écart, d'ordinaire, avaient été convoqués et s'étaient rendus en foule au palais des Tournelles, dans leurs plus riches costumes, avec leurs armes les plus brillantes.

Dans la cour du palais, à toutes les poternes, des hommes d'armes à cheval, l'épée nue, formaient la haie sur le passage où devait s'engager l'ambassadeur provençal.

Dans les escaliers, les salles d'attente, au balcon des croisées en ogive, apparaissaient de nobles dames dans leurs atours d'apparat, des pages en chausses bleu de ciel et en pourpoints cerise, portant plume blanche à leurs toques. Dans chaque salle, se croisaient des gentilshommes, le poing fièrement campé sur la hanche, et des

soldats de la garde écossaise enveloppés dans leur plaid bariolé, la jambe nue et la coiffure ornée d'une plume de faucon.

Louis XI n'avait pas jugé nécessaire, au milieu de cette complète métamorphose, de se métamorphoser lui-même; il avait gardé ses chausses de drap brun, son pourpoint de même couleur, par-dessus lequel il avait passé simplement le cordon de grand-maître de l'ordre de Saint-Michel, et il avait conservé son large chapeau, auquel pendaient les figurines de plomb qui représentaient la Vierge et ses saints de prédilection. A deux heures moins quelques minutes, S. M. quitta son oratoire et descendit au premier étage du palais, où se trouvait la salle du Trône. Le roi s'appuyait sur le bras d'Amalric, devenu vicomte de Lourmarin, et le compère Olivier marchait à sa gauche.

— Mon bon ami, lui dit le roi à l'oreille, tu es vêtu comme un vrai seigneur, tu as bonne façon et Dieu m'est témoin que je t'aime fort et te prise plus que tous ces gentilshommes qui, aujourd'hui, emplissent ma maison; cependant comme nous vivons en un siècle de préjugés et de scrupules puérils et que tu n'es, en définitive, que mon barbier, tu feras bien de gagner un coin de la salle et de laisser approcher de moi mes nobles et mes ministres, afin que messire le duc de Brancas, qui a des sentiments très-aristocratiques, ainsi qu'on disait à Athènes, n'y puisse trouver à redire.

Olivier fit la grimace et s'inclina :

— Si Votre Majesté, dit-il, m'avait fait gentilhomme...

— Pardon, interrompit Louis XI, tu ne sais donc pas, mon compère, que le roi peut faire des nobles, mais non des gentilshommes. Les gentilshommes sont des Francs, les gens anoblis des Gaulois. Il y a des uns aux autres la différence du vainqueur au vaincu.

— Hum ! souffla Amalric, Votre Majesté s'est pourtant servie pour moi tout à l'heure, de cette expression de gentilhomme.

— Ah ! dit le roi, ceci est différent, c'est que, probablement et à part des incorrections légères, tu l'étais déjà.

— L'aveu est précieux, murmura Amalric.

— Eh bien ! grommela Olivier, si Votre Majesté m'avait fait noble...

— Non pas, compère, non pas ! l'orgueil rend les hommes sots ; si je te faisais noble, tu me raserais de travers le lendemain... peut-être même m'entailleerais-tu le col de la belle manière.

La leçon était rude ; le barbier se mordit les lèvres et ne souffla mot ; et dans la première salle où pénétra le roi, et qui était encombrée des officiers de sa maison, il s'éloigna doucement et se perdit dans la foule. Le grand chambellan ouvrit les deux vantaux de la salle du trône, et, sa baguette à la main, annonça :

— Le roi !

Puis sur l'ordre de Louis XI, il annonça pareillement :

— Messire le vicomte Amalric de Lourmarin.

— Tudieu ! pensa celui-ci, voilà ma noblesse reconnue, ce n'est plus une plaisanterie.

Et il entra fièrement, le roi s'appuyant sur son épaule, et les seigneurs et les dames de haut rang qui emplissaient déjà la salle du Trône, après avoir jeté un curieux regard sur ce noble de fraîche date, s'avouèrent qu'il avait grand air, belles façons et figure à tourner les têtes les plus sages.

Amalric était le héros de la journée, et il ne devait craindre d'autre rivalité en élégance et en beauté que celle de la belle Provençale, dont chacun s'entretenait avec une curiosité ardente.

Le roi, le chapeau sur la tête, traversa la foule des courtisans debout, respectueux et tête nue ; il se découvrit pour saluer courtoisement les dames, remit son chapeau, comme c'était son droit, gagna son fauteuil qui n'avait d'autre analogie avec un trône qu'un gradin de deux marches qui y conduisaient et les armes de France sculptées au dossier ; — puis quand il y eut pris place, il dit à haute voix :

— Mesdames, veuillez vous asseoir.

Deux heures sonnèrent à l'horloge des tours Notre-Dame, en même temps une rumeur qui se fit au dehors annonça l'approche de l'ambassadeur :

— Messire le vicomte de Lourmarin, dit le roi, allez, s'il vous plaît, au devant de madame la duchesse de Brancas, et lui donnez la main.

— Oh ! oh ! se dit tout bas Amalric, le roi est le plus aimable homme du monde : outre qu'il est un grand politique, il sait à merveille les choses de l'amour.

Et, bien que le cœur lui battît violemment, le nouveau vicomte traversa la salle la tête haute, le poing sur la hanche et avec un si merveilleux air de noblesse que les dames chuchotèrent entre elles et se dirent :

— Voilà un fils de roi qui a meilleure façon que le roi lui-même.

La noblesse de France d'alors détestait cordialement le roi, mais elle aimait la royauté, et ses sympathies accompagnaient involontairement, peut-être, tout ce qui en émanait.

Amalric rencontra les illustres étrangers sur la première marche du grand escalier ; il salua gravement le duc, et puis, tout rougissant, il offrit sa main à la duchesse qui l'accepta en rougissant aussi.

Chose bizarre ! Il y a chez la femme comme un presentiment secret que l'homme qu'elle voit pour la pre-

mière fois et qui tressaille en l'abordant l'aimera ou l'aime déjà et qu'il en sera aimé.

La duchesse devina au trouble d'Amalric qu'Amalric l'aimait, et elle éprouva une singulière et inexplicable émotion.

Le duc avait cette noblesse d'attitude, de geste et de démarche particulière aux méridionaux du moyen-âge ; il s'avança lentement, le premier, passa au milieu de la triple haie des officiers et des courtisans, non sans éprouver quelque étonnement à la vue de cette pompe à laquelle il était loin de s'attendre ; il marcha ainsi jusqu'au fauteuil du roi de France, s'arrêta à deux pas et mit un genou en terre, selon le respectueux usage du temps.

— Pâques-Dieu ! relevez-vous donc, duc, lui dit aussitôt Louis XI, et nous regardez en face sans crainte ; nous sommes un monarque très-peu cérémonieux et nous recevons les ambassadeurs de nos chers parents sans exiger d'eux qu'ils fléchissent le genou.

Le duc obéit et salua le roi par trois fois.

— Cher sire, reprit le roi, priez donc, en mon nom, la duchesse de Brancas de se venir asseoir à ma droite..

A cette injonction du roi, à laquelle le duc répondit en s'inclinant de nouveau, Amalric conduisit la duchesse à un fauteuil demeuré vide auprès du fauteuil royal.

— Sire, dit alors le duc, monseigneur le duc Charles de Bourgogne a daigné envoyer un ambassadeur au roi mon maître...

— Le duc est un souverain bien courtois, répondit Louis XI d'un ton moqueur, et, d'ailleurs, il fait suer assez de sang et d'or à ses bourgeois de Flandre pour avoir le moyen d'entretenir des ambassadeurs dans toutes les cours d'Europe, la mienne exceptée, car notre cher cousin ne trouve pas que nous en méritions la peine, et plaisir il nous fait, mon cher sire ; cela nous permet de

faire des économies. Notre peuple de France était fort marri de cent années de guerre avec l'Anglais; lorsque nous sommes monté sur le trône, il souffrait faim et misère, et nous n'avons point voulu le charger d'impôts, ce qui fait que notre peuple est un peu plus gras que le peuple de Flandre et que nos ambassadeurs sont moins nombreux. Mais, Pâques-Dieu ! mon cher sire, les affaires de notre royaume n'en vont pas plus mal.

— Sire, reprit le duc, monseigneur Charles de Bourgogne ayant envoyé un ambassadeur au roi mon maître, ce dernier n'a point voulu être en reste de courtoisie, et il m'a choisi pour l'aller représenter à la cour du duc ; mais, en même temps, il m'a confié une mission qui m'est chère et me comble de joie et d'honneur : il a daigné me charger de venir présenter à Votre Majesté ses compliments et un nouveau témoignage de son estime et de son attachement pour elle.

— Le roi de Provence, votre maître, répondit Louis XI, nous fait un plaisir extrême et que nous avons à cœur, messire duc, en nous rappelant qu'il est le propre frère de notre mère et qu'il conserve quelque affection pour nous, bien qu'on nous ait calomnié et décrié auprès de lui, à telle enseigne, ajouta le roi avec son plus mauvais sourire, que certaines difficultés se sont élevées entre nous, malgré nos liens sacrés de parenté, et que, les intérêts et les choses de la politique ayant, pour les souverains, forcément le pas sur les affections de famille, nous avons été dans la nécessité, et bien à contre-cœur je vous jure, de nous emparer provisoirement de la duché d'Anjou, et de celle du Barrois qui sont siennes toutes, nous n'en saurions disconvenir. Mais soyez-en sûr, duc, ces difficultés, Dieu aidant, s'aplaniront d'elles-mêmes, et nous pourrons nous reprendre, le roi de Provence et nous, à ces liens d'amitié et d'affection qui n'auraient pas dû cesser d'unir

deux souverains alliés par le sang et deux peuples limitrophes.

Le duc s'inclina.

— Ça, poursuivit familièrement le roi, votre ambassade auprès de notre cousin de Bourgogne est de pure courtoisie, n'est-ce pas?

— Absolument, sire.

— Ainsi, rien ne vous presse et ne vous oblige de vous rendre auprès du duc huit jours plus tôt ou plus tard?

— Votre Majesté dit vrai.

— Alors, Pâques-Dieu! messire duc, je suis trop aise de vous voir, vous et madame la duchesse...

Le roi salua courtoisement madame de Brancas.

— Je suis trop aise de vous voir, continua-t-il, pour ne vous point retenir à ma cour une huitaine au moins...

— Je suis à vos ordres, sire.

— Demain nous courrons un cerf dans la forêt de Saint-Germain, messire duc.

Le duc s'inclina.

— Après-demain, nous aurons un bal chez les échevins et les prévôts de notre bonne ville de Paris.

Le duc s'inclina de nouveau.

— Et enfin, acheva le roi avec son plus gracieux sourire, nous essayerons de vous rendre aussi agréable que possible le séjour de notre capitale et de notre cour, où, quoi qu'en disent mes ennemis, il y a plus de gentilshommes que de gens de petit état, bien que j'aie quelque plaisir à laisser jacasser mon barbier lorsqu'il me rase. Mais le moyen, s'il vous plaît, de trouver un gentilhomme qui se veuille charger de cet office? J'aime fort la noblesse et je la prise au plus haut degré. Cependant, messire duc, il ne m'est pas possible de rester grave et la bouche close quand ce drôle d'Olivier me fait rire, et il n'est point au

pouvoir d'un roi d'empêcher un homme de médiocre condition d'avoir de l'esprit.

Le duc répondit par un sourire de diplomate et prit congé.

— Chère madame, dit alors le roi en se levant et s'approchant de la duchesse, il est un usage de nos pères que je trouve digne et de bon aloi. Quand une noble étrangère daignait visiter la cour du roi de France, le roi lui choisissait parmi ses féaux un chevalier, c'est-à-dire un homme qui, à partir de cette heure, lui vouait son respect, sa vie et son sang jusqu'à la dernière goutte. Permettez-moi d'obéir à cet usage.

Un vif incarnat colora les joues de la jeune duchesse, et tout son sang afflua vers son cœur. Un pressentiment terrible l'agitait.

Le roi fit un geste, Amalric, pâle d'émotion, s'approcha :

— Voici, continua Louis XI, notre filleul bien-aimé, le vicomte Amalric, à qui nous avons fait don de la terre de Lourmarin, laquelle, vous le savez, nous est arrivée par hoirie, et se trouve située en Provence. Nous avons voulu que le gentilhomme que nous vous destinions pour chevalier servant fût possesseur de fief dans votre beau pays... où le ciel est si bleu et où les oranges viennent, soupira tout bas Louis XI avec un accent de jalouse convoitise.

La duchesse répondit d'une voix émue :

— Votre Majesté me comble d'honneur, et je ne saurai jamais comment m'acquitter envers elle.

— Souriez-moi, duchesse, répondit galamment le monarque.

— Votre Majesté me permettra-t-elle, en outre, fit la duchesse avec un charmant et mélancolique sourire, qui n'effaça point la rougeur de son front, de la remercier

des merveilles qu'elle m'a fait tenir par l'entremise de son joaillier et de son orfèvre ?

— Bagatelles, duchesse, murmura Louis XI, et qui sont bien indignes de vous ; mais nous tâcherons de mieux faire et d'agir plus royalement à l'avenir... quand nous aurons un peu arrondi le beau pays de France !

A ces derniers mots, un éclair passa dans les yeux de Louis XI ; cet éclair, si rapide qu'il fut, pénétra jusqu'au fond du cœur de messire de Brancas et le brûla.

Le duc frissonna et ressentit comme une vague révélation de l'avenir... Il lui sembla voir la Provence, cet héritage de son maître, sa seconde patrie à lui, devenue tout à coup une province française et obéissant à un souverain du nom de Louis de Valois.

— Messire de Lourmarin, acheva le roi, prenez dès aujourd'hui vos fonctions de chevalier de la duchesse, lui donnez la main, et, montant à cheval à sa gauche, car la droite appartient à son époux, l'escortez jusqu'à son hôtel.

Amalric, tout frissonnant d'amour, prit la main de la duchesse, qu'il sentit trembler dans la sienne, et la conduisit jusqu'au bas du perron, où attendait sa haquenée.

Là il fit étrier de son genou, et lorsque la duchesse fut en selle, il sauta lestement lui-même sur un magnifique cheval de race espagnole qu'un valet du roi tenait à la main.

Le duc monta pareillement à cheval, et le cortège reprit le chemin de l'hôtel du sire de Mazonod, accompagné par un détachement de la garde écossaise.

— Ouf ! murmurait le roi pendant ce temps, en quittant la salle du Trône pour remonter dans son oratoire, je serais le plus malheureux des hommes s'il me fallait recevoir un ambassadeur tous les jours. Je ne connais pas de plus vilain métier.

En rentrant chez lui, Louis XI s'appuyait sur l'épaule

de Raoul d'Alzay, le jeune page du pays de Touraine, qui était si riche.

L'enfant était rayonnant, et tout confus de l'honneur que lui faisait le roi. Il s'arrêta, rougissant, sur le seuil de l'oratoire, et se voulut retirer; mais Louis XI l'arrêta d'un geste.

— Que pensez-vous de mon filleul Almaric, Raoul? lui dit-il.

— Il a noble mine et grand air, sire.

— Il a surtout un noble cœur, mon cher Raoul.

— Je le pensais, sire, et je me sens tout prêt à l'aimer.

— J'allais vous le demander, fit le roi.

— Ah! sire... murmura Raoul.

— Mon cher enfant, reprit confidentiellement le roi, qui devenait le meilleur homme du monde, et le vieillard le plus affectueux dès l'instant qu'il se trouvait avec des jeunes gens, mon cher enfant, vous ne vous figurerez jamais quels piètres et mauvais compagnons a eus ce pauvre Amalric: des écoliers déguenillés, des clercs buveurs et mauvais sujets, des professeurs ébriolés sans cesse, qui entremêlaient leurs prédications de cent sonnettes inspirées par les fumées du vin d'Argenteuil... Et ce qui est la pire chose, c'est qu'il m'a fallu, moi, le roi, prier et supplier pour faire ce garçon-là noble et vicomte, et lui donner un état convenable auprès de moi. Pâques-Dieu! j'y suis parvenu enfin, mais je lui voudrais un ami, un brave et jeune gentilhomme qui lui fit oublier, par une bonne et constante amitié, ses relations du pays Latin.

— Sire, dit Raoul, une secrète sympathie m'attirait déjà vers lui, votre désir me le fait aimer tout à fait.

— Vous êtes un charmant et joli garçon, Raoul, et vous serez, en amitié, payé de retour par Amalric, car il est dévoué jusqu'à l'abnégation pour ceux qui l'aiment. Je

le veux loger au palais des Tournelles, et j'ai pensé que vous seriez aise d'avoir votre logis près du sien.

— Ah ! sire, j'en serai ravi.

— Mon compère Olivier, que j'ai chargé de ce soin, lui a fait préparer un appartement dans la tour du bord de l'eau qui fait face à celle-ci et qui est celle que vous habitez. Vous êtes au troisième étage, il occupera le second.

— C'est à merveille, répondit Raoul.

— Vous souperez avec moi, Raoul, ajouta le roi, et je vous présenterai plus officiellement l'un à l'autre.

Raoul fit un geste d'assentiment, et ne put dissimuler l'orgueil et la joie qu'il ressentait d'avoir l'honneur d'être admis à la table du roi.

— Maintenant, acheva Louis XI, tâchez de me découvrir en bas, parmi tous mes gentilshommes, le sire de Coëtquen, ce seigneur breton dont j'ai fait mon grand veneur.

— L'enverrais-je à Votre Majesté?

— C'est inutile, vous lui transmettez mes ordres.

— Je les attends, sire.

— M. de Coëtquen, reprit le roi, doit me détourner un cerf dans la forêt de Saint-Germain. Vous lui direz qu'il prenne ses mesures de façon que le cerf débuche sur les plateaux de Luciennes, gagne la plaine, traverse deux fois la Seine, et s'aille rembucher dans la forêt de Marly.

— J'y cours, sire, répondit Raoul en se retirant.

— Ma foi, se dit le roi, je n'ai jamais fait pour personne tout ce que je fais pour Amalric, je lui cherche un ani et je sers son amour par tous les moyens... celui-là, du moins, ne m'accusera pas d'insensibilité et ne me taxera point de cœur sec. J'ai mes bons moments tout comme un autre, Pâques-Dieu !

IX

Amalric donne ses instructions à Périnette, fait ses adieux à ses compagnons du pays Latin et présente son ami Scipio au roi qui lui trouve bonne façon et le fait écuyer après l'avoir invité à souper.

Amalric chevauchait fièrement à la gauche de la jeune duchesse, non sans jeter parfois un regard de haine jalouse au duc, lequel était seigneur et maître de cette femme qu'il aimait éperdument déjà, lui Amalric.

Mais Amalric, malgré sa jeunesse, était, au demeurant, un garçon d'esprit, et il avait quelque peu de l'astuce prudente de son royal parrain, bien que cette astuce fût tempérée chez lui par une loyauté à toute épreuve et cette franchise brusque souvent qui est le lot du jeune âge.

Amalric savait dissimuler à merveille ses émotions. Au bout de quelques minutes, il était toujours assez maître de lui pour ne livrer son secret que sciemment et sans péril, et il avait même ce don très-rare de cacher ses vues mystérieuses et sa prudence sous un masque de naïveté et de jeunesse qui permettait, à première vue, de le croire parfaitement inoffensif.

Il haïssait déjà le duc, et ce sentiment est facile à comprendre; mais il sentit tout de suite qu'il devait, pour conserver auprès de la duchesse la place que lui avait si adroitement donnée le roi, refouler ce sentiment au fond de son cœur et feindre la plus complète indifférence.

Il échangea donc avec lui quelques mots indifférents pendant le trajet, et lorsqu'il fut arrivé à la porte de

l'hôtel de Mazenod, il salua et fit mine de se vouloir retirer.

— Messire, lui dit courtoisement le duc, je ne souffrirai point que vous retourniez ainsi chez le roi sans avoir franchi le seuil de cette maison que l'hospitalité a faite mienne, et vous être reposé un moment sous mon toit.

Amalric regarda la duchesse qui lui renouvela, en rougissant, l'invitation de son époux; il mit pied à terre, confiant sa monture à un soldat écossais.

La duchesse s'appuya de nouveau sur son poing — car c'était le poing qu'on offrait lors — et lui servit de guide à travers les corridors sombres et mystérieux de la vieille demeure du sire de Mazenod.

Le duc les précédait et marchait pensif et le front penché, comme un homme obsédé par les soucis de l'avenir. Son entrevue avec le roi de France lui avait permis de juger et de deviner cet homme. Une voix secrète lui disait qu'un jour viendrait où le royaume de Provence ne serait plus qu'une province française. Le sire de Mazenod fut invisible. Ses serviteurs apportèrent dans le grand salon une table chargée de pâtisseries et de vins épicés, dont la duchesse fit les honneurs à son chevalier.

Quant au duc, il n'y toucha pas et demeura en proie à sa rêverie.

Amalric comprit qu'il serait maladroit et imprudent à lui de prolonger indéfiniment son entrevue, et après avoir échangé quelques phrases d'une banale courtoisie, il se leva et prit congé.

Le duc le reconduisit cérémonieusement jusqu'à la porte de ses appartements et le laissa sur la première marche du grand escalier que le vicomte descendit avec une lente gravité.

Sur le dernier degré, à l'entrée du vaste et ténébreux vestibule de l'hôtel, au fond duquel des serviteurs muets

passaient et repassaient comme des ombres, Amalric se trouva face à face avec Périnette qui paraissait avoir attendu son départ pour l'aborder et lui parler sans doute de son amant, le bon Scipio.

— Ah! ah! te voilà, mon enfant? demanda Amalric d'un ton semi-protecteur, semi-affectueux.

— Dame! répondit Périnette, il a bien fallu vous obéir. Vous le voyez, M. Amalric, je suis camériste de la duchesse.

— Ma chère fille, répondit le vicomte, Scipio et moi voulons ton bien. Ce que nous avons fait est bien fait.

— Nous verrons, murmura Périnette, peu convaincue par cet argument.

Puis envisageant le sémillant costume de l'ancien écolier de l'Université.

— Comme vous voilà beau! exclama-t-elle.

— Heu! heu! dit modestement Amalric.

— Vous êtes vêtu comme un prince.

— Comme un prince, non, mais comme un vicomte.

— Vous êtes donc vicomte?

— Depuis ce matin,

— Vicomte de quoi?

— Vicomte de Lourmarin, une terre que le roi m'a donnée et qui est située en Provence, le pays de la duchesse.

— Ah!

— Ce qui fait que là-bas, tu seras en pays de connaissance.

— Par exemple, dit Périnette, allez-vous supposer que je suivrai la duchesse en Provence?

— Non, pas tout de suite, puisqu'elle va en Bourgogne, mais plus tard.

— Mais je ne veux point aller en Bourgogne!

— Puisque Scipio ira.

— Scipio ! il ira en Bourgogne ?

— Et en Provence pareillement, si j'y vais, puisqu'il est mon écuyer...

— Mais vous n'irez pas ?

— Petite, dit confidentiellement Amalric, au lieu de bavarder comme une pie borgne et de m'interrompre sans cesse, fais-moi donc le plaisir de m'écouter. Si je t'ai fait un signe tout à l'heure, c'est que j'avais à te parler sérieusement.

— Voyons ! murmura Périnette d'un ton boudeur.

— Si je t'ai placée chez la duchesse, c'est que j'y avais un intérêt.

— Vous ?

— J'aime la duchesse, dit tout bas Amalric.

L'étonnement de Périnette fut à son comble, à cet aveu de l'ancien écolier.

— Mais... balbutia-t-elle, où l'aviez-vous vue ?

— Chez elle... par la croisée...

— Et vous l'aimez ?

— De toute mon âme.

— Savez-vous que le duc est jaloux, dit-on, jaloux comme un tigre.

— Bon ! j'aurai la prudence du serpent. D'ailleurs le roi me conseillera.

— Le roi ? Le roi sait donc ?...

— Il m'a fait le chevalier servant de la duchesse, et il m'a promis son appui, par conséquent je la suivrai en Bourgogne, et Scipio, qui est mon écuyer, me suivra, et nous nous retrouverons tous à Dijon.

— Pauvre pays Latin ! fit tristement Périnette.

— Bah ! répondit Amalric, le pays Latin est là où on aime. En attendant, ma fille, écoute bien mes instructions.

— Je les devine.

— Peut-être. Tu me rendras compte fidèlement, chaque

fois que je viendrai ici, de ce qu'aura fait ou dit la duchesse, et comme tu es une fille d'esprit...

— Merci bien.

— Tu t'extasieras un beau jour sur ma tournure, mes qualités morales, et tu laisseras entendre que je suis en proie à un violent amour pour elle.

— C'est-à-dire que j'essaierai de devenir la confidente de la duchesse.

— Précisément, et tu y parviendras, j'en ai le ferme espoir. Sous un prétexte quelconque, je tâcherai de te voir seul à seul, comme aujourd'hui, et tu me tiendras au courant des actions de la duchesse, en même temps que je modifierai peut-être les instructions que je viens de te donner.

— Je ne crois pas à la violence d'un amour qui commence par de l'espionnage, dit Périnette avec un railleur sourire.

— Ah! fit Amalric, c'est qu'il y a de la politique tout à côté de cet amour, ce qui fait qu'il ne ressemble point à un amour ordinaire. Adieu, petite, je vais voir Scipio.

— Eh bien! dites-lui que je l'aime, et la preuve, c'est que je demeure ici où déjà je m'ennuie à mourir.

— Tout n'est pas rose dans la vie, répondit sentencieusement Amalric.

Et il salua Périnette d'un geste protecteur, descendit l'escalier, traversa le vestibule sombre, et retrouva dans la cour le détachement de gardes écossais et son cheval. Il se mit en selle et renvoya les gardes.

Puis, au lieu de reprendre le chemin du palais des Tournelles, il tourna à gauche et se dirigea vers son logis d'écolier, traversant la place Sainte-Geneviève, sur laquelle, à cette heure, il y avait un nombre considérable d'étudiants qui jouaient au palet, un jeu fort à la mode à

cette époque où le jeu de paume était l'apanage exclusif de la noblesse.

Amalric avait vingt-trois ans, il était, par conséquent, et malgré tout son esprit, accessible aux fumées de la vanité, et il ne fut nullement insensible à l'étonnement plein d'admiration qui s'empara de ses camarades de la veille le voyant ainsi vêtu, portant une épée de gentilhomme et montant un magnifique cheval. L'origine mystérieuse d'Amalric n'était un mystère pour personne ; tout le monde savait, au pays Latin, que s'il n'était pas noble et capitaine d'une compagnie d'hommes d'armes, c'est qu'il ne le voulait pas ; — et tout le monde en ce moment comprit qu'il s'était enfin laissé séduire par la Fortune qui heurtait depuis si longtemps à sa porte en compagnie de sa sœur l'Ambition.

Amalric mit pied à terre et serra cordialement toutes les mains qu'on lui tendit :

— Te voilà donc gentilhomme ? disaient les uns.

— Dame ! répondait modestement le vicomte, c'est le roi qu'il l'a voulu. Il m'a donné à choisir : ou être noble, ou me voir fermer sa cassette.

— Tu ne reviendras plus au pays Latin, disaient les autres.

— Pâques-Dieu ! mes maîtres, vous avez la berlue en parlant ainsi. Moi, oublier mes amis, mon pays Latin, ma bonne et joyeuse vie d'écolier ! Allons donc ! vous ne connaissez pas Amalric.

— Vive Amalric ! crièrent les écoliers.

— Bien que le roi m'ait contraint d'habiter auprès de lui, je veux garder mon logis du pays Latin, afin d'y revenir souvent vous voir, ajouta-t-il. Où est donc Scipio ?

On ne savait où se trouvait le géant. Amalric pensa qu'il était dans son réduit, calmant la tristesse que lui

occasionnait sa séparation momentanée de sa maîtresse avec un flacon de vin vieux.

Lorsqu'il était dans ses humeurs noires, Scipio buvait, et l'humeur de Scipio était chagrine toutes les fois qu'il songeait que le hasard l'avait fait naître de *petit état*. Et Scipio y songeait souvent.

Amalric monta au troisième étage de la pauvre maison où il avait passé les meilleures années de sa jeunesse tapageuse, et frappa à la porte de son ami.

— Entrez, répondit la voix robuste de l'écolier.

Scipio était assis sur son lit ; il avait auprès de lui un gobelet d'étain, une cruche au large ventre à moitié vide déjà, et il tenait, chose inouïe, un livre à la main. Ce livre, un des premiers qu'eût fabriqués l'imprimerie naissante alors, était un exemplaire des œuvres d'Horace, traduites et commentées par les moines bénédictins, ces savants du moyen-âge, qui nous ont laissé tant de remarquables et patients travaux. De mémoire d'écolier, nul ne se souvenait, à l'Université, avoir vu Scipio ouvrir un volume imprimé ou manuscrit.

— Pâques-Dieu ! s'écria Amalric, lequel décidément prenait l'habitude de jurer comme son parrain ; Pâques-Dieu ! tout le monde fait donc peau neuve ?

— En quoi, s'il te plaît ?

— Ne t'avises-tu pas de feuilleter un livre ?

— Mon cher, dit gravement Scipio, ne m'as-tu pas dit ce matin que pour être noble et posséder des parchemins il était nécessaire de ne pas savoir lire ?

— Il y a du vrai dans cela...

— Eh bien ! répondit Scipio, j'acquiesce la preuve que je ne sais pas lire, donc je puis être noble.

— Quelle plaisanterie !

— Parole d'honneur ! je ne sais plus lire ; j'en ai perdu l'habitude.

Et Scipio jeta dédaigneusement loin de lui les œuvres d'Horace.

— Fi! dit-il, ces sornettes-là sont bonnes pour des clercs déguenillés et gens sans aïeux.

— Tout beau! s'écria Amalric, ne parlons point aussi irrévérencieusement des gens de l'Université, laquelle nous a nourris de ses leçons, et fais-moi le plaisir, au lieu de vendre la peau d'un ours qui trotte encore, d'endosser ton pourpoint le moins usé et celles de tes chausses qui ne sont point passées à une nuance incolore et fantastique.

— Oh! oh! Et où allons-nous?

— Qui veut la fin veut les moyens. Ne veux-tu plus être écuyer?

— Hum! murmura Scipio, dont l'imagination avait trotté et galopé depuis le matin, j'aimerais mieux...

— Ah! fit Amalric, l'appétit, chez toi, ne vient point en mangeant, mais avant d'avoir mangé. J'ai bonne envie de te retirer ma protection.

— Non pas, je serai ton écuyer.

— Alors, ajuste-toi et viens.

— Mais où?

— Chez le roi, pardieu!

— Chez le roi!

— Eh donc! imbécile, vas-tu pas croire que je fais des écuyers tout seul, et que ni le roi, ni le grand chancelier n'ont rien à y voir.

— C'est juste, mais il me semble...

— Quoi donc?

— Que je n'oserai jamais paraître devant notre gracieux souverain.

— Bah! il est aimable et avenant à l'excès. D'ailleurs, il aime les écoliers, et pour peu que tu lui récites un vers d'Horace ou de Virgile... Mais tu ne sais pas lire, m'as-tu dit?

— Heu, heu! murmura Scipio, peut-être me souviendrais-je encore de quelques bribes de latin... Attends donc... pardieu! Voici un vers de Virgile tout entier :

Donec eris felix, multos numerabis amicos.

— Ce qui veut dire, traduisit gravement Amalric :

« Tant que tu seras écuyer du vicomte de Lourmarin. »

— Toi ?

— Sans doute. Mais laisse-moi achever ma traduction :

« Tant que tu seras écuyer du vicomte de Lourmarin, tu compteras beaucoup d'amis. »

Tempora si fuerint relicta, solus eris,

répliqua Scipio, achevant le distique.

— « Et si tu as le malheur d'abandonner cette condition, tu demeureras seul, sans pistoles du roi dans ton escarcelle et sans crédit au cabaret », riposta Amalric, traduisant Virgile à sa manière.

Scipio sauta à bas de son lit et s'apprêta à faire sa toilette le plus minutieusement possible. Pendant ce temps, Amalric entra chez lui, remplit sa bourse des pistoles que, la veille, le roi lui avait données, et fit ses adieux à sa chambre d'écolier, qu'il comptait cependant conserver pour savoir ce qui se passerait à l'hôtel de Mazenod.

Scipio vêtu et ajusté, les deux amis descendirent sur la place, où un jeune écolier tenait à la main la superbe monture du vicomte.

— Mon bon ami, dit ce dernier à son compagnon, pour aujourd'hui tu vas prendre ma croupe, demain tu auras un cheval.

Et lorsque Scipio se fut établi sur le coussinet placé derrière l'arçon de la selle, Amalric piqua des deux et gagna le palais des Tournelles, par le pont Saint-Michel, en deux temps de galop.



— Ah! ça, lui demanda confidentiellement le futur écuyer, au moment où ils mettaient l'un et l'autre pied à terre, pourrais-tu m'expliquer pourquoi, en quelques heures, toi qui voulais demeurer écolier, tu as consenti à être vicomte, et pourquoi tu as exigé que Périnette devînt la camériste de la duchesse de Brancas et moi ton écuyer?

— Il y a de la politique là-dessous, répondit Amalric.

— Mais, encore?

— Ah! fit sèchement le vicomte, souviens-toi que la curiosité est une des bonnes choses de la vie, et que les gens qui savent tout s'ennuient à périr. Si je t'expliquais ma conduite, tu ne serais plus empressé d'en avoir le fin mot; donc tu t'ennuierais, et si tu t'ennuyais tu manquerais d'appétit. Or, le roi prise fort les gens qui mangent bien.

— Dans tous les cas, répondit humblement le géant, le roi ne me verrait pas manger.

— C'est ce qui te trompe, car tu souperas chez lui tout à l'heure.

— Plaît-il? exclama Scipio abasourdi.

— Chez lui et avec lui.

Scipio chancela et pâlit d'émotion.

— Le roi m'invite à souper! murmura-t-il comme un homme qui rêve et s'en doute.

— Ce n'est pas le roi, c'est moi qui t'invite; mais c'est absolument la même chose, répliqua le vicomte avec suffisance.

Et il conduisit le géant à la salle à manger, où le roi et Raoul se trouvaient déjà.

— Un couvert de plus, dit-il à un chambellan, en même temps qu'il présentait son futur écuyer à Louis XI.

— Sire, lui dit-il, Votre Majesté m'a fait noble et vicomte, lui plairait-elle de me donner un écuyer?

— La chose me paraît raisonnable et même nécessaire, répondit le roi,

— Alors permettez-moi, sire, de vous demander pour écuyer mon ami Scipio, un écolier qui préfère le métier des armes.

Louis XI examina de son œil perçant et clair la stature colossale et le visage coloré, respirant une simplicité naïve, de l'écolier. Il devina l'aveugle dévouement du géant pour Amalric et pensa que c'était une assez bonne acquisition à faire.

— Pâques-Dieu ! dit-il, voilà un assez beau garçon, et comme nous ne savons rien refuser à notre filleul bien-aimé, nous lui ferons expédier des lettres d'écuyer. Tu as bien fait, Amalric de demander un couvert de plus. Il me plaît, ce garçon, je l'invite à souper.

— N'oublie pas ton distique latin, souffla Amalric, et encore moins ton formidable appétit. Le roi y tient beaucoup.

X

Où il est parlé de la jalousie du duc de Brancas, et où le lecteur jugera par lui-même, des conséquences d'une semblable maladie.

Le lendemain, au point du jour, Périnette, qui avait pris son rôle de camériste au sérieux, entra dans l'appartement de la duchesse, laquelle avait ordonné qu'on l'éveillât de bonne heure, désireuse qu'elle était d'assister à la chasse royale.

Isaure de la Tour-d'Aigues, duchesse de Brancas, avait

peu dormi, elle avait les yeux battus et le teint pâle, on eût dit qu'elle avait été en proie à une émotion inaccoutumée, et que, pendant la nuit qui venait de s'écouler, un spectre, un fantôme, peut-être une simple image était demeurée assise à son chevet.

La duchesse avait vingt-cinq ans à peine, le duc en avait cinquante-cinq, c'était donc trente années de différence. Ce mariage dans lequel l'amour n'avait pu entrer en ligne de compte, de la part de la duchesse du moins, était l'œuvre du roi René.

Isaure, orpheline à douze ans, fut placée par la recommandation de son père moribond, le sire de la Tour-d'Aigues, sous la tutelle du roi de Provence, lequel lui avait rendu de grands services. René d'Anjou l'adopta, la dota, et lorsqu'elle eut dix-huit ans, il lui chercha un époux.

Or, il y avait un homme que le vieux monarque affectionnait entre tous, pour lequel il avait épuisé toutes les ressources de la faveur. C'était Brancaccio, son ancien page, son sauveur pendant la nuit fatale où la maison d'Anjou fut chassée du trône de Naples par les Espagnols. Le roi de Provence avait bien alors soixante-douze ans révolus, mais il n'y pensait et ne s'apercevait pas davantage que le duc vieillissait pareillement et n'avait plus cette noire chevelure et ces lèvres roses qui captivaient les belles dames napolitaines. Pour lui le duc était toujours son page, et il s'avisait parfois de lui dire :

— Les jeunes gens son légers et fous, tu es d'une légèreté inconcevable.

Le duc était veuf depuis longues années; il avait même un fils de vingt ans, et si le roi René y eût songé, il eût dû choisir le fils de préférence au père. Mais le fils guerroyait en Calabre sous les drapeaux de son neveu à lui, René d'Anjou, lequel essayait de reconquérir le royaume

de Naples, et mourut plus tard à la peine; — et d'ailleurs le roi n'aimait que son ancien page.

Donc, il s'imagina que le bonheur de sa pupille n'aurait point d'égal s'il la mariait au duc qu'il voyait toujours beau et bien tourné en dépit du passage des ans, et il lui offrit sa main.

Le duc, malgré les soucis politiques, n'avait point renoncé aux conquêtes galantes; ses succès passés l'étourdissaient et l'aveuglaient un peu sur le présent. Il trouva Isaure fort belle, son cœur se réveilla, il se sentit tout prêt à aimer et s'illusionna à ce point qu'il demeura persuadé qu'il serait adoré de sa jeune femme.

Isaure avait dix-huit ans, un grain de vanité, une complète ignorance de la vie et de l'amour. Son cœur n'avait jamais battu pour personne, page ou écuyer, jeune seigneur ou beau capitaine; — elle tressaillit de joie à la pensée qu'elle se nommerait la duchesse de Brancas et serait la plus noble dame du royaume de Provence.

Et le mariage se fit.

Mais le duc, au bout de quelques jours, fut contraint de faire un retour sur lui-même et de s'avouer la vérité; il avait trente ans de plus qu'Isaure : lorsqu'elle aurait atteint tout l'éclat, toute la splendeur de sa beauté, lui, le duc de Brancas, toucherait à la soixantaine, il aurait les cheveux tout blancs...

Et alors, il se souvint de sa jeunesse, de ses équipées si prudemment, si habilement servies par mons Bufile, le lazzarone, et des échelles de soie qu'on avait jetées à ses pieds au mépris d'un vieux mari, de plus d'une duègne vigilante et grondeuse, et parfois d'un molosse des Apenins ou d'un chien des Abruzzes, ces gardiens impitoyables pour les larrons d'amour.

Or, ces réflexions faites, le duc frissonna; puis au fris-

son succéda un froncement de sourcils terrible, et le duc devint jaloux !

La jalousie est un fameux martel dans la tête d'un mari plus âgé de trente ans que sa jeune femme, quand cette femme est aussi belle que l'était Isaure.

Le pauvre duc poussait de sourds rugissements lorsque quelque galant seigneur s'arrêtait par mégarde sous les croisées de son hôtel, ou quand un page s'allait agenouiller, à la messe, derrière la chaise d'Isaure.

Lorsqu'il se montrait en public, donnant la main à sa jeune femme, le murmure d'admiration qui s'élevait sur son passage lui occasionnait le vertige de la fièvre ; si, par hasard, le roi lui envoyait un de ses officiers, il prenait mille précautions pour que cet officier ne se trouvât point en tête à tête avec la duchesse.

Une nuit, il fit poser des barreaux de fer à toutes les fenêtres de sa demeure et hérissier de piques les murs du vaste jardin qui en dépendait.

Si le roi donnait une fête, organisait une procession, le duc avait toujours sous la main un excellent prétexte pour n'y point assister.

La duchesse n'avait point tardé à s'apercevoir de l'horrible jalousie de son vieil époux. Cette jalousie, soigneusement dissimulée d'abord, se traduisit bientôt en fureurs injustes, en reproches non mérités et que soulevait la plus futile circonstance.

Cette union, à laquelle elle avait consenti, l'étourdie, lui apparut bientôt sous son vrai jour ; c'était un affreux esclavage.

Mais la duchesse était une de ces nobles natures qui apprennent à souffrir en silence et se résignent pour l'avenir. D'ailleurs, elle n'aimait point, nul n'avait su trouver le chemin de son cœur, elle demeurait pure et belle, et ne s'avouait point qu'alors que ce vieillard soupçonneux l'ac-

cablait parfois de sa colère, il se pourrait trouver un homme jeune et beau, assez vaillant pour marcher à la conquête du monde, dans le seul but de mériter la faveur de lui demander, à genoux, un seul de ses sourires.

Un jour cependant, au lendemain d'un bal où la beauté d'Isaure avait excité un enthousiasme général, la colère et les reproches du duc furent tels que la pauvre femme s'en alla, tout en pleurs, se jeter aux pieds du roi et le supplier d'avoir pitié d'elle.

Le roi, trop vieux pour apprécier la jalousie du duc et ses conséquences, se contenta de le mander auprès de lui, et là il mit la main d'Isaure dans la main de son époux et leur dit en souriant :

— Allons, enfants, querelle d'amants, renouvellement d'amours ; rentrez chez vous et ne vous chamaillez plus ainsi par trop d'affection.

Le pauvre roi continuait à prendre le duc pour un enfant.

Or, la duchesse souffrait silencieusement ainsi depuis sept années, sans un cœur ami dans lequel elle se pût épancher, sans la consolation d'un enfant, ce gage suprême de toutes les réconciliations, lorsque le roi de Provence songea à envoyer le duc à Paris, et de là auprès de Charles de Bourgogne.

Elle accueillit ce voyage comme on accueille une joie inespérée, un accident imprévu qui vient rompre la monotonie d'une existence uniforme.

Toujours et de plus en plus jaloux, le duc avait choisi pour demeure, à Paris, l'hôtel du sire de Mazonod dont la situation isolée et protégée par la Seine qui coulait entre ses murs et le quartier élégant du Paris d'alors, lui inspirait une sécurité plus grande.

Il avait frissonné cependant en voyant le roi Louis XI donner à sa femme Amalric pour chevalier, et il s'était

juré d'écarter à tout prix ce voisin dangereux. Cependant, et par l'effet d'un bizarre phénomène qui se produit fort souvent, et qui fait que l'homme sur lequel devrait se concentrer toute la jalousie du mari, est précisément celui qui lui en inspire le moins; cependant, disons-nous, malgré sa jeunesse, sa beauté hardie, la faveur dont il jouissait auprès du roi, précieux avantages aux yeux d'une femme, Amalric porta moins d'ombrage à messire de Brancas que les pages et les damoiseaux de la cour de Provence.

Il n'en fut pas de même de la duchesse. Elle était restée insensible à tous les hommages jusque-là : — beaux capitaines ayant le poing à la hanche et portant blanche plume au vent, pages rougissants et timides aux lèvres cerise, aux joues à peine couvertes d'un duvet aussi fin que celui de la pêche, hardis marins que la république de Marseille envoyait parfois à son allié et voisin le roi René, avaient passé auprès d'elle sans réussir à vaincre son indifférence.

Et pourtant, ce jour-là, en apercevant sur la première marche de l'escalier Amalric qui lui offrait sa main, elle avait éprouvé cette commotion électrique, cette étrange et indescriptible émotion, qui est l'avant-coureur de l'amour; — pourtant encore, lorsque le roi le lui présenta, elle ressentit un frisson d'épouvante, et l'incarnat monta à son front; — et enfin lorsque le duc eut offert à Amalric de gravir les marches du perron de l'hôtel de Mazenod, et de se reposer sous son toit, une voix s'éleva au fond de son cœur, et cette voix, s'adressant au duc, sembla lui crier :

— Imprudent ! imprudent !

Isaure s'était retirée de bonne heure, afin de supporter un lever matinal ; elle avait appelé le sommeil à son aide, et le sommeil n'était point venu. Un trouble inusité l'agitait, elle était en proie à une angoisse secrète dont elle re-

cherchait vainement la cause; et involontairement elle songeait au beau vicomte dont le roi de France avait fait son chevalier servant.

La duchesse essaya de chasser cette image qui semblait se mouvoir dans les draperies de son lit et rayonner dans l'ombre; cette image ne cessa de se montrer aux yeux rougis par l'insomnie de la jeune femme, et lorsque Périnette pénétra chez elle, madame de Brancas se sentit si émue, si faible, si troublée, qu'elle songea à ne point assister à la chasse du roi.

— Madame, lui dit Périnette, que cette pâleur et cette lassitude frappèrent et qui devina le secret de la duchesse, secret que celle-ci ignorait elle-même; madame, il est huit heures, le rendez-vous est à Saint-Germain pour midi.

— Déjà huit heures?

— Sonnées à toutes les paroisses. Madame la duchesse paraît souffrante?

— Oui, j'ai mal dormi.

— Le grand air lui fera du bien... Il fait, du reste, un temps superbe.

La duchesse ne répondit rien. Elle rêvait.

— Bon! se dit Périnette, je vais savoir ce qu'on pense de messire Amalric.

Et tout en habillant sa maîtresse, elle se prit à bavarder, ainsi qu'il convient à une camériste bien stylée.

— Cette chasse, dit-on, sera superbe, fit-elle, on a détourné un dix-cors-*jeûnement* qui promet merveille et fera noblement sa besogne. On en reverra plus d'une fois avant l'hallali.

— Ah! fit la duchesse avec distraction.

— Le roi est, du reste, poursuivit Périnette, un veneur émérite; l'année dernière il courut un cerf qui fit tête aux chiens et faillit éventrer messire Amalric, que le roi avait convié à l'accompagner.

A ce nom d'Amalric, la duchesse tressaillit des pieds à la tête.

— Qu'est-ce que messire Amalric? demanda-t-elle.

— C'est le filleul du roi...

La duchesse se prit à trembler d'émotion.

— Le chevalier servant de madame la duchesse, poursuivit Périnette, enchantée de toucher si juste.

Et comme la duchesse se taisait :

— Il est fort bien, messire Amalric, sous son pourpoint de gentilhomme; il est même beaucoup mieux qu'il n'était dans ses vêtements d'écolier.

— Il a donc été écolier? demanda la duchesse.

— Il l'était encore hier matin.

— Comment cela?

— Dame! fit Périnette, messire Amalric est le filleul du roi, pour tous, mais pour les gens bien informés, c'est son fils.

La duchesse laissa échapper un geste de surprise.

— Or, le roi aime ce fils-là bien plus tendrement que le Dauphin; il donnerait son château de Plessis-les-Tours à Amalric, si Amalric le désirait seulement une minute.

— Comment se fait-il alors qu'il fût écolier? balbutia la duchesse qui prenait à cette conversation un plaisir extrême et dont les joues se coloraient de nouveau.

Périnette s'empressa de raconter la naissance d'Amalric, son éducation au pays Latin, son goût pour la vie d'écolier, et sa persistance à refuser des lettres de noblesse et un rang à la cour.

— Eh bien, fit Isaure de plus en plus intéressée, pourquoi ce changement subit?

— Dame! répondit naïvement Périnette, voilà le mystère. Les uns disent que le roi s'est fâché; les autres prétendent que c'est Amalric qui a demandé lui-même à être gentilhomme.

— Ah! murmura la duchesse.

— Parce qu'il était amoureux.

Une pâleur subite se répandit sur le visage d'Isaure.

— Amoureux d'une noble dame, acheva Périnette, et que l'amour d'un écolier n'aurait pu toucher, sans doute.

La pâleur de la duchesse augmenta. La première fois qu'elle avait rencontré Amalric, celui-ci était déjà vicomte de Lourmarin, ce ne pouvait donc être pour elle qu'il avait voulu être noble et grand seigneur.

Périnette était une fine mouche, elle comprit l'angoisse de madame de Brancas, et se hâta d'ajouter :

— Ce pauvre messire Amalric n'en regrettera pas moins, tôt ou tard, son logis d'écolier, où il chantait si gaîment, que lorsqu'on passait par ici, devant ou derrière l'hôtel Mazenod, on entendait son joyeux refrain.

— Il était donc logé... dans les environs ?

— Ma foi, répondit Périnette, madame la duchesse peut apercevoir d'ici la lucarne de sa chambre.

Et Périnette étendit la main et montra, à travers les arbres, la croisée de la chambre qu'occupait Amalric, la veille encore.

Et la duchesse, illuminée soudain et se souvenant qu'elle s'était promenée dans le jardin la veille et l'avant-veille, se dit :

— Il m'a vue, c'est moi qu'il aime!

Le trouble de madame de Brancas allait croissant. Tout à coup, on gratta à la porte, un valet du sire de Mazenod se présenta.

— Madame la duchesse, dit-il, le roi vous fait quérir. Messire le duc est à cheval déjà dans la cour de l'hôtel, et le vicomte de Lourmarin vient d'arriver à la tête des hommes d'armes qui vous doivent escorter.

— A merveille! pensa Périnette.

— Encore lui! murmura la duchesse.

Sa toilette était terminée et, dans ce costume de chasse, la belle Provençale était plus séduisante que jamais. Le feutre ombragé d'une plume blanche dont elle était coiffée, l'amazone amarante qui enserrait sa taille de guêpe, et jusqu'à ce justaucorps de velours noir qu'elle portait par-dessus se réunissaient pour faire de la duchesse cette femme idéale et longtemps rêvée qu'Amalric avait trouvée enfin.

Elle s'appuya, pâle encore, mais déjà résolue à dissimuler le trouble de son cœur, sur l'épaule de Périnette et descendit dans la cour.

Au bas du perron, le duc maniait, avec cette perfection de l'écuyer vieilli en selle, un cheval noir comme l'ébène, dont il modérait savamment la fougue et l'impatience. A côté de lui, un jeune page, qui n'était autre que messire Raoul d'Alzay, monté lui-même sur un étalon de race, tenait à la main une noble et superbe bête de race andalouse, d'un gris argenté, royal présent de Louis XI à la duchesse de Brancas.

Enfin, à la droite du page, on apercevait messire le vicomte Amalric de Lourmarin, lequel avait endossé le costume si pittoresque et si riche des gardes écossais à cheval, et portait à son toquet la plume de faucon que les troupes écossaises de nos jours ont religieusement conservée.

Derrière Amalric, l'écuyer Scipio, tout vêtu de neuf, avait, sur son grand et fort cheval normand, la plus belle apparence et la plus vigoureuse mine.

Le roi, dont le cerveau était fertile en bonnes idées, avait, la veille au soir, pendant le souper, communiqué à Amalric son projet d'offrir Raoul d'Alzay à la duchesse, pour son page, comme il l'avait offert, lui Amalric, pour chevalier servant. Amalric, qui éprouvait pour le page autant de sympathie que celui-ci en ressentait pour lui,

avait fort goûté ce projet, et le roi enchanté avait nommé sur l'heure son filleul Amalric à l'emploi de capitaine de la garde écossaise à cheval. Amalric était allé trouver Olivier, l'avait appelé familièrement son compère, et lui avait dit :

— Puisque tu es le grand maître des cérémonies du roi, tâche donc de me faire habiller par les drapiers. Je veux être vêtu, demain, comme un lord écossais qui posséderait dix lieues carrées de bruyères et quatre châteaux, c'est-à-dire un lord impossible et fabuleux.

Le compère Olivier, qui tenait fort à l'amitié d'Amalric, avait sur-le-champ mandé les ouvriers les plus habiles, les fournisseurs les plus expéditifs, et, les menaçant de la corde et de la potence, leur avait enjoint de tenir les vêtements du vicomte tout près pour la pointe du jour.

Olivier faisait les choses en conscience ; il avait carte blanche, il puisa sans hésiter dans les coffres de Cornélius, y prit, au grand désespoir d'un vieil usurier, un diamant de la plus belle eau, destiné à orner l'agrafe qui retiendrait la plume de faucon à la coiffure du vicomte, et celui-ci, en s'éveillant, trouva dans son appartement le plus riche costume qu'eût jamais pu souhaiter grand seigneur amoureux et désirant plaire à la dame de ses pensées.

— Madame, dit Amalric en s'approchant de la duchesse, le roi de France vous supplie d'accepter ce cheval qui sort de ses écuries, et il m'a chargé de vous présenter un de ses pages, messire Raoul d'Alzay.

La duchesse répondit par un sourire contraint ; elle voulait, à tout prix, demeurer maîtresse d'elle-même et cacher son émotion à Amalric.

Le duc jeta un fin et soupçonneux regard au vicomte ; celui-ci le soutint avec indifférence et poursuivit :

— Le roi est déjà parti, il vous attend ainsi que messir

le duc, à l'entrée de la forêt, et, grâce à la vitesse de nos chevaux, nous l'aurons bientôt rejoint.

La duchesse se mit en selle avec l'aide de Raoul, qui avait mis respectueusement pied à terre.

Le cortège, précédé des gardes écossais, sortit de l'hôtel, traversa Paris au galop, et prit la route de Saint-Germain.

— Ah! ça, se disait Scipio en chevauchant à côté d'Amalric qui avait pris la gauche de la duchesse, le roi n'a qu'une bête ombrageuse qui prend le mors aux dents en entendant le son du cor et il la destine à madame de Brancas, c'est bizarre!

Et Scipio s'enhardissant, dit tout bas à Amalric :

— Pourquoi le roi a-t-il donné à la duchesse la jument *Rosemonde*, qui s'emporte au son du cor?

— Les choses de la politique ne te regardent pas, répondit Amalric.

Deux heures après, on arrivait à Saint-Germain.

XI

Où le roi Louis XI compara sa santé à celle de son oncle René et trahit ses sympathies pour le beau ciel de Provence.

Sous le roi Louis XI, la grande vénerie de France, — on nommait ainsi les équipages de la couronne, — la grande vénerie de France, disons-nous, n'avait point encore atteint le développement fastueux qu'elle acquit sous les règnes postérieurs de François I^{er} et de Charles IX. Mais elle était déjà sur un bon pied.

D'ailleurs, le monarque qui devait enjoindre à sa mort que son braque favori fût enseveli près de lui était trop passionné chasseur pour négliger l'entretien de ces meutes royales, de ce splendide assemblage de chiens, de chevaux, de piqueurs et de fauconniers qui faisaient du roi de France, aux âges héroïques, le premier veneur du monde.

Mais ce que le roi préférait peut-être encore aux grands laisser-courre de Saint-Germain et de Compiègne, c'était ses petites chasses de Touraine; les goûts simples et bourgeois du monarque l'accompagnaient jusque dans ses passions favorites.

Il aimait fort, à Plessis-les-Tours, sortir en compagnie de Tristan ou de Coyctier, qui étaient des tireurs émérites, une arquebuse à la main, précédé de deux chiens d'arrêt qui battaient et broussaillaient la plaine, et il prenait un plaisir extrême à rouler un lièvre au départ ou à jeter bas la caille ou la perdrix dans les vertes luzernes du mois de septembre.

Puis, quand venait le mois de novembre et que tombaient les premières rosées blanches, alors que le chien courant commençait à retrouver la voie sur la terre humectée, il enfourchait une belle pouliche limousine pleine d'ardeur et de feu en sa grêle stature, et il suivait une demi-douzaine de chiens de Vendée conduits par un seul piqueur, et qui lui forçaient un chevreuil en quelques heures.

Cette chasse de petit hobereau, de gentilhomme de colombier, plaisait infiniment plus au roi bourgeois que les grandes lutttes cynégétiques de ses forêts du nord de la France; peut-être même que la raison déterminante de cette préférence était, non point son horreur du faste, mais la possibilité qu'il trouvait dans ces chasses sans façons de déployer hardiment ses précieuses qualités de

veneur et de tireur; et il y mettait une conscience, une passion telles que parfois il oubliait durant une journée entière les soucis sans nombre de sa tortueuse politique et même son damné cousin le duc de Bourgogne, cette ombre farouche qui obscurcissait sa vue, ce fantôme qui troublait son repos, ce cauchemar qui oppressait ses rêves.

Cependant si Louis XI préférait chasser à Plessis-les-Tours, il n'en aimait pas moins, à l'occasion, une vaillante attaque du cerf ou du sanglier dans ces royales forêts de Saint-Germain, de Rambouillet ou de Fontainebleau, dans lesquelles la grande vénerie de France étalait toute sa fastueuse puissance. Ce jour-là, eu égard à la solennité de l'occasion et au désir qu'il avait de prouver à un ambassadeur étranger que la couronne de France n'était point tout à fait échue à un bonhomme de mœurs et de goûts vulgaires, et que le dernier représentant de saint Louis savait au besoin retrouver toute la majesté, toute la grandeur de sa noble race, ce jour-là, disons-nous, le roi Louis avait déployé une pompe et un luxe inaccoutumés.

L'extrémité de la forêt de Saint-Germain, cette portion que, de nos jours, on nomme la Terrasse, et qui, à cette époque déjà, était ménagée en clairière, se trouvait, dès neuf heures du matin, couverte d'une multitude de chiens couplés, de piqueurs, de valets et de fauconniers, tous vêtus de leur livrée d'apparat, et de gentilshommes officiers des chasses, montant les plus fiers et les plus beaux chevaux du monde. Puis, vers dix heures, les grands seigneurs et les dames de haut parage étaient survenus, d'abord un à un, puis par groupes, ceux-ci s'entretenant des événements politiques du temps, les autres, et c'était le plus grand nombre, s'étonnant avec quelque raison de cette munificence si subitement étalée par le plus avare des monarques.

A onze heures, le roi arriva à son tour, et fut reçu par le grand veneur, M. de Coetquen, et les veneurs ordinaires, c'est-à-dire les aides-veneurs. Le sire de Commines, premier ministre du roi, et son grand chancelier Pierre d'Oriol, accompagnaient Sa Majesté et chevauchaient, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche; puis derrière venaient des pages, des fauconniers portant au poing leur gerfaut chaperonné.

Louis XI était vêtu aussi simplement que de coutume, mais il portait en sautoir le grand cordon de Saint-Michel, ordre, nous l'avons dit, dont il était le fondateur, et il montait le plus fier, le plus orgueilleux étalon d'origine espagnole qu'un roi de France eût jamais eu dans ses écuries.

Louis XI avait cinquante-trois ans; assis dans son grand fauteuil de cuir, vêtu de sa houppelande usée, buvant en grimaçant son pot de tisane et chicanant son argentier pour quelques pistoles, il avait l'apparence chétive et débile d'un homme usé avant l'âge, qui ne vivait que par artifice et qu'un souffle d'orage pouvait renverser, ainsi qu'un brin d'herbe fauché prématurément, dans la tombe héroïque de ses aïeux bardés de fer....

Mais, à cheval, en plein air, le chapeau sur la tête, le vainqueur de Montlhéry avait encore belle mine et grand air, il semblait avoir retrouvé un reste de vigueur et de jeunesse, et maniait sa monture frémissante et indignée du mors avec cette énergie habile, cette prudente audace d'un écuyer consommé.

Le fougueux étalon andaloux se cabrait en vain sous le poids de son cavalier, vainement cherchait-il à le désarçonner... Le roi lui faisait sentir son genou puissant, et le réduisait aussitôt à l'obéissance.

S'il fut un roi que la cour aperçut rarement et qui, comme les rois de Perse, se tint à l'écart constamment, et

n'apparut à ses sujets qu'à de rares intervalles, ce fut à coup sûr Louis XI. A part ses familiers, et ses familiers, on le sait, portaient plus souvent l'habit de drap brun des petits états que le pourpoint des gentilshommes, à part ses familiers, disons-nous, nul n'approchait guères le roi qu'à de très-longues distances, et c'était presque toujours dans son oratoire, soit à Paris, soit au Plessis, alors qu'il avait la plus complète apparence de bonhomme et de vieillard décrépité, ce qui faisait dire aux gentilshommes de son temps :

— La couronne de France est tombée sur la tête d'un homme qui n'a que le sang et le nom de ses pères, mais non la mâle et robuste apparence et le cœur vaillant, et qui serait bien mieux en un couvent ou à la porte d'une église, tenant le goupillon et récitant des patenôtres, qu'assis sur un trône, le diadème au front et le sceptre à la main.

Aussi, lorsqu'on vit apparaître le monarque à cheval, noblement campé sur sa selle, les vieillards de sa suite se souvinrent avoir vu le même prince aussi fier, aussi jeune, passer douze heures, l'épée à la main, à la journée de Montlhéry, où il se fit tuer bravement trois destriers sous lui, — et les jeunes gens, ceux qui, au nom du roi, ne s'étaient jamais figuré que le compère de Tristan et d'Olivier, se dirent les uns aux autres :

— Par la mordieu ! à la bonne heure ! Nous avons donc un roi lorsque besoin est !

Quant aux dames, si son visage n'eût été creusé de rides profondes, elles se fussent sérieusement demandé :

— Sa Majesté n'aurait-elle point pour un jour abdicqué en faveur de son filleul, le vicomte Amalric ?

Et, en effet, Amalric lui-même n'avait point en selle meilleure prestance et plus belle attitude que son vieux parrain, ce jour-là... Louis XI rendit les saluts respec-

tueux qui l'accueillirent avec cette dignité souveraine dont les grands Valois devaient emporter le secret dans leur tombe chevaleresque, puis il mit pied à terre et jeta un regard de connaisseur et de maître en la noble science sur les équipages de sa vénerie.

Il examina tout en un clin d'œil, les chevaux aux naseaux échancrés, aux jambes nerveuses et grèles, à l'œil plein de feu, les valets et les piqueurs aux pourpoints jaunes et bleus mi-partie, les fauconniers aux chausses rouges, les veneurs aux barrettes blanches surmontées d'une plume noire (1) ou verte, selon leur rang, les chiens de tout pied et de toute taille, les uns à la forte encolure, aux reins trapus, aux têtes carrées et bien coiffées, les autres aux jambes hautes et rapides, au museau fûté, à l'oreille en tire-bouchon, les autres encore aux pattes torsées, à la gorge musculeuse et puissante, d'où s'échappait, dès le lancer, pour ne s'apaiser qu'après l'hallali, une voix enrouée et retentissante qui faisait un merveilleux vacarme sous les futaies gigantesques.

Le grand veneur, M. de Coëtquen, vint à la rencontre du roi.

Il avait fait faire le bois, et assisté à l'opération nocturne, comme c'était l'usage, quand le roi chassait ; — il lui vint donc faire son rapport, le chapeau à la main, et ayant mis pied à terre.

Le rapport mentionnait qu'un dix-cors à sa deuxième tête avait été détourné le matin, au petit jour ; que les relais avaient été disposés de telle sorte que la chasse suivrait forcément la direction que le roi, pour des motifs secrets, avait déterminée d'avance.

Louis XI complimenta le grand veneur sur la belle tenue de ses équipages, sur le soin qu'il avait apporté à

(1) Historique.

faire déblayer et percer à nouveau les avenues de la forêt où il chassait si rarement, et à ménager d'utiles éclaircies de distance en distance. Il le complimenta surtout, avec l'enthousiasme d'un veneur passionné, sur une meute de trente chiens de Saintonge, croisés de la race céris et d'une race anglaise, les premiers bâtards qui peut-être eussent encore paru en France, et que M. de Coëtquen avait fait acheter la veille, en Normandie, d'un seigneur du pays de Caux, fort riche, et qui possédait de superbes terres de chasse dans la vieille Neustrie. Les chiens avaient été mis en voiture, ou plutôt placés deux par deux sur des charrettes et amenés de leur chenil primitif au chenil royal, au galop de huit chevaux normands, relayés d'heure en heure.

Ces chiens étaient destinés à l'attaque, et M. de Coëtquen affirma au roi qu'il attendait tout de leur vaillance.

Une heure après l'arrivée du roi, le duc de Brancas et sa suite firent leur apparition au rendez-vous.

Amalric était à la droite de la duchesse, qui montait la fougueuse Rosemonde avec une aisance et une grâce parfaites.

Louis XI reçut avec un sourire d'exquise courtoisie les compliments du duc, puis il s'inclina devant la duchesse avec cette politesse gracieuse que les rois de France se transmirent de génération en génération, et il lui dit :

— Maintenant, madame, que Diane chasseresse en personne se trouve au rendez-vous, on peut découpler.

Et se tournant vers M. de Brancas :

— Etes-vous veneur, duc ?

— Passionné, sire.

— A notre âge, duc, passionné veut dire habile. Je vous veux voir à l'œuvre.

Le duc s'inclina avec modestie.

— Nous courrons côte à côte, monsieur; non point avec la fougueuse ardeur des jeunes gens, mais avec la prudente et sage lenteur des vieillards. Laissons madame la duchesse se fier à la bouillante vitesse de sa cavale; mon filleul Amalric, qui est une tête folle mais un hardi cavalier, ne la perdra point de vue un instant et veillera sur elle, je vous le jure, comme c'est son devoir de galant chevalier; nous, mon cher duc, nous trotterons tranquillement, et, vous pouvez m'en croire, nous n'arriverons point cependant les derniers à la *mort*. Vous savez le proverbe, du reste...

— Oui, murmura le duc, à qui cette perspective de voir Amalric escorter la duchesse, faisait involontairement froncer le sourcil, *rien ne sert de courir*...

— *Il faut partir à point* et faire bonne et directe route, acheva le roi.

Les chiens d'attaque furent découplés, sur un ordre du roi les relais partirent, l'enceinte fut rompue et la bête mise sur pied. Alors il arriva ce qui arrive toujours en pareille circonstance, chaque veneur s'abandonna plus ou moins à ses inspirations, la chasse se débanda, les chevaux s'élançèrent sous la futaie et y prirent des directions différentes, si bien qu'au bout d'une heure le gros des veneurs seul se trouvait sur la véritable voie, tandis que les autres s'égarèrent de droite et de gauche.

Le roi, lui, n'avait pas perdu la brisée un seul instant, et il avait eu raison de dire à M. de Brancas qu'il ne suffisait pas de courir, mais bien d'arriver à point, car alors que la plupart des dames et des gentilshommes qui s'étaient engagés à sa suite sur les derrières de la bête s'étaient égarés et n'entendaient plus la voix des chiens, Sa Majesté et son hôte suivaient au petit trot de leurs

montures la trace et les pistes du cerf après lequel galopèrent encore les trente bâtards anglais.

Cependant cette allure paisible du roi donnait à M. de Brancas les plus vives impatiences ; il mettait sans cesse l'éperon aux flancs de son cheval qui se cabrait à demi et attendait qu'il lui rendît la main pour s'élancer...

Mais le roi regardait tranquillement son hôte et lui disait naïvement :

— Ah ! monsieur le duc, on voit bien que vous êtes plus jeune que moi ; vous êtes toujours prêt à fournir un temps de galop... Patience ! duc, patience !... nous arriverons.

Le respect et la courtoisie clouaient M. de Brancas aux côtés du roi, et celui-ci n'activait nullement la marche de son étalon qui frémissait d'impatience, presque autant que le vieux duc.

Mais le roi paraissait tout aussi sourd aux vellétés de bouillante ardeur de son cheval qu'à l'impétueuse impatience du duc.

Celui-ci souffrait le martyr... Il avait vu partir la duchesse au grand galop et Amalric la suivre côte à côte sans perdre un pouce de terrain sur elle, malgré la merveilleuse rapidité de Rosemonde, cette ombrageuse cavale que le malicieux monarque s'était empressé d'envoyer à madame de Brancas.

Or, on le sait, le duc était jaloux, non pas précisément d'Amalric, mais de tout le monde ; et lorsque la duchesse n'était point auprès de lui, il jalousait l'air qui l'entourait et soulevait les boucles brunes de sa chevelure. Le duc eût été jaloux de Dieu lui-même, si Dieu eût appelé la duchesse dans son paradis.

Le roi devinait l'anxiété cruelle du vieux mari, mais comme la compassion n'était point sa vertu dominante et que les douleurs d'autrui le touchaient médiocrement, il en riait sous cape et continuait à l'entretenir complai-

samment des choses de la vénerie en général, et de l'éducation des gerfauts en particulier.

Le duc tourmentait son cheval, lui labourant les flancs avec l'éperon et lui sciant la bouche avec le mors pour le retenir.

— Que vous êtes jeune ! cher duc, murmurait le roi de temps à autre en interrompant ses savantes théories, que vous êtes jeune et bouillant... vous tuez votre cheval petit à petit... et pourtant vous êtes le plus beau cavalier que j'aie vu en ma vie... mais la jeunesse, la force, cette séve printanière qui est en vous, fait d'un grave personnage le plus fol compagnon du monde... Ah ! si j'étais jeune, fort, si j'avais trente ans... moi !

Et le roi soupirait, — et il dissimulait si bien, du reste, l'accent et le sens railleur de ses paroles sous la naïveté de son sourire, que le duc s'y laissait prendre, et, malgré son inquiétude, frissonnait de plaisir.

Quel est, du reste, le vieillard qui a jamais, une minute, songé qu'il était vieux ?

— Voyez-vous, duc, continuait le roi, fouettant du bout de sa cravache les branches dépouillées de la futaie, si j'étais jeune encore, moi, si j'avais la moindre force et la moindre énergie, je voudrais accomplir les exploits d'Hercule... D'abord je tiendrais à être le plus grand veneur du monde ; ensuite le plus grand roi, puis le plus grand conquérant... Je ne ferais qu'une bouchée de mon aimé cousin le duc de Bourgogne ; je ferais raser les tours féodales de tous les hobereaux de mon royaume ; j'enverrais mon cousin de Bretagne ramer sur mes galères... je...

Le duc tressaillit violemment et interrompit le roi :

— Et le roi de Provence, sire, qu'en feriez-vous ?

— Ah ! répondit le roi d'un air naïf, ceci est différent... on peut manquer d'égards pour ses cousins, des soudards

mal élevés, après tout... mais un oncle, monsieur, le propre frère de ma mère... un bon et honnête vieillard qui ne se mêle que fort peu de politique et vit tranquille en sa capitale, où il organise de très-belles processions, ah! c'est différent.

— Que ferait donc Votre Majesté ?

— Je le laisserais vivre en paix jusqu'à sa mort... je lui enverrais même mon médecin dont je n'aurais nul besoin si j'étais fort et robuste comme je le souhaite... et après lui...

— Et... après lui?... interrogea le duc dont le sourcil se fronçait.

— Eh bien ! monsieur... vous savez les lois de ce bas monde, le fils hérite du père, et, au besoin, le neveu de l'oncle, quand l'oncle ne laisse pas d'enfants... Or, comme je suis le seul héritier direct et légitime du roi René d'Anjou, mon oncle bien-aimé, je prendrais paisiblement possession de ses États, devenus miens par sa mort.

Le duc frissonna et fit un mouvement sur sa selle.

— Mais hélas ! reprit le roi, l'homme propose et Dieu seul dispose ! Je suis plus jeune que mon oncle René, mais il est plus vert, Pâques-Dieu ! Je tousse et crache le sang, il boit de bon vin et est droit comme un I ; il s'occupe de créer et d'imaginer des processions le verre en main et avec des conseillers sans nul souci ; — moi je me ruine la santé aux affaires brûlantes de la politique, avalant une affreuse tisane au lieu de déguster vos crûs merveilleux des bords du Rhône.

Je mourrai avant mon oncle René.

Le duc regarda Louis XI à la dérobée, et il trouva au monarque un aspect de débilité et d'abattement tel, qu'il pensa, lui aussi, que Sa Majesté pourrait bien avoir raison.

— Mais... acheva le roi, c'est fâcheux, je vous jure, mon cher duc, c'est fâcheux que je me porte aussi mal, car j'avais désiré toute ma vie posséder ce beau pays de Provence où le soleil est si chaud... Quand on est malade, le soleil c'est la vie... avec lui on ne meurt pas!...

— Eh bien! sire, dit le duc, pourquoi, puisque vous aimez votre oncle René, et qu'il vous aime tendrement, comme le propre fils de sa sœur, pourquoi ne lui venez-vous pas faire visite pendant tout un hiver? le ciel provençal vous ferait le plus grand bien.

— Ah! répondit le roi, j'y ai songé souvent, cher duc, mais tout bien réfléchi, je n'irai pas... un charbonnier est maître chez lui, et si j'étais chez mon oncle René, j'envierais fort le charbonnier...

Au moment où le duc allait répliquer, le roi arrêta brusquement son cheval...

— Tout beau! dit-il, qu'est cela? Sonnerait-on l'hallali sans nous? sans le roi de France et son hôte?

— J'entends l'hallali en effet, sire, là-bas.

Et le duc étendait la main vers les côteaux que recouvre la forêt de Marly.

Le cerf avait, effectivement, abandonné les futaies de Saint-Germain, traversé la plaine et le vallon, puis passé la Seine à la nage, et ensuite il s'était élancé dans ce petit vallon qui monte de Bougival à Luciennes, et là il s'était rembûché dans le bois de Marly.

Pendant ce long trajet, les chiens, plusieurs fois relayés, avaient souvent perdu la voie; il y avait eu plusieurs défauts, et le temps perdu à les relever avait laissé prendre une avance considérable à la bête de chasse sur la plupart des veneurs.

Deux seulement, Amalric et la duchesse, avaient suivi le cerf sans lui laisser ni repos ni trêve, excitant de la voix les quinze ou vingt chiens pleins d'ardeur qui ne

quittaient point ses derrières et l'avaient *à vue* presque toujours.

Le roi avait naturellement suivi avec son compagnon, les fuites et les refuites de l'animal, mais de loin, si bien que, lorsque l'hallali résonna, sonné par une seule trompe, une trompe vigoureuse qui ébranlait les échos environnants, il se trouvait à une demi-lieue au moins.

Alors la vigueur juvénile du roi reparut, il enfonça l'éperon aux flancs de son cheval et se précipita avec colère vers le lieu où retentissait toujours la fanfare triomphale, et le duc le suivit.

La course des deux vieux veneurs parut un moment fantastique, tant elle était rapide. En dix minutes, ils eurent rejoint les chiens demeurés en arrière, le gros des piqueurs et ceux des veneurs qui avaient rallié la chasse.

Et on se dirigea au galop vers le lieu où le cerf avait dû succomber; — mais l'hallali s'était subitement éteint, et on ne trouva que le corps pantelant du cerf sur lequel les chiens s'acharnaient.

L'animal avait reçu un coup de couteau de chasse en plein poitrail, — puis, autour de lui, le sol était piétiné en tous sens par des pas de chevaux, et on devinait qu'une lutte terrible devait avoir eu lieu entre les veneurs et la bête aux abois.

Le cerf était mort.

Quant aux veneurs, ils avaient disparu!

XII

Dans lequel le conteur de cette histoire résume une foule d'événements.

Pour expliquer ce piétinement de chevaux à l'entour du cerf mort et le trépas de celui-ci occasionné par un vigoureux coup de couteau dans le poitrail, il nous faut revenir sur nos pas.

La duchesse et Amalric, dès le lancer, s'étaient laissé emporter par leurs chevaux sur la trace de l'animal, guidés par la voix des chiens.

Il fut même évident, dès le commencement du laisser-courre, que tous deux montaient les meilleurs chevaux des écuries du roi, tant leur allure était d'une fantastique vitesse.

Rosemonde dévorait l'espace, — le cheval d'Amalric, enivré d'une noble ardeur, ne lui cédait pas un pouce de terrain ni une demi-longueur. Le cerf était vigoureusement mené, les relais se succédaient, les trompes des piqueurs résonnaient, le temps s'écoulait... Rosemonde galopait toujours, et Amalric ne quittait point la droite de la duchesse. Parfois sous les futaies sombres, quand ils avaient laissé loin derrière eux tous les veneurs, alors ils modéraient leur course et échangeaient quelques mots, et alors encore Amalric était si près d'elle que les boucles éparses de sa chevelure le touchaient et lui occasionnaient cette inexplicable sensation de volupté qui naît du simple contact de la femme qu'on aime...

Plusieurs fois madame de Brancas, dont le cœur était troublé déjà et qui tremblait involontairement chaque fois qu'elle entendait la voix d'Amalric, madame de Brancas, disons-nous, avait jeté un regard alarmé derrière elle, et s'était aperçue qu'elle était seule avec lui et qu'ils avaient distancé le reste de la chasse, et alors elle trahissait son inquiétude en termes vagues, demandant à son chevalier si, par hasard, ils ne se seraient point égarés et s'ils étaient bien sur la voie du cerf.

Amalric lui répondait alors :

— Écoutez ! n'entendez-vous pas les chiens là-bas ?

Et il éperonnait son cheval, qui repartait comme une flèche, et Rosemonde, la belle pouliche, s'élançait à ses côtés, animée d'une noble ardeur.

La duchesse continuait à trembler, elle s'alarmait de cet isolement avec un homme pour qui son cœur battait en secret déjà, mais elle n'avait point la force de s'opposer à cette course échevelée, et d'ailleurs Rosemonde, excitée par les sons du cor de cette noble vitesse qui s'empare du cheval de chasse à mesure qu'il pressent une victoire prochaine, Rosemonde commençait à être rebelle au frein et ne se laissait point dépasser par le cheval d'Amalric.

Puis il vint un moment où le cerf mit les chiens en défaut par une refuite savante ; alors les deux veneurs, qui s'étaient pris à causer, n'entendirent plus ni les aboiements forcenés de la meute, ni les fanfares éclatantes des premiers piqueurs, et tandis que le cerf débuchait sur les plateaux de Marly, ils suivirent au petit trop le vallon solitaire qui s'étend à la gauche de la ville et de la forêt de Saint-Germain.

Amalric avait, comme son royal parrain au temps de sa jeunesse, la parole dorée et séductrice, le ton persuasif, et il accompagnait ses discours de longs et charmants regards dont il enveloppait la duchesse tout entière, et sous

le poids desquels elle se sentait frissonner d'une volupté inconnue.

Il avait de l'esprit et cette gaîté mélancolique de la jeunesse qui aime ; il se prit à narrer de belles histoires du temps jadis, et elle l'écouta, oubliant un peu la chasse et beaucoup son vieux mari. Le roi Louis XI avait ménagé là à son filleul le plus propice des tête-à-tête.

Puis, à son tour, elle s'enhardit et lui parla de son beau pays de Provence, de Marseille, la fière et blanche reine de la mer, d'Aix, la ville silencieuse et recueillie comme un poète assis aux chauds rayons du soleil, de ce ciel éternellement bleu, de cette Méditerranée unie et resplendissant comme un miroir d'acier gigantesque.

De quoi ne causèrent-ils point, pendant deux heures ? Elle l'écoutait, il la regardait à son tour tandis qu'il parlait, et leurs deux cœurs battaient violemment, et ils avaient fini par oublier que d'autres êtres qu'eux vivaient en ce monde, dont ils semblaient être les rois tant ils se sentaient heureux.

Tout à coup le bruit du cor se fit entendre de nouveau, le cerf descendit au galop des hauteurs, passa et repassa la Seine, puis toujours harcelé par une vingtaine des plus vaillants chiens s'enfonça dans le vallon qui monte de Bougival à Luciennes et à l'entrée duquel la duchesse et son chevalier arrivaient en même temps. Alors le prétexte à douces causeries venant de s'évanouir, Amalric emboucha bravement sa trompe et il s'élança avec sa belle compagne sur les traces de la bête, laissant derrière eux veneurs et piqueurs.

Le cerf se remboucha dans les bois de Marly, les deux veneurs le suivirent de près ; enfin le pauvre animal, dont les jambes commençaient à se roidir, car il avait passé la Seine deux fois à la nage, le pauvre animal, disons-nous, désespérant d'échapper à ses implacables ennemis, s'ar-

rêta au milieu d'une clairière et fit tête, résolu à faire payer sa mort chèrement. Alors Amalric sonna gaillardement l'hallali ; mais alors aussi la jument de la duchesse, l'ombrageuse et rétive Rosemonde, que n'avaient point effrayée les costumes bariolés des piqueurs, les hurlements des chiens, les notes aiguës et sonores du cor, — Rosemonde voyant le cerf acculé fut prise d'une fureur subite, elle se cabra violemment et volta trois ou quatre fois sur ses pieds de derrière, effrayée par l'animal qui après avoir éventré trois ou quatre chiens, venait droit à elle et menaçait son poitrail de ses terribles andouillers.

La duchesse, qui ne pouvait plus maîtriser sa monture, se vit perdue et jeta un cri ; mais aussi rapide que l'éclair, Amalric s'était jeté entre le cerf et elle, et il avait bravement enfoncé son couteau jusqu'à la garde dans le poitrail du dix-cors, qui, frappé à mort instantanément, s'affaissa sur lui-même et ne se releva point.

Malheureusement, cette poursuite du cerf et le péril qu'elle avait couru, avaient si fort effrayé la cavale, qu'elle prit soudain le mors aux dents, et s'élança en avant, sous la futaie, emportant sur son dos la duchesse folle de terreur et se cramponnant à sa selle, car elle ne pouvait plus faire usage de la bride. La course insensée de la cavale devint alors si terrible, si effrayante à travers les arbres, au tronc noueux desquels elle risquait sans cesse de heurter et de broyer son écuyère, qu'Amalric qui s'élançait sur ses traces et ensanglantait les flancs de son cheval pour la rejoindre, Amalric lui-même fut saisi de vertige et crut, un moment, que c'en était fait de madame de Brancas.

Cette course furieuse de la cavale dura plus d'une heure à travers la forêt ; elle allait et revenait affolée, tournant et retournant sur elle-même, la bouche écumante, l'œil sanglant, aveugle... Enfin elle sortit du bois et continua

à galoper à travers champs, descendant des collines vers la plaine...

Elle allait comme le vent, et Amalric essaya longtemps en vain de la rejoindre... Et cependant Rosemonde courait droit à la Seine, et allait s'y précipiter avec la duchesse, qui s'y serait infailliblement noyée.

Mais cette providence des amants, qui veille éternellement sur eux et vient à leur aide aux moments suprêmes, permit enfin que le cheval d'Amalric se trouvât côte à côte avec Rosemonde, à l'instant même où cette dernière allait en quelques bonds et dans sa terreur aveugle, toucher à la berge du fleuve, et alors le vicomte étendant le bras, enlaça la duchesse et l'arracha violemment de sa selle, tandis qu'il arrêtait court sa propre monture, en lui serrant les flancs de ses genoux vigoureux, assez fort pour l'étouffer. Puis, il plaça Isaure de Brancas, folle d'épouvante et à demi-évanouie, devant lui, et tourna bride...

Quant à Rosemonde, elle se jeta à la Seine et la traversa.

C'était donc après ces événements dont le dénouement aurait pu devenir des plus tragiques, que le roi, le duc de Brancas et les quelques veneurs qui les avaient suivis arrivèrent sur le théâtre de la courte lutte du cerf avec Amalric, reconnurent qu'il était mort d'un coup de couteau, devinèrent que les chevaux effrayés avaient dû s'emporter, et le duc s'écria :

— Mon Dieu! où donc est la duchesse?

— Il est évident, répondit le roi, que ce doit être elle et Amalric qui sont arrivés les premiers ici, qu'Amalric a tué le cerf et que vraisemblablement la monture de la duchesse effrayée a pris le mors aux dents, auquel cas mon filleul l'aura suivie pour lui porter secours.

La terre était humide encore des récentes pluies, le pied des chevaux pénétrait profondément, et il fut aisé de suivre leurs traces sous la futaie, puis au revers des collines, et enfin au bord de la Seine.

Là le roi, qui arriva le premier d'au moins dix minutes, trouva Amalric agenouillé devant la duchesse évanouie et couchée sur l'herbe.

Tout ému, frémissant encore du danger terrible qu'elle avait couru, le jeune homme lui jetait de l'eau au visage et essayait de la ranimer.

— Hé hé ! mon compère, dit jovialement le roi après s'être assuré que la duchesse n'était point blessée, et sautant à terre avec une légèreté toute juvénile, il me semble que tes affaires sont en bon train !

— Ah ! sire, murmura Amalric, si vous saviez...

— Parbleu ! je sais tout, ou plutôt j'ai tout deviné : Rosemonde a pris le mors aux dents, elle s'est emportée ; la duchesse effrayée s'est évanouie, et tu essayes de la faire revenir à elle.

— C'est vrai, tout cela, sire... et elle ne revient pas.

Le roi tira de la poche de son pourpoint un petit flacon de sel et le tendit à Amalric.

— Fais-le lui respirer, dit-il.

Le moyen était énergique, la duchesse rouvrit les yeux et respira avec effort, puis elle aperçut Amalric et poussa un cri de joie, et enfin le roi, et alors elle rougit et le plus vif incarnat remplaça momentanément la pâleur mortelle qui couvrait son visage.

En ce moment, le duc arriva suivi de quelques gentilshommes. La joie de voir la duchesse saine et sauve lui fit oublier sa jalousie, — il remercia avec effusion Amalric, qui lui raconta simplement sans emphase ce qui s'était passé, — et lorsque, rejoint par toute sa suite, le roi reprit avec ses hôtes le chemin de Paris, il souffla à l'oreille

d'Amalric, qui avait rangé son cheval à la droite de celui de son royal parrain :

— Sais-tu que tu es un heureux compère, drôle ?

— Moi, sire, et comment cela ?

— Tu as sauvé la vie à la duchesse.

— Mon Dieu ! je l'avais oublié déjà.

— Mais elle ne l'oubliera point, elle.

Amalric se prit à rougir comme un véritable écolier.

— Et elle t'aimera, si elle ne t'aime déjà.

— Ah ! sire, puissiez-vous dire vrai ! murmura le vicomte avec enthousiasme.

— Patience ! cela viendra comme le reste est venu, comme ta vicomté, ton titre de chevalier servant, et la fin de cette chasse, qui est mon œuvre.

— Votre œuvre, sire, dites-vous ?

— Parbleu ! répondit le roi d'un ton modeste.

— Mais comment ?... Je ne comprends pas bien...

— Tu vas comprendre. Si Rosemonde ne se fût pas emportée, tu n'aurais pas sauvé la duchesse, et pour que Rosemonde s'emportât à propos, il fallait qu'elle fût montée par la duchesse. Est-ce clair, cela ?

— Eh bien ?... insista Amalric qui ne comprenait point encore.

— Eh bien ?... Dame ! c'est moi qui ai envoyé Rosemonde à la duchesse.

— Et vous aviez prévu, sire ?...

— A peu près, fit négligemment le roi.

— Mon Dieu ! dit vivement Amalric ; mais elle a failli la tuer vingt fois.

— Puisque tu l'as sauvée, le mal n'est pas grand, il me semble.

— Et si je ne l'avais pu, cependant ?

— Ah ! dit le roi, on ne joue jamais à coup sûr ; qui ne risque rien n'a rien. Vas-tu pas te plaindre de ton bonheur ?

Plusieurs jours s'écoulèrent. L'ombrageux duc de Brancas n'avait cependant conçu aucun soupçon de jalousie à l'endroit d'Amalric; mais comme il avait remarqué qu'à la cour de France, en dépit des sots propos que les souverains étrangers débitaient sur le roi Louis, il y avait force pages bien tournés et gentilshommes de belles et galantes manières, il s'était juré de devenir l'ombre de sa femme. Le duc se tenait toujours parole.

Les échevins donnèrent un bal à l'ambassadeur provençal, il y parut donnant le bras à la duchesse, et elle ne dansa point.

Le roi l'invita à dîner, il se plaça à côté de sa femme et prit de telles dispositions qu'elle ne put échanger un seul mot avec Amalric assis à sa gauche et le petit page Raoul placé vis-à-vis d'elle.

Amalric se présenta deux fois à l'hôtel de Mazonod; il fut reçu par le duc de la façon la plus cordiale et ne vit point la duchesse.

Elle souffrait, lui dit-on, d'une migraine affreuse...

Si bien qu'au bout de huit jours le pauvre amoureux n'était pas plus avancé que le soir de cette journée de chasse où le roi lui avait promis monts et merveilles; — ce qui fit qu'après avoir fait toutes sortes de confidences à Raoul, devenu son intime ami, il s'en alla trouver le roi et lui conta fort sérieusement ses peines. A quoi le roi lui répondit avec son meilleur sourire :

— Mon bon ami, j'ai cinquante-trois ans et ne m'occupe plus qu'en théorie des choses de l'amour; mais autrefois...

— Eh bien, autrefois, que faisait Votre Majesté?

— Parbleu! quand les femmes ne paraissaient point disposées à me ménager un rendez-vous, je le prenais moi-même.

— Et comment le preniez-vous, sire?

— De mille façons différentes ; quand je ne pouvais entrer par les portes, j'escaladais les fenêtres.

Ces mots du roi furent un trait de lumière pour Amalric.

— C'est bien, sire, répondit-il, j'y songerai.

Et il s'en alla sur-le-champ.

Le soir venu, il gagna son logis d'écolier, confia sa fortune à la branche d'arbre qui lui avait déjà servi d'échelle la nuit où il perfora le sire de Bourganeuf, et il descendit dans le jardin de l'hôtel Mazonod ; puis il grimpa dans les branches du tilleul planté devant les croisées de la duchesse, et il observa.

Le duc et la duchesse demeuraient ensemble jusqu'à dix heures, et puis le duc passait dans une pièce voisine et se mettait au travail, tandis que madame de Brancas appelait sa femme de chambre et se faisait mettre au lit.

Il arrivait souvent même que la duchesse, au lieu de sonner aussitôt Périnette, ouvrait la croisée et respirait l'air un moment.

De son poste d'observation, Amalric voyait le duc dans son cabinet, et la duchesse à la croisée, sur l'entablement de laquelle il pouvait se trouver d'un bond.

Or, ce soir-là, le duc, après une heure de travail, s'endormit dans son fauteuil, en écrivant une page de ses Mémoires ; car, ainsi que tous les hommes politiques, il avait ce travers, et comptait sur le style élégant de son écuyer Bufile pour transmettre à la postérité des notes un peu négligées, comme l'est d'ordinaire la prose d'un homme d'État, et, en même temps, la duchesse prolongea sa rêverie à sa croisée pendant une heure au moins, ce qui fit que lorsqu'elle se retira enfin et voulut la fermer, le duc dormait profondément dans le cabinet voisin.

Alors Amalric, qui s'était tenu immobile sur sa branche d'arbre, s'élança sur l'entablement de la croisée et sauta ensuite dans la chambre de la duchesse.

XIII

Comment le sire Amalric qui ne songeait cette nuit-là qu'à mener à bien ses affaires d'amour, se trouva entraîné à s'occuper des affaires du roi, son parrain, lequel ne songeait plus à la galanterie et ne se mêlait plus que des choses de la politique.

La duchesse poussa un cri en voyant Amalric sauter de l'appui de la croisée dans sa chambre ; mais ce cri fut paralysé par l'effroi et ne retentit que faiblement.

Ce fut un grand bonheur, car le duc dormait dans la pièce voisine, et s'il s'était éveillé et trouvé face à face avec Amalric, il eut été impossible de prévoir ce qui serait arrivé.

Après avoir poussé ce cri, madame de Brancas recula de quelques pas ; puis elle demeura immobile, frissonnante, muette, se demandant quel parti prendre, à quel saint se vouer, et perdant la tête en fin de compte.

Le premier mouvement d'orgueil de la femme lui fit lever la main dans la direction de cette fenêtre, convertie par Amalric en porte d'entrée, et par où elle croyait de son devoir de le chasser à l'instant, -- mais à la femme hautaine et se croyant insultée succéda aussitôt la femme qui aimait, qui se trouvait inopinément en présence de l'homme pour qui son cœur tressaillait en secret, et cette femme se sentit faiblir, son bras levé retomba, sa bouche entr'ouverte pour formuler un arrêt d'expulsion, se referma sans qu'un mot s'en fût échappé.

De son côté, Amalric, qui avait eu le courage et l'audace de méditer et de mettre à exécution son plan d'es-

calade et de nocturne introduction chez la duchesse ; Amalric une fois chez elle, seul à seul, dans ce vaste salon silencieux et où ne résonnaient que les battements précipités de leurs cœurs à tous deux, Amalric eut peur...

Il fit un pas de retraite, il trembla d'avoir offensé celle qu'il aimait...

Pour dix secondes, le fringant et hardi vicomte de Lourmarin redevint l'écolier timide en présence de cette noble et belle femme à qui, jamais, il n'avait parlé d'amour, et chez laquelle il osait pénétrer à minuit, par la fenêtre : cette heure et cette porte qui n'appartenaient qu'aux bandits ou aux amants privilégiés et autorisés à pareille audace.

Il hésita ; il faillit rebrousser chemin. Il souhaita pendant une seconde que la duchesse s'évanouît et lui permit ainsi de disparaître.

Heureusement, chez le filleul du roi Louis XI, les émotions étaient fugitives, et la peur qu'il pouvait ressentir avait la durée d'un rêve.

Son premier mouvement de crainte passé, il s'avança donc vers la duchesse, sinon avec assurance, du moins avec calme, et il fléchit le genou devant elle avec une aisance pleine de noblesse et de dignité.

La duchesse était toujours immobile, tout son sang affluait à son cœur, et il lui semblait qu'un gouffre allait s'entr'ouvrir sous ses pieds et l'engloutir.

A une époque toute de passion et d'enthousiasme chevaleresque, messire Amalric avait déjà deviné ce que, du reste, tant de gens ignorent aujourd'hui encore, à savoir qu'une phrase légère, un mot spirituel désarment bien mieux une femme irritée que la tirade la plus passionnée, l'élan du cœur le mieux rendu.

Prenant cette donnée pour point de départ, notre héros

pensa qu'il devait tout d'abord rassurer la duchesse sur sa brusque et inconvenante arrivée, avant de lui avouer le but de son étrange visite.

— N'ayez crainte, madame, lui dit-il en souriant; je n'appartiens à aucune confrérie secrète de truands et de coupe-bourses, et si je m'introduis chez vous par la fenêtre, c'est que je sais combien il eût été difficile de se faire ouvrir la porte par la valetaille centenaire du sire de Mazenod. Ces gens-là dorment comme s'ils étaient dans un cimetière.

Le son de la voix humaine a le consolant privilège, en quelque lieu et dans quelque circonstance qu'il retentisse, de rassurer les plus effrayés.

L'accent d'Amalric parut si doux, si respectueux à madame de Brancas qu'elle respira comme on respire après une longue oppression, et qu'elle osa regarder Amalric pour lui enjoindre, par un geste, de vouloir bien se relever.

— Non, dit-il avec une fermeté pleine d'enjouement, pas avant que vous ne m'ayez pardonné le singulier expédient que j'ai mis en usage pour arriver jusqu'à vous.

Et il resta un genou en terre.

La duchesse se méprit ou feignit de se méprendre à ses paroles.

— Peut-être, dit-elle, avez-vous heurté bien longtemps à la porte de l'hôtel?

— Nullement, répondit Amalric.

— Le guichetier a le sommeil dur...

— Comme une cloche veuve de son battant : aussi ai-je jugé inutile de me meurtrir les doigts ou de fausser le pommeau ciselé de ma dague après les clous rouillés et les panneaux de chêne massif, sous la sauvegarde desquels vous dormez chaque nuit...

— Et, fit la duchesse tremblante, vous êtes venu...

— Par le chemin le plus court, la fenêtre.

— Mon Dieu !

— Oh ! dit-il négligemment, c'est si facile ! De mon logis d'écolier, je saute sur la branche d'un marronnier ; de ce marronnier je glisse à terre ; une fois à terre, je grimpe sur un tilleul, et du couronnement de ce tilleul à l'entablement de votre fenêtre il n'y a qu'une enjambée...

— Mais enfin... balbutia la duchesse.

— Madame, dit gravement Amalric devenu imperturbable, quand on est pressé, on tire au plus court.

Ces derniers mots furent pour la duchesse une bonne occasion de retarder l'aveu qui errait déjà sur les lèvres du vicomte ; elle continua à se méprendre et lui dit :

— Vous venez peut-être... de la part... du roi ?

— Non, madame, de la mienne...

— Ah ! fit-elle rougissante... Peut-être... courons-nous un danger ?

— Un grand danger, madame !...

Et Amalric posa son index sur ses lèvres pour recommander le silence à la duchesse.

La duchesse n'avait nul besoin de pareille recommandation, elle parlait bas et étouffait le son de sa voix, comme Amalric étouffait sur le parquet de la salle le bruit de ses pas.

— Oui, madame, reprit-il, nous courons un grand danger... vous... et moi...

— Vous ! fit madame de Brancas avec étonnement.

— Sans doute, car...

Et il étendit la main vers la porte de l'appartement dans lequel le vieux duc s'était mis au lit :

— Car, jugez-en vous-même, messire le duc de Brancas est là... il dort.... Le duc est vieux.... les vieillards ont le sommeil léger, — je ne parle pas du guichetier de l'hôtel, ce guichetier est une exception, — si le duc entend le

moindre bruit, il s'éveillera... s'il s'éveille, il éprouvera quelque étonnement d'entendre jaser une voix étrangère dans la salle où il vous a laissée seule.

La duchesse frissonna.

— Alors il sautera sur son épée, ouvrira la porte et nous surprendra en tête-à-tête...

— Messire ! fit la duchesse avec hauteur.

— Le duc est jaloux, continua flegmatiquement Amalric, il est jaloux parce que vous êtes belle, et qu'il a cessé d'être jeune. Il est jaloux parce qu'il vous aime !

Et en prononçant ces mots, Amalric devint si pâle que la duchesse offensée ne se sentit pas le courage de lui fermer la bouche par un geste hautain.

— Or, le duc ignore le profond respect, la vénération sans égale que je professe pour vous.... Il se croira trahi, il voudra se venger, son épée cherchera ma poitrine, ma dague sortira du fourreau... Il est impossible de calculer, madame, les malheurs qui adviendraient si le duc s'éveillait en ce moment

Amalric s'exprimait avec un calme parfait ; il avait toujours un genou en terre, et il regardait la duchesse avec un regard si fier et si doux à la fois, qu'elle en était fascinée et oubliait sa terreur.

La femme la plus timide, la plus naïvement jeune, puis une merveilleuse assurance en elle-même aux heures les plus périlleuses, — madame de Brancas, toute troublée qu'elle était, et si précipitées que fussent les pulsations de son cœur, osa regarder de nouveau Amalric et lui dire :

— Mais enfin, messire, m'expliquerez-vous le but d'une visite faite à pareille heure et par un tel chemin ? me direz-vous comment et pourquoi vous m'exposez et vous exposez vous-même à un danger de mort ?

— Madame, répondit le vicomte, il est impossible que

dans votre pays aimé du soleil et des brises de la mer, une femme noble et belle comme vous n'ait point entendu, au moins une fois, un mot d'admiration et d'amour résonner à son oreille.

— Je ne vous comprends pas, messire, fit la duchesse avec un étonnement naïf qui disait éloquemment son instinct de l'art merveilleux de la coquetterie.

— Permettez-moi de m'expliquer, madame. Si jamais il s'est trouvé sur vos pas un homme jeune, au cœur ardent, un homme qui a eu le temps de vous admirer et de vous deviner, infailliblement, cet homme vous a aimée. Si cet homme ne vous l'a pas avoué, c'est qu'il était un sot ou un lâche.

La duchesse recula d'un pas, et Amalric se releva :

— Madame, poursuivit-il, l'amour est le résultat de la fatalité, il ne se commande point, et l'avouer, non-seulement n'est pas un crime, mais c'est encore moins un attentat à la vertu, à l'honneur de la femme qui l'inspire, et au respect profond qu'on lui doit.

L'accent du jeune homme était grave, sympathique, il impressionnait la duchesse assez vivement pour paralyser chez elle l'orgueil natif qui semblait lui crier de faire taire un pareil langage

— Tout homme, madame, rencontre inévitablement, une fois, une femme dont la subite apparition fait battre son cœur et l'émeut à ce point qu'à l'instant même il voue à cette femme sa vie et son sang, son présent et son avenir tout entier.

Un vif incarnat succéda à la pâleur qui couvrait les joues de la duchesse, elle baissa les yeux, et sa terreur la reprit.

— Il y a quelques jours à peine, continua Amalric avec émotion, j'étais un écolier insouciant et heureux, je vivais joyeux comme un mendiant, et riche comme un roi, au

milieu de ma pauvreté. J'habitais un réduit comme vous, madame, qui êtes née dans l'opulence, vous n'en avez jamais vu. Le roi, mon parrain, me voulait faire gentilhomme, et il m'eût donné en mariage une femme noble de sa cour. Je me moquais de ses parchemins et je préférais à l'amour probable d'une grande dame la rude et franche amitié de mes vieux camarades les étudiants.

Mais un soir, un soir je vous vis, madame, vous étiez là, assise dans ce fauteuil, et moi, j'avais établi mes pénales dans les branches de ce tilleul ; et lorsque je vous eus aperçue, j'éprouvai comme un accès de vertige, mon sang ne circula plus dans mes veines, mon cœur cessa de battre pendant une minute, il me sembla qu'une force irrésistible me poussait vers vous, et ma main tourmenta le manche de mon poignard avec la furie du désespoir, car, à côté de vous, il y avait un homme qui était votre seigneur et maître ; un homme à qui, vous que j'aimais déjà, vous apparteniez toute entière.

Amalric porta la main à son front, d'où découlait une sueur brûlante ; puis il porta cette main sur son cœur et l'y appuya avec force pour en comprimer les battements.

— Et, poursuivit-il, lorsque j'eus regagné ce logis misérable d'où j'étais descendu le cœur léger et l'esprit joyeux, j'en eus horreur, j'examinai mes haillons d'écolier et mon œil s'en détourna avec dégoût ; je me souvins que je n'avais d'autre nom que celui d'Amalric, et je compris pour la première fois, la valeur de ce hochet qu'on appelle un titre de noblesse.

Alors j'allai trouver le roi, le roi mon parrain, mon père, peut-être ; et je lui dis : « Je veux être gentilhomme, je veux être vêtu de velours et de soie, je veux avoir écuyers et pages comme un noble homme, car je l'aime. » Et le lendemain, madame, acheva Amalric redevenu

calme et fier, la tête noblement rejetée en arrière et la main sur la garde de sa dague, le lendemain j'étais le vicomte Amalric de Lourmarin, et le roi me nommait votre chevalier.

Huit journées, huit siècles se sont écoulés depuis ; l'histoire de ces huit siècles vous la savez aussi bien que moi... Ah ! il est impossible que vous n'ayez pas deviné mon amour le jour de cette chasse, où je vous ai sauvée ; et depuis, à chaque heure, à chaque minute où je me suis trouvé près de vous...

Mais à vos côtés il y avait un dragon éveillé sans cesse, sans cesse en sentinelle pour garder son trésor. Nulle part je ne vous pouvais dire : « Madame, je vous aime... » Et alors j'ai été audacieux jusqu'à la folie, fou jusqu'à la témérité, téméraire jusqu'à l'insolence ; j'ai osé pénétrer chez vous nuitamment par la route des voleurs, fléchir un genou devant vous, vous avouer mon amour... Je sens que je suis un grand coupable, et j'attends avec résignation mon châtement...

Amalric voulut se remettre à genoux. Isaure de la Tour-d'Aigues s'y opposa par un geste :

— Relevez-vous, murmura-t-elle.

Lorsque Amalric avait pénétré chez la duchesse, elle aimait déjà Amalric. Elle était à demi-folle en écoutant cet aveu si simple et si vrai, elle sentait ses forces la trahir, et y il eut un moment où le vertige qui la dominait fut si grand qu'elle faillit s'évanouir.

Mais les femmes ont ce prodigieux avantage sur l'homme qu'elles peuvent parfois se contenir et refouler si impérieusement leur émotion, qu'elles la déguisent par un mot glacé et un sourire incrédule.

— Messire, répondit la duchesse avec un sang-froid apparent que son trouble intérieur démentait, je n'ai jamais aimé et je ne sais ce que ceux qui aiment peuvent

ressentir ; mais il me semble que vous me dites tout cela avec bien du calme, et que la passion que vous prétendez éprouver s'exprime bien nettement...

— C'est que, dit Amalric, il est quelques hommes exceptionnels qui ont le rare privilège de conserver leur tête libre et de sourire, tandis que l'angoisse de la mort et du désespoir habite au fond de leur cœur, et que ce cœur bat si fort qu'il briserait leur poitrine à la longue, si les émotions les plus violentes n'avaient leurs heures de répit.

Amalric prit la main de la duchesse qu'elle n'essaya point de retirer, et il la posa sur son cœur.

— Tenez, dit-il, je suis un de ces hommes-là.

Madame de Brancas était devenue toute pâle. Son cœur battait aussi fort que celui d'Amalric, dont les pulsations précipitées soulevaient la poitrine. Cependant elle eut la force de lui dire :

— Vous oubliez, messire, que mon cœur et ma main ne m'appartiennent plus, que parler d'amour est une hardiesse inqualifiable et que vous écouter est pour moi un crime et un parjure !

Amalric tressaillit.

— Je porte le nom d'un homme noble et bon, cet homme m'a confié son honneur, messire, comment donc oseriez-vous espérer que je pourrais manquer à un seul de mes devoirs ?

Elle essaya de parler avec fermeté, mais sa voix tremblante démentait cette énergie factice, et elle n'eut point le courage d'arrêter de nouveau Amalric qui se remit à ses genoux en murmurant :

— Dire à la femme qu'on aime les angoisses de son âme sans lui demander un mouvement de compassion ou un mot d'espérance, est-ce donc un crime ? Je n'espère ni ne crois en l'avenir, madame, et suis-je coupable parce que la fatalité a voulu que je vous aime ? Est-on maître de

son cœur, et ne peut-on le donner sans en demander un autre en échange ?

J'ai voulu vous dire que je vous aimais, et cependant je m'attendais à votre dédain et à votre indifférence. Mais, dites-moi, madame, si je vous demandais comme unique faveur, comme seule espérance, le droit de vous dévouer ma vie toute entière, sans me plaindre jamais, sans même exiger un regard ou un sourire, le droit de respirer l'air que vous respirez, de haïr vos ennemis, de devenir l'ami de ceux que vous aimez, — me refuseriez-vous ?

La duchesse ne répondit pas, mais, d'un geste suppliant, elle le pria de partir.

— Adieu donc, madame, murmura tristement Amalric, nous ne nous reverrons plus. Je souffrirais trop....

Il fit un pas de retraite. Elle lui prit vivement la main :

— Messire, dit-elle, vous êtes venu me parler d'amour, à moi qui ne doit pas aimer, à moi que des liens éternels enchaînent, et je n'ai pu vous répondre. Si j'écoutais plus longtemps vos paroles, je serais coupable déjà.... Si vous m'aimez, partez ! Mais si vous vous sentez assez de force, assez de courage pour accepter mon amitié, rien que mon amitié, pour ne jamais prononcer un mot d'amour...

— J'en aurai la force, murmura Amalric.

— Alors partez, acheva-t-elle avec un mouvement de crainte, partez, je vous en supplie !...

Amalric se leva et baisa sa main.

— Adieu ! dit-il, adieu !

— Dites au revoir, dit-elle avec un mélancolique sourire ; ne revoit-on pas ses amis ?

Il se dirigea vers la fenêtre et se mit en devoir de l'escalader. Là, elle l'arrêta encore :

— Comment êtes-vous venu ? lui dit-elle, comment allez-vous retourner ?

La nuit était claire, et la lune qui laissait passer ses

rayons blancs par-dessus les toits au travers des arbres à moitié dépouillés par le vent d'automne, permettait de distinguer nettement l'échelle aérienne et naturelle au moyen de laquelle Amalric comptait reprendre son ascension.

— Mon dieu ! dit la duchesse avec effroi, vous pourriez glisser et vous tuer.

— Bah ! fit-il, j'ai cœur, sang-froid et courage.

— Mon Dieu !...

Il enjamba la croisée, la regarda une dernière fois, et voulut se laisser glisser ; mais soudain il demeura immobile, la sueur au front, et, étendant la main, il dit vivement à la duchesse en lui désignant un point du jardin :

— Là ! là ! ne voyez-vous rien ?

La duchesse regarda et devint toute pâle. Elle venait d'apercevoir un personnage enveloppé dans une longue houppelande, marchant à pas lents et d'une façon mélancolique, sous les grands arbres, à quelque distance de celui qu'Amalric devait escalader pour remonter chez lui.

Ce personnage n'était autre que le sire de Mazonod, le seigneur le plus original de France et du pays provençal. Amalric se rejeta vivement dans la salle et la duchesse poussa le volet de la croisée, et ramena par dessus les plis épais du rideau.

Il était peu probable que le sire de Mazonod eût aperçu Amalric, mais il était certain que si ce dernier s'avisait de traverser le jardin, le sire de Mazonod lèverait la tête, si légers que fussent ses pas.

Le plus sage parti à prendre était d'attendre que l'honnête et original gentilhomme qui venait au clair de lune, songer à ses amours d'autrefois, s'aperçût enfin que les rhumatismes et les catarrhes étaient l'inévitable consé-

quence de ces rêveries nocturnes et voulût bien regagner son lit.

Mais, tandis que le sire de Mazenod continuait sa promenade, il se fit un léger bruit dans la pièce voisine : le duc, qui dormait profondément, naguère, se tourna et se retourna sur son fauteuil, laissant échapper quelques phrases entrecoupées, et les deux jeunes gens se regardèrent frissonnants.

— Ciel ! murmura madame de Brancas, fuyez, messire, fuyez ! mais pas par le jardin, sortez par l'hôtel... Venez, je vous guiderai. Elle le prit par la main, ouvrit une porte et l'entraîna par un corridor mystérieux et plongé dans les ténèbres, lequel aboutissait à un petit escalier tournant.

Arrivée à la première marche, elle s'arrêta et lui dit à voix basse :

— Descendez, vous trouverez un corridor pareil à celui-ci et qui tourne dans le même sens ; ce corridor vous conduira à une petite porte qui donne sur une ruelle déserte. Elle n'est fermée qu'au verrou. Vous la tirerez sur vous, et lorsque vous serez parti, j'irai la fermer. Adieu...

Ils se trouvaient dans l'obscurité, se tenant par la main, tremblant d'émotion tous deux. Amalric osa être hardi, il effleura de ses lèvres le front de la duchesse, qui étouffa un léger cri, et il s'engouffra seul dans les profondeurs ténébreuses de l'escalier.

L'escalier, ainsi que l'avait dit la duchesse, aboutissait à un long corridor dans lequel Amalric s'engagea à tâtons. Au bout de quelques pas, il se trouva guidé par une faible clarté, un rayon de la lune qui glissait à travers les ais mal joints de la porte, et il put avancer plus vite et sûrement.

Au moment où il mettait la main sur le verrou, la clo-

che de la grande porte fut agitée violemment et ses vibrations retentirent avec un accent lugubre sous les voûtes noires de l'hôtel.

— Oh! oh! pensa le vicomte en se hâtant d'ouvrir la poterne qu'il tira sur lui lorsqu'il fut dehors, voici une visite bien tardive.

Il s'esquiva, rasant les murs, mais il ne put résister à la curiosité de savoir qui arrivait à pareille heure à l'hôtel Mazenod : au bout de la ruelle, il tourna l'angle de l'édifice et crut voir un cavalier qui se pendait de nouveau à la chaînette de la cloche. Amalric le reconnut tout de suite à son majestueux embonpoint; — c'était le seigneur Bufile, l'écuyer de messire le duc de Brancas.

— Pâques-Dieu! se dit le vicomte, il faut que ce maître ivrogne ait quelque chose de bien pressé à dire à son honorable seigneur pour carillonner ainsi... Pardieu! j'en veux avoir le cœur net, et il est fort possible qu'après m'être occupé de mes affaires d'amour, j'aie encore à me mêler des affaires du roi, mon parrain. La politique est un rude métier, on ne dort ni jour ni nuit.

Et Amalric retourna vers la poterne que la duchesse ne pouvait avoir fermée encore, et il rentra dans l'hôtel et s'enfonça de nouveau dans les ténèbres du corridor mystérieux.

XIV

De l'esprit et des moyens ingénieux que le seigneur Bufile déploya pendant son voyage, malgré ses deux qualités négatives d'ivrogne et de poète.

Avant de suivre messire le vicomte de Lourmarin dans sa nouvelle excursion à l'hôtel de Mazenod, il nous paraît nécessaire de nous occuper quelque peu du seigneur Bufile, cet écuyer buveur et poète, en qui le duc de Brancas avait placé toute sa confiance.

Le lendemain du jour, ou plutôt de la nuit, où l'ambassadeur provençal avait échangé avec le messager du duc de Bourgogne l'acte d'adoption contre la promesse de protection par les armes, le seigneur Bufile, bien pénétré de ses devoirs et parfaitement instruit des dangers qu'il pouvait courir lui-même après y avoir exposé son maître, s'il manquait d'habileté et de finesse, le seigneur Bufile, disons-nous, monta tranquillement à cheval et prit au petit trot la route de la province d'Anjou.

Le précieux parchemin, scellé aux armes du souverain bourguignon, avait été soigneusement caché entre la doublure et le drap de son pourpoint, recousu avec un soin minutieux ensuite. On eût fouillé l'écuyer des pieds à la tête qu'on ne l'eût point découvert.

L'écuyer s'en allait donc bien rassuré, bien calme; il se souvenait du proverbe : « Qui veut voyager loin ménage sa monture » et il le mettait en pratique, allant au petit trot, descendant à la porte de chaque hôtellerie pour y goûter les crûs de France, demandant à chaque gîte le

meilleur lit et le souper le plus délicat du lieu, rêvant comme un poète qu'il était, le soir au coin du feu, cajolant les servantes d'auberge lorsqu'elles étaient agaçantes et fraîches, ne repartant qu'après le lever du soleil pour ne point s'exposer à la froidure matinale, et reconnaissant avec quelque satisfaction que le pays de France avait bien son mérite et qu'on y voyageait commodément.

Il mit trois jours pour aller de Paris à Orléans, il en mit trois autres pour aller d'Orléans à Tours.

Entre ces deux dernières villes, il fut rejoint par deux cavaliers dont l'un le héla à cent pas de distance :

— Hé, messire ?

Ce mot de messire auquel, en sa qualité d'écuyer, il n'avait aucun droit, frappa agréablement ses oreilles, et, arrêtant court sa monture, il se retourna sur sa selle, d'un air courtois et gracieux.

Des deux hommes à cheval qui venaient à lui, l'un portait une robe de moine génovefain et enfourchait un vigoureux percheron qui trottait lourdement et secouait d'importance son cavalier ; l'autre était revêtu de la soutanelle noire des clercs laïques, qui se préparent à entrer dans l'église.

Le premier était d'une taille herculéenne ; il avait les épaules larges, des mains énormes qui attestaient sa robuste vigueur, le front bas, et à première vue, dépourvu d'intelligence, une barbe épaisse et noire, et de longs cheveux crépus de même couleur. Son pied, que ne recouvrait qu'une maigre sandale fort usée, chaussait l'étrier avec l'aplomb inexpérimenté d'un écuyer novice, qui ne sait pas que la pointe seule du pied doit profiter de ce point d'appui, et l'une de ses mains serrait fortement le pommeau de la selle, attestant que l'équilibre lui devenait parfois fort difficile.

— Voilà un génovefain, pensa Bufile, qui voyage plus souvent à pied qu'à cheval.

Le second cavalier était un grand jeune homme mince, hâve et maigre comme il convient à un écolier pour qui l'étude et les macérations ont depuis longtemps remplacé le plaisir. Cependant, le seigneur Bufile crut s'apercevoir qu'il avait en selle meilleure mine que son compagnon.

— Qu'y a-t-il pour votre service, mes frères? demanda-t-il, lorsque l'un et l'autre furent tout près de lui, que puis-je faire pour vous obliger?

Le seigneur Bufile avait pour principe que la courtoisie la plus raffinée ne peut jamais nuire, et, qu'au besoin, elle fait prendre un écuyer pour un gentilhomme.

— Seigneur gentilhomme, répliqua le génovefain, pourriez-vous nous dire si nous sommes encore loin d'un honnête gîte, hôtellerie ou mesure? Voici le jour qui baisse et la nuit qui vient; nous mourons un peu de faim et beaucoup de soif, et ce maudit cheval fait danser à mes entrailles une vraie danse macabre.

— Je le crois, dit Bufile avec son meilleur sourire, les gens d'église ne sont pas gens d'épée, par conséquent, il est tout naturel que la selle leur soit dure et le trot d'un percheron désagréable. Quant au gîte dont vous me demandez des nouvelles, je ne saurais trop rien vous en dire, car c'est la première fois que je fais cette route.

— C'est comme nous, répondit le génovefain.

— Allez-vous bien loin encore?

— A Angers, messire.

— Moi aussi, dit négligemment le seigneur Bufile.

— Nous changeons de monastère, continua verbeusement le moine, et j'emmène avec moi ce jeune clerc qui doit prendre les ordres dans notre couvent d'Angers.

— D'où venez-vous, mon frère, sans indiscretion toute-fois?

— De Paris, messire, et je vous jure, foi de génovefain, que la route est longue et le trot de ce cheval bien dur.

— Êtes-vous pressé d'arriver ?

— Heureusement, non.

— Alors, mon frère, imitez-moi. Je vais un train d'évêque, et je ne suis nullement disposé à rendre mon cheval fourbu et à me chagriner le corps pour arriver chez mon cousin.

— Quel est votre cousin, sans indiscretion ? demanda le moine.

— Un bon gentilhomme qui demeure à quelques lieues de Tours, le seigneur d'Alzay.

— Je le connais, dit le moine.

— Un bon gentilhomme, un excellent compagnon, un buveur précieux, poursuivit Bufile.

— Et dont le fils est page du roi.

— Précisément, répliqua le Napolitain qui avait rencontré Raoul d'Alzay dans les antichambres du roi, et se servait de son nom à tout hasard.

— Etes-vous au roi ? demanda le moine.

— Ni au roi, ni au duc ; je suis Italien, mon frère. Les d'Alzay sont mes cousins par alliance, et je voyage pour mon plaisir.

— Cela prouve, dit obséquieusement le moine, que votre escarcelle est ronde.

— Heu ! heu ! fit modestement l'écuyer.

Tout en causant, maître Bufile et ses compagnons de hasard s'étaient remis en route, ils chevauchaient côte à côte.

— Je vous avoue, mes frères, reprit l'écuyer, que tout aussi bien que vous je souhaite fort rencontrer un gîte et un souper.

— Voici plus d'une heure, dit le moine, que nous n'a-

vons trouvé un village, il ne peut se faire que nous cheminions longtemps encore sans en rencontrer un.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, les trois voyageurs étaient arrivés au sommet d'une petite éminence que gravissait la route, et ils aperçurent avec enthousiasme, au loin dans la plaine, à un quart de lieue, une maison d'assez belle apparence, assise au bord du chemin, et dont la fumée hospitalière s'élevait en spirales grisâtres et se détachait fort nettement sur le ciel rougi par les derniers rayons du soleil couchant.

— Oh! oh! dit le seigneur Bufile, ceci m'a tout l'air d'une hôtellerie de bonne mine. Il y faudra demander, mes chers frères, du vin de Guyenne et une truite de la Loire. Ne vous chagrinez point, ce sera moi qui paierai l'écot.

Les deux moines manifestèrent par un béat sourire et leur satisfaction naïve de cette confiance et leur vaste appétit qui ne demandait qu'à être mis à l'épreuve.

Et Bufile se disait :

— Ces gens-là me traitent de *messire* et me croient gentilhomme, parce que je ne suis pas tout à fait aussi déguenillé que les écuyers du pays de France, — c'est bien le moins, *corpo di Baccot* que je leur paye à souper et à boire. Quand on voyage aux frais du roi de Provence à quoi bon se piquer de ladrerie!—D'ailleurs, c'est bonne compagnie que deux gens d'église, cela écarte tous les soupçons.

— Sapristi! murmura le moine en faisant claquer sa langue, j'ai une soif d'enfer!

— Et moi le gosier qui me brûle.

Le moine talonna sa monture pour en hâter le pas, et le seigneur Bufile éperonna la sienne. Bientôt les trois chevaux passèrent du trot modéré au grand trot, et de cette dernière allure à des vellétés de galop.

Le moine ne lâchait pas le pommeau de sa selle et il chaussait toujours l'étrier jusqu'à la cheville, à la grande satisfaction du seigneur Bufile, que les imperfections d'autrui charmaient d'ordinaire. Cependant ce dernier crut s'apercevoir que tout en se cramponnant sur sa selle et en tournant le talon aux flancs de son cheval, le géno-vefain lui rendait habilement la main et serrait les genoux en écuyer consommé.

— Voilà un moine, se dit-il, qui a de grandes dispositions ; on en pourrait faire quelque chose.

En dix minutes, les trois voyageurs eurent atteint la maison, aperçue du haut de l'éminence, et ils reconnurent avec joie que leurs pressentiments ne les avaient point trompés, et qu'ils avaient bien devant eux une belle et bonne hôtellerie qui portait une branche de houx pour enseigne, avait huit fenêtres de façade, dont la cuisine était immense, et l'hôte gracieux et tout rond comme un honnête Tourangeau qui n'a inventé ni la poudre ni le bon vin, mais qui sait apprécier l'une et l'autre à leur juste valeur.

Le seigneur Bufile s'arrêta à la porte de l'hôtellerie et appela d'un ton de maître :

— Holà ! cabaretier du diable ! tavernier qui sent le soufre, dépêchons-nous ?

C'était assez l'usage alors, chez les écuyers, d'être insolents et grossiers avec les gens de petit état.

L'hôtelier sortit, son bonnet à la main, d'un air souriant et doux qui désarma le seigneur Bufile, lequel venait de s'apercevoir, du reste, que la basse-cour était bonne et abondamment pourvue d'oies, de canards et de ces chapons fabuleux que du Mans à Tours et de Blois à Nantes on expédie à grands frais vers Paris.

— Que Dieu protège vos seigneuries ! dit l'hôtelier en saluant avec bonhomie l'écuyer et les deux gens d'église,

et qu'il les récompense pour avoir bien voulu s'arrêter dans ma maison.

— *Amen!* dit Bufile. Ça, mon brave homme, allumez vos fourneaux et dérouillez-moi la clef de la cave. Voici de gentilles bêtes enplumées qu'il faudra déplumer à l'instant et mettre en broche, et si vous aviez au charnier un quartier de venaison, voire même un lièvre ou des perdreaux, ils tiendraient merveilleusement compagnie à cette grande oie noire et blanche qui trotte là d'un air magistral.

L'hôtelier affirma qu'il avait au croc un chevreuil et des bécasses et dans sa cave un petit baril de vin de Muscat de l'année 1450, ce qui lui donnait un âge fort respectable.

— *Corpo di Bacco!* mes frères, s'écria Bufile, nous n'aurons rien perdu pour attendre, et dans une heure nous ferons ripaille comme des clercs riches à la foire du Lendit.

Là-dessus l'honorable écuyer sauta lestement à terre malgré sa merveilleuse corpulence et il donna la main au moine qui descendit majestueusement de son percheron.

Mais, en descendant, celui-ci accrocha sa robe au pommeau de la selle, la robe mal agrafée s'entr'ouvrit légèrement, et le seigneur Bufile aperçut, à son grand étonnement, les crosses luisantes de deux pistolets et le manche d'un poignard qui sortaient à demi de sa ceinture.

Le moine ne remarqua point ce désordre momentané de ses vêtements, et l'écuyer demeura impassible.

Seulement le seigneur Bufile fit la réflexion suivante :

— Il est assez singulier que les gens de l'université et les gens d'église voyagent ainsi armés jusqu'aux dents, en plein jour et en pleine paix. Ce gros moine qui route si agréablement sur sa selle et s'y cramponne comme un noyé, mais qui rend si habilement la main à son cheval,

pourrait bien n'être un homme d'église que par circonstance et avoir quelques relations avec le roi Louis-le-Ténébreux, comme on devrait dire. Méfions-nous, et souvenons-nous surtout de ce proverbe napolitain, qui est d'une sagesse incontestable : « *La parole a été donnée à l'homme pour lui permettre de déguiser sa pensée.* Le seigneur Bufile entra dans l'hôtellerie le premier, marchant d'un air important, et il alla s'asseoir au coin du feu, tandis que les valets d'écurie remisaient et bouchonnaient les chevaux, et que les marmitons allumaient les fourneaux en grande hâte.

Le jeune clerc hâve et maigre jetait à la dérobée un regard brûlant, le regard de l'écolier à jeun sur un succulent repas, à la dame de l'hôtellerie, une femme toute rondelette et blanche de trente-six ans au moins, mais parfaitement conservée.

Le seigneur Bufile ne prit garde aux mystérieuses appétences du clerc, il s'abandonna insensiblement à une rêverie telle que le moine finit par s'approcher de lui et lui demanda :

— Qu'avez-vous donc, seigneur gentilhomme, votre gaieté s'est en allée, dirait-on ?

— Hélas ! soupira Bufile.

— Auriez-vous quelque chagrin ?

— Hélas ! murmura l'écuyer d'un ton lamentable.

— Mon Dieu ! que vous serait-il donc arrivé ?

— Ah ! fit le seigneur Bufile avec mélancolie, je suis enclin à de noires tristesses qui me viennent par accès.

— Peut-être pleurez-vous un parent, un frère, un ami ?

— Corpo di Bacco ! si ce n'était que cela !

— Qu'est-ce donc alors ?

— J'ai un violent amour au cœur.

Le moine se prit à rire. Ce gros homme chauve et

chargé d'embonpoint qui se plaignait amèrement des maux de l'amour lui parut souverainement ridicule. Cependant il lui répondit avec compassion :

— Ah! je comprends tout ce que vous devez souffrir. Moi aussi...

— Vous avez aimé? demanda vivement Bufile.

— C'est un désespoir d'amour qui m'a obligé à prendre le froc.

— Et moi, soupira l'écuyer, c'est l'amour qui m'a exilé de ma belle Italie.

Après ces deux aveux, le moine et l'écuyer se tendirent expansivement la main, et le moine serra même si fort, que le seigneur Bufile ne put s'empêcher de penser que c'était un rude compagnon avec lequel il ne ferait pas bon lutter corps à corps.

— Si vos seigneuries veulent se mettre à table, vint dire l'hôtelier, qui mit un terme aux sentimentales confidences du moine et de son amphitryon, on va leur servir à souper.

— Corpo di Bacco! s'écria Bufile, voici ma tristesse qui s'en va. L'amour a cela de bon qu'il s'efface toujours devant l'appétit.

Et le mélancolique écuyer se redressa souriant, l'œil plein de feu, alerte et dispos, comme un homme dont l'estomac allège les jambes.

Les trois convives montèrent au premier étage de l'hôtellerie, où la table était dressée dans une vaste salle, autour de laquelle, selon la mode du temps, se trouvaient rangés des lits destinés aux voyageurs.

L'hôtelier s'était surpassé : poulardes, canards, oies, cuisseau de chevreuil, lapereaux farcis, perdrix en salmis, entremets soufflés, confitures du pays de Touraine, rien ne manquait à ce menu fabuleux.

— Eh bien! mes frères, demanda Bufile d'un air triom-

phant, trouvez-vous pas que cette hôtellerie a son mérite ?

— Certes ! exclama le jeune clerc, qui jetait au souper un regard non moins chargé d'appétence que celui qu'il avait arrêté naguère sur l'hôtelière.

— *Bonum ! optimum !* murmurait le moine.

Au milieu de la table, il y avait une vingtaine de bouteilles au col allongé, à la robe poudreuse, au cachet noirâtre et couvert de toiles d'araignées.

— Tudieu ! s'écria Bufile, voici un vin qui m'a l'air honnêtement païen, ne vous en déplaît, mes frères !

— Cela ne nous déplaît nullement, répondit le moine ; car, en fait de vin, le baptême est un sacrilège.

L'hôte se tenait modestement sur le seuil de la porte et jouissait, en silence, de l'admiration des convives.

— Maître, lui demande Bufile, comment vous nommez-vous ?

— Antoine Thirion, pour vous servir, monseigneur...

— Eh bien ! maître Antoine Thirion, je me plais à reconnaître que vous êtes le roi des hôteliers du pays de Touraine.

— On tient à conserver sa réputation, répliqua modestement le tavernier.

Bufile et ses compagnons se mirent à table et commencèrent incontinent à manger avec appétit et à boire sec, entremêlant les deux occupations par des exclamations bruyantes, sur le bouquet des vins et le fumet des viandes. Ensuite cette ardeur martiale se ralentit un peu, et ils se mirent à causer, mangeant moins, mais buvant toujours.

Cependant le seigneur Bufile surprit un coup d'œil échangé entre le moine et le clerc, puis il lui sembla que ceux-ci jetaient parfois le contenu de leur verre sous la table, tandis qu'il vidait le sien.

— Très-bien ! se dit-il, voilà des gens qui ne savent point que j'ai quelques connaissances en chimie, une science qu'ignorent les barbares du Nord.

Et il continua à boire franchement, décoiffant les bouteilles avec le manche de son couteau, et remplissant toujours son gobelet jusqu'au bord.

— Tiens, dit tout à coup le moine, remarquant une énorme bague d'or à l'annulaire de l'écuyer, vous avez là, messire, un joyau de prix, ou je me trompe fort.

Le seigneur Bufile devint aussitôt mélancolique.

— Hélas ! murmura-t-il, c'est le seul souvenir qui me reste de mon amour.

Le moine pensa qu'il était de bon goût d'imprimer à sa physionomie une tristesse de circonstance, tandis que son regard empli de curiosité semblait provoquer un aveu.

— Oui, continua l'écuyer, c'est là tout ce qu'il me reste de la femme que j'ai tant aimée...

Et il but pour cacher son émotion.

— Mon Dieu ! serait-elle...

— Morte ! murmura lamentablement le seigneur Bufile.

Le moine témoigna par un geste de sa douloureuse sympathie.

— Cette bague, reprit l'écuyer en montrant avec complaisance le joyau, possède, vous le voyez, deux chatons. Le premier renferme une parcelle de ses cheveux, le second un fragment du bois de son sépulcre.

Et le seigneur Bufile étouffa un sanglot et avala une ample rasade, tandis que le clerc et le moine échangeaient un nouveau regard.

Le visage de l'honnête écuyer était empourpré, son œil brillait du feu de l'ivresse, sa langue commençait à être embarrassée, et il parlait lentement et d'une façon presque inintelligible.

Les deux hommes d'église continuaient à se regarder à la dérobée, et enfin le moine se pencha à l'oreille de son compagnon, et lui dit :

— Il est ivre-mort, il va dormir comme un loir avant une heure.

Puis, s'adressant au seigneur Bufile :

— Ah çà, mon gentilhomme, il m'est avis qu'en ce moment nous sommes oublieux et ingrats.

— Comment cela ? articula l'écuyer avec peine.

— C'est aux jambes de nos chevaux que nous devons pareille ripaille.

— Cela est... bien vrai... murmura Bufile.

— Et pendant que nous nous gaudissons ici, peut-être que ces pauvres bêtes ont le râtelier vide et tirent tristement sur leur longe.

— Bah ! bah ! fit l'écuyer, on en aura eu soin.

— C'est égal, dit le moine, nous devrions descendre aux écuries.

— Peuh !... j'ai trop envie de dormir pour cela !

— Eh bien, nous irons, nous, et vous pourrez vous coucher à l'aise...

— C'est cela, grommela d'une voix inintelligible maître Bufile, qui laissa retomber lourdement sa tête sur sa poitrine et s'accouda sur la table.

Le moine regarda le clerc et tous deux se levèrent. Au même instant le seigneur Bufile ferma les yeux et laissa échapper un soupir qui ressemblait fort à un ronflement, tant il était sonore.

Les deux hommes d'église quittèrent la salle sans bruit et tirèrent la porte sur eux sans même prendre le soin de la fermer.

Aussitôt maître Bufile releva la tête et ouvrit les yeux, puis dévissant l'un des chatons de sa bague, il approcha

vivement sa main de ses narines et en respira fortement le contenu.

Tout aussitôt son regard, brillant d'ivresse, devint assuré et froid; son front empourpré reprit sa teinte naturelle, son geste alourdi retrouva son aisance habituelle; il se leva sans difficulté, se dirigea sans bruit vers la porte demeurée entre-bâillée, puis il se mit à écouter ce qui se disait dans une pièce voisine, où le moine et son jeune compagnon causaient à voix basse, avec le calme d'un homme parfaitement sain de corps et d'esprit.

XV

Suite des moyens ingénieux employés par le seigneur Bufile à une époque où la chimie n'était connue que des Italiens et des Espagnols, lesquels la tenaient des Arabes.

Pour expliquer cette subite métamorphose d'un homme ivre en un homme de sang-froid, nous sommes obligé de faire une légère digression et d'abandonner un moment la marche de notre récit.

Le quinzième siècle fut en Europe le siècle de transition de l'ignorance et de la barbarie à un commencement de civilisation et de progrès.

A une époque où la noblesse tenait à honneur de ne point savoir lire, il était impossible que la science pût trouver à se faire jour en France.

L'Italie, au contraire, malgré la récente querelle des Gibelins et des Guelfes, et les troubles intestins qui l'agitaient sans cesse, conservait quelques notions des belles-

lettres d'autrefois, enfantait des poètes, des peintres, des savants, et avait appris des Arabes, par l'entremise de la Sicile, que ces derniers avaient longtemps habitée, les sciences mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie et la médecine.

L'application de l'une de ces sciences dans ses effets les plus simples eût été un sujet d'étonnement profond pour un gentilhomme ou un bourgeois du pays de France. En Italie, il n'était pas rare de voir un homme du peuple, un lazzarone tel que l'avait été le seigneur Bufile, posséder une certaine somme de connaissances utiles qu'il mettait en pratique au besoin. Maître Bufile avait fait, dans ses moments perdus, quelques études de physique et de chimie chez le seigneur François Ferry de Modène, un médecin italien, qui soignait la santé décrépite du roi René, prolongeait de son mieux les jours maladifs du monarque, et auquel celui-ci avait, par reconnaissance, concédé le droit exclusif de fonder des usines à verre et de fabriquer des bouteilles et des gobelets dans toute l'étendue de son royaume, ordonnant en outre que des lettres de noblesse lui fussent octroyées pour lui et sa descendance (1).

Les études du seigneur Bufile 'avaient conduit à faire deux découvertes fort précieuses pour lui, si l'on songe qu'il avait deux défauts importants et dont il ne se pouvait corriger. Le premier était un faible déterminé pour le vieux vin, faible qui l'entraînait à se griser fort souvent, au point que, jusque-là, les crieurs de nuit de la bonne ville d'Aix, trouvant presque tous les jours l'incorrigible ivrogne couché dans un ruisseau ou en travers de la rue,

(1) La famille de Ferry, fort nombreuse aujourd'hui, a joui jusqu'en 89, du privilège, assez étrange, de fabriquer du verre, en Provence, et d'y conserver, malgré cette profession commerciale, tous les droits et privilèges alors accordés exclusivement à la noblesse.

avaient fini par renoncer à le transporter ainsi quotidiennement dans sa demeure, et se contentaient de lui poser une lanterne sur le ventre, pour le préserver de tout malheur. Quelquefois, les voleurs dépouillaient l'ivrogne, mais ils avaient la courtoisie de ne point éteindre la lanterne.

Le second défaut du seigneur Bufile n'était pas, comme on le pourrait croire, la conséquence du premier, mais il en était peut-être la cause.

Maître Bufile avait été poète dans son enfance, poète vivant de son état, rimeur déguenillé, il est vrai, mais rimeur applaudi et payé. Lorsqu'il finit par comprendre, ainsi que nous l'avons raconté déjà, que la poésie n'était et ne pouvait être une profession sérieuse que lorsqu'on avait de quoi de vivre, le lazzarone, devenu écuyer, continua à rimaiter et à improviser, cherchant à faire de l'art, après avoir fait du métier. Cette tendance malheureuse et indiquant une tête un peu fêlée, conduisit le pauvre diable à des insomnies sans nombre; la passion d'adresser des vers à la lune et aux étoiles dévora les nuits de l'infortuné seigneur Bufile, et il eut recours alors plus que jamais aux vins de France, ne dormant plus que lorsqu'il était ivre.

Comme certains cerveaux étroits de nos jours, ce bonhomme qui vantait la paresse lorsqu'il avait grand besoin de son travail, devint travailleur et actif lorsque le *far niente* lui eut été permis par la destinée.

Donc, en proie à une double faiblesse qu'il déplorait lui-même bien souvent, celle de faire trop de vers la nuit, et de boire trop de vin le jour, le seigneur Bufile poussa deux cris de joie, lorsqu'il eut fait, en chimie, deux précieuses découvertes.

La première consistait d'abord à sublimer l'opium et à le réduire à des proportions d'une exigüité telle, que le

chaton d'une bague en pouvait assez contenir pour faire dormir un homme douze heures chaque nuit, pendant un an, et ensuite à graduer avec une exactitude mathématique la dose applicable, selon le nombre d'heures de sommeil dont il a besoin. En sorte que lorsque la muse trop féconde du seigneur Bufile le menaçait d'une veille trop prolongée, il prenait à son choix une dose d'opium qui réléguait la muse bavarde dans les limbes de l'insensibilité pour autant d'heures que cela lui pouvait convenir.

Cette première découverte fut suivie d'une seconde non moins importante. Maître Bufile remarqua d'abord que l'ammoniaque avait le privilège de dissiper instantanément l'ivresse, et de ramener un homme ivre-mort à la plus saine raison, dans l'espace d'une seconde ; et puis il arriva à sublimer l'ammoniaque comme il avait sublimé l'opium, et à imprimer une telle force à une faible quantité, qu'il en put mettre dans le chaton de sa bague pour un laps de temps aussi long que celui qui devait s'écouler avant l'épuisement complet de sa poudre d'opium.

Cela fait, il commanda à son orfèvre une bague ornée de deux chatons fort gros, et il ne se mit jamais en route sans ce double remède contre l'insomnie et contre l'ivresse. Depuis lors, le seigneur Bufile buvait sans modération aucune. Quand il sortait en trébuchant d'un cabaret, et que ses jambes menaçaient de le trahir et de le laisser au bord d'une rigole, il ouvrait le chaton de sa bague, le portait à son nez et redevenait leste, raisonnable et dispos, à ce point que souvent il se remettait tranquillement à boire.

C'était donc grâce à sa bague que le poète-écuyer, sortant aussitôt de son état d'ivresse, s'était dirigé sans bruit vers la porte et avait prêté l'oreille à la conversation étouffée du moine et du jeune clerc.

Le clerc s'exprimait avec respect, d'un ton soumis, et

faisait valoir son avis avec toute sorte de circonlocutions habiles et de périphrases ménagées avec art ; le moine repoussait l'avis du jeune clerc avec l'accent hautain et bourru d'un supérieur distingué.

— Il est ivre et dort déjà, c'est incontestable, disait le clerc, mais si nous le laissons dormir habillé, nous l'éveillerons inévitablement en le fouillant.

— Bah ! les ivrognes dorment bien.

— C'est vrai ; mais s'il s'éveille...

— Eh bien ! je lui casserai la tête d'un coup de pistolet.

— Du bruit, un esclandre ! y songez-vous, messire ?

— Bon ! se dit Bufile, tout le monde est *messire*, en ce pays, même les moines...

— Qu'importe ! répondit le moine, je voudrais bien voir qu'on s'occupât du bruit que peut faire Tristan, le grand-prévôt du roi.

— A merveille ! pensa Bufile, maintenant je comprends le *messire*.

— Il y a une chose que vous oubliez, observa le clerc.

— Laquelle ?

— C'est que la volonté du roi est que vous laissiez l'écuyer provençal continuer sa route en parfaite sécurité, qu'il croie remettre la lettre du duc, alors qu'il n'en fera tenir que la copie ; et que, si cela n'était ainsi, il vous eût simplement ordonné de courir après lui, de le pendre à un arbre et de vous emparer violemment de la dépêche.

— C'est juste, dit Tristan, car c'était bien lui.

— Je crois donc, poursuivit respectueusement le clerc, que ce qu'il y a de plus simple à faire, c'est d'envoyer l'hôte déshabiller et mettre au lit notre ivrogne, tandis que nous irons prendre l'air et donner un coup d'œil à nos chevaux.

— Soit, dit Tristan, allons.

Le seigneur Bufile retourna à son siège, s'accouda de nouveau sur la table, et se reprit à ronfler. L'hôte arriva peu après, le trouva dormant, le déshabilla sans le pouvoir éveiller, et le coucha dans l'un des lits, où il continua à ronfler tranquillement.

Mais l'hôte parti et la porte refermée, le rusé buveur sauta lestement à bas du lit, déboucha une des rares bouteilles demeurées pleines et secoua dedans quelques parcelles de l'opium contenu dans le chaton de sa bague.

— Voilà, dit-il en se recouchant, de quoi faire dormir ces braves gens deux nuits et un jour !

Dix minutes après, Tristan et son acolyte rentrèrent. Bufile ronflait toujours comme le bourdon d'une cathédrale. Ils s'approchèrent du lit, l'examinèrent avec soin, et, persuadés qu'il fallait grand bruit et grand tapage pour l'éveiller, ils prirent et fouillèrent ses vêtements.

Les premières recherches, tant la dépêche était bien dissimulée entre la doublure et le pourpoint, n'amenèrent aucun résultat et Tristan commençait à maugréer, lorsque le clerc, dont les doigts étaient plus délicats, finit par toucher un corps plus dur que la soie, le drap et la laine qui composaient le pourpoint chaudement ouaté.

Alors il tira son poignard et se mit en train de découdre proprement quelques points du vêtement pour y pratiquer une ouverture. Cette opération amena la découverte de la précieuse lettre du duc de Bourgogne.

— Voyez, dit-il, la montrant à Tristan.

— Ma foi ! dit celui-ci, je n'ai jamais appris à lire, et il me serait bien difficile d'en déchiffrer la suscription.

Le clerc approcha l'enveloppe de la flamme d'une bougie, exposa à la chaleur le cachet de cire rouge qui retenait un des cordons de soie du scel, et cette cire devenant malléable, sans pour cela perdre son empreinte,

il tira adroitement le fil et le dénoua. L'enveloppe ouverte, il en retira la lettre du duc, l'examina attentivement et dit :

— Voilà, certes, une écriture qui n'est pas difficile à imiter.

— Alors, fit Tristan, dépêchons-nous, mon compère, comme dit le roi.

Le clerc sortit de sa poche un rouleau de parchemin, des plumes et un encrier, bagage indispensable, *vade mecum* de tout écolier d'alors, découpa ensuite une feuille de parchemin de la même grandeur que celui de la dépêche et s'assit devant la table du souper pour exécuter sa copie figurée. Pendant qu'il se livrait à cette opération, Tristan mit la main sur une bouteille, celle précisément où Bufile avait, tout à l'heure, versé sa poudre d'opium, et versant à boire à son compagnon :

— Maintenant, dit-il, nous pouvons nous dispenser de vider nos verres sous la table. Nous pourrions même, quand tu auras fini et replacé la dépêche dans la poche de ce drôle, nous griser légèrement si cela te convient. Nous avons le temps de retourner à Paris à petites journées, buvant frais, dormant bien, mangeant bon et trottant comme de vrais moines, d'une allure tranquille.

Le clerc allait vite en besogne : en une demi-heure, il eut copié la lettre et imité de son mieux l'écriture et le paraphe du duc de Bourgogne : après quoi il fit passer la véritable lettre dans la poche de Tristan, la fausse dans l'enveloppe qu'il referma avec le même soin sans briser aucun cachet, et l'enveloppe dans le pourpoint du seigneur Bufile.

Puis, il descendit aux cuisines, où il trouva madame Thirion, la belle hôtesse, lui demanda du fil et une aiguille, et remonta pour recoudre le pourpoint aussi proprement qu'il l'était d'abord.

Pendant toute cette opération, le seigneur Bufile n'avait cessé de ronfler.

— Maintenant, dit Tristan, que la besogne du roi est faite, buvons un coup encore et dormons en paix. C'est singulier ! voici que le sommeil me gagne comme si j'étais ivre...

— Et moi aussi, répliqua le clerc en portant la main à son front, j'ai la tête lourde.

— Nous dormirons la grasse matinée.

— Faudra-t-il donc repartir avec l'écuyer ?

— Ma foi ! non ; nous nous lèverons avant lui, et il croira que nous avons levé le pied pour plus de sûreté, craignant qu'il ne voulût pas payer l'écot.

— Dame ! fit le clerc, j'avais une autre idée.

— Laquelle ?

— Je songeais à rester ici.

— Plaît-il ?

— Vous n'avez plus besoin de moi, n'est-ce pas ?

— En aucune façon.

— Et vous m'avez promis trente écus.

— Les voilà, dit Tristan, jetant loyalement une bourse sur la table.

— Eh bien, reprit le clerc, si je retourne à Paris, mes trente écus ne dureront pas huit jours ; les ribaudes et mes amis en auront vu la fin aussitôt.

— Ceci te regarde, mon compère.

— Tandis que si je restais ici, ils dureraient deux longs mois. La maison est bonne, le vin aussi, j'adore la campagne et je trouve que l'hôtesse est charmante.

— Cette femme de trente-six ans ?

— Qu'importe l'âge ; elle est fort belle... murmura le clerc avec une naïve admiration.

— C'est singulier, dit Tristan en riant et passant ses deux mains dans sa chevelure grisonnante, les jeunes

gens n'adorent que les idoles de leurs grands-pères et n'ont de goût que pour les fruits mûrs.

L'écolier rougit jusqu'aux oreilles.

— A ton aise, reprit Tristan, cela est ton affaire; si l'hôtesse te plaît, reste, et conte lui fleurette; mais pour moi, j'aimerais mille fois mieux cette petite soubrette brune et agaçante dont je caressais tantôt le menton. Pâques-Dieu! je meurs de sommeil!

Et Tristan se leva en trébuchant, se déshabilla à la hâte et se coucha en murmurant :

— Ce vin de Touraine est capiteux en diable!

— Je m'en aperçois, dit le clerc, qui, plus alourdi encore que Tristan, n'eut point la force de se dépouiller de ses vêtements, alla se laisser cheoir sur le lit qui lui était destiné, et s'endormit presque aussitôt.

Au bout d'un quart d'heure, Tristan l'Ermite et le jeune clerc étaient sous le poids d'un sommeil si profond que le plafond de la salle se fût écroulé sur leur tête sans les pouvoir éveiller.

Alors le seigneur Bufile cessa de ronfler; il se leva sans bruit, le sourire aux lèvres, et s'approcha du siège sur lequel le compère Tristan avait mis ses vêtements.

— A mon tour, maintenant, dit-il. J'ai bu et dormi le premier, c'est bien le moins que ces braves gens dorment en paix après avoir vidé leur dernier verre.

Le seigneur Bufile avait une telle confiance en sa poudre d'opium, qu'il s'assit sans façons sur le lit du compère Tristan et se mit en devoir de découdre son pourpoint pour la seconde fois.

— Voilà, fit-il en riant, une singulière besogne que ce bon roi Louis de France m'oblige à faire. D'écuyer, je suis transformé en couturière. Au reste, il faut convenir que ce petit clerc ne s'en est pas mal tiré tout à l'heure; c'est fort bien cousu, *corpo di Bacco!* et madame Isaure de

Branças, la femme de mon honoré maître, ne s'en serait pas mieux acquittée. Il a de même, ce jeune godelureau un talent très-remarquable pour décacheter les lettres sans briser les empreintes ; je l'ai observé, tout en ronflant, et j'avoue qu'il me sera difficile de faire mieux.

L'écuyer rouvrit de nouveau la dépêche, en retira la lettre fausse et s'empara de la vraie, qu'il prit dans la poche de la robe du sire Tristan, dont les ronflements sonores faisaient alors trembler les voûtes de la salle et les vitres des croisées.

Le seigneur Bufile était grand expert en écriture ; il avait appris du roi René lui-même, qui était sans contredit le clerc le plus lettré de son royaume, à lire et déchiffrer couramment les manuscrits du xi^e et du xii^e siècle ; il savait la valeur d'une virgule, l'importance d'un point ou d'un accent, et quel parti on pouvait tirer, au besoin, d'une queue d'S mal faite.

Comme il avait du temps devant lui, il s'amusa à mettre en regard la lettre et la copie pour juger du plus ou moins de ressemblance.

— *Corpo di Bacco!* murmura-t-il enfin, ce jeune clerc est bien le plus hardi menteur qu'on puisse voir. De la lettre du duc à la copie, il y a une différence telle que le roi Louis ne s'y pourra tromper, lui qui connaît à merveille l'écriture de son cousin Charles.

Il replaça la lettre dans son enveloppe, mit la copie dans la poche de Tristan ; puis cela fait, et quelque envie de dormir qu'il eût, il s'habilla avec soin et se disposa à partir.

La nuit était aux deux tiers écoulée, le jour ne pouvait tarder à paraître, et le seigneur Bufile songea que le temps était passé où il pouvait voyager à petits pas et sans se presser ; qu'il lui fallait maintenant enfourcher gaillardement son cheval et le lancer au galop sur la route d'Angers.

— Tristan, au contraire, se dit-il, croyant avoir la précieuse lettre du duc, et non la copie, s'en retournera tranquillement à Paris, ainsi qu'il le disait il y a deux heures, il boira frais, il mangera bien et dormira de même. Pendant les vingt-quatre heures qu'il va dormir j'aurai le temps de gagner Angers, d'y voir le gouverneur et de reprendre la route de Paris, en faisant un léger détour. De cette façon le compère Tristan et moi ne pourrons nous rencontrer.

Cette réflexion était fort sage, mais le seigneur Bufile en fit une seconde aussitôt :

— Lorsque ces braves gens s'éveilleront, pensa-t-il, ils concevront quelques soupçons, me voyant parti, et voyant qu'ils ont dormi si longtemps, le premier mouvement de Tristan sera de fouiller dans ses poches et de s'assurer que la lettre y est toujours. S'il vient à la déplier, le clerc s'apercevra tout de suite de la substitution en reconnaissant son écriture, et alors que je n'aurai fait que reculer le danger au lieu de le conjurer, il galopera jusqu'à Paris, prévendra le roi, et le roi, furieux d'avoir été joué, retiendra prisonnier, s'il ne fait pis, le duc de Brancas, mon honoré maître.

Et le seigneur Bufile se prit à rêver.

— Il y aurait bien un moyen fort simple, continua-t-il, de reculer indéfiniment le danger, ce serait d'envoyer les deux drôles dans le monde des âmes, d'un coup de ma dague; mais verser le sang d'un homme endormi est un crime, et mieux vaudrait trouver un autre expédient.

Tout à coup une idée lumineuse traversa le cerveau du poète napolitain : il s'approcha du lit où ronflait le clerc, lui mit sa bague sous le nez, en dévissa le chaton et lui fit respirer son sublimé d'ammoniaque.

Presque aussitôt le clerc ouvrit les yeux et se trouva face à face avec le seigneur Bufile qui lui appuyait avec

calme la pointe de sa dague sur la poitrine et lui disait en souriant :

— Pas de bruit, mon jeune ami, point d'esclandre si nous voulons vivre encore quelques jours pour l'amour de notre belle hôtesse.

Le clerc, parfaitement dégrisé, n'en était pas moins fort stupéfait, et regardait alternativement, avec un sentiment de terreur facile à comprendre, la pointe acérée de la dague et la physionomie souriante et railleuse de l'écuyer.

— Allons, mon jeune coq, reprit celui-ci, levez-vous, asseyez-vous là, à côté de moi, et causons. Songez surtout que si vous vous avisez de crier, de faire le moindre bruit, vous serez mort avant que personne ne vous ait entendu.

Le clerc obéit et continua à regarder Bufile avec stupeur.

— Comment vous nommez-vous? demanda l'écuyer.

— Jules Simon.

— Vous êtes écolier?

— Oui, messire.

— Et vous ne voyagez point sans un rouleau de parchemin, des plumes et de l'encre, n'est-ce pas?

— Comme tous les écoliers, murmura le clerc.

— Vous avez une belle écriture, maître Jules Simon.

Le clerc tressaillit.

— Témoin cette copie de la lettre du duc de Bourgogne que le sire Tristan, que voilà, et qui dort comme un vrai moine, vous a conseillé de glisser dans l'enveloppe que je porte sous mon pourpoint, aux lieu et place de l'original.

Le clerc se prit à trembler de tous ses membres.

— Grâce! balbutia-t-il.

— Quand on est faussaire, on ne doit avoir aucun scrupule à être voleur, mon jeune coq; tenez, faites-moi l'amitié de fouiller un peu dans la poche de sire Tristan.

L'écolier s'exécuta d'assez bonne grâce, et trouva dans les chausses du faux moine une bourse pleine d'or.

— Peste ! dit Bufile en prenant la bourse, voilà un beau denier, mon jeune ami, et il y a de quoi faire longue ripaille dans le pays de Provence, où vous allez vous rendre, afin de n'être pas pendu.

— Mais... murmura l'écolier qui ne comprenait pas.

— Suivez bien mon raisonnement, dit Bufile. Tout à l'heure, persuadé que je dormais, vous avez décousu mon pourpoint, pris et copié la lettre du duc, substitué l'original à la copie et recousu le pourpoint ; malheureusement pour l'entière réussite d'un aussi beau projet, moi, Bufile, écuyer du duc de Brancas, je me suis levé à mon tour pendant que vous dormiez bien réellement et j'ai remis les choses dans leur état primitif, si bien que la lettre autographe du duc se trouve dans son enveloppe, dans mon pourpoint, et que je pars dans dix minutes. Or, quand Tristan s'éveillera et s'apercevra que je l'ai joué, la première personne à qui il s'en prendra sera vous. Il a le caractère mal fait, le seigneur Tristan ; il s'en prendra à tout le monde de ses mésaventures, et il vous pendra bel et bien pour s'entretenir convenablement la main, en attendant meilleure besogne.

Le clerc frissonna de plus belle.

— Donc, reprit Bufile, vous allez mettre cette bourse dans votre poche. Elle renferme cent écus d'or et non trente écus d'argent, comme celle qui a été votre salaire ; c'est une jolie somme. Vous vous rendrez à Angers sur mon cheval, qui trotte mieux que le vôtre, et vous irez porter au gouverneur la lettre du duc et un billet que je vais écrire. Le gouverneur d'Anjou vous remettra une somme égale à celle que contient la bourse de Tristan, et vous fera passer en Provence, où vous vivrez fort tranquille et à l'abri des potences du roi Louis.

Le sire Tristan apprendra à son réveil que vous êtes parti en lui volant sa bourse et mon cheval; que moi, Bufile, j'ai couru après vous pour retrouver ma monture, et comme il lui semblera tout naturel qu'un clerc faussaire soit voleur, et qu'un homme dont on vole le cheval cherche à le reprendre, il se consolera d'avoir perdu l'argent du roi et reprendra tranquillement la route de Paris, persuadé, en trouvant dans sa poche la copie de la lettre du duc, qu'il croira être l'original, attendu qu'il ne sait pas lire, que sa mission a été sagement et fidèlement accomplie.

Le sieur Bufile devina, au fauve éclair qui passa dans les yeux du clerc, qu'il venait de s'acquérir un ami fidèle, grâce à ces deux cents écus d'or par lesquels il remplaçait les trente écus d'argent de Tristan.

— Acceptez-vous ? lui demanda-t-il.

— Certes, répondit Jules Simon.

— Alors, descendez à l'écurie, sellez mon cheval et passez sous la fenêtre; je vous jetterai ma dépêche et ma lettre au gouverneur d'Anjou.

Le clerc ne se fit point répéter deux fois les ordres de l'écuyer, et celui-ci écrivit à la hâte quelques lignes pour le gouverneur.

Un quart d'heure après Jules Simon galopait sur la route d'Angers, pressé qu'il était de mettre entre le terrible Tristan et lui une distance convenable, et au point du jour le seigneur Bufile, après avoir fait grand bruit et grand tapage du vol de son cheval, payait l'écot et partait, disait-il, à la recherche de son voleur.

Deux jours après, le poète napolitain sonnait violemment à la porte de l'hôtel de Mazonod et demandait à voir le duc son maître tandis qu'Amalric, intrigué, rentrait lui-même dans l'hôtel par la poterne de la ruelle, afin de savoir quelle nouvelle importante le seigneur Bufile apportait à une heure aussi indue.

De l'utilité des intelligences que le vicomte de Lourmarin avait su se ménager dans l'hôtel de Mazenod.

Rentré dans le corridor, Amalric poussa la poterne et tira les verrous à tout hasard ; puis il s'engagea de nouveau dans le corridor obscur et regagna l'escalier par où il venait de descendre.

Les deux coups de cloche qui avaient retenti dans l'hôtel avaient mis en rumeur les valets, le guichetier et le duc lui-même, qui, réveillé en sursaut, s'était levé pour savoir ce dont il s'agissait.

Heureusement pour Amalric, le corridor où il se trouvait ne communiquait avec le vestibule et le grand escalier, que par une porte qu'on n'ouvrait que rarement, et qui se trouvait alors fermée.

Le vicomte gravit une trentaine de marches de l'escalier mystérieux, puis s'arrêta et prêta l'oreille.

Il entendit alors le pas lourd du seigneur Bufile, à qui le guichetier avait ouvert enfin, et qui montait chez son maître ; puis le duc qui échangeait quelques mots avec la duchesse et lui ordonnait de s'aller reposer, — et enfin un bruit de porte s'ouvrant et se refermant sur le duc et l'écuyer.

Alors Amalric se remit en marche et arriva dans le corridor qui faisait le tour de l'hôtel et conduisait aux appartements du duc et de la duchesse.

Mais là il fut contraint de s'arrêter, un nouveau bruit de

pas se fit entendre à l'extrémité du corridor, un bruit de pas légers comme ceux d'une femme, et Amalric eut sérieusement peur.

— C'est la duchesse, pensa-t-il, qui va fermer la poterne, et si elle me trouve encore ici, que lui dirais-je? Oserai-je lui mentir? Ment-on à la femme qu'on aime? Et si je lui mentais, ne s'en apercevrait-elle point?

Le filleul du roi fit toutes ces réflexions en une seconde et il rebroussa chemin rapidement. Au moment où il atteignait l'escalier tournant, la clarté d'une lampe brilla à l'extrémité du corridor, et alors, comme il était toujours dans l'ombre, il demeura immobile et voulut voir encore une fois celle qu'il aimait.

Mais quel ne fut point son étonnement en voyant apparaître non pas madame de Brancas, mais Périnette. Où donc allait-elle?

Tout à fait rassuré, Amalric attendit tranquillement. Périnette s'avancait d'un pas léger, sa lampe à la main, et elle se dirigeait vers l'escalier.

— Périnette? lui dit une voix étouffée.

A son nom ainsi prononcé, la bachelière leva la tête et vit Amalric qui posait un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence.

— Vous! fit-elle stupéfaite.

— Moi, Amalric, chut!

— Vous ici, à cette heure? imprudent!

— Ma fille, lui dit rapidement le vicomte, aimes-tu toujours Scipio?

— Toujours.

— Alors, si tu lui veux quelque bien, ne lui souhaite aucun malheur; il faut m'obéir d'abord.

— En quoi?

— Tu le verras tout à l'heure... Et me garder le secret?

— Je vous le jure.

— Très-bien! L'écuyer du duc est enfermé avec son maître, n'est-ce pas?

— Il vient d'entrer chez lui.

— Es-tu sûre qu'il ne viendra personne dans ce corridor?

— Personne, hormis ce vieil original de sire de Mazonod, qui se promène toute la nuit dans le jardin.

— L'entendrait-on venir?

— Oui, certes.

— Alors, c'est très-bien, va te placer à l'entrée du corridor, et si tu vois venir quelqu'un, si tu entends le moindre bruit, préviens-moi.

Périnette obéit. Amalric passa comme une ombre devant la porte de la duchesse, retenant son haleine et assourdissant le bruit de ses pas. Puis, il colla son œil à une fente que le temps avait pratiquée dans la porte de l'appartement du duc : et tandis que Périnette faisait sentinelle, il se mit en devoir d'examiner et d'écouter.

Le duc était debout, adossé à la cheminée. Le seigneur Bufile, au mépris du respect qu'un écuyer doit à son maître, était assis dans un grand fauteuil et racontait au duc les épisodes de son voyage.

Comme il en était au début de son récit, Amalric n'en perdit point un mot, et au bout d'une heure, il en sut autant que Bufile lui-même sur l'histoire de la dépêche et le parti qu'on pouvait tirer de l'ammoniaque et de la poudre d'opium sublimés.

— Bon, pensa-t-il, voici une petite aventure qui n'est pas complètement en l'honneur de la sagacité et de l'adresse du compère Tristan, et je crois qu'il pourra lui en cuire dans l'esprit et le cœur de mon honoré parrain qui l'aimait fort. Mon compère Olivier-le-Diable s'en réjouira et sollicitera de nouveau sa faveur et son emploi

de grand-prévôt. Les barbiers sont gens bien ambitieux et qui ne doutent de rien !

Cet aparté n'empêcha point Amalric d'écouter religieusement jusqu'au bout la narration du Napolitain et d'observer la physionomie austère du duc qui refléta tour à tour une expression joyeuse, puis un mouvement d'inquiétude.

— Monseigneur, lui dit alors Bufile, je crois que dans quelques jours il ne fera pas bon pour vous et pour moi à la cour de France.

Le duc releva fièrement la tête :

— Je me nomme Brancas, dit-il.

— Mais moi, monseigneur, j'ai nom Bufile, Bufile tout court ; et, pour me pendre, il suffit d'une corde neuve ou de bonne occasion, et d'un madrier de six pieds de haut, convenablement fiché en terre.

— Je suis là pour te protéger.

— Tarare ! J'aimerais mieux un bon cheval. D'ailleurs, croyez-vous pas que le roi, s'il avait simplement une copie de l'acte d'adoption, comme il en a une de la lettre du duc, aurait besoin de consulter la Vierge et les saints pour assembler le parlement, vous traduire à sa barre comme coupable de haute trahison, et vous faire décapiter en place de Grève ?

Le duc tressaillit.

— Mon Dieu ! dit Bufile avec calme, le roi Louis n'est pas tout à fait aussi débonnaire que le roi René, — il a ses idées à lui et il y tient.

— Que faut-il donc faire ? demanda le duc.

— Prendre congé dès demain, ou plutôt dès aujourd'hui, car il est trois heures du matin, et gagner tranquillement le duché de Bourgogne, avant que messire Tristan n'arrive.

— Soit, répondit le duc.

Bufile se leva pour se retirer ; Amalric quitta son observatoire et se dirigea vers l'entrée de l'escalier, faisant un signe à Périnette, qui vint à lui aussitôt, tenant toujours sa lampe à la main.

Amalric souffla la lampe.

— Que faites-vous ? demanda Périnette.

— Tu le vois, j'éteins la lumière.

— Pourquoi ?

— D'abord, parce que les paroles n'ont pas de couleur.

— Et ensuite ?

— Ensuite, parce que je ne veux pas qu'on m'aperçoive ici.

— Je le comprends, mais comment y êtes-vous entré ?

— Par la fenêtre.

— Laquelle ?

— Celle du jardin.

— Ceci est bien difficile, car le corridor où nous sommes aboutit à cet escalier, et cet escalier...

— Aboutit à la rue, veux-tu dire ?

— Précisément. Et pour y arriver par le jardin il faut traverser le vestibule et passer au bas du grand escalier.

— C'est parfaitement juste.

— Or donc, pour s'introduire ici par une fenêtre donnant sur le jardin, il faut pénétrer par les appartements du duc ou de la duchesse...

— C'est ce que j'ai fait.

— Vous êtes entré chez le duc ?

— Non, mais chez sa femme.

Périnette regarda Amalric avec une sorte d'admiration naïve :

— Déjà ? fit-elle.

— Ma chère enfant, répliqua gravement le vicomte, ne vous avisez pas, je vous prie, de prendre les nobles dames pour des bachelières, fi !

Périnette rougit et balbutia.

— Je suis entré chez la duchesse par la fenêtre, continua Amalric, mais sans qu'elle me l'eût permis, et je m'exposais à être chassé.

— Et... l'avez-vous été ? demanda malicieusement l'espiègle bachelière devenue camériste.

— A peu près... seulement la duchesse a usé d'indulgence, elle m'a ouvert la porte, puis elle m'a indiqué cet escalier...

Amalric jugeait inutile d'apprendre à Périnette qu'il était sorti une première fois et que l'arrivée seule de l'écuyer l'avait poussé à rentrer dans l'hôtel de Mazonod.

— Elle n'était pas courroucée ?

— Heu ! heu ! fit modestement le vicomte.

— Savez-vous, Amalric, que vous avez été bien hardi ?...

Amalric oublia que Périnette ne savait pas le latin et il lui répondit par la sentence fameuse :

Audaces fortuna juvat.

Mais il paraît que Périnette avait entendu donner déjà plusieurs fois l'explication de cette maxime, car elle lui dit aussitôt :

— Si l'audace réussit, c'est qu'elle a déjà une bonne et fidèle alliée qui se nomme la sympathie.

— Ah ! dit Amalric avec un fin sourire, crois-tu qu'elle m'aime ?

— Plus que vous ne le méritez peut-être.

— En es-tu bien sûre ?

— Dame ! à moins qu'elle n'en aime un autre.

Cette observation fit pâlir Amalric.

— C'est impossible ! murmura-t-il.

— Dans tous les cas, elle ne dort plus comme à l'ordinaire, elle soupire fort la nuit, et elle est parfois d'une tristesse...

— Chère Périnette, fit Amalric radieux.

— C'est bizarre, reprit la bachelière, les nobles dames n'aiment point, à ce qu'il paraît, comme les filles du pays Latin. J'aime Scipio, moi, mais je ne soupire que depuis que j'en suis séparée et je ne me suis jamais auparavant avisée d'être triste.

— C'est que Scipio t'aime et peut te le dire, c'est que, toi-même tu peux l'aimer à ton gré et sans que nul y trouve à redire.

— C'est vrai... je n'ai pas un mari jaloux.

— Pâques-Dieu ! ce que tu dis là est fort juste, ma petite, le duc est d'une insupportable jalousie.

— Ah ! soupira Périnette, il n'en dort ni jour ni nuit, et c'est ce qui rend la duchesse si malheureuse.

Et Périnette raconta à Amalric, dans ses plus menus détails, une scène d'affreuse jalousie que le duc avait faite à sa femme au sortir du bal donné au roi par les échevins de la ville de Paris.

Plus d'une fois, pendant ce récit, le vicomte serra avec colère le manche de sa dague, et comme l'amour naît et s'accroît des difficultés, il sentit qu'il aimait plus encore la duchesse.

En ce moment le pas lourd de l'écuyer se fit entendre dans le corridor.

— Partez, dit Périnette, le duc n'est point couché, s'il vous surprenait, vous seriez perdu... et elle aussi.

— Échappe-toi demain, dit Amalric en s'esquivant, et monte chez Scipio. Viens à deux heures de relevée.

— J'y serai, répondit Périnette.

Amalric descendit avec précaution le petit escalier, retrouva le corridor, gagna la porte que Périnette verrouilla derrière lui, et se prit à arpenter rapidement la petite ruelle et à gagner la place Sainte-Geneviève et ensuite son logis d'étudiant, où Raoul d'Alzay l'attendait.

— Voici du progrès, se dit-il en s'en allant, je suis entré par la fenêtre et je sors par la porte. C'est d'un bon augure. Qui sait ce que me réserve l'avenir?

Chère Isaure!

Amalric, la veille, nous avons omis de le dire, en se décidant à pénétrer d'une façon quelconque chez la duchesse, avait amené avec lui son nouvel ami, son confident, Raoul d'Alzay, qu'il avait laissé dans son logis d'écolier.

Raoul, lassé d'attendre son amoureux compagnon, avait fini par succomber au sommeil avec la merveilleuse facilité des enfants. Il s'était jeté sur le grabat d'Amalric et il y dormait de tout son cœur, lorsque ce dernier rentra dans sa mansarde.

Il était trois heures du matin alors. La nuit était limpide et tiède, malgré la froide haleine de décembre : le vicomte n'avait nulle envie de dormir, et comme cependant il était beaucoup trop matin pour retourner au palais des Tournelles, dont le soupçonneux Louis XI ne permettait pas, du reste, que les guichets fussent ouverts avant six heures, il jugea inutile d'éveiller Raoul, et il s'accouda à sa croisée pour rêver à son amour et contempler les fenêtres d'Isaure de Brancas, à travers lesquelles on n'apercevait plus de lumière.

C'est bonne et charmante chose que rêver à la femme qu'on aime, par une belle nuit encore tiède, lorsqu'on a vingt ans et qu'on en est à son premier amour.

Amalric laissa s'écouler le temps sans prendre la peine de compter les heures qui sonnaient tristement et lente-

ment, comme il convient de mesurer le présent qui redevient le passé, au beffroi voisin de l'église Sainte-Genève, et il songeait encore à la duchesse, assurément endormie et rêvant à lui, lorsqu'une pâle clarté vint blanchir l'horizon et glissa au faite des toits.

Le jour venait, les guichets du palais des Tournelles n'allaient point tarder à s'ouvrir.

Amalric sortit à regret de cette rêverie si douce au milieu de laquelle la nuit s'était écoulée, et il éveilla Raoul.

— Vous voilà, mon ami, dit le page en se frottant les yeux et secouant les dernières étreintes magnétiques du sommeil, vous arrivez ?

— C'est-à-dire que je suis de retour depuis trois heures.

— Ah ! et pourquoi ne m'avoir pas éveillé ?

— Vous dormiez si bien...

— Mais vous, vous ne vous êtes donc pas couché ?

— Non, j'ai attendu le jour à la fenêtre.

— Quelle singulière fantaisie !

— Mon cher, je songeais à elle...

— C'est juste, murmura le page en riant. Eh bien ?

— Eh bien ! j'ai escaladé l'arbre, de l'arbre j'ai sauté sur la croisée et de la croisée dans sa chambre.

— Et... elle y était ?

— Oui, répondit Amalric.

Et comme la jeunesse a toujours besoin de confidents, Amalric raconta à Raoul les plus minutieuses circonstances de son entrevue avec la duchesse ; mais, pas plus qu'à Périnette, il ne lui souffla mot de sa brusque rentrée dans l'hôtel, et de ce qu'il avait appris sur le peu de succès de la mission secrète de Tristan-l'Hermitte.

Amalric devenait un homme sérieux toutes les fois qu'il s'agissait de politique.

— Elle vous aime donc ? demanda Raoul.

— Mon cher, répondit le vicomte, l'homme qui affirme qu'une femme l'aime est un sot, — je n'aurai donc garde de mériter une pareille épithète, — mais celui qui espère qu'une femme l'aimera peut-être un jour est déjà le plus heureux des hommes. Regardez-moi comme un homme heureux...

Raoul pressa affectueusement la main d'Amalric. Le jeune page se sentait, comme il l'avait dit au roi, entraîné vers le vicomte par une irrésistible sympathie ; pendant les huit jours qui venaient de s'écouler et qu'ils avaient passés ensemble au palais des Tournelles, cette sympathie était allée croissant, et bientôt elle avait été partagée par Amalric.

Les deux jeunes gens s'aimaient déjà de tout leur cœur, et la joie de l'un devait être nécessairement un bonheur pour l'autre.

— Maintenant, dit Amalric, voici le jour ; retournons au palais.

Raoul étira une dernière fois les bras, et se leva avec l'attitude songeuse et mélancolique d'un homme qui n'a pas assez dormi.

Ils s'enveloppèrent dans leurs manteaux, descendirent sans bruit, tournèrent l'angle de la place, et retrouvèrent Scipio qui tenait les chevaux en laisse et dormait en même temps, étendu sur le pavé et la tête appuyée sur une borne.

— Allons, paresseux, debout ! lui cria Amalric. Voilà, Pâques-Dieu ! un bon écuyer qui dort quand son seigneur et maître taille de la besogne.

— Excusez-moi, répondit Scipio en bâillant, je suis arrivé un peu trop matin, et comme j'avais bu hier soir outre mesure, je me suis endormi en vous attendant.

— Et avec qui donc as-tu bu ?

— Avec les Ecossais, répondit humblement Scipio.

Amalric et Raoul sautèrent en selle, riant de la franchise du nouvel écuyer.

Lorsqu'ils arrivèrent au palais des Tournelles, les guichets étaient ouverts.

— A-t-on pénétré chez le roi ? demanda Amalric.

— Sa Majesté est éveillée depuis une heure, lui répondit un chambellan.

— Diable ! grommela le vicomte, le roi serait-il pareillement amoureux qu'il ne dort point la nuit ?

Il avisa dans la cour un cheval couvert de poussière et de sueur que des palefreniers bouchonnaient avec soin, et il demanda à qui il appartenait.

— A messire Tristan, qui arrive de voyage à l'instant même, lui fut-il répondu.

— Oh ! oh ! se dit Amalric, le seigneur Bufile s'était trompé dans ses calculs..... Tristan n'aime pas à muser en route, il aura flairé quelque bonne besogne dans l'air qui venait de Paris.

Il mit pied à terre et laissa son cheval aux mains de Scipio.

— Par exemple, ajouta-t-il, ce brave homme de prévôt pourrait bien avoir à essuyer la colère de mon gracieux parrain, tout à l'heure. Je vais faire rire Olivier.

Et quittant Raoul, il monta d'un pas leste au second étage de la tour dans laquelle le roi avait son oratoire, et il rencontra précisément le barbier, qui s'était levé en hâte en apprenant l'arrivée de Tristan et s'apprêtait à pénétrer chez le roi.

— Dis donc, compère, fit Amalric en lui frappant sur l'épaule, tu te lèves grand matin, ce me semble ?

— Le roi est éveillé et veut que je le rase, répondit Olivier.

— Tu devrais d'abord raser ce pauvre Tristan, il doit

en avoir grand besoin, depuis tantôt huit jours qu'il est parti.

Olivier prit l'attitude offensée d'un homme à qui on manque de respect.

— Votre seigneurie me fait peu d'honneur, dit-il, je veux bien-être le barbier du roi, mais non le barbier d'un mécréant et d'un brutal comme le grand-prévôt.

— Pauvre Tristan ! soupira railleusement Amalric.

— Un rustre, un grossier, un manant ! acheva Olivier s'en donnant à cœur joie.

— Que le roi aime fort, compère.

— Peuh ! fit dédaigneusement le barbier, le roi s'imagine qu'il ne le pourrait remplacer... le roi se trompe.

— Je le crois aussi, mon compère.

— Votre seigneurie a beaucoup d'esprit.

— Et je ne vois pas pourquoi, continua le vicomte en riant, le roi ne ferait pas de son barbier un grand-prévôt ;
— d'un homme qui rase le menton à un homme qui coupe le col, il n'y a que la largeur de la main.

— Votre Seigneurie me raille.

— Du tout. J'ajouterai même que si tu tenais fort à cet emploi...

— Plaît-il ? demanda le barbier.

— J'aurai peut-être à conter au roi une bonne équipée, une large et franche bévue de notre compère Tristan, qui endommagera fort sa faveur.

— Oh ! fit le barbier, si vous disiez vrai !

— Tu vas voir, répondit Amalric. Tristan va passer un fort mauvais quart d'heure.

Et le vicomte se fit annoncer chez le roi, déjà en tête à tête avec Tristan, poudreux, crotté et botté encore, car e digne prévôt n'avait pas jugé nécessaire, malgré sa robe de moine, de continuer à chausser l'étrier avec des san-

dales, n'ayant plus nul besoin de donner le change à qui que ce fût.

XVII

De la façon dont le roi Louis XI apprécia la maladresse de sire Tristan-l'Ermitte, son grand prévôt, et du déplaisir qu'en éprouva son barbier, le compère Olivier-le-Daim, surnommé méchamment Olivier-le-Diable.

Le roi avait mal dormi, ou plutôt il n'avait pas dormi du tout, ce qui lui arrivait parfois, surtout lorsqu'il ne couchait pas dans son lit de Plessis-les-Tours dont il avait l'habitude, et qu'il avait martel en tête touchant les affaires de son royaume.

C'était, en ce temps-là, un bien rude métier que d'être roi de France, et Sa Majesté regrettait tous les jours sa trente-cinquième année, cet âge où il s'attendait à être roi et ne l'était point encore, car l'espérance d'un plaisir prochain vaut infiniment mieux que le plaisir lui-même, la course étant toujours plus agréable que le but.

Sa Majesté Louis le onzième avait donc mal dormi, et elle avait demandé son valet de chambre pour se faire habiller, bien avant le jour.

Lorsque Tristan arriva on lui apprit que le roi se levait, et lorsqu'il entra chez lui, il le trouva assis dans son fauteuil garni de cuir, auprès de la vaste table sur laquelle étaient entassés les nombreux parchemins relatifs aux affaires du royaume, et les jambes tournées au feu de la cheminée, devant lequel chauffait le pot de tisane, insépa-

rable compagnon de l'existence de ce monarque si frêle, si débile de corps, si énergique et si vaillant d'esprit. Le roi travaillait déjà (1).

— Ah ! te voilà ! dit-il, voyant se dessiner sur le seuil de la porte la stature carrée de Tristan.

— Oui ! répondit Tristan, j'ai assez trotté et galopé, je vous jure. Tel que vous me voyez, sire, je viens de Tours.

— C'est ce qui me prouve que tu t'es arrêté en route lors de ton départ, puisque tu n'as rejoint l'écuyer que dans cette ville. .

— Pardon, sire, je l'ai rejoint à quinze lieues d'Orléans.

— Eh bien ? fit le roi.

— Pardienne, sire ! j'ai la lettre. Mais il m'est arrivé une bien autre aventure.

— Ah ! il t'arrive des aventures, à toi, Tristan ? demanda le roi avec un railleur sourire.

— Ce n'est pas une aventure galante, sire.

(1) A quatre siècle de distance et grâce à ces historiens partiaux et souvent de mauvaise foi, Louis XI nous est dépeint comme un monarque ridicule et cruel, tremblant devant la mort, tourmentant à plaisir ses courtisans, faisant arracher une dent chaque jour aux enfants de d'Armagnac, et n'ayant foi et dévotion que pour les images de plomb qu'il portait à son chapeau.

Cependant quelques écrivains plus justes et surtout plus patients, M. Michelet est de ce nombre, se sont donné la peine de remonter aux sources de toutes les calomnies, et de dépouiller le grand homme de cette enveloppe mensongère dont l'avait affublé ses contemporains : tel qu'il est, tel qu'il fut réellement, Louis XI demeure le plus grand roi de France, l'homme qui comprit le premier que la suprématie des armes devait parfois s'incliner devant les intrigues de la diplomatie, le soleil des champs de bataille s'éclipser devant la lampe fumeuse du travail de cabinet.

Louis XI est le premier roi de France qui ait travaillé réellement. Ses ancêtres étaient des rois guerriers, il fut le premier monarque diplomate.

— En ce cas, dit le roi, je suis prêt à y croire.

— Figurez-vous donc, sire, que ce jeune clerc que j'ai emmené est un garçon de beaucoup d'esprit.

— Tant mieux!

— Nous avons grisé le gros écuyer, et lorsque nous nous sommes emparés de la lettre du duc, qui était cousue dans son pourpoint, il dormait comme un loir et n'a pas sourcillé. Ce drôle de clerc a déployé une grande adresse pour ouvrir l'enveloppe sans briser le sceau, et il a copié la lettre avec une exactitude merveilleuse. Puis il a remis la copie dans l'enveloppe, et j'ai l'original dans ma poche.

— Voyons! fit le roi.

— Mais, acheva Tristan en fouillant dans sa poche, je me suis endormi à mon tour et, à mon réveil, je me suis trouvé seul dans l'hôtellerie. Le drôle était parti volant ma bourse et le cheval de l'écuyer, lequel courait déjà à sa poursuite après avoir, toutefois, payé l'écot.

J'ai donc été obligé de courir à Tours pour y demander de l'argent au gouverneur, et je me suis mis à la poursuite de mon voleur qui, m'a-t-on dit, avait repris la route de Paris.

J'ai galopé nuit et jour, mais il paraît que le cheval qu'il avait volé à l'écuyer était bon, car je n'ai pu l'atteindre et me voici. Mais soyez tranquille, je le rattraperai.

— Voyons cette lettre! dit Louis XI en prenant le parchemin que Tristan lui tendait avec un orgueilleux sourire.

Ce fut en ce moment que le barbier et Amalric entrèrent. Louis XI répondit à leur révérence par un léger signe de tête, et parcourut rapidement des yeux la lettre du duc Charles, un sourire moqueur aux lèvres.

Tristan souriait pareillement, le barbier était pâle d'an-

xiété, et Amalric avait cette attitude calme et confiante d'un homme qui n'a qu'à ouvrir la bouche et dire un mot pour opérer une révolution.

Le roi ne s'occupa d'abord que de la teneur du parchemin, mais, arrivé à la dernière ligne, c'est-à-dire à la signature du duc, il fit un geste d'étonnement :

— C'est singulier, dit-il, notre aimé cousin de Bourgogne espaçait jadis son paragraphe avec trois points, et il y a manqué cette fois... et puis, bien que ce soit là sa façon d'écrire, il n'écrivit jamais aussi nettement.

Et le roi se prit à examiner attentivement le parchemin.

— Par exemple ! dit-il, en voilà bien d'une autre !... Le duc tire son parchemin de la manufacture royale, à moi Louis XI, qui l'a établie à Saint-Denis... Ceci est bizarre !

Tristan écoutait le roi avec étonnement ; le barbier ne devinait pas encore, mais il éprouvait une secrète joie, et Amalric commençait à sourire d'un air moqueur qui déplut souverainement au redoutable prévôt.

— Olivier, dit le monarque, cherche sur cette table la dernière missive de notre cousin Charles, celle qu'il nous expédia l'an passé par l'entremise de son écuyer le comte de Crève-Cœur. Tu la trouveras dans cette liasse de parchemins attachée avec un ruban rouge.

Le barbier obéit. Tandis qu'il cherchait, Louis XI examinait de plus en plus attentivement la lettre du duc et sa signature, et le vicomte, les jambes croisées et parfaitement assis dans un fauteuil, regardait Tristan devenu inquiet et rêveur.

La lettre demandée par le roi fut trouvée aussitôt. Il les rapprocha l'une de l'autre et s'écria :

— Le duc n'a jamais écrit celle-ci, c'est incontestable ?

- Votre Majesté se trompe, murmura Tristan.
- Nullement, mon compère. Au lieu de me rapporter l'original tu me rapportes la copie.
- Cela ne se peut, sire ; j'ai vu, de mes yeux vu, le clerc enfermer la copie dans l'enveloppe, et c'est bien l'original que j'ai mis dans ma poche.
- Tristan a raison, dit Amalric.
- Le roi regarda le vicomte.
- Et qu'en peux-tu savoir ! dit-il.
- Je sais tant de choses...
- Mais encore ?
- Dame ! sire, dit modestement le filleul du roi, si Votre Majesté me veut écouter, je lui dirai ce que je sais.
- Parle, mon compère, parle...
- Mais à une condition ?
- Oh ! oh ! tu me fais des conditions ! Et laquelle ?
- C'est que Votre Majesté me dispensera de lui dire devant témoin comment j'ai appris ce que je sais.
- Soit ? tu me confieras cela plus tard.
- Je vous disais donc, sire, que Tristan avait raison, parfaitement raison, en vous affirmant que le clerc avait enfermé la copie dans l'enveloppe, recousu l'enveloppe dans le pourpoint, et que lui, Tristan avait mis la lettre originale du duc dans sa poche.
- Tu es un garçon d'esprit, interrompit le roi, mais à coup sûr tu es dans l'erreur aujourd'hui : *errare humanum est*.
- Attendez donc, sire, jusqu'à présent Tristan a raison, je vous l'affirme, mais il aurait tort de soutenir que le parchemin qu'il vous a remis est le même que celui qu'il avait dans sa poche.
- Par exemple ! murmura Tristan inquiet de plus en plus au souvenir de la double disparition du clerc et de

l'écuyer. Le barbier commençait à se gaudir sans trop savoir pourquoi.

— Ah ! dit le roi, le compère Tristan avait donc dans sa poche la copie et l'original tout à la fois ?

— Non pas, sire. L'original est dans son enveloppe, cette enveloppe est arrivée à Angers et d'Angers elle est partie pour Aix.

Un éclair de colère, qui donna le frisson à Tristan, passa dans les yeux du roi.

— Ceci est impossible ! s'écria le prévôt.

— Pardon, sire, dit froidement Amalric, je n'aime pas à recevoir un démenti du sire Tristan, c'est moins que flatteur.

Tristan se mordit les lèvres et serra les poings.

— Il faut vous dire, sire, continua Amalric, que l'écuyer du duc de Brancas est un homme fin et habile. Il a deviné que Tristan n'était pas un moine, parce que Tristan, en descendant de cheval, a entr'ouvert sa robe et laissé voir des armes qu'il portait à sa ceinture ; il a bu comme quatre, tandis que le prudent prévôt vidait son verre sous la table, et il ne dormait pas plus que vous et moi lorsque le clerc a fait sa besogne.

— Ah ! ah ! fit le roi, dont l'irritation croissait.

— La besogne du clerc terminée, Tristan ne pouvait continuer son rôle d'homme tempérant, il a bu et il s'est grisé ; une fois gris, il s'est couché fort tranquille et le clerc en a fait autant.

L'arcade sourcilière du roi devenait terrible :

— Continue, mon fils, dit-il à Amalric.

— Or, reprit le vicomte, le prévôt et le clerc endormis, l'écuyer, qui n'était pas gris et qui ne dormait pas, s'est levé et a remplacé la copie par l'original ; puis, il a éveillé le clerc en le piquant de la pointe de sa dague.

— Je ferai pendre cet écuyer, murmura le roi.

— Ce serait une injustice, sire ; le chien qui mord pour se défendre n'est point coupable. Si vous aviez à faire pendre quelqu'un...

Amalric s'arrêta et regarda le barbier.

Le barbier paraissait être l'homme le plus heureux du monde.

— Voyons, dit le roi, continue, mon fils, je prends plaisir à t'écouter.

— Lorsque Votre Majesté met ses gens en campagne pour les affaires du royaume, m'a-t-on dit, elle dépense autant d'or qu'il en est besoin.

— Pâques-Dieu ! mon compère, il le faut bien, et c'est pour cela que j'ai fait compter, au grand désespoir de Cornélius, cent écus d'or à Tristan.

— Je le sais, sire. Or, Tristan s'est enquis d'un clerc, l'a trouvé, et, pour salaire de sa peine, il lui a donné trente écus d'argent, gardant pour lui, Tristan, les cent écus d'or.

— En es-tu bien sûr, mon compère ?

Et Louis XI regarda d'un œil sévère Tristan qui baisait la tête.

— C'est la pure vérité, sire. Ce qui fait que le clerc, qui était mal payé, a volé la bourse de Tristan, suivant l'avis de l'écuyer, et s'est chargé de porter la dépêche au gouverneur d'Angers, qui, sur l'ordre du seigneur Bufile, lui aura compté cent autres écus, et, qu'à cette heure, il est sur la route de Provence et a huit journées d'avance sur le compère Tristan, — lequel, pour avoir voulu jouer l'écuyer et voter le clerc, a été joué par l'un et volé par l'autre : voilà comment on sert Votre Majesté !

Le roi ne sourcilla pas, il ne leva point la tête, et il dit au prévôt avec un accent glacé :

— Rentrez en votre logis, messire Tristan, et allez y

attendre notre bon plaisir. Nous verrons si nous vous devons conserver votre emploi.

Tristan se crut un homme perdu ; il sortit en trébuchant et jetant à Amalric un regard chargé de colère et de haine.

— Il faut avouer, dit alors Olivier d'un air dégagé, que Votre Majesté place bien mal sa confiance.

— Tu trouves, compère ?

— Dame ! ce gros Tristan est un niais.

— Il a le poignet ferme, au besoin.

— Et la tête dure, sire...

— C'est vrai, mais qu'y faire ?

— Le remplacer serait œuvre pie, sire.

— Et par qui, maître Olivier ?

— Mon Dieu ! murmura le barbier avec une naïveté modeste, si Votre Majesté cherchait bien, peut-être trouverait-elle...

— Tu crois, mon compère ?

— Olivier, par exemple, dit railleusement Amalric ; d'un barbier à un bourreau la différence est peu de chose.

— Non pas, non pas, fit le roi avec vivacité ; quand Olivier aurait pris l'habitude de pendre et de décoller, il finirait par avoir des distractions fâcheuses et me couperait le col au premier jour.

Le barbier rougit et pâlit tour à tour ; il connaissait trop bien le roi pour ne pas savoir que le monarque était fort tenace en ses idées et qu'il n'en démordrait pas. Il pensa donc qu'il devait dès à présent renoncer à la majeure partie de ses espérances, mais il voulut au moins, pour sa satisfaction personnelle, achever de perdre Tristan.

— Ce qu'il y a de plus honteux dans tout cela, reprit-il, c'est que l'avarice et la cupidité de ce vieux drôle sont en grande partie la cause de cette mésaventure. S'il eut con-

venablement payé le clerc et donné cinquante pistoles au lieu de trente écus, le clerc en eût auguré que les coffres du roi de France étaient moins vides que ceux du roi René, lequel se ruine à organiser de magnifiques processions ; et tout en feignant d'exécuter les ordres de l'écuyer et de courir à Angers, il aurait tourné bride et serait revenu prévenir Tristan, qui eût rejoint l'écuyer et l'eût pendu.

— Ce raisonnement-là, dit le roi, est d'une sagesse incontestable, j'en conviens ; et Tristan est un maladroit et un cuistre.

— Ah ! fit Olivier triomphant, Votre Majesté est dans le vrai, en ce moment.

— Mais il y a un homme plus niais et plus maladroit encore que Tristan, ajouta Louis XI.

Olivier tressaillit.

— Et, demanda-t-il avec timidité, cet homme ?

— C'est moi, dit brusquement le roi.

Amalric regarda son parrain avec un fin sourire, et il se garda bien de le démentir, laissant cette besogne épineuse au barbier.

— Vous, sire ? exclama celui-ci, vraiment Votre Majesté nous la baille belle.

— Juges-en toi-même, mon compère. Si j'avais dit à Tristan : « Tu vas courir après l'écuyer, et tu t'empareras violemment de la dépêche », il se fût parfaitement acquitté de la chose ; mais au lieu de cela, j'ai donné à Tristan une véritable mission diplomatique, une mission qui exigeait toute la souplesse et toute la ruse dont tu es capable, toi, Olivier. Il l'a fort mal remplie, et c'était tout simple. La faute en est à moi et non à un autre.

— Cependant... objecta le barbier.

— Cependant, interrompit Louis XI, je suis avant tout, et quoi qu'on en ait dit, un monarque juste. Si demain je

t'envoyais sur un champ de bataille, toi qui es le plus fieffé poltron de mon royaume, et que tu y tournasses le dos à l'ennemi, je serais parfaitement inique en te supprimant ton emploi de barbier. Il faut punir les gens par où ils ont péché, et je ne puis pas révoquer Tristan de ses fonctions de prévôt, parce qu'il a été mauvais diplomate.

— Le roi, mon parrain, dit alors Amalric, qui jusque-là avait gardé un majestueux silence, est, Pâques-Dieu ! un homme de bon sens, il faut en convenir.

Le roi se prit à sourire ; puis il ajouta, en se tournant de nouveau vers Olivier :

— Il ne faut jamais refuser à un vaincu l'occasion de prendre honnêtement sa revanche. Nous allons donner à Tristan une bonne et belle besogne concernant cet écuyer ventru et paillard, et dans laquelle plus ne sera besoin de diplomatie.

— Pardon, sire, interrompit respectueusement Amalric, vous plairait-il, avant de décider du sort du seigneur Bufile, de m'écouter et savoir comment j'ai appris tout ce que je vous racontais tout à l'heure ?

— Ah ! c'est juste ; mais cela n'empêche pas que je fasse venir Tristan ?

— Mais si, puisque je dois être seul avec vous.

— Soit. Va-t'en, Olivier. Tu m'enverras Tristan dans dix minutes.

Le barbier sortit. Il était honteux et de mauvaise humeur comme ce renard pris par une poule, dont parle le fabuliste.

— Ah çà, mon compère, dit alors Louis XI, comment sais-tu toutes les belles choses dont tu me parlais tout à l'heure ?

— Grâce aux conseils de Votre Majesté, sire.

— Comment cela ?

— Ne m'avez-vous pas engagé à aimer la duchesse ?

— Certes oui, et tu as profité de mes avis, Pâques-Dieu ! car il paraît que tu perds la tête.

— Votre Majesté se trompe. Quand on a l'honneur d'être son filleul, on est tenu d'avoir de l'esprit.

— C'est juste, et tu en as beaucoup, parole d'honneur.

— Or, sire, un homme d'esprit ne perd jamais la tête, en amour. L'homme qui aime sans esprit est perdu d'avance, il ne sera jamais aimé.

— Ce raisonnement est plein de sagesse. Mais...

— Or donc, sire, puisque j'aimais la duchesse, il était convenable qu'elle l'apprit. Le moyen le plus simple était de le lui dire moi-même. Mais ce moyen présentait, dans son exécution, quelques difficultés. Le duc est d'autant plus jaloux qu'il est chauve, laid et vieux ; par conséquent, il circonviend sa femme et ne laisse point arriver jusqu'à elle fort aisément un pauvre diable tel que moi, qui ai vingt-cinq ans à peine et qui suis assez bien tourné, dit-on, pour ressembler à Votre Majesté.

— Fat ! murmura le roi.

— J'ai donc escaladé la fenêtre de la duchesse, et je suis entré chez elle tandis que le duc dormait.

— Et... t'a-t-elle bien reçu ?

— Votre Majesté, répondit gravement Amalric, ne voudrait pas me faire manquer au premier des devoirs de la galanterie, la discrétion.

— C'est juste... garde ton secret.

— Tandis que je sortais de chez la duchesse, reprit Amalric, l'écuyer Bufile, qui arrivait au grand galop, entra chez le duc. J'ai soupçonné quelque grave mystère, et les soucis de la politique remplaçant aussitôt chez moi les préoccupations de l'amour, j'ai voulu le pénétrer.

Alors le vicomte raconta point à point tout ce qu'il

avait vu et écouté. Le roi s'extasia sur la sagacité de son élève ; cependant il en revint à son idée première.

— Il faudra que cet écuyer soit pendu.

— Votre Majesté aurait grand tort, répliqua Amalric, et ce serait là une condamnation inutile et surtout injuste. L'écuyer est au duc, il le sert... C'est raisonnable et bien. Si Votre Majesté devait faire pendre quelqu'un ce serait...

— Le duc de Brancas peut-être, ricana Louis XI, et tu t'accommoderais fort de cette exécution, je gage ?

— Nullement, sire : ce serait le duc de Bourgogne qui a écrit la lettre.

— Ceci est plein de sens, murmura Louis XI, mais la chose est difficile et il faut laisser cette besogne à mes amis les Suisses ou à notre cousin René de Lorraine.

— Sire, dit Amalric avec l'accent grave et lent qui convient à un diplomate, Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'initier aux secrets de la politique ; j'en ai profité quelque peu, et je lui vais soumettre une idée qui m'est venue et que, peut-être, elle goûtera.

— Parle, mon fils, voyons cette idée.

— Votre Majesté n'ignore pas qu'entre deux parties contractantes le contrat demeure nul, si au lieu de deux signatures il n'est revêtu que de l'une d'elles.

— C'est tout naturel.

— Or, entre le roi René de Provence et le duc Charles de Bourgogne, il a été conclu un traité en double. En échange de l'acte d'adoption, le duc a écrit une promesse d'entrer en France avec cent mille hommes. Mais la promesse du duc arrivera seule à sa destination, puisque l'acte d'adoption est en nos mains.

— Tiens, dit le roi, ce raisonnement est ingénieux.

— Le duc Charles réclamera, — il est soupçonneux, il le fera en termes hautains et durs, — cet acte d'adoption qui ne lui est point parvenu ; — le roi René qui a toute

confiance en son ambassadeur, se refusera d'abord à croire que cette pièce est égarée, peut-être s'imaginera-t-il, — les vieillards sont aisément inquiets, — que le duc lui tend quelque piège, — plusieurs pourparlers seront échangés, pendant lesquels le duc n'aura garde d'entrer en France ; plusieurs semaines s'écouleront, nous gagnerons du temps, et ce temps permettra aux Suisses d'occuper le duc et de lui tailler force besogne. Qui sait même si le roi René et le duc, se méfiaut l'un de l'autre, ne se brouilleront pas ?

Louis XI avait écouté Amalric avec l'attention soutenue d'un homme qui voit une question, longtemps étudiée et soigneusement approfondie, se dessiner sous un jour nouveau, ses lèvres s'arcquèrent plusieurs fois pour dessiner un sourire approbateur, et enfin il dit à son filleul :

— Ce que tu me dis là est tellement sage, mon compère, que non-seulement l'écuyer ne sera point pendu, mais que le duc de Brancas s'en ira paisiblement à Dijon, et que je chargerai, toi, le vicomte de Lourmarin, puisque tu comprends si merveilleusement les choses, de mener à bien cette affaire, que tu as, Pâques-Dieu ! si ingénieusement commencée. Je te nomme ambassadeur auprès de mon cousin Charles...

Amalric n'eut pas le temps de remercier ; on annonça l'écuyer du duc de Brancas, qui apportait un message de son maître.

— Il a quelque aplomb, cet écuyer..., murmura le vicomte.

— Chut ! dit le roi. Passe par cette porte, et va prévenir Tristan que je lui rends mon amitié, à la condition qu'il ne chagrine pas ce pauvre diable.

Amalric sortit d'un côté et le seigneur Bufile entra de l'autre, de façon qu'ils ne se rencontrèrent point.

XVIII

Amalric console Tristan, Tristan abjure sa haine contre Bufile, et le roi songe à se faire un ami de l'écuyer napolitain. — Le duc de Brancas prend congé, et messire Philippe de Commines commence à craindre que sa manie d'écrire l'histoire à sa manière ne lui vienne à jouer un vilain tour.

En sortant de chez le roi, Amalric se dirigea vers le logis du grand prévôt, où, inévitablement, celui-ci s'était enfermé pour dévorer sa rage et sa honte.

De tous les favoris du roi, Tristan était le plus redouté, par conséquent le plus haï. Il était bien certain qu'au jour de sa disgrâce il n'entendrait aucune voix le plaindre, et ne verrait aucune main chercher la sienne.

Un seul homme peut-être avait quelque indulgence pour Tristan, c'était maître Cornélius, l'argentier du roi. Mais cette indulgence, qui dégénérait même parfois en accès de tendresse, avait un but intéressé et reposait chez le vieillard sur une douce espérance : il pensait qu'un jour ou l'autre le médecin Coyctier, pour qui il éprouvait une aversion profonde, passerait par les mains du redoutable prévôt.

Amalric heurta donc à la porte de Tristan et le trouva étendu sur son lit, le visage empourpré, les lèvres crispées et dans un accès d'abattement et de prostration facile à comprendre, si l'on songe qu'il tenait tout du roi, et que la faveur du roi perdue, lui devant qui tout le monde tremblait, en serait réduit à trembler devant tout le monde.

A la vue du vicomte, il éprouva un mouvement de fureur que la crainte remplaça tout aussitôt. C'était à Amalric qu'il était redevable de sa disgrâce, mais il le devait craindre autant qu'il le haïssait, et il comprima sa colère.

— Messire Tristan, dit Amalric d'un ton enjoué, à l'expression de votre vilain visage je devine toute la haine que vous ressentez pour moi...

Tristan ne répondit pas.

— Vous avez tort, mon cher sire, car si je fais étourdiment le mal, je le sais réparer.

Le grand prévôt releva la tête et regarda le vicomte avec surprise.

— Mon Dieu ! oui, et si j'ai ébranlé votre faveur et laissé d'abord à Olivier quelque espoir de vous succéder, je vous ai si bien restauré dans l'esprit du roi...

Tristan fit un geste d'étonnement profond.

— Le roi vous rend son amitié.

— Ah ! s'écria Tristan, qui devint tout pâle d'émotion, dites-vous vrai, monseigneur ?

— Très-vrai, grâce à moi.

— A vous !

— Oui, certes, grâce à moi, vous demeurerez grand prévôt. Je ne vous ai prouvé devant le roi que vous aviez été étourdi et que l'écuyer vous avait dupé que parce que je me promettais de lui démontrer ensuite que ce qui était arrivé aurait d'excellents résultats, loin d'en avoir de fâcheux.

— En vérité ! exclama Tristan.

— Parole d'honneur ! ainsi, vous auriez tort de m'en vouloir.

— Ah ! monseigneur, pouvez-vous penser ?...

— Le roi vous aime comme par le passé... et moi aussi, ajouta Amalric avec un sourire.

— C'est égal, murmura Tristan, cet endiablé Napolitain me le paiera.

— Voilà précisément une espérance à laquelle il faut renoncer. Le roi ne veut pas que l'écuyer soit inquiet, et ni moi non plus.

— Mais.... pourquoi ?

— Mystères politiques ! répondit Amalric avec importance. Maintenant puisque je vous ai rendu l'amitié de Sa Majesté, il me semble que vous me devez bien une simple complaisance ?

— Ah ! monseigneur, je suis tout à votre service, disposez de moi comme vous l'entendrez.

— Soyez donc assez aimable pour m'accompagner, et lorsque vous vous trouverez en présence du seigneur Bufile qui à cette heure est chez le roi, souriez-lui, serrez sa main et traitez-le avec amitié. Le roi le veut !

Tristan se leva et suivit Amalric.

Pendant que le vicomte faisait sa paix avec Tristan, le seigneur Bufile, bien persuadé du reste que le redoutable prévôt était encore loin de Paris, et s'arrêtait complaisamment chez tous les cabaretiers de la route, le seigneur Bufile, disons-nous, entra chez le roi avec cette assurance méridionale qui le caractérisait.

Louis XI l'enveloppa de ce regard clair et perçant, qui se trompait si rarement sur les hommes, et il ne put s'empêcher de penser :

— Voilà, certes, un gaillard intelligent que j'aimerais fort avoir à mon service.

— Sire, dit l'écuyer, soutenant le regard du roi avec aplomb, le duc de Brancas, mon maître, sollicite humblement la faveur de prendre congé de Votre Majesté.

— Ah ! le duc nous quitte déjà ?

— J'ai la douleur de l'annoncer à Votre Majesté.

— Serait-il mécontent de notre accueil, seigneur écuyer ?

— Le duc emportera de Votre Majesté le plus gracieux et le meilleur souvenir, sire. Mais il a appris que le duc de Bourgogne s'apprêtait à rentrer en campagne contre les Suisses, et il le voudrait rencontrer à Dijon avant son départ.

— Eh bien ! dit le roi, puisque votre maître nous veut quitter, témoignez-lui toute notre affliction de ce brusque départ, et dites-lui que nous serons heureux de le recevoir ce matin même vers onze heures.

L'écuyer s'inclina et fit un pas de retraite.

— Comment vous nommez-vous ? demanda Louis XI, le retenant par un geste.

— Bufile, sire, pour vous servir.

— Vous êtes Italien ?

— Oui, sire, je suis né à Naples.

— Eh bien, dit le roi, que pensez-vous de mon service, seigneur Bufile ?

— Je pense, sire, qu'heureux est celui qui se dévoue à Votre Majesté.

— Si je vous offrais ce bonheur ?

Bufile tressaillit et regarda Louis XI avec inquiétude.

— Figurez-vous, dit naïvement le roi, que je me suis mis en tête d'apprendre, à mon âge, votre belle langue italienne, et je ne vous cache pas que j'aurais grand désir de vous avoir à moi.

— Sire, répondit respectueusement le rusé Napolitain, Dieu m'est témoin que Votre Majesté me fait le plus grand honneur que j'aie jamais pu rêver, mais je suis au duc de Brancas depuis vingt-cinq ans, et je serais ingrat si j'abandonnais son service.

— Il est fidèle, pensa Louis XI.

— Mais croyez bien, sire, reprit Bufile, que si mon maître, que Dieu garde ! venait à trépasser, je viendrais supplier à deux genoux Votre Majesté de se souvenir de l'offre qu'elle me fait en ce moment.

En parlant ainsi, Bufile se disait :

— Voilà qui n'engage à rien. Mon maître vivra toujours plus longtemps que ce roi cacochyme et hypocondre.

— Vous parlez bien, seigneur écuyer, dit le roi, et vous me plaisez fort. Continuez à bien servir votre maître, et prenez ceci pour l'amour de moi.

Le roi prit à son doigt une bague enrichie de pierres fines et d'une valeur considérable, et il la tendit à l'écuyer qu'il congédia d'un sourire.

Le seigneur Bufile prit la bague, s'inclina jusqu'à terre et sortit triomphant.

— Il faudra que j'aie cet homme ! murmura le roi... il me servirait mieux que tous les bédouins qui m'entourent.

L'assurance du seigneur Bufile et la confiance qu'il avait en son mérite personnel furent de courte durée, car dans l'antichambre il se trouva face à face avec le sire Tristan-l'Ermitte, qui causait familièrement au milieu d'un groupe de soldats écossais en compagnie du vicomte Amalric.

— Hé ! s'écria joyeusement le prévôt, c'est ce cher seigneur don Bufile, si je ne me trompe ?

L'écuyer était devenu verdâtre, et un frisson lui parcourait les veines. Il balbutia quelques mots à peine.

— Mon amphitryon, poursuivit Tristan, l'homme du monde qui sait commander le souper le plus fin.

— Vous êtes mille fois trop bon, murmura Bufile éperdu.

— Et votre voleur, l'avez-vous retrouvé, cher seigneur ?

— Hélas, non ! soupira l'écuyer, plus mort que vif.

— Ah! si je le tenais! grommela Tristan.

Et il secoua vigoureusement la main de Bufile.

— Mais, pardon, ajouta-t-il, il faut que je vous quitte, le roi m'attend. Au revoir... à bientôt!

— A bientôt, balbutia l'écuyer, qui crut voir dans ce dernier mot de Tristan l'affirmation que sa potence était prête et sa corde toute filée.

— Seigneur Bufile, lui dit alors Amalric, tandis que Tristan lui disait amicalement adieu de la main, vous plairait-il accepter ma conduite jusqu'à la poterne où vous avez laissé votre cheval? j'aurais quelques mots à vous dire...

La terreur de l'écuyer s'accrut à ces paroles d'Amalric.

— Je suis à vos ordres, messire, fit-il d'une voix étranglée.

Le vicomte lui prit familièrement le bras et lui dit à mi-voix en l'entraînant :

— Que pensez-vous de notre ami Tristan?

— Tristan! balbutia l'écuyer dont les dents claquèrent.

— Vous lui avez joué un fort vilain tour, cher seigneur.

— Moi?

— Chut! je sais à peu près tout. Or, je vous jure que si Tristan était rancunier... s'il disait un mot...

Bufile eut le vertige.

— Vous seriez pendu haut et court avant qu'il fût nuit.

L'écuyer s'appuya chancelant sur le bras d'Amalric, ainsi qu'un homme qui va tomber en syncope.

— Mais n'ayez crainte, reprit confidentiellement Amalric; Tristan n'est pas rancunier et il ne soufflera mot.

Bufile regarda le vicomte avec angoisse.

— Au lieu d'être pendu, vous pourrez gagner au petit pas de votre monture et sans vous presser, la cour de notre cher cousin le duc de Bourgogne.



— Dites-vous vrai ? murmura l'écuyer qui se sentait brusquement renaître à la vie.

— Foi de gentilhomme ! répondit Amalric.

— Ah ! seigneur, à qui témoigner ma reconnaissance ?

— Peut-on y compter, seigneur écuyer ?

— *Per Bacco !* s'écria Bufile, j'appartiens à la vie à la mort à celui qui a pu adoucir le ressentiment de Tristan.

— C'est moi, dit le vicomte avec calme.

— Vous, messire ?

— Oui, parce que, peut-être, aurai-je besoin de vous un jour.

— Eh bien ! vous me trouverez, foi de Bufile !

Le vicomte ouvrit la poterne au seuil de laquelle le Napolitain avait attaché son cheval.

— Nous verrons, lui dit-il, si vous vous souvenez de vos promesses. Bon voyage !

Bufile lui serra la main avec émotion.

— Vous êtes un brave jeune homme, lui dit-il en sautant en selle.

— Bon voyage ! répéta Amalric en fermant la poterne.

Et lorsqu'il fut seul, le vicomte se dit en remontant chez le roi :

— J'ai fait d'une pierre trois coups ; me voilà fort bien avec trois hommes qui se détestent cordialement entre eux : Olivier, à qui j'ai procuré quelques instants de plaisir, en humiliant Tristan, Tristan dont j'ai rétabli le crédit, et le seigneur Bufile dont je sauve la peau, et qui pourra fort bien, par la suite, servir mes amours. Je suis décidément le fils de mon père, j'ai de hautes facultés politiques, et je sais me ménager des amis un peu partout.

Ces réflexions faites, Amalric entra chez le roi, qui s'était remis à travailler et écrivait confidentiellement à ses amis les Suisses, auxquels son cousin Charles allait tailler besogne sous peu de jours.

— Sire, lui dit Amalric, Votre Majesté m'a affirmé tout à l'heure qu'elle allait me nommer ambassadeur auprès du duc de Bourgogne.

— Et je te le répète, mon compère.

— Partirai-je aujourd'hui même ?

— Non pas, mais dans deux jours.

— Pourquoi pas aujourd'hui ?

— Parce que je ne veux pas nuire à ton amour, Pâques-Dieu ! et que si je disais au duc de Brancas : « Mon filleul Amalric vous accompagne, » le duc deviendrait jaloux aussitôt, ce qui retarderait fort tes affaires.

— Comme Votre Majesté a de l'esprit ! murmura Amalric persuadé de la sagesse de ces paroles du roi.

— On le dit, fit naïvement Louis XI.

— Le duc et la duchesse partiront seuls ainsi ?

— Accompagnés de ton ami Raoul, que je vais donner à la duchesse pour lui servir de page.

— Ah ! ceci est une singulière idée.

— J'ai deux bonnes raisons pour cela.

— Votre Majesté en a toujours en toutes choses.

— Flatteur ! La première, c'est que Raoul portera avec lui une lettre que j'écris en ce moment pour mes amis les Suisses. Grâce à son titre de page de la duchesse, il entrera facilement en Bourgogne, puis il trouvera bien une occasion de passer en Suisse, un soir de brouillard ou par une nuit sombre, et il sera facile d'affirmer qu'il a été fait prisonnier.

— L'idée est merveilleuse !

— Ma seconde raison pour agir ainsi vaut mieux encore, peut-être, que la première.

— C'est difficile, sire.

— Vois toi-même. Raoul est un joli garçon, bien tourné, le duc en sera jaloux avant deux jours, et s'il est jaloux de lui, il ne le sera point de toi.

— Votre Majesté pense à tout, c'est prodigieux !

— Par conséquent, mon compère, il est inutile de te vanter, aujourd'hui du moins, de ta qualité de futur ambassadeur.

— Soyez tranquille, sire, répondit Amalric.

— Donc, prends tes mesures, prépare ton départ, tu te mettras en route après-demain et, en attendant, envoie-moi Raoul, je lui veux confier sa mission.

Amalric alla prévenir Raoul, et puis il se souvint qu'il avait donné rendez-vous à Périnette pour le jour même vers deux heures de relevée et il songea qu'à deux heures le duc et la duchesse seraient certainement partis et qu'il n'était pas très-certain que la bachelière, n'ayant pas reçu de nouvelles instructions, les voulût accompagner.

Il se souvint heureusement que tous les matins avant le lever de la duchesse, Périnette s'esquivaient de l'hôtel de Mazenod et allait tendre ses deux joues à Scipio, qui, lui aussi, quittait le palais des Tournelles, où il était installé depuis une semaine, pour aller recevoir sa jolie maîtresse dans son ancien logis d'étudiant.

Amalric demanda donc un cheval et se dirigea au galop vers la maison de la place Sainte-Geneviève, où il trouva Scipio et auprès de lui Périnette qui fondait en larmes et s'écriait qu'elle ne voulait point accompagner la duchesse en Bourgogne.

— Ma fille, lui dit le vicomte, tu es parfaitement libre de rester ici, mais je te préviens que tu renonceras par là même à voir Scipio.

— Et comment cela ? demanda-t-elle avec vivacité.

— Parce que Scipio ira en Bourgogne.

— Lui ?

— Sans doute. Il est mon écuyer, il m'accompagne ; or, moi, je vais en Bourgogne.

— Avec la duchesse ?

— Non, après elle. Je pars dans deux jours.

— Mais...

— Lorsque les femmes veulent trop savoir, elles n'apprennent absolument rien, murmura sentencieusement Amalric. Tout ce que je puis te promettre, c'est que, dans deux jours, Scipio et moi serons en route pour te rejoindre. Vois et réfléchis.

— C'est bien, dit Périnette, je partirai.

A onze heures précises, le duc et sa suite s'arrêtèrent à la porte sud du palais des Tournelles.

Le duc venait prendre congé du roi. Il trouva au bas du grand escalier le vicomte Amalric de Lourmarin, qui attendait la duchesse pour lui offrir sa main, comme c'était son droit de chevalier servant.

Louis XI, comme au jour où, pour la première fois, il avait reçu l'ambassadeur provençal, avait quitté son oratoire pour la salle du trône, et, comme la première fois, il s'était entouré de ses gentilshommes, et avait relégué au second plan ses favoris ordinaires, Olivier, Coyctier et Tristan.

L'audience était moins solennelle, à vrai dire, mais elle sentait néanmoins sa maison de France, et on devinait sous Louis XI le bourgeois et le simple, l'aïeul de François I^{er} le chevalier et le magnifique.

— Cher duc, dit le roi, répondant d'un geste amical au salut respectueux de M. de Brancas, nous avons le cœur marri de vous voir partir aussi vite, mais nous comprenons à merveille que des devoirs impérieux vous forcent à quitter notre cour. Un ambassadeur appartient à son roi, et il ne lui faut jamais imputer à tort d'obéir aux ordres qu'il en reçoit; d'autant plus, ajouta Louis XI avec ce fin sourire qui causait toujours une secrète appréhen-

sion à ses ennemis, d'autant plus que vous entraîner à mal faire serait nous porter tort à nous-même, en nous privant, pour la suite, d'un bon et fidèle serviteur tel que vous ; — car, vous ne l'ignorez pas, cher duc, nous sommes l'héritier direct, légitime, incontestable de notre cher oncle d'Anjou, — et le royaume de Provence nous échoira un jour en hoirie avec son parlement et ses tenanciers.

Le duc s'inclina sans mot dire.

— Allez donc, mon cher sire, continua le roi, et assurez notre cousin Charles de notre vive et bonne amitié, bien qu'il ait souvent cherché à nous faire de la peine et à nous chagriner dans les affaires de notre royaume.

Le duc s'inclina encore non moins silencieusement.

— Dites-lui même, mon cher duc, que, pour aplanir toutes les difficultés passées et à venir, nous avons l'intention de lui envoyer un ambassadeur, et que nous allons chercher parmi nos féaux un gentilhomme qui soit digne de nous représenter à sa cour aussi bien que le roi de Provence y sera représenté lui-même.

Et le roi eut un gracieux sourire à l'adresse du duc.

— Le malheur est, reprit-il, que nous aurons quelque peine à faire cette trouvaille, nous comptons à notre cour de fort bons gentilshommes, sans doute, mais aucun peut-être ne vous égale en mérite.

— Notre Majesté me comble et s'exagère mon peu de valeur, interrompit modestement le duc.

— Nullement, cher sire, et vous allez nous laisser vous donner une preuve de notre estime. Raoul ?

Le page vint se placer devant le fauteuil du roi.

— Madame, dit alors Louis XI à la duchesse, permettez-moi de vous offrir un de mes pages. C'est un joli garçon, il est de bonne et noble race, il vous servira avec amour et respect.

La duchesse remercia le roi d'un de ces beaux sourires

qui illuminaient si bien son noble visage, et le roi se levant annonça ainsi à ses illustres visiteurs que l'audience était terminée.

Dix minutes après, le duc et la duchesse, escortés par Raoul et un peloton d'Écossais, quittaient le palais des Tournelles et prenaient la route de Dijon.

Amalric avait tenu l'étrier à Isaure.

— Adieu, lui dit-elle tout bas, adieu !

— Non, répondit-il, non pas adieu, mais au revoir !

Elle tressaillit et rougit.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, mon Dieu !

— Ah ! pensa Amalric, dont le cœur battait à rompre, je n'en saurais douter, maintenant, elle m'aime.

Et il rentra au palais, se disant que les quelques jours qu'il allait passer loin de la duchesse auraient pour lui la durée d'un siècle.

Il retourna auprès du roi et le trouva en tête à tête avec messire Philippe de Commines, son premier ministre et son historien.

— Mon cher comte, disait le roi, j'ai trop besoin de vos services ici pour vous éloigner de ma personne en vous confiant le poste d'ambassadeur.

— Mais, sire, objectait Commines, je regarde vainement autour de vous.

— Et vous n'y trouvez pas un gentilhomme de marque, voulez-vous dire ?

Le comte fit un signe de tête affirmatif.

— Bah ! je suis un roi original, quand je n'ai pas de gentilshommes, j'en fais.

— Votre Majesté oublie que pas plus que Dieu elle n'a ce pouvoir et ne peut faire que des nobles.

— Oui et non, comte. Si je ne puis faire un gentilhomme d'un vilain que j'anoblirai, je puis en donner le titre à celui qui déjà est de race.

— Je ne connais pas un seul homme qui se trouve dans ce singulier cas, sire.

— Moi, j'en connais un.

— En vérité ?

— Tenez, dit tout bas Louis XI, le voilà.

Et il montra d'un geste Amalric qui entrait.

Le comte tressaillit et devint pâle.

— Il est bien jeune, dit-il, pour faire un ambassadeur.

— Tant mieux, mon cher comte ; car au moins il n'aura pas été, comme vous, l'ami et le confident du duc de Bourgogne, lequel, vous le savez, est mon plus mortel ennemi.

Commines pâlit davantage encore.

— Voyez-vous, mon cher comte, poursuivit le roi avec bonhomie, je suis un pauvre diable de roi qui pressure son peuple le moins possible, et qui ne peut pas entretenir à la cour de ses voisins, comme mon cousin Charles, des espions de haute race et des écrivailleurs de grand style, lesquels se promettent bien de faire passer noirci et défiguré à la postérité, le souverain qui les héberge...

A ce dernier mot Louis XI se mit à rire et Commines devint verdâtre.

— Mais, cher comte, ajouta le roi, le jeu de ces écrivailleurs serait fort dangereux si jamais...

— Si jamais ? demanda le futur historien du roi de France essayant de se raidir contre l'émotion et l'angoisse.

— S'ils me devenaient inutiles, acheva Louis XI, dont l'œil étincela d'un fauve éclair.

XIX

Du danger qu'il y a de battre la campagne, la nuit, sous les croisées de la femme qu'on aime, surtout lorsqu'on ne croit pas aux revenants.

Le surlendemain, au point du jour, le vicomte Amalric de Lourmarin, filleul du roi de France et son ambassadeur auprès du duc Charles de Bourgogne, se présenta tout botté et éperonné à la porte de l'oratoire pour y recevoir de Sa Majesté ses dernières instructions.

Louis XI était de méchante humeur, il gourmandait d'importance maître Coyctier, son médecin, lequel Coyctier, disait-il, loin de soigner sa santé chancelante, était bien certainement vendu au duc de Bourgogne, puisque lui, le roi de France, crachait le sang au lieu de se bien porter.

Coyctier se défendait de son mieux, lorsque maître Cornélius, qui ne dormait ni nuit ni jour, et se couchait tout habillé, d'ordinaire, montra sa face osseuse et son museau de fouine par la porte entre-bâillée.

— Ah ! s'écria Louis XI en l'apercevant, tu viens fort à propos, mon compère, toi qui ne crois pas à la médecine.

— Non certes, sire, je n'y crois pas.

Coyctier haussa les épaules.

— Dans mon pays, sire, dans les Flandres, il n'y a pas un seul médecin : aussi tout le monde y vit vieux.

— Tu crois donc que si je congédiais Coyctier ?...

— Votre Majesté se porterait à merveille et dépasserait la centaine.

— Il faudra que j'en essaie, murmura Louis XI, tandis que le médecin frissonnait et que le visage parcheminé de Cornélius exprimait une béate satisfaction.

— Il n'y a que les gens qui se portent bien, sire, qui ont besoin de médecins, attendu que trop de santé nuit parfois.

— Tu es aigre, Cornélius.

— Mais non, sire, c'est là ma manière de voir.

Coyctier montra le poing à Cornélius.

— Tenez, dit celui-ci, je propose une gageure à Votre Majesté.

— Voyons la gageure ?

— Que Votre Majesté essaie de congédier Coyctier, elle sera alerte, bien portante, de belle humeur avant huit jours.

Nous ne savons ce que Louis XI eût répondu si, en ce moment, Amalric ne fût entré.

— Allons, s'écria le roi, cessez de vous disputer un os, mes braves chiens. Toi Coyctier, va-t'en rêver aux moyens de me guérir, et toi Cornélius, va-t'en me quérir dans tes coffres mille pistoles pour mon bien-aimé filleul le vicomte de Lourmarin, qui va faire un long voyage pour le bien de notre royaume.

— Mille pistoles ! exclama Cornélius qui oublia sa haine pour Coyctier à cet ordre foudroyant, Votre Majesté aurait peine à les trouver dans la France tout entière.

— Tu n'auras que plus de mérite à me les apporter tout de suite, mon compère, répliqua froidement le roi.

— Mais je ne les ai pas, sire, j'en atteste le dieu d'Israël.

— Eh bien ! le dieu d'Israël fera un miracle. Va toujours.

— Allons, bonhomme, dit Coyctier, qui voulait prendre

sa revanche, venez avec moi ; si nous ne pouvons saigner votre coffre, je vous saignerai vous-même. Je redoute pour vous une congestion cérébrale ; vous n'êtes pas dans votre bon sens.

Le roi demeura seul avec Amalric.

— Mon cher enfant, lui dit-il, tu vas me quitter pour longtemps, peut-être. Je t'ai donné hier mes instructions. Tu sais ce que tu vas faire à la cour du duc : empêcher par tous les moyens que mon oncle, le roi de Provence, adopte mon cousin de Bourgogne. Suis pas à pas le duc et messire de Brancas, veille sans cesse, et si le duc entre en campagne, ne le quitte point.

— Mais, sire, les Suisses sont vos alliés secrets.

— Oui, certes.

— Et si j'accompagne le duc dans son expédition, il me faudra tirer l'épée contre eux.

— Bah ! dit Louis XI, le beau malheur, quand tu aurais occis une douzaine de ces paysans, si la chose est nécessaire pour le bien du royaume !

— Ainsi Votre Majesté m'autorise à me battre ?

— Parfaitement.

— Ceci me va à merveille ! murmura le vicomte ; il faut bien qu'aux yeux de la duchesse je gagne mes éperons de chevalier.

— Tu sais, reprit le roi, que je veux que tu mènes un train convenable à la cour du duc : ainsi ne ménage pas l'or de France puisque tu le dépenseras pour le service du royaume. Quant tu n'en auras plus, tu m'écriras, Cornélius est là pour en cracher. Quoi qu'en dise le vieux drôle, nous avons des finances, Dieu merci ! En outre, il te faut une escorte, une escorte qui te soit à la fois honneur et protection. Je t'ai choisi douze gardes écossais vaillants et fidèles, ils se feront tuer pour toi jusqu'au dernier avant que malheur ne t'arrive.

Cornélius revint. Il portait un sac d'or et il le tendit au roi en blémissant.

— Compère, dit Louis XI, tu t'arrangeras de façon à en expédier un pareil tous les trois mois à notre bien-aimé filleul, qui s'en va nous représenter à la cour de Bourgogne.

Cornélius voulut se lamenter de nouveau ; le roi lui indiqua la porte d'un geste.

Sur le seuil, le vieux juif rencontra Olivier qui portait un assez volumineux paquet qu'il vint placer devant Amalric :

— Tenez, messire, lui dit-il, tous les drapiers et les couseurs d'habits ont passé les nuits dernières à vous confectionner une garde-robe convenable. Votre seigneurie, j'ose l'espérer, sera contente.

— Allons, dit le roi, à cheval, mon jeune coq ; huit heures sonnent à Notre-Dame. Prends ces hardes, Olivier, et fais-les serrer par les gens du vicomte, à qui je veux tenir l'étrier, Pâques-Dieu !

Le roi descendit, appuyé sur l'épaule d'Amalric, dans la cour du palais, où déjà Scipio et les douze gardes écossais étaient à cheval.

Une magnifique jument espagnole, richement caparaçonnée, piaffait d'impatience aux mains d'un page. C'était la monture destinée à l'ambassadeur.

Deux mules, conduites par des valets et chargées de la garde-robe du vicomte et de ses équipements de campagne, devaient suivre le cortège.

Le roi, ainsi qu'il l'avait dit, voulut tenir l'étrier à son filleul, après quoi il l'embrassa tendrement sur les deux joues, puis, sur un signe de lui, le cortège se mit en marche et sortit du palais, Amalric en tête.

La première journée du voyage d'Amalric fut magnifique.

Décembre avait fait place à janvier, ce mois d'hiver qui parfois étale tout le luxe odorant d'une journée printanière ; le ciel était pur et tout inondé des rayons du soleil ; les passereaux chantaient au bord des haies, les routes étaient sèches et résonnaient sous le sabot des chevaux.

Le jeune vicomte respirait le grand air avec une volupté sans égale ; il cheminait en tête de sa petite escorte sans songer à presser le pas de sa monture, et il s'abandonnait tout entier à cette rêverie vague et charmante qu'inspirent de concert les senteurs des champs et les doux souvenirs d'amour.

La journée s'écoula ; et pendant cette journée Amalric fut silencieux, au grand désespoir de son écuyer qui eût fort souhaité abréger les longueurs de la route en bavardant comme une pie.

Vers le soir, les voyageurs atteignirent Fontainebleau, où ils s'arrêtèrent pour la couchée.

Le lendemain ils gagnèrent, en éperonnant un peu leurs chevaux, la petite ville de Sens en Bourgogne.

Là, ils apprirent que le duc de Brancas s'était arrêté l'avant-veille dans la même auberge, et Amalric aperçut gravé sur le mur de la salle à manger, avec la pointe d'un couteau, le nom de Raoul.

Le jour suivant, le vicomte coucha à Tonnerre, et le jour d'ensuite à Montbars.

Là, tandis qu'il était à table en compagnie de Scipio, lequel commençait à revenir, en goûtant les crûs de Bourgogne, sur son enthousiasme pour le vin d'Argenteuil, l'hôte l'aborda mystérieusement et lui dit :

— Seriez-vous pas, messire, le vicomte de Lourmarin, le filleul du roi de France ?

— Pardieu, oui ! répondit Amalric.

— Alors vous connaissez un jeune gentilhomme du nom de Raoul d'Alzay ?

— Certainement.

— Ce gentilhomme a passé ici il y a deux jours, en compagnie de gens de qualité que je ne connais pas.

— Je les connais, moi. Eh bien ?

— Eh bien ! messire, il m'a dit en partant : « Il est possible que vous logiez, dans deux ou trois jours, un gentilhomme de marque, qu'on appelle le vicomte de Lourmarin, et qui est le filleul du roi de France ; vous lui ferez mes compliments et lui direz qu'il trouvera de mes nouvelles et des nouvelles de ceux qui l'intéressent à la dernière hôtellerie qu'il rencontrera avant d'arriver à Dijon. »

— Oh ! oh ! pensa Amalric, que signifie cette singulière correspondance ? Raoul aurait-il déjà reçu des confidences ?...

Le lendemain, un peu avant la nuit, le vicomte s'arrêta à la porte d'une hôtellerie, qui portait pour enseigne : *Aux vendanges de la Côte dorée.*

— Voilà, se disait-il, le lieu, où, si je ne me trompe, j'aurai des nouvelles de mon ami Raoul.

Et sans quitter la selle il appela l'hôte.

— Hé ! l'ami ?

— Plaît-il, messire ?

— Votre auberge est-elle la dernière qu'on trouve d'ici à Dijon ?

— Oui, messire.

— Très-bien. Je me nomme le vicomte de Lourmarin.

— Alors, dit l'hôte, j'ai un message pour votre seigneurie.

Et il remit à Amalric un pli que celui-ci décacheta, et dont voici la teneur :

« Mon cher vicomte,

» Il serait vraiment bien fâcheux que vous arriviez à Dijon sans que je vous prévienne de ce qui nous advient,

à vous et à moi. Comme j'en avais déjà vent, j'ai pu vous prévenir à moitié dès Montbars ; et ma lettre va vous donner d'amples détails.

» Figurez-vous donc, mon cher ami, qu'au lieu de demeurer auprès de la duchesse, ainsi que c'était l'intention du roi lorsqu'il m'a fait son page, j'accompagne le duc en Suisse, tandis que la duchesse demeure à Dijon, sous la garde austère du seigneur Bufile. Nous avons appris à Montbars que messire Charles de Bourgogne avait quitté Dijon depuis huit jours, à la tête d'une nombreuse armée, pour aller écraser les paysans suisses dans leurs défilés et sur les plateaux de leurs montagnes.

» A la date des dernières nouvelles, le duc de Bourgogne était à Besançon et allait en repartir.

Messire de Brancas a paru fort contrarié de ce départ. Il espérait joindre le duc à Dijon, et la pensée qu'il allait conduire sa femme au milieu d'un camp et l'exposer aux dangereux hasards de la guerre, l'a si violemment impressionné qu'il s'est décidé, non sans hésitations de toute sorte, à une séparation momentanée.

» Mais, vous le savez, mon cher ami, le duc est jaloux, il est jaloux comme un mari sûrement trompé aurait à peine le droit de l'être, et sa jalousie s'est portée sur moi, dès la première heure de notre voyage. Vous comprenez que, dès lors, il ne pouvait se séparer de sa femme qu'à la condition de m'en séparer pareillement.

« Ce projet une fois conçu, le pauvre homme s'est mis le diable au corps et le martel en tête pour trouver un honnête prétexte à cette séparation, attendu que j'étais à sa femme et non à lui.

» Ce prétexte, il l'a enfin trouvé.

» Tant que je n'aurai pas rejoint le duc en personne, m'a-t-il dit, des raisons politiques fort sérieuses me font une loi de garder le plus sévère incognito, et si je laisse

Mme de Brancas à Dijon, avec un état de maison, une suite et des pages, incontestablement, avant huit jours, toute la province de Bourgogne saura qui elle est. Je vous emmènerai donc avec moi, et ne laisserai auprès de la duchesse que sa camériste Périnette et mon gros écuyer Bufile, lequel, certes, n'a pas trop l'air d'un serviteur de bonne maison.

» Le duc m'a tenu parole; mon cher ami, le jaloux m'emène! nous montons à cheval dans une heure, et nous allons à Besançon, plus loin peut-être; nous ne savons au juste où le duc se trouvera dans deux ou trois jours. Mme de Brancas n'est pas même entrée à Dijon. Son mari a découvert à un quart de lieue à gauche de la route, dans une petite vallée, une maisonnette à deux étages, perdue derrière un épais rideau de saules, avoisinée seulement par quelques chaumières de paysans et un moulin à eau; cette maisonnette était à vendre, le duc l'a acquise sur-le-champ et y a installé ce trésor qu'il veut dérober à tous les regards et sur lequel le seigneur Bufile, transformé en dragon, va veiller nuit et jour.

» Heureusement je suis là pour vous indiquer la caverne mystérieuse, et ma lettre, que vous trouverez à *l'Hôtellerie des Vendanges de la Côte-Dorée*, vous mettra sur la piste.

» Le Val-des-Saules, ainsi se nomme le vallon qui abrite vos chères amours, est à un quart de lieue de l'hôtellerie. Quand vous l'aurez dépassée, continuant votre route vers Dijon, vous trouverez à gauche du grand chemin un petit sentier à l'entrée duquel est une petite croix peinte en rouge.

» Suivez ce sentier. Bientôt il tournera les flancs d'une colline couverte de vignes et couronnée d'un petit bois, et de l'autre côté de la colline, au fond d'un vallon qui va se rétrécissant peu à peu, vous apercevrez bientôt le toit d'ardoises de la maisonnette blanche cachée à moitié par les saules.

» Frappez hardiment à la porte...

» D'abord, le duc en sera loin...

» Ensuite... elle vous aime !

» Figurez-vous, mon cher ami, que pendant les quelques jours qu'a duré notre voyage, j'ai sans cesse entretenu de vous la duchesse. Elle rougissait bien un peu à chaque fois que votre nom glissait sur mes lèvres, mais elle y prenait un plaisir extrême, et elle ne cessait de me questionner sur mille détails, sur mille riens de la cour de France, où inévitablement vous étiez mêlé.

— » Monsieur Raoul, m'a-t-elle dit hier, il paraît que le roi de France veut envoyer un ambassadeur au duc de Bourgogne.

— » Sans doute, madame.

— » Et savez-vous quel est cet ambassadeur ?

— » Peut-être... ai-je murmuré.

— » Elle a rougi et ne m'a point demandé le nom de l'ambassadeur.

— » Vous le voyez, mon cher Amalric, vous êtes aimé, aimé ardemment, on rougit et tressaille à votre nom, on trouve déjà bien longues les heures de la séparation..... Allez hardiment, allez sans crainte, je vous le répète, heurtez à la porte de la petite maison entourée de saules.

» Adieu, mon cher vicomte, je ne sais quand je vous reverrai ; vous connaissez aussi bien que moi le long voyage qui me reste à faire, et il est probable que nous nous trouverons bientôt, nous qui servons la même cause, dans deux camps ennemis, mais nous ne croiserons pas l'épée l'un contre l'autre ; les fils de France se reconnaissent toujours, même au plus ardent de la mêlée.

» Adieu encore, bon courage, bon espoir surtout !
Ayons la devise de nos pères : « Amour et valeur ! »

« RAOUL. »

Amalric avait lu la lettre de son ami sans quitter la selle, et Scipio avait mis à profit le temps qu'il y employa en se faisant apporter un large gobelet de vin, qu'il but lentement, à petites gorgées, comme un véritable dégustateur.

Depuis qu'il s'avancait sur la terre bourguignonne, Scipio se livrait consciencieusement à un travail de comparaisons, et il avait pour le vin d'Argenteuil et même pour les flacons poudreux de la Pomme-de-Pin, ce paradis terrestre des écoliers, cette cave séculaire des Universités, le mépris qu'on ressent pour les fausses divinités et les idoles de son enfance.

— Ça, mes amis, dit Amalric en mettant pied à terre, voici venir la nuit, cette auberge m'a l'air honnête...

— Le vin y est bon, interrompit gravement Scipio.

— L'hôte nous y pourra donner à souper, je présume ; et puisque le duc de Bourgogne a quitté Dijon, je ne vois pas ce que nous y ferions de mieux ce soir. Nous souperons et coucherons ici.

Les Écossais obéissaient toujours sans réplique ; le vin était, il l'avait avoué, du goût de Scipio.

Les chevaux furent conduits à l'écurie, tous les fourneaux de l'hôtellerie s'allumèrent. les cuisiniers et les marmitons endossèrent leur costume de travail et la basse-cour subit maint outrage.

Le vicomte était devenu tout rêveur. Il était impatient de voir terminer les apprêts du souper et le souper lui-même, et surtout de voir arriver la nuit.

Le temps s'écoule si lentement au gré des amoureux ! Il s'écoula cependant, le souper fut servi et Scipio et les Écossais y firent largement honneur. L'ancien écolier ne tarissait pas en éloges sur les crûs de la Côte-Dorée, et les bons Higlanders ne pouvaient disconvenir qu'ils différaient sensiblement de l'ale aigre et du porter noir de

leur pays, et que la différence n'était pas à l'avantage de ces dernières boissons.

Amalric but et mangea tout juste comme un homme qui veut tuer les heures, et ses compagnons étaient encore à table lorsqu'il se leva et boucla son épée.

Il avait mal à la tête, dit-il, et éprouvait le besoin d'aller respirer le grand air.

Il sortit donc tout seul de l'hôtellerie et se dirigea vers Dijon, cherchant sur la route la croix rouge que Raoul désignait dans sa lettre.

Il la rencontra bientôt à sa gauche, et à côté d'elle le petit sentier qui longeait le coteau de vignobles derrière lequel était la bienheureuse maison blanche, le but secret de sa promenade nocturne.

La nuit était tiède, éclairée par la pleine lune, le sentier sablé blanc et facile à distinguer ; Amalric s'y engagea d'un pas rapide, et il lui sembla, car il mesurait la distance et le temps à son impatience, qu'il était bien long et tournait bien lentement autour du coteau.

Enfin, cependant, le coteau démasqua le vallon ; au fond du vallon, et grâce aux clartés tremblotantes de l'astre des nuits, le vicomte aperçut un massif d'arbres, il entendit dans l'éloignement le tic-tac affaibli d'un moulin... et alors il ne douta plus et il se dit :

— C'est là !

Et il doubla le pas pour arriver plus vite.

La description des lieux, telle que la lui avait donnée Raoul, dans sa lettre, était d'une rigoureuse exactitude. Il trouva le rideau de saules et le franchit ; puis, à vingt pas des saules, il aperçut la maison.

La maison était entourée d'un jardin dont les murs n'avaient que peu d'élévation et qu'il était facile, surtout à un gaillard aussi lesté qu'Amalric, de franchir d'un bond.

Cependant comme il savait bien qu'il n'aurait à rencontrer à l'intérieur aucune résistance pour arriver jusqu'à la duchesse, Amalric jugea convenable de chercher la porte.

Du côté du sentier, la maison paraissait déserte, tant elle était silencieuse. Aucune lumière ne brillait à travers les volets, malgré l'heure peu avancée, et Amalric se prit à en faire le tour.

Mais lorsqu'il eut atteint l'angle nord du bâtiment, il aperçut aussitôt une petite croisée éclairée par une lampe placée tout auprès de l'entablement, et son cœur se prit alors à battre avec une certaine violence et il lui sembla que cette lampe avait été placée là par la duchesse comme un appel et un signal. Elle l'attendait!

La porte de la maison était située au milieu de la façade nord. Amalric se dirigea vers elle, et, pendant ce trajet, il songea à trouver un prétexte honnête qui expliquât son arrivée au seigneur Bufile, le vigilant écuyer.

Mais tandis qu'il s'avavançait, une ombre se dessina tout à coup à l'angle opposé de la façade; à cette ombre un corps succéda, un homme tourna le bâtiment et s'avavança à son tour, en sens inverse, marchant ainsi à la rencontre d'Amalric, qui s'arrêta immobile et s'écria tout à coup, en distinguant clairement les traits du personnage.

— Dieu me pardonne! si je n'avais tué roide et jeté à l'eau le sire de Bourganeuf, je jurerais que c'est lui!

— Ce qui prouve que les morts reviennent! répondit avec un éclat de rire moqueur l'ombre du sire de Bourganeuf, continuant à marcher sur Amalric.

XX

Suite des inconvénients énoncés dans le précédent chapitre, et comment les revenans savent, au besoin, reprendre leur corps.

Au temps où vivait Amalric, temps d'obscurité et de croyances légendaires, il n'était esprit fort qui, au moins une fois en sa vie, n'eût été en proie aux idées superstitieuses et n'eût ajouté foi aux revenans.

On se signait avec une sainte et mystérieuse terreur en passant le soir auprès des cimetières, on n'osait s'attarder dans les églises, et les écoliers eux-mêmes, depuis la sinistre aventure de Jehan Trouble-Fête, l'un d'eux, n'auraient pas, pour une des perles de la couronne de France, voulu pénétrer, le couvre-feu sonné, dans le cimetière de la porte Saint-Jacques, où l'on inhumait les suppliciés. Or, voici en quelques mots la sinistre aventure de Jehan Trouble-Fête, aventure dont on avait bercé, au pays latin, l'enfance de notre ami Amalric :

Jehan Trouble-Fête était un écolier tapageur, sceptique et mauvais compagnon, qui se moquait de tout, de la Vierge et des saints, du paradis et de l'enfer, de Dieu et même du diable. Si une bande de clercs joyeux et de bacheliers se divertissait aux près Saint-Gervais, Jehan survenait, cherchait une querelle, pochait un œil ou brisait quelques dents, et terminait ainsi en une journée de deuil la journée commencée par le plaisir.

Quand une procession passait en chantant de pieux can-

tiques, Jehan s'armait d'une fronde et jetait bas d'un coup de pierre le sacristain qui portait la bannière.

Plusieurs fois on avait dénoncé au prévôt des archers ce méchant garçon, et l'Université l'avait même condamné à être pendu. Mais le prévôt, non plus que l'Université, n'avaient nul pouvoir alors. Les Anglais étaient maîtres dans Paris et l'anarchie y régnait. Un jour les Anglais avaient fait décapiter en place de Grève trois nobles hommes coupables, disait l'arrêt, de fidélité au roi de France, et parmi eux un certain Gaspard de Bessy, qui avait été autrefois écolier de l'Université.

La mort de l'ancien étudiant avait fort impressionné les écoles ; on s'en entretenait le soir avec douleur dans tous les lieux où se réunissaient les clercs, et notamment au cabaret de la Pomme-de-Pin où Jehan se trouvait d'aventure et où il se prit à rire et à se gaudir, disant que le sire de Bessy qu'il avait vu exécuter le matin, faisait avant de mourir une grotesque grimace.

Et comme on n'osait applaudir à ces honteuses plaisanteries, quelque terreur qu'il inspirât, Jehan se leva et s'écria :

— Je parie un broc de vin à qui voudra que je vais aller planter ma dague sur la tombe du sire de Bessy, au cimetière des suppliciés.

— Je le tiens, répondit un écolier qui était ivre.

— J'y vais de ce pas, dit Jehan, qui s'enveloppa dans son manteau et partit.

Quelques écoliers le suivirent, et parmi eux celui qui tenait le pari.

La nuit était avancée et froide, la lune brillait aux cieux. Les tombes blanches du cimetière avaient, sous les rayons de l'astre nocturne, de fantastiques apparences, et les croix noires qui mouchetaient le champ des morts se dressaient avec un sinistre aspect.

Les écoliers s'arrêtèrent tremblans à l'entrée du cimetière ; mais Jehan y entra en sifflant un refrain impie. Il chercha la tombe du sire de Bessy, la trouva, lut l'épithèque d'un ton moqueur, puis tira son poignard, et s'adressant au mort :

— Tiens, dit-il, puisque tu n'as plus de tête, je vas mettre ma dague à la place, dont le pommeau figure une tête de mort.

Et il se baissa et enfonça le poignard jusqu'à la garde.

Mais lorsqu'il voulut se relever, il se sentit attaché au sol et comme tiré par son manteau, et alors il crut que la main du mort indigné l'avait saisi, et il retomba de tout son long sur la fosse en poussant un cri de terreur suprême.

A ce cri, les écoliers accoururent et trouvèrent Jehan Trouble-Fête roide mort sur la tombe du sire de Bessy. En enfonçant sa dague, il avait cloué son manteau, et c'était là la cause mystérieuse qui l'avait empêché de se relever ; mais on n'en voulut rien croire et l'on prétendit toujours que c'était la main du supplicié qui, sortant de terre elle-même, l'avait fiché au sol pour le punir de son insulte et de sa profanation.

Telle était l'histoire lugubre et mille autres pareilles dont on avait bercé l'enfance d'Amalric pendant les veillées d'hiver du pays Latin, et tout sceptique qu'il eût pu devenir à l'endroit d'à peu près toutes choses, il n'en croyait pas moins, jusqu'à un certain degré, à la possibilité, pour les morts, de sortir parfois de leur tombe.

En voyant venir à lui le sire de Bourganeuf, il éprouva un premier mouvement de terreur, et il pensa tout de suite que l'ombre du gentilhomme trépassé lui venait reprocher sa mort et lui demandait des prières.

— Arrière ! lui cria-t-il, je vous ferai dire des messes ; allez en paix, messire, ne venez pas tourmenter les vivants.

Le sire de Bourganeuf répondit par un éclat de rire :

— Vous avez donc grand peur ? lui dit-il.

— Peur ! moi ?

— Pardienne !

L'accent railleur du défunt donna à Amalric le courage de la colère :

— Ah ! ah ! lui dit-il, vous allez voir si j'ai peur.

Et il fit gravement un grand signe de croix, s'attendant à voir disparaître cette ombre comme les ombres doivent le faire en voyant le signe rédempteur ; mais le sire de Bourganeuf ne disparut point, et il continua à avancer vers Amalric.

— Ah ça ! s'écria celui-ci, marchant à son tour à sa rencontre, je vais bien voir si j'ai affaire à un mort ou à un vivant.

— Voyez, répondit l'ombre en lui touchant le bras et le serrant si vigoureusement que le vicomte en jeta un cri.

— Vivant ! dit-il.

— Robuste, tout au moins, répondit le revenant.

— Vous n'êtes pas le sire de Bourganeuf, murmura Amalric, mais vous lui ressemblez.

— Vous croyez ?

— Etrangement.

— Et pourquoi ne le serais-je point ?

— Parce qu'il est mort.

— Eh bien ! si je l'étais !...

— Impossible ! vous avez le poignet aussi dur qu'un étau, et les morts ne sont que des ombres.

— Alors je suis vivant ?

— Comme moi.

— Et je ne suis pas le sire de Bourganeuf ?

— Non.

— Et pourquoi cela ?
— Parce qu'il est mort.
— Qu'en savez-vous ?
— Beaucoup, c'est moi qui l'ai tué.
— Bah ! vous avez cru...
— Ah ! par exemple, j'en suis sûr.
— Je vous jure que vous vous trompez.
— Dam ! fit Amalric, je ne sais pas s'il avait un frère.

— Je suis fils unique.

— Mais, s'écria Amalric avec colère, une fois de plus je vous dis que je l'ai tué, qu'il est mort et bien mort, que mon épée lui est entrée dans le corps par la poitrine et qu'elle est sortie par les reins... que je l'ai jeté à l'eau ensuite... et que le courant l'a emporté.

— Tout ce que vous dites là est vrai, mais...

— Il n'y a pas de *mais*, mon cher monsieur, vous ressemblez comme deux gouttes d'eau au sire de Bourga-neuf, mais vous ne l'êtes pas, que diable !

— Tenez, dit le fantôme, regardez !

Et il ouvrit son pourpoint, écarta sa chemise, et il montra à Amalric stupéfait la cicatrice de son coup d'épée, cicatrice à peine close, rouge encore, et qui attestait une récente blessure. Puis il se tourna et montra ses reins.

— Voilà, dit-il, par où l'épée est sortie !

Amalric jeta un cri, et se souvint que le sire de Bour-ganeuf lui avait dit en tombant :

— J'en ai réchappé deux fois déjà ; qui sait si je n'en réchapperai pas une troisième...

Et puis il se souvint encore que le roi lui avait confirmé le fait.

Et alors il le regarda avidement et lui dit :

— C'est donc vous ?
— En chair et en os.

— Et vous n'êtes pas mort?

— En ai-je l'air?

— Vous ne vous êtes pas noyé?

— Non, parce qu'un flot m'a rejeté, quelques secondes après, sur la berge, où des écoliers ivres m'ont retrouvé.

— Cordieu! cher sire, dit Amalric avisant derrière lui un banc de pierre adossé au mur, contez-moi cette merveilleuse histoire de votre résurrection, je vous en prie.

Elle ressemble assez aux deux premières.

— Je ne les sais pas, dit Amalric en s'asseyant,

— Alors je vais vous les dire, répondit le sire de Bour-ganeuf en s'asseyant près de lui.

— Je les écouterai avec plaisir, je vous jure. Les morts me font grand peur, mais les vivants, quand ils sont aimables autant que vous, ne m'intimident nullement, et je recherche leur commerce.

— Vous êtes trop aimable. Voulez-vous que je commence?

— Je vous écoute, cher sire.

— Figurez-vous donc, mon bien cher seigneur, reprit courtoisement le gentilhomme maigre et long, — comme l'avait désigné Jean du Moulin, le passeur de Nesles, — figurez-vous donc que j'avais un cousin, en pays champenois, qui m'avait volé une partie de mon héritage. Il avait fait besogner les clercs, griffonner les docteurs, mis en mouvement le parlement et l'Université, et si bien arrangé les choses que je n'avais rien à redire. J'allai trouver ce cousin, je le provoquai, il me donna un coup d'épée à travers le corps et me crut mort. J'en revins, non sans peine, mais j'en revins. Quand je fus sur pied, j'allai chez un maître d'escrime et je me fis démontrer le coup que j'avais reçu, la façon de le parer et de l'appliquer moi-même aussitôt après. Puis je retournai provoquer

mon cousin et je le tuai roide par le même procédé. Il avait la vie moins dure que moi, il n'en revint pas.

— Ah ! dit Amalric.

— La seconde fois, reprit le sire de Bourganeuf, ce fut avec un écuyer du duc de Bourgogne, alors encore comte de Charolais, que j'eus maille à partir. Ce fut le roi de France, alors dauphin et retiré chez ses cousins de Bourgogne, qui me servit de parrain.

L'écuyer tirait bien, il avait un coup particulier qui ne ressemblait en rien à celui dont m'avait frappé feu mon cousin ; mais le hasard voulut cependant que son épée m'atteignit juste à la même place, entra et ressortit par les mêmes trous.

Les trous étaient faits, l'épée glissa comme dans du beurre, et je tombai comme tombe un homme mort. Cependant, j'en revins pareillement, et trois semaines après je m'en allai trouver monseigneur Louis de France, qui m'avait assisté et possédait une science profonde du jeu d'escrime.

— Monseigneur, lui dis-je, avez-vous compris le coup de l'écuyer ?

— Oui, répondit le dauphin, je me suis amusé à le décomposer, je le sais à merveille maintenant, et je vais te le montrer.

Nous prîmes des fleurets et le futur roi de France me montra complaisamment le coup. Lorsque je le sus, j'allai demander ma revanche à l'écuyer et je le tuai fort proprement.

— Diable ! murmura Amalric.

— Mon Dieu, dit tranquillement le gentilhomme long et maigre, je suis ainsi fait, moi, il me faut toujours ma revanche.

— C'est-à-dire que vous me la venez demander ?

— Précisément.

- Et... avez-vous compris mon coup, à moi ?
- Parfaitement, vous me l'avez démontré vous-même.
- Vous ai-je montré aussi le moyen de le parer ?
- Non, mais je l'ai trouvé. Vous allez voir vous-même si c'est bien cela.
- Comment, dit Amalric, tout de suite ?
- Et pourquoi pas ?
- Dam, j'avais affaire ce soir.
- Ah ! ah ! serait-ce que la duchesse... vous attend ?
- Quelle duchesse ? fit ingénument Amalric.
- Madame de Brancas, pardieu !
- Ah ! vous avez mon secret ?
- Bon ! dit le sire de Bourganeuf, allez-vous pas croire peut-être que j'arrive ici par hasard ?
- Je me doute du contraire, mais...
- Il y a trois jours que je vous attends, mon cher sire.
- Bah ! trois jours ?
- Tout autant, et je suis le paysan à qui votre ami Raoul a confié sa lettre.
- Oh ! oh ! dit Amalric avec un frémissement de colère, vous l'avez lue peut-être ?
- Je n'aurais eu garde d'y manquer.
- Et vous voulez vous battre tout de suite ?
- Cela me paraît raisonnable.
- Vous ne me donnerez pas le temps de voir la duchesse ?
- Non. A quoi bon charger votre âme prête à s'envoler, d'un bon péché mortel qui vous fermerait les portes du paradis ?
- Cette sollicitude me plaît.
- Elle est d'un bon chrétien, messire.
- Vous savez qu'un chrétien...
- Peuh ! chez moi ce n'est qu'une simple affaire d'habitude, allez ! Je ne pense jamais à mal.

— Cependant vous vous faites fort de me tuer ?

— Hélas ! je le crains.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Non, mais je vous donnerai exactement le même coup d'épée que celui que vous m'avez donné. Si vous en réchappez, c'est que vous aurez la vie aussi dure que moi.

— Très-bien !

Le sire de Bourganeuf se leva :

— Tenez, dit-il, voyez-vous cette allée sablée ?

— Sans doute.

— Qu'en pensez-vous ?

— Allons-y donc, alors.

Amalric se leva à son tour et suivit le sire de Bourganeuf.

L'allée choisie par les deux adversaires était ombragée par de grands arbres.

Amalric alla se placer au milieu, puis il se tourna brusquement vers la maison.

— Que regardez-vous là ? lui demanda le sire de Bourganeuf.

— Je regardais si, du lieu où nous allons croiser le fer, on apercevait cette lumière.

— Ah ! ah ! la lampe de la duchesse ?

— Précisément. On la voit.

— Êtes-vous satisfait ?

— Sans doute. Je la verrai en mourant, puisque je dois mourir...

Et Amalric mit flamberge au vent avec le plus calme des sourires.

— Savez-vous, lui dit son adversaire en croisant le fer, que vous êtes fort brave ?

— On l'a toujours dit.

— Et que je vais avoir quelque regret à vous tuer, mon jeune maître.

— Ma foi ! répondit le vicomte, à vous parler franc, si je vous puis donner un quatrième coup d'épée dont vous ne reveniez plus, j'en serai ravi, parole d'honneur !

— Et pourquoi, mon jeune coq ?

— Pour la curiosité du fait, répondit le comte en engageant le fer de six pouces.

Les deux champions s'étaient *tâtés*, comme on dit vulgairement, ils connaissaient leur force, ils savaient que la moindre distraction, à ce jeu terrible qu'ils jouaient, était mortelle. Ils s'attaquèrent donc avec prudence, sagesse, habileté, comme deux maîtres qui s'essaient.

— Avez-vous tiré souvent avec le roi de France, sire ? demanda Amalric.

— Une seule fois.

— Tant mieux, car il ne vous aura jamais tout montré, en ce cas.

— Et vous a-t-il montré beaucoup, à vous ?

— Quelques jolis coups que je vais essayer. Tenez, celui-ci, par exemple.

Et Amalric porta à son adversaire un fameux coup d'épée, que celui-ci ne para qu'à moitié et qui lui déchira l'épaule.

— Un pouce plus bas, vous étiez mort, lui dit-il avec calme.

Le sire de Bourganeuf riposta ; le coup fut paré.

Ce dernier du reste était froid, il se modérait tout autant qu'Amalric et il se tenait presque toujours sur la défensive lui jouant son propre jeu, ce jeu qui lui avait été fatal lors de leur première rencontre.

Mais Amalric se tenait pareillement sur ses gardes et ils ferrailèrent pendant près de cinq minutes sans que le vicomte eût été touché.

Toup à coup il se fendit; le sire de Bourganeuf attendait ce moment pour faire sa brusque retraite de corps et laisser son antagoniste s'enferrer; mais Amalric fit en avant le mouvement que celui-ci faisait en arrière, et l'épée du Bourguignon lui passa sous l'aisselle, tandis que la sienne effleurait de nouveau l'épaule du sire de Bourganeuf.

Celui-ci laissa échapper un cri de rage.

— Paré ! murmura-t-il.

— Voyons la riposte ! demanda Amalric en ricanant.

— La voilà, répondit le sire de Bourganeuf.

Et il lui porta une botte si savante, si habile et si peu prévue surtout, qu'Amalric, atteint à son tour à l'épaule droite, exhala une exclamation de douleur et tomba.

Le sire de Bourganeuf se pencha sur lui, le jeune homme était évanoui.

— C'est cela, murmura le Bourguignon avec un diabolique sourire, il est blessé légèrement, il en a pour huit jours de maladie, huit jours qu'il passera soigné par sa maîtresse. Là est ma vengeance ! Je ne me venge point d'un coup d'épée par un coup d'épée, j'ai mieux que cela à faire.

Et il courut à la cloche dont la corde pendait à la porte de la maison, et il la secoua avec violence.

A ce bruit, il se fit une grande rumeur dans la maison, la croisée éclairée s'ouvrit et une femme se montra demandant d'une voix tremblante :

— Qu'est-ce ? que veut-on ?

— Qui va là ? demanda en même temps par une autre croisée la voix sonore de l'écuyer Bufile, éveillé en sursaut.

— Prenez soin de ce gentilhomme blessé, répondit le sire de Bourganeuf en déguisant sa voix.

Et il prit la fuite.

Tout aussitôt la jeune femme abandonna la croisée, l'écuyer referma la sienne, puis bientôt il reparut sur le seuil de la porte, un flambeau à la main, et il se dirigea vers le corps du gentilhomme étendu sanglant sur le sable.

— Corpo di Bacco ! s'écria-t-il en approchant la lumière de la figure du blessé, je connais ce jeune homme.

— Amalric ! s'écria la duchesse qui l'avait suivi, Amalric ! blessé... mort peut-être... Ah ! mon Dieu !

Dans le cri de douleur qu'elle venait de pousser, la duchesse avait trahi son amour !

Cet amour était immense et profond, — profond comme l'azur du ciel provençal, — immense comme l'infini de cette mer bleue qui servait de ceinture à sa belle patrie...

DEUXIÈME PARTIE

LE CAMP DU DUC

I

Dans lequel Bufile dévoile ses projets matrimoniaux.

Lorsque Amalric revint à lui, il se trouva couché dans une chambre inconnue, et il aperçut la duchesse et Périnette assises à son chevet.

Un léger cri lui échappa et une rougeur subite monta à son front, que l'évanouissement avait pâli.

— Vous! exclama-t-il en regardant la duchesse.

Elle baissa les yeux et rougit.

— Est-ce un rêve? murmura-t-il.

— Non, répondit-elle bien bas, vous êtes chez moi...
et malheureusement vous êtes blessé.

Un effort que fit Amalric pour se dresser sur son séant lui prouva, en lui arrachant un cri de douleur, la vérité des paroles de la duchesse, et il se souvint.

— Bourganeuf! s'écria-t-il.

— Bourganeuf? fit madame de Brancas étonnée.

— Oui, c'est le nom de l'homme avec qui je me suis battu.

— Un gentilhomme bourguignon, n'est-ce pas?

— Précisément.

— J'ai entendu parler de lui, dit la duchesse, mais je ne sais trop où... par M. de Brancas, peut-être...

— C'est probable. M. de Bourganeuf est un écuyer du duc de Bourgogne.

— Cet homme était donc votre ennemi?

— Oh! dit négligemment Amalric, nous nous connaissons depuis longtemps et ne nous aimions pas. Nous nous étions pris de querelle, un soir au bord de la Seine, à propos de mon ami Jean du Moulin le passeur, que le sire de Bourganeuf gourmandait fort méchamment. Un duel s'en suivit, je crus l'avoir tué fort proprement, mais il avait l'âme et le diable chevillés au corps, et il n'en mourut pas. Or, hier au soir, comme j'approchais de Dijon, je me suis trouvé face à face avec lui, et il m'a demandé sa revanche. Vous le voyez, madame, acheva Amalric en souriant, il l'a prise.

— Mon Dieu! murmura la duchesse toute émue.

Périnette, en fille d'esprit qu'elle était, devina que son bon ami Amalric lui saurait un gré infini de le laisser en tête-à-tête avec la duchesse, et elle s'esquiva sans bruit, ce qui fit que tandis que madame de Brancas devenait toute tremblante, Amalric s'enhardit, saisit vivement sa main, et la regardant :

— Savez-vous, dit-il, que je ne hais plus M. de Bourganeuf?

— Pourquoi? demanda-t-elle en tressaillant.

— Je lui ai même pardonné, continua Amalric; et s'il faut vous l'avouer, j'ajouterai tout bas que je lui garde une certaine reconnaissance... grâce à lui nê suis-je pas ici?

— Mais, murmura Isaure, comment êtes-vous venu?... Est-ce lui?...

Amalric hésita à faire un mensonge, et réfléchit que si mentir à la femme qu'on aime est une lâcheté, c'est de plus une impardonnable maladresse.

Il prit à l'instant même l'héroïque parti de tout avouer à la duchesse, se disant que la femme qui se sait aimée pardonne aisément les plus grandes hardiesses.

— Madame, lui dit-il en baissant les yeux ainsi qu'un écolier pris en faute, avant de vous dire comment je suis arrivé et me suis battu ici, voulez-vous me permettre d'en appeler à vos souvenirs?

La duchesse tressaillit; Amalric lui prit la main et la serra doucement.

— Avez-vous oublié déjà, madame, qu'un soir, une nuit plutôt, il y a quelques jours à peine, j'eus l'inqualifiable hardiesse de m'introduire chez vous par la fenêtre?

L'incarnat reparut au front de la jeune femme.

— En vous quittant, poursuivit Amalric, je fus non moins hardi, puisque je vous jurai que nous nous reverrions seul à seul, sans témoins... J'ai tenu parole, acheva-t-il en souriant, car vous voilà assise à mon chevet; nul ne nous épie, nul ne nous entend, et je porte votre main à mes lèvres sans qu'un œil indiscret, un regard insolent se puissent arrêter sur nous.

On le voit, Amalric comprenait que la force est souvent le résultat de la faiblesse, que sa blessure, en le rendant intéressant lui donnait jusqu'à un certain point le droit de tout oser, et qu'il pourrait, sanglant et affaibli, s'enhardir et parler de son amour sans crainte d'être repoussé dédaigneusement.

— Monsieur, murmura la duchesse dont le regard était

toujours baissé, tout ce que vous me dites-là ne m'apprend point comment vous êtes ici ?

— Écoutez, répondit Amalric, vous le savez, je vous aime... Est-ce une fatalité ou un bonheur ? Je ne sais... Toujours est-il que vous m'avez pris mon existence tout entière, que vous êtes devenu mon rêve et ma pensée, que vivre éternellement loin de vous me serait désormais impossible, enfin...

La duchesse, d'un geste, l'empêcha d'achever.

Elle était émue et rougissante, mais elle avait retrouvé dans son émotion même un sentiment de dignité qui la rendit forte.

— Monsieur Amalric, dit-elle, vous abusez en ce moment de notre position à tous deux. Vous êtes blessé, hors d'état de pouvoir quitter cette maison, et cette maison est la mienne, vous y êtes chez moi, ce qui me fait un devoir de ne vous point quitter et de vous prodiguer les soins que nécessite votre situation... Or, acheva-t-elle avec une émotion qui démentait la sévérité de ses paroles, voyez comme vous êtes ingrat, c'est précisément, alors que vous êtes mon obligé, que vous me manquez de respect, en venant me parler d'un amour que je ne puis partager et que je ne dois point connaître...

Amalric devint si pâle, à ces mots, que Isaure se repentit de sa dureté et lui tendit vivement la main :

— N'est-il donc point possible, dit-elle, de s'aimer de cette franche et noble amitié qui vaut mieux que l'amour et dure plus que lui ? Et puisque le sort nous a séparés, ne pouvons-nous nous réunir par un de ces liens d'affection toute fraternelle et d'autant plus indissolubles que nul ne les peut condamner comme coupables ?

Amalric secoua la tête :

— Je vous aime... murmura-t-il.

La duchesse sentit la faiblesse de sa position, elle com-

prit que prolonger ce tête-à-tête devenait fort dangereux pour elle, et elle appela aussitôt :

— Périnette ! Périnette !

Mais Périnette ne parut point, et, à sa place, Amalric vit apparaître la tête chauve et réjouie du seigneur Bufile, qui dit à sa maîtresse :

— Cette péronnelle de Périnette n'est jamais là ; elle court je ne sais où... à toute heure...

— Ah ! fit Isaure, qui reprenait ses esprits et sa force en voyant apparaître un vers au milieu de son tête-à-tête, et où est-elle ?

— Je ne sais, grommela Bufile, elle préfère aller bavarder aux offices avec une vieille cuisinière sans éducation, qu'écouter mes conseils.

La mauvaise humeur du seigneur Bufile fit sourire Amalric et la duchesse ; et cette dernière, qui avait hâte de dissimuler son trouble, repartit :

— Vous lui donnez donc des conseils, mon pauvre Bufile !

L'écuyer cligna des yeux d'un air fin et narquois :

— Hé ! hé ! dit-il.

— Et quels sont ces conseils ? demanda Amalric à son tour.

— D'abord celui de renoncer à toutes ces billevesées qui l'occupent.

— Quelles sont-elles ?

— Elle nous parle du pays Latin à tout bout de champ.

— En vérité !

— Des écoliers qu'elle y a connus et dont elle vante l'amour sans vergogne aucune.

— Par exemple ! murmura Amalric souriant.

— Surtout d'un certain Scipio, dont elle rafolle, la péronnelle !

— Je le connais.

— Il paraît, m'a-t-on dit, que c'est un gros garçon joufflu et niais, qui étudie sans jamais rien apprendre et qui a le dada de vouloir être noble.

— Il le sera, dit gravement Amalric.

— Par exemple! exclama Bufile en grimaçant,

— J'en ai fait mon écuyer.

— Singulier choix, par la madone!

— Il se bat à merveille, et mon compère Tristan en fait le plus grand cas.

A ce nom de Tristan, Bufile tressaillit et recula d'un pas, comme s'il eût aperçu à ses pieds quelque venimeux reptile.

— Connaissez-vous Tristan, seigneur écuyer? fit Amalric, qui espérait se débarrasser ainsi de Bufile.

— Dieu m'en garde! murmura-t-il avec effroi.

— Vous avez tort : on en dit beaucoup de mal, mais je puis vous assurer qu'il est bon diable.

Bufile frissonna.

— Et je suis assez son ami pour qu'il ne songe jamais à inquiéter ceux qui m'intéressent.

Amalric regarda l'écuyer à la dérobée, et celui-ci parut respirer plus librement.

— Et quels sont encore les conseils que vous donnez à Périnette, demanda de nouveau madame de Brancas.

— Je lui conseille de songer à l'avenir.

— Conseil excellent! observa Amalric.

— Je lui dis qu'une camériste bien élevée ne peut rester fille éternellement.

— Ceci est vrai.

— Et qu'il est temps plus tôt que plus tard de songer à un mari.

— A merveille!

— Précisément, si cette petite, qui est jolie à croquer, avait la tête moins légère, j'en aurais un sous la main.

— Vous ? fit Amalric en riant.

— Moi, répondit gravement Bufile, un mari raisonnable, assez mûr pour être indulgent, assez spirituel pour être aimé, de bonne condition, quoique n'étant pas gentilhomme, et possédant quelques centaines de belles pistoles neuves, ce qui, madame la duchesse le devine, ne saurait jamais rien gâter en ménage.

— Mais, interrompit Amalric, ce mari dont vous nous parlez est tout simplement un phénix.

— Heu ! heu ! fit modestement mons Bufile.

— La perle des maris, continua le vicomte.

— Vous êtes mille fois trop bon, répondit l'écuyer redoublant de modestie.

— Et, ajouta Amalric, je conçois que celui que je destinai à Périnette, moi, aura quelque peine à triompher d'une rivalité aussi périlleuse, aussi redoutable.

Bufile devint verdâtre, et sa voix s'enroua :

— Ah ! dit-il, vous lui destinez... un mari ?

— Pourquoi pas ?

— Vous la connaissiez donc ?

— Un peu.

— Et... ce mari...

— C'est un gros garçon fort réjoui, fort brave, bellâtre comme un archer de la garde écossaise, et qui aime Périnette.

— Peuh ! fit dédaigneusement Bufile, ce doit être un niais.

— Je dois à la vérité de convenir qu'il n'est pas absolument spirituel.

Le sourire de mépris de l'écuyer poète prit des proportions plus larges.

— Mais, entre nous, seigneur Bufile, l'esprit est-il bien nécessaire pour plaire aux femmes ?

— Je le crois, messire.

— Vous vous trompez. Ce que la femme pardonne le plus aisément à l'homme dont elle est aimée, c'est son infériorité intellectuelle.

— Vous croyez ?

— Et ce qu'elle ne lui pardonne jamais, c'est d'avoir plus d'esprit qu'elle.

— Ah ! diable ! exclama naïvement Bufile ; alors, je suis perdu.

— Comment cela ?

— Pardieu, oui, Périnette ne m'aimera jamais.

— Oh ! oh ! c'était donc de vous que... tout à l'heure ?

— Hélas !

La duchesse et Amalric laissèrent échapper un franc éclat de rire qui déconcerta fort le gros écuyer ; puis Amalric, qui avait pour système de noter précieusement tous les aveux de la sottise humaine, afin de s'en servir au besoin, Amalric répliqua tranquillement :

— Après tout, je conçois parfaitement l'éloignement que vous inspirez à Périnette.

— En vérité ! murmura Bufile d'un ton piteux.

— Sans doute, Périnette est une fille d'esprit, je n'en disconviens pas, mais elle est ignorante et vous êtes un seigneur lettré, un poète que les Napolitains affectionnent.

— Vous êtes trop aimable, messire.

— Or, vous le savez, les femmes n'aiment point les poètes.

— Et elles ont tort, je vous jure.

— Oui et non.

— Comment ! oui et non ?

— Les poètes et les fous se ressemblent. Les fous se laissent choir dans un puits ou dans une rivière, les poètes se crottent en marchant ; les premiers laissent pousser leur barbe, les seconds oublient de peigner la leur ; ceux-ci sont vêtus à la mode du temps où ils jouissaient de leur

raison, ceux-là, n'ayant jamais eu l'ombre de sens commun, ne sont vêtus à aucune mode. Or, les femmes, à raison ou à tort, préfèrent l'homme qui regarde à ses pieds au lieu de lever les yeux vers les nuées, qui peigne et parfume sa barbe au lieu de la laisser inculte, sous le prétexte qu'il a du génie, et qui est toujours frais et coquet en sa toilette au lieu de se négliger.

— Cela est parfaitement vrai, répondit Bufile, mais votre seigneurie oublie que j'ai renoncé à la poésie.

— Et que vous ne portez pas votre barbe, seigneur Bufile.

— Donc, je ne vois point pourquoi Périnette...

— Vous en conveniez tout à l'heure, vous avez trop d'esprit pour être aimé...

Bufile leva les yeux au ciel d'une façon lamentable ; et puis, comme il avait hâte, sans doute, d'en finir avec un sujet de conversation qui semblait le placer sur des charbons ardents, il dit à la duchesse :

— Mais enfin, cependant, Madame, si je pouvais remplacer Périnette et vous offrir mes services ?

— Ceci est d'autant plus aisé, mon cher Bufile, que je n'appelais Périnette que pour vous mander auprès de moi.

— A quoi puis-je être utile à madame la duchesse ?

— Vous avez pansé monsieur le vicomte, la nuit dernière, vous vous êtes institué son médecin. Par conséquent je vous faisais appeler pour que vous lui donniez vos soins.

— Mais, dit vivement Amalric, je me sens très-bien, madame, et je crois inutile...

— Du tout, Monsieur, il est nécessaire qu'on change votre appareil.

— Je vous laisse aux mains de votre médecin et me retire.

Amalric n'essaya point de retenir Isaure ; il venait de réfléchir aux bénéfices qu'il pourrait retirer d'un tête-à-tête avec l'écuyer.

Isaure partie, le vicomte s'abandonna à son chirurgien, qui leva le premier appareil, sonda scrupuleusement la blessure, constata que l'inflammation qui régnait autour avait diminué, et posa un nouvel appareil imbibé de quelques gouttes d'un calmant qui n'était autre que de l'essence de pavot.

— Ah çà, dit Amalric, quand l'opération fut terminée, me direz-vous, seigneur Bufile, maintenant que nous sommes seuls, si le coup d'épée que j'ai reçu est dangereux.

— Pas le moins du monde, messire.

— Ainsi j'en guérirai ?

— En moins de huit jours.

Amalric fit la grimace.

— Peut-être, observa l'écuyer, Votre Seigneurie est-elle pressée ?

— Comment l'entendez-vous ?

— Pressée de continuer son voyage, veux-je dire.

— Certainement, car j'ai une mission de la plus haute importance.

— Ah ! fit curieusement Bufile.

— Le roi de France m'a nommé ambassadeur auprès du duc de Bourgogne.

Bufile regarda Amalric avec un certain respect qui témoignait de sa déférence pour le titre d'ambassadeur que portait le jeune homme.

— Vous comprenez donc, poursuivit le vicomte, que je suis aise de savoir que ma blessure est sans gravité.

— Tout à fait, messire. Et même, avec de la prudence et des soins on pourrait...

— Que pourrait-on ?

— Vous pourriez vous remettre en route dans cinq ou six jours.

— Oh! non pas, dit vivement Amalric, j'ai horreur des rechutes. Quand on se presse trop, on n'arrive pas.

— Ceci est parfaitement vrai.

— Et même, ajouta Amalric, s'il fallait passer quinze jours ici...

— Inutile, messire, votre blessure sera fermée et cicatrisée bien avant un pareil délai.

La prédiction de Bufile faisait si peu l'affaire d'Amalric, qu'il se mordit les lèvres et, comme on dit, il rompit brusquement les chiens :

— Dites-donc, seigneur écuyer, vous ne paraissez point aimer mon compère Tristan?

Le frisson s'empara de nouveau de Bufile.

— Moi? dit-il payant d'audace, je le connais à peine.

— Mais il vous connaît, lui.

Bufile se sentit mal à l'aise.

— Et, poursuivit Amalric, vous avez couru sans vous en douter un grand danger.

Bufile regarda Amalric d'un air effaré.

— Sans moi, Tristan vous eût pendu.

— Jésus Dieu!

— Il avait même déjà acquis une bonne corde toute neuve.

— Ah! messire, ne parlez point ainsi... par pitié!

— Mais, vous le savez, cher seigneur, Tristan est mon ami...

— Singulière amitié!

— D'accord, mais mon avis est qu'il faut être bien avec tout le monde, et comme j'étais bien avec Tristan, et que vous me plaisiez fort, Tristan a respecté mes sympathies secrètes... Vous vous en souvenez, n'est-ce pas?

— Certes, murmura Bufile, et je vous en garderai, messire, une éternelle reconnaissance.

— Bien vrai?

— Oh! parlez; je suis prêt à vous la prouver sur l'heure.

— Maintenant elle me serait inutile, cher seigneur; mais il est possible que... quelque jour...

— Je serai prêt, messire, lorsque vous aurez besoin de moi.

— Oui, reprit Amalric, vous me plaisez fort, monsieur l'écuyer.

— Ah! monseigneur...

— Je suis comme le roi, mon parrain, j'aime les gens d'esprit...

Bufile s'inclina.

— Et j'ai pensé que ce serait vraiment grand dommage qu'une brute comme Tristan survécût à un homme lettré, de belles manières et de beau langage comme vous.

— Votre seigneurie me comble, en vérité.

— Du tout, je vous rends justice.

Bufile fit un nouveau salut.

— Or, continua Amalric, quand j'aime les gens, ce n'est jamais à demi.

Bufile ouvrit de grands yeux.

— Je suis aussi entier dans mes amitiés que dans mes haines, cher seigneur. Quand je déteste cordialement un homme, je ne laisse échapper aucune occasion de lui être désagréable; mais lorsque, par hasard, j'en prends un autre en affection, je fais tous mes efforts pour ne le blesser en rien et ne lui donner jamais le plus léger motif de plainte.

— Ceci est d'un bon cœur et d'un esprit droit, observa judicieusement Bufile.

— Aussi, mon cher poëte, je viens de faire, tout à l'heure, une réflexion des plus pénibles.

— Vraiment? messire.

— Oui, je me suis dit que puisque vous aimiez Périnette, je vous chagrinerai fort, c'est incontestable, en me plaçant à la traverse de vos amours.

— C'est parfaitement vrai, messire, murmura humblement l'écuyer napolitain.

— Et cependant, jugez vous-même de mon embarras. Je m'étais promis de marier Périnette.

— Ah! s'écria Bufile avec l'éloquence du désespoir, n'en faites rien, mon cher sire.

— Vous en conveniez tout à l'heure, Périnette est folle du pays Latin.

— Hélas! soupira l'écuyer en levant les yeux au ciel.

— Et, de plus, elle perd la tête à propos d'un écolier.

— Cet imbécile de Scipio, n'est-ce-pas?

— Précisément. L'épithète n'est point flatteuse, mais, entre nous, elle est parfaitement juste.

— Vous êtes plein d'esprit, cher sire, s'écria Bufile ravi de la croquignolle qu'Amalric laissait en passant tomber sur le nez de son écuyer.

Mais si niais qu'il soit, reprit le vicomte, ce pauvre Scipio a un excellent cœur, et il aime Périnette à ce point qu'il aurait la force et le courage de décrocher quelques étoiles de la voûte céleste, pour lui en fabriquer des bracelets, un collier et des pendants d'oreilles.

— Votre seigneurie cultive la métaphore comme un vrai poète...

— Imbécile! murmura Amalric à part lui, vas-tu pas croire qu'il faut être poète pour avoir quelque esprit? Je suis persuadé, au contraire, que la condition indispensable pour en avoir beaucoup est de ne le point vouloir écrire. Sottes gens que ces barbouilleurs de parchemins!

Puis il reprit tout haut :

— Ceci est une façon de vous dire que Scipio ferait tout au monde pour épouser Périnette.

— Le drôle! grommela l'écuyer d'un air superbe.

— Et moi qui aime fort Scipio...

— Vous, seigneur?

— Ma foi, mon cher, répondit Amalric d'un ton léger, je suis comme les femmes et ne m'en cache point, je préfère fort souvent les hommes ordinaires aux hommes d'esprit. Les supériorités me chagrinent. C'est là le côté féminin de mon caractère.

— Hum! pensa Bufile, il vient de me dire qu'il m'aimait fort... je suis, à ce qu'il paraît, un homme *ordinaire*. Il est impertinent ce petit vicomte.

— Je vous disais donc que j'aimais beaucoup Scipio, monsieur l'écuyer, et je ne vous le cacherai pas plus longtemps, lorsque hier au soir j'ai rencontré ce rustre qui m'a perforé, je venais ici dans le but de demander formellement à Périnette sa main pour Scipio.

— Tant pis, pensa Amalric, puisque je n'ai point menti à la duchesse, j'ai bien le droit de frelater un peu la vérité à l'usage de ce drôle de Bufile.

— Ah! mon Dieu, exclama celui-ci tout en frémissant.

— Mais, continua le vicomte, voici que vous aimez Périnette...

— Oh! ne m'en parlez pas! soupira le poète ventru du plus bel air langoureux qui fût au monde.

— Si je demande la main de Périnette pour Scipio, je vous désobligerai?...

— Infiniment, mon cher sire.

— Et je vous aime, je vous l'ai dit, mon cher poète. Mais si je la demande pour vous?...

— Quoi! exclama Bufile, vous feriez cela?

— Non, car je serais désagréable à mon ami Scipio...

J'ai précisément le doigt entre deux pierres, et mon embarras est grand... Comment faire ?

— Oui, comment faire ? répéta Bufile évidemment fort chagrin de ce dilemme que lui posait très-nettement Amalric.

II



Comment l'écuyer Bufile et le vicomte Amalric s'étant trouvés dans la situation de l'âne de Buridan, Périnette, à son tour se trouva dans le même cas.

Bufile, malgré ses facultés de poète, lesquelles facultés, dit-on, donnent le droit d'être complètement ignorant et de ne rien apprendre, sous le prétexte qu'à la rigueur on peut tout inventer ; Bufile, disons-nous, avait cependant appris la logique et il avait l'esprit droit comme un mathématicien, ce qui nous laisse à supposer qu'il était un poète de l'école du bon sens et qu'il aurait pu, à la rigueur, et en dépit de ses vers, entrer à l'académie, si l'académie eût existé de son temps.

Il comprit donc à merveille la justesse du raisonnement d'Amalric, et il répéta comme lui plusieurs fois :

— Comment faire !

— Mon cher poète, reprit le vicomte, lorsque j'étais écolier de l'Université, le recteur de la rue du Fouarre, l'école la plus fréquentée du pays Latin, nous citait sans cesse l'histoire de l'âne du professeur Buridan et de ses deux picotins d'avoine.

— Je la connais, dit Bufile.

— Or, vous et Scipio, vous me représentez exactement les deux picotins. Excusez la comparaison.

— Et vous ? demanda le Napolitain avec son fin sourire.

— Moi, je suis l'âne de Buridan, pardieu ! je ne sais à qui aller, c'est-à-dire qui aider, de vous ou de Scipio.

— Savez-vous, interrompit gravement Bufile, que l'âne en question mourut de faim ? dit l'histoire.

— C'est-à-dire que je ne pourrai jamais me décider en ce cas.

— Cela m'en a tout l'air, puisque vous nous aimez également.

— Eh bien ! fit Amalric, supposons une chose...

— J'écoute.

— Supposons que tandis que l'âne hésitait, et en fin de compte ne touchait ni à l'un ni à l'autre, une main charitable eût versé une nouvelle poignée d'avoine dans l'un des picotins...

— Oh ! alors, dit Bufile, l'âne n'aurait plus hésité. Il eût été persuadé que ce dernier picotin était plus empli que l'autre, et il l'eût entamé sur-le-champ.

— Voilà justement ce dont je voulais vous faire convenir.

— Je vous comprends, mon cher sire, pour que vous-même vous n'hésitez plus : il faudrait que l'un de nous deux, Scipio ou moi, nous l'emportassions l'un sur l'autre dans votre estime et votre amitié, par suite d'un événement quelconque.

— Vous parlez d'or, seigneur écuyer.

— Reste à trouver l'événement.

— Un service que vous ou lui me rendrez...

— Hé ! hé ! pensa Bufile, qui était moins naïf que Scipio, je crois que le petit vicomte a besoin de moi. Tiens... tiens...

— Par exemple, continua Amalric, si au lieu de rester à boire avec les soudards qu'il commande, Scipio m'eût accompagné hier au soir, il est probable qu'il eût largement rendu à mon adversaire le coup d'épée que j'en ai reçu. Alors ce deuxième coup d'épée eût été pour moi la poignée d'avoine supplémentaire qui tombe dans le picotin et coupe court aux hésitations de l'âne. Je me serais pris pour lui d'une tendresse plus vive, et je n'aurais pas balancé une seconde entre lui et vous.

— Heureusement, dit Bufile, qu'il n'est rien arrivé de tout cela, et que la damnable passion du vin a entraîné Scipio à demeurer à la taverne.

— Vous, au contraire, cher seigneur, vous me prodiguez vos soins, vous êtes devenu mon médecin.

— Bon ! en ce cas, la poignée d'avoine est trouvée ?

— Nenni ! car vos soins m'étaient dus en échange d'un petit service que je vous ai rendu.... Vous savez votre querelle avec Tristan ?

— Ah ! oui, murmura Bufile, qui pâliissait toujours au seul nom du redoutable grand prévôt. Que dois-je donc faire encore pour votre seigneurie ?

— Ecoutez ; je vous prends pour mon confident.

— Et votre seigneurie à raison, car je suis discret et de bon conseil.

— Voilà un drôle, se dit Amalric, qui ne se maltraitera jamais. A l'entendre il a toutes les qualités et pas un défaut...

Puis, tout haut :

— Le roi mon parrain m'affectionne fort, vous le savez, et lui qui est brave comme un Valois qu'il est, — il l'a suffisamment prouvé à Montlhéry, — est peureux comme un bedeau ou un justicier, du moment qu'il s'agit de son cher filleul Amalric. La seule pensée que je sais tenir une épée lui donne la chair de poule ; si on lui disait quelque

jour que je vais assister à une bataille rangée ; il serait capable de s'évanouir comme une femme nerveuse.

— Quelle tendresse ! murmura Bufile.

— Ah ! c'est qu'il m'aime comme son fils, répondit Amalric avec modestie. Or, un jour que je lui demandais de me donner une compagnie à commander, il jeta les hauts cris et me fit un beau discours pour me prouver que l'art de la diplomatie était bien plus noble que l'art de la guerre, et que mieux valait être un grand politique qu'un grand capitaine.

— Il avait raison, le roi, mon cher seigneur.

— C'est possible ; mais moi je préfère de beaucoup le second métier au premier, et je prise plus haut une vaillante estocade ou une lance bien rompue qu'une parole habile et une belle trahison dorée. Cependant, le roi m'a fait ambassadeur à la cour du duc de Bourgogne, s'imaginant que j'allais vivre à Dijon comme un coq en pâte, sans autre besogne plus rude que le soin d'assister aux fêtes que donne journallement le duc, son cher cousin, et de courtiser galamment les belles dames du pays des Burgondes, lesquelles, dit-on, sont agaçantes et coquettes comme des Provençales.

— On voit bien que le roi vous aime, messire, puisqu'il vous confie une mission aussi commode, lui qui, dit-on, exige rude service des siens, d'ordinaire.

— Mais voilà que, précisément, je ne me soucie pas plus des choses de la galanterie que des choses de la politique ; mon seul goût dominant est le jeu de la rapière, et je préfère l'harmonie brutale des clairons à la voix mélodieuse et perlée des femmes.

— Singulière préférence, en vérité, articula dédaigneusement Bufile.

— Soit, mais il ne faut pas plus disputer sur les goûts que sur les couleurs ; c'est une affaire d'impressions per-

sonnelles. Quand le roi m'a fait mettre en route, il ne soupçonnait pas, j'imagine, que son cousin, Charles-le-Batailleur, quittait en ce moment-là sa capitale pour aller guerroyer contre les Suisses. C'est ce qui fait que je suis parti. Sans cela, il aurait eu trop grand peur pour son cher filleul...

Pauvre roi!

— Jugez donc de ma joie, seigneur Bufile, lorsque j'ai appris que le duc venait d'entrer en campagne. Je vais pouvoir me battre...

— Votre seigneurie oublie une chose...

— Laquelle, s'il vous plaît ?

— Sa qualité d'ambassadeur.

— Nullement.

— Mais le roi ne fait point la guerre aux Suisses ?

— D'accord.

— Alors vous battre contre eux serait violer la foi des traités...

— J'y ai songé.

— Eh bien ! alors ?

— J'ai trouvé un biais.

— Oui dà ?

— Écoutez-moi. Si je rejoins le duc aussitôt après son départ, une fois que je lui aurai remis mes lettres d'ambassadeur, je serai forcé, pour ne me point mêler à la guerre, de revenir m'installer à Dijon.

— C'est parfaitement juste.

— Mais si j'arrive au camp du duc le matin d'une bataille, au moment où l'action s'engage, comme je n'aurai pas le temps de faire savoir aux Suisses ma qualité, et que les balles de leurs arquebuses me peuvent atteindre aussi bien que les officiers du duc, alors je me trouve en droit de légitime défense, et je tire gaillardement l'épée.

— Votre raisonnement est spécieux, mais il n'y a rien à reprendre.

— C'est ce que je me suis dit, cher seigneur.

— Oh! mon Dieu! non, absolument rien. Mais comment arriver le matin d'une bataille?

— C'est difficile, mais non impossible.

— Comment cela, s'il vous plaît?

— Le duc entre à peine en campagne. Demain et les jours suivants, il observera les Suisses; et les Suisses l'observeront. Le temps se passera en marches et en contre-marches, jusqu'à ce qu'enfin, les deux armées se trouvant en présence un beau jour, en viennent aux mains sérieusement.

— Et alors? demanda Bufile.

— Alors, comme il n'y a que le premier pas qui coûte, la première bataille livrée, le duc en livrera une seconde, puis une troisième, et j'aurai bien du malheur si je n'arrive pas auprès de lui un matin de combat.

— Vous avez raison. Rien ne me paraît, à présent, plus facile.

— Oui, si vous m'aidez.

— Moi, bon Dieu! exclama le Napolitain s'imaginant qu'Amalric l'allait supplier de l'accompagner au camp.

— Sans doute. Plus j'arriverai tard auprès du duc et mieux cela vaudra.

— C'est très-juste, messire.

— Or, pour que j'arrive tard, il faut qu'un obstacle insurmontable me retienne en route.

— J'y suis, dit Bufile, vous ne voulez pas guérir.

— Mais si. Seulement, je veux que vous traitiez mon mal avec indulgence, que vous ne l'accabliez pas de toutes les ressources de l'art, que vous le ménagiez comme un ami;... enfin, que vous le prolongiez une quinzaine de jours au moins...

— Ce sera fait, cher seigneur, répondit l'écuyer.

Et puis il ajouta en clignant des yeux :

— Et... sera-ce là la poignée d'avoine ?

— Peut-être... nous verrons bien,... répliqua Amalric, qui n'aimait point à s'engager.

— Vous parlerez à Périnette ?

— Au contraire, je ne lui dirai rien ; car si je ne veux pas servir Scipio, je ne veux pas lui nuire.

— Alors, dit Bufile, ce ne sera plus vous, mais Périnette, qui se trouvera dans la position de l'âne de Buridan. Elle ne saura qui choisir.

— Voilà justement où vous vous trompez, seigneur, écuyer.

— Comment me trompé-je ?

— En ceci que vous avez de l'esprit, et que Scipio n'en a pas ; que vous avez plus d'une ruse en votre escarcelle, et que la sienne n'est remplie que de grosses naïvetés, que Scipio est absent, et que vous êtes auprès de Périnette, et qu'enfin vous pouvez parler, tandis que j'aurais parlé pour lui et que je ne parlerai pas.

— C'est juste, s'écria Bufile, mon esprit est la poignée d'avoine ajoutée au picotin.

— Vous voyez bien que nous nous comprenons à merveille. Ainsi, voilà qui est convenu, je ne guérirai pas avant quinze jours.

— Heu ! heu ! murmura l'écuyer se transformant en médecin pessimiste et prenant aussitôt son rôle au sérieux, quinze jours, c'est bien peu de temps pour sortir d'une position aussi grave...

— Ah ! charmant, exclama Amalric, vous êtes le roi des docteurs, et je vais à l'instant vous prouver ma gratitude.

— Déjà ? fit le Napolitain enthousiasmé.

— Vous allez m'envoyer Périnette et vous lui enjoindez de me préparer un hanap de tisane.

— Plaît-il ? interrogea Bufile en fronçant le sourcil, N'allez point lui parler pour ce bétitre de Scipio, au moins...

— Soyez tranquille, je n'ai qu'une parole. Je lui parlerai de vous, au contraire... en termes vagues... sans avoir l'air d'y toucher... je ferai votre éloge...

— Ah ! messire, que de bontés !

— Allez, cher seigneur, allez !

Et Amalric congédia Bufile d'un geste de la main.

Demeuré seul, le rusé filleul du roi fit la réflexion suivante :

— Voilà un homme qui est poète et compose des vers galants, qui est versé en la science et les subtilités de la politique, et je viens de le berner et de le *dauber* d'importance. Il n'y a que les gens de génie dont il soit aussi facile de se moquer. Décidément les poètes sont de grands enfants à qui on pourrait sans danger montrer la lune dans un seau d'eau et la leur promettre ; ils se fieraient sur-le-champ à votre promesse.

Périmette arriva.

— Enfin ! s'écria-t-elle en se trouvant seule au chevet d'Amalric ; enfin, je puis parler et vous demander comment il se fait que vous êtes ici, Amalric, et en ce pitoyable état ?

— Petite, répondit gravement le vicomte, je t'ai toujours dit que tu n'entendais rien à la politique.

— La politique est-elle donc l'art de recevoir des coups d'épée ?

— Pas précisément ; mais les coups d'épée en sont quelquefois la conséquence.

— Nouvelle énigme ? murmura la bachelière dépitée. Et Scipio !

— Il est à trois quarts de lieue d'ici, à la première hôtellerie qu'on trouve sur la route, en se dirigeant vers Paris.

— Pourquoi ne vous a-t-il point accompagné ?

— Ceci est encore un secret dont tu n'as que faire.

— Mais je veux le voir, moi !

— Tu le verras.

— Quand le verrai-je alors ?

— Tout de suite, si cela te plaît. Tu vas aller lui porter un message de ma part.

— Ah ! exclama Périnette, frappant joyeusement dans ses mains, vous êtes bon et charmant, Amalric !

— Donne-moi cette plume et ce parchemin que je vois là sur cette table. Je vais lui écrire.

Avec l'aide de Périnette, Amalric se mit sur son séant, et traça les lignes suivantes :

« Mon cher Scipio,

» Dans [notre] association, tu le sais, il est convenu, pour que tout arrive à bien, que je suis la tête et toi le bras. Par conséquent, j'ordonne et tu obéis. Pour des motifs qu'il serait imprudent de confier à un parchemin, je ne puis te rejoindre aujourd'hui, ni te dire le nom du lieu où je me trouve. Au reçu de ma lettre, tu te mettras en route pour Dijon avec les hommes de mon escorte. Là, tu te logeras avec eux dans la première hôtellerie que tu rencontreras et tu m'y attendras patiemment. Je te rejoindrai dans quinze jours. »

— Bon ! dit Périnette d'un ton boudeur, et tandis que vous resterez ici, Scipio sera à Dijon !

— Ceci est encore une nécessité de la politique.

— Ah ! l'inférieure chose ! murmura Périnette.

— Dis donc, petite, reprit Amalric, il est bien convenu, j'imagine, que tu vas aller voir Scipio à l'insu de tout le monde, et que ni la duchesse ni le seigneur Bufile n'en sauront rien.

— Soyez tranquille, Amalric.

— A propos du seigneur Bufile, j'ai une recommandation à te faire petite.

— A moi ? et à propos de ce vieux fou qui me fait la cour ?

— Oui, traite-le avec égards, avec respect même.

— Et pourquoi donc, juste ciel ?

— Parce qu'il est mon ami, dit gravement Amalric.

— Cet homme chauve ? fit-elle d'un ton moqueur.

— Il a une tête expressive et il est plein d'esprit.

— Vous, croyez, demanda naïvement Périnette. C'est singulier, je ne m'en suis jamais aperçue.

— C'est qu'apparemment tu ne t'y connais pas, petite. Va, mon enfant.

— J'espère, se dit Amalric, après le départ de Périnette, j'espère que j'ai religieusement tenu ma parole vis-à-vis de mons Bufile. J'ai vanté discrètement ses qualités et je n'ai ouvert la bouche, touchant Scipio, qu'à propos de mes affaires à moi, et non de celles de Périnette.

Mais il y a une chose que je n'ai pas dite à cet honnête et digne écuyer ;

C'est que si niais qu'il soit, l'homme aimé semble spirituel à la femme qu'il aime, — tandis que si spirituel qu'il soit, un autre paraîtra toujours niais à la femme qui ne l'aime pas...

Pâques-Dieu ! comme dit le roi, mon parrain, il n'y a que les poètes qui ne devinent jamais ces choses-là !

Et Amalric, qui ne partageait point les goûts littéraires de son royal protecteur, se prit à rire de bon cœur en songeant à cette race famélique dont la destinée est de courir sans cesse et simultanément à la recherche d'une rime et à celle d'un dîner.

La plus longue et la plus touchante histoire d'amour pourra toujours être racontée en quelques lignes. Les

poèmes dont le cœur est le héros épique s'analysent rapidement et ne s'écrivent pas.

Nous n'essaierons donc point de peindre heure par heure et jour par jour l'existence que mena Amalric pendant sa maladie, dans cette petite villa mystérieuse où le vieux duc de Brancas avait voulu dérober son trésor à tous les regards.

L'amour va grand train entre deux jeunes gens qui s'aimaient déjà, et dont l'un veille sans cesse au chevet de l'autre.

Il est vrai que la duchesse se défiait assez d'elle-même pour avoir soin toujours que Périnette ne la quittât point, lorsqu'elle était auprès d'Amalric, mais Périnette n'était-elle déjà point une confidente ?

Le bonhomme Bufile était le seul, lui, qui n'eût pas deviné l'amour d'Amalric et de la duchesse. Il suivait à la lettre les prescriptions du vicomte et le guérissait lentement, mais il ne se doutait nullement du vrai motif qui poussait Amalric à vouloir prolonger son séjour à la villa.

Quelques jours plus tôt il y eu gros à parier que maître Bufile aurait lu fort distinctement la vérité dans les yeux de l'un ou de l'autre ; mais alors il n'était point amoureux de Périnette, et lorsqu'on est occupé soi-même, il devient fort difficile de voir clair dans les affaires des autres.

Donc Bufile n'y voyait goutte ; il était revenu aux pastorales et aux aspirations poétiques de sa jeunesse, il rêvait comme autrefois pendant de longues heures et il poussait la folie, à de certains moments, jusqu'à composer des vers en l'honneur de la bachelière, comme jadis il en composait en l'honneur du peuple napolitain.

Et cependant le temps marchait, les heures se succédaient aux heures et les jours aux jours, la guérison d'Amalric allait grand train, et un matin il dit à Bufile :

- Puis-je me lever ?
- Parfaitement, répondit le docteur improvisé.
- Pourrai-je sortir ?
- Oui, pour faire une promenade d'une heure, au soleil.

Amalric regarda la duchesse; la duchesse baissa les yeux et accepta tacitement le rôle d'appui que lui demandait son bel amoureux. Or, l'hiver partait au galop; janvier tirait à sa fin. La neige avait disparu et les arbres secouaient déjà, à l'aide d'un vent plus tiède, le manteau de givre que les bises de décembre avaient laissé tomber de leurs ailes noires sur leurs branches dépouillées.

Déjà au flanc des coteaux flottait une brume floconneuse et bleue, avant-courrière diaphane du printemps; l'herbe jaunie et couchée se redressait peu à peu au revers des ruisseaux qui venaient de perdre leurs glaces de trois mois, et, dégagés de leurs rudes étreintes, recommençaient à couler avec un murmure rempli de vagues espoirs.

Le moineau-franc reprenait sa chanson moqueuse aux lézardes du clocheton rustique, et le laboureur piquait devant lui ses bœufs blancs et roux avec ce refrain monotone et bizarre qui, en tous pays, est à peu près noté de la même manière, quoique s'adaptant à des paroles différentes.

Le feu pétillait bien encore dans tous les âtres, mais la fumée, au lieu de s'incliner noirâtre et de raser les toits montait verticalement en spirales grises dans un ciel entièrement bleu où le soleil épanchait à profusion ses rayons d'or.

Il y avait une sorte de joie secrète dans la nature, quelque chose comme un hymne mystérieux et confus, qu'un orchestre universel exécutait pour célébrer le départ de cette morose saison qu'on nomme l'hiver, et que Dieu infligea à la création comme pour la punir de l'avoir

faite si belle et lui rappeler que rien n'est parfait, — hormis lui.

Il était alors deux heures de l'après-midi, et Amalric témoigna le désir de s'aller promener une heure dans le vaste jardin planté de grands arbres, qui entourait la villa.

La duchesse s'offrit naturellement à l'accompagner, et ils sortirent tous deux, Amalric s'appuyant sur son bras sous prétexte qu'il était faible encore.

Maître Bufile les suivit du regard, demeurant à la fenêtre de la chambre d'Amalric; — et tout à coup, s'apercevant que celui-ci cheminait gaillardement et n'était nullement affaibli, quoi qu'il en eût dit, le voyant en outre se pencher avec complaisance vers l'oreille de la duchesse et lui parler tout bas, il fut pris, lui Bufile, d'un soupçon subit et il se dit :

— Ah ça, qui sait si le petit vicomte ne m'a point berné et si c'est uniquement dans l'espérance de rosser les Suisses plus tard qu'il s'attarde ainsi à la villa et ne paraît nullement disposé à en sortir de sitôt ?

III

Des scrupules qu'eut l'honnête écuyer Bufile à l'endroit des devoirs d'un serviteur envers son maître, et des réflexions philosophiques et pleines d'indulgence que l'ancien lazzarone fit à l'endroit des vieux maris et des amoureux jeunes.

Mons Bufile avait l'imagination d'un poëte et l'esprit d'un mathématicien ; son imagination lui permettait rarement de mettre l'œil et le doigt sur la vérité ; mais si, par

hasard, il rencontrait le fait vrai, il en tirait aussitôt les plus savantes conclusions avec une remarquable logique.

Lorsqu'il eut fait enfin, au bout de huit jours, la réflexion qu'il aurait dû faire dès le premier, à savoir : qu'Amalric n'était pas à la villa par l'effet du hasard, et qu'il n'y prolongeait son séjour indéfiniment que parce qu'il y avait un plus grand intérêt que celui de se procurer la naïve fantaisie d'occire à grands coups d'épée quelques rustres des montagnes suisses, maître Bufile se posa aussitôt la question suivante :

— Que fait-il donc ici ?

Et de se répondre aussitôt :

— Les jeunes gens de notre époque ont trois passions dominantes, et qui excluent toutes les autres : l'amour, le vin et le jeu.

Or, le petit vicomte ne joue pas ou n'aime pas à jouer, c'est incontestable, car il m'aurait déjà proposé une partie de dés, obéissant à cet instinct féroce du joueur qui pousserait un roi à choisir, au besoin, un valet d'écurie pour partner.

Il n'est pas buveur, ou s'il l'est, comme on boit en tous les coins de ce beau pays de Bourgogne où tout fossé est bordé d'une vigne et où toute borne a la forme d'une futaille, il est bien certain qu'il n'aurait nul besoin de rester ici pour sacrifier à ce vin charmant.

Donc il est amoureux.

Cette conclusion était d'une logique rigoureuse.

— Or il est amoureux, continua Bufile poursuivant son aparté, il est amoureux de la duchesse...

Mais une réflexion soudaine hérissa, à ces mots, les rares cheveux qui garnissaient tant bien que mal les tempes du poète ventru :

— Et s'il aimait Périnette ? se dit-il tout à coup, aussi

frémissant que s'il eût vu se dresser devant lui la tête triangulaire d'une vipère à l'œil vitreux et sanglant.

Mais Bufile, quoique poète, avait quelque bon sens, et il songea aussitôt que si Amalric était amoureux de Périnette, il ne s'appuierait pas sur le bras d'Isaure avec autant d'abandon.

Le bon et naïf écuyer vivait en un siècle primitif où la rouerie des amants marchant sur les brisées de la science, n'avait point encore inventé l'usage du paratonnerre.

— Décidément, pensa-t-il, j'étais archi-fou d'avoir de semblables idées; et je tiens le mot de l'énigme. Le petit vicomte aime la duchesse! me voilà rassuré.

Mais, la sécurité placide du bonhomme n'eut que la durée d'un éclair, et son front rasséréiné se rembrunit aussitôt :

— Double brute que je suis! murmura-t-il. Si le vicomte aime la duchesse, et la chose est évidente, M. le duc de Brancas, mon honoré maître, ne saurait aimer le petit vicomte. Ceci est clair comme le jour.

Et si la duchesse, à son tour, aime le petit vicomte, — et c'est probable, car le drôle est gentil et fait au tour, outre qu'il a presque autant d'esprit que moi...

On le voit, maître Bufile professait pour lui-même une assez belle estime.

— Si elle l'aime, le duc mon maître est tout simplement berné et trahi à la barbe de son fidèle écuyer Bufile.

Or, le duc a chargé Bufile de garder sa femme avec la vigilante sévérité d'un dragon chargé de veiller sur un trésor; — et si le duc a confié pareille mission à son écuyer, c'est qu'il était persuadé que son écuyer était un garçon plein d'esprit qui voyait, au besoin, courir l'air, comme on dit au pays de Provence, et qui écarterait les amoureux au beau langage et aux façons séductrices avec une prudente sollicitude.

Mais l'écuyer n'a rien vu, rien deviné, il a flatté de la main et caressé complaisamment le loup qui s'était introduit dans la bergerie, et il lui a donné à croquer la plus belle brebis du bercail.

Donc l'écuyer n'est point un homme d'esprit, mais un honnête imbécile, comme on en voit passer journellement à travers le monde.

Bufile s'arrêta essoufflé d'un pareil monologue, puis il se répéta avec une complaisante bonhomie :

— Oui, messire Bufile, bien que vous soyez un poète de grand mérite et peut-être même à cause de cela, vous êtes tout simplement un imbécile ! la niaiserie et le génie vont de pair et compagnie et vivent très-bien ensemble. C'est l'histoire de l'astronome qui lit dans le ciel et se laisse choir dans un puits...

— Décidément, continua l'honnête et consciencieux écuyer, qui prenait plaisir à s'accabler des plus durs reproches, je ne fais point compliment au duc de Brancas du choix qu'il a fait de vous ; le dernier rustre eût été plus convenable à pareille besogne...

Mais aussi, soupira Bufile en manière de consolation, le duc pouvait-il prévoir que je deviendrais amoureux moi-même ? Ah ! les anciens avaient grandement raison de représenter l'Amour avec un bandeau sur les yeux... L'homme qui aime ne vaut plus un denier parisis. Le plus spirituel des écuyers n'a pu résister à cette fatale influence, et il est devenu aussi stupide qu'un soudard ou ce bélièvre le grand prévôt le compère Tristan.

L'aimable épithète qu'il adressait à l'homme dont il avait eu si grand peur ramena le sourire sur les lèvres blêmes du poète ; puis, à ce sourire, succéda une expression de physionomie philosophique et pleine d'indulgence qui s'adressait à lui-même aussi bien qu'au genre humain.

— Après tout. murmura-t-il, il n'y a que Dieu qui voit tout. *Errare humanum est*. On ne saurait tout prévoir, et eussé-je prévu ce qui arrive, je n'aurais pu encore jeter à la porte ou par la fenêtre ce gentil garçon qui était grièvement blessé. La médecine et l'humanité me le défendaient.

Tant pis !

Cependant Bufile continua à réfléchir sérieusement à sa position, et sa réflexion amena cette conclusion peu rassurante pour sa loyauté de serviteur :

— Je n'ai rien vu, donc j'ai failli à mes devoirs et trahi mon maître. Or, si le mal n'est point irréparable déjà, il faut que j'avise et mette tout doucement dehors de la bergerie le louveteau qui s'y est introduit. Je dois bien cela à mon maître, l'illustre et puissant duc de Brancas, mon bienfaiteur, celui à qui je dois tout et qui à fait de moi un homme sérieux, un poète qui a des loisirs et peut faire de l'art, au lieu de rimaiter aux carrefours devant un peuple de badauds et de gens illettrés.

Il n'y a pas à hésiter, et... dussé-je perforer moi-même ce petit vicomte avec ma rapière vierge jusqu'ici de tout meurtre.

— Ah ! diable ! interrompit l'écuyer, il y a une chose que j'oubliais, c'est que le seigneur Amalric est tout simplement un bienfaiteur de l'humanité : il a empêché Tristan de pendre un grand poète, et la postérité lui en gardera une éternelle reconnaissance. Or, moi qui suis ce grand poète, et par conséquent son premier obligé, puis-je, en conscience, me montrer plus sévère et moins reconnaissant que la postérité ?

Ceci serait de la plus noire ingratitude.

Voici que, à mon tour, je suis placé dans la position singulière de l'âne de Buridan : j'ai à choisir entre le duc de Brancas et le petit vicomte. Il faut nécessairement que

je sois ingrat avec l'un des deux et que j'opte pour l'un ou l'autre. Examinons froidement leurs titres.

Primo, le duc a été mon bienfaiteur ; il a été l'édificateur de ma fortune, et je lui dois tout.

Secundo, le seigneur Amalric m'a sauvé la vie, et en m'arrachant à la potence, il a rendu un grand service au monde.

Or, entre un homme qui n'a obligé que moi et un autre qui en m'obligeant a obligé le monde entier, il n'y a vraiment pas à hésiter.

Donc je continue à être amoureux, par conséquent je ne vois rien, je n'entends rien, et je suis jusqu'à nouvel ordre le plus stupide des mortels.

Cependant Bufile aimait sincèrement son maître, et malgré tous ces beaux raisonnements il eût hésité encore à trahir ses devoirs, si son imagination féconde ne lui eût suggéré tout à coup ce qu'on nomme l'argument *ad hominem*, c'est-à-dire l'argument qui touche à l'intérêt direct de celui qui l'emploie et qui est, en fin de compte partout et dans tous les temps, le mobile déterminant de sa conduite.

— Si, par impossible, se dit-il, au lieu de fermer les yeux, je me rendais coupable de la plus noire ingratitude envers le bienfaiteur du monde et l'expulsais violemment d'ici, il ne se trouverait plus engagé vis-à-vis de moi, et il favoriserait l'amour de cette brute de Scipio pour Périnette, ce qui fait que le seigneur Bufile serait à la fois ingrat et trahi.

Bufile s'était tenu tous ces beaux discours accoudé sur la fenêtre ouverte de la chambre d'Amalric, d'où il avait vu ce dernier s'éloigner et se perdre avec la duchesse dans les méandres du jardin.

Au moment où il achevait, la duchesse et le vicomte reparurent à ses yeux au détour d'une allée, et il ne put

s'empêcher d'admirer et de caresser d'un regard d'artiste ce couple charmant de jeunesse, de grâce et de beauté.

— Par Apollo ! murmura-t-il, il faut convenir que le hasard est un grand cuistre, et qu'il eût bien mieux fait d'assortir ces deux beaux jeunes gens par les liens de dame hyménée, que de donner pour époux à la duchesse un bonhomme cassé et grisonnant, tel que mon honoré seigneur le duc de Brancas.

Le poète napolitain était alors de fort bonne foi, et il ne songeait nullement au spectacle qu'offrirait dans le cas où son amour serait agréé, l'accouplement de sa cinquantaine et de son vaste abdomen avec la taille de guêpe et les dix-neuf ans de la jolie Périnette.

Bufile, en sa qualité de poète, renouvelait sous une forme plus neuve, l'histoire des deux besaces dont Jupiter fit cadeau à chaque mortel.

— Aussi, se dit-il avec humeur, pourquoi diable le duc s'est-il remarié si vieux avec une femme si jeune?... Quand les vieillards veulent jouer un rôle de damoiseau, ils se doivent attendre à tout. Mais, ajouta-t-il avec un accent de dédaigneux scepticisme, ils sont tous les mêmes, ils oublient sans cesse le passage du temps et le cours des années... ils ont été jeunes, beaux, fanfarons, ils tordaient leur fine moustache avec impertinence, et parfumaient leur noire chevelure; ils chantaient, la nuit, une guitare à la main, sous le balcon des femmes éveillées et des maris endormis profondément, et ils se moquaient des maris, se disant avec un railleur sourire :

— Pauvres fous !

Et ils se revoient toujours ainsi, le front et la lèvre ombragés, la taille fine, le sourire jeune et triomphant, dans cette glace qui ne reflète jamais ni cheveux gris ni rides profondes et qu'on nomme la vanité, — et il leur arrive, un beau jour, ce qui advint aux autres jadis.

C'est la peine du talion !

La duchesse et Amalric rentrèrent à la villa au moment où le soleil déclinait à l'horizon des collines lointaines et s'enveloppait dans un magnifique linceul de pourpre et d'or qui semblait annoncer l'arrivée prochaine du printemps, cette saison éternellement jeune et qui encadre si bien l'amour de la jeunesse.

Ils trouvèrent Bufile assis devant une table chargée de fioles de toute espèce et s'occupant avec gravité d'une expérience de chimie.

— Que faites-vous donc là, Bufile ? lui demanda madame de Brancas.

— Madame, répondit l'écuyer avec bonhomie, je m'occupe de la composition d'un élixir. J'essaye d'utiliser mes connaissances en chimie.

— Et quel est cet élixir, Bufile ?

— Le plus précieux de tous, madame.

— Oh ! oh ! fit à son tour Amalric, serait-ce l'élixir de longue-vie, celui que tout le monde cherche et que personne ne trouve ?

— Non pas, fit dédaigneusement l'écuyer, l'élixir de longne-vie, si on le trouvait, serait une pauvre découverte, attendu que la vie n'a rien de fort séduisant quand la jeunesse s'est envolée. Et puis...

Bufile s'arrêta.

— Et puis ? interrogea la duchesse.

— Et puis, ajouta Bufile, il ferait le désespoir de bien des gens.

— Vous croyez ?

— Mon Dieu oui, celui des héritiers d'abord, qui attendraient trop longtemps leur légitime, celui des amants ensuite dont la belle serait en puissance d'époux.

La duchesse et Amalric tressaillirent ; mais la physionomie de Bufile avait une expression si naïve, si inoffen-

sive, qu'ils se rassurèrent aussitôt. Le bonhomme était sans doute un enfant terrible qui approche en riant et sans le savoir une mèche allumée d'un baril de poudre.

— Et peut-on au moins savoir le nom et l'emploi de cet élixir précieux ? demanda Amalric.

— Je ne l'ai point nommé encore, mais quant à son but, le voici : il est destiné à faire le bonheur des amoureux rebutés.

— Et comment cela ?

— En faisant perdre aux femmes le souvenir de l'homme qu'elles aiment, auquel cas ceux qu'elles n'aiment pas auront toutes les chances possibles d'être aimés à leur tour.

— Cher seigneur, s'écria Amalric en riant, vous êtes l'homme le plus spirituel et le plus aventureux que j'aie connu jamais. Votre esprit est un paradoxe perpétuel et votre caractère vous pousse à lutter sans cesse contre d'insurmontables difficultés.

— Ah ! ah ! répondit Bufile, vous croyez, messire ?

— Pardieu ! fit Amalric, où donc avez-vous appris qu'une femme oublie jamais l'homme qu'elle a aimé ?

— Nulle part, jusqu'à présent, mon doux seigneur, répliqua le Napolitain avec l'assurance indulgente d'un homme habitué à ne rencontrer que des incrédules, et que ce scepticisme universel fait sourire sans le rebuter, cette invention est réservée à mon élixir.

— Vous croyez donc, par avance, à sa vertu ?

— Comme à la clarté du jour et aux ténèbres de la nuit.

La duchesse et Amalric continuèrent à sourire, puis ils laissèrent le bonhomme au milieu de ses fioles et de ses alambics, et le vicomte rentra chez lui en disant :

— A merveille ! la chimie et l'amour absorbent telle-

ment cet imbécile qu'il ne s'apercevra jamais que mon humeur guerrière s'accomode parfaitement de la paisible existence que je mène ici.

Deux jours s'écoulèrent encore. Depuis qu'il voyait tout, Bufile devenait de plus en plus aveugle, sans doute pour mettre sa conscience en repos ; et les deux amants passaient les plus charmantes heures du monde en un tête-à-tête sans fin que Périnette avait la discrétion de n'interrompre qu'à propos. Qu'on ne s'imagine point, du reste, que leur amour fût autre chose qu'un délicieux et pur enfantillage, un échange d'innocentes tendresses.

La duchesse avait cette fierté sans tache des nobles races, elle aimait Amalric, mais elle comprenait la dignité du nom qu'elle portait et elle demeurait noble et pure au bord du précipice.

Amalric, lui aussi, avait compris que le jour où la duchesse viendrait à s'oublier, cet ange qui préside aux chastes amours, remonterait éperdu vers les célestes demeures, et que celle qu'il aimait, d'ange qu'elle était elle-même redeviendrait une créature terrestre à laquelle ne pourrait plus s'adresser, sans impiété, l'ardent et saint amour qu'il lui avait voué.

Un long regard où ils échangeaient leur âme, un rare et chaste baiser sur le front, un tendre serrement de main composaient toute leur félicité, — félicité sans bornes, dont l'âme la moins élevée eût été jalouse, si elle l'eût connue. Ils oubliaient ainsi les jours et les heures qui passaient, — la duchesse son époux, Amalric le roi son parrain, et son ambassade et les Suisses, contre lesquels il n'était nullement pressé de tirer l'épée, quoi qu'il en eut dit à maître Bufile.

Mais celui-ci veillait dans l'ombre, il avait fini par s'intéresser à l'amour des deux jeunes gens, il en avait reconnu la noble pureté, et insensiblement il en était venu à

jouir de leur bonheur, à trembler pour eux, à souhaiter quelquefois, obéissant à un sentiment de tendresse presque paternelle, que le vieux duc de Brancas mourût, un matin, comblé d'ans et de gloire, pour que sa mort permît enfin aux deux amants de s'unir à la face du monde, comme déjà ils l'étaient devant Dieu.

Un matin, au point du jour, le digne écuyer dormait encore d'un profond sommeil lorsque le pas d'un cheval retentissant tout à coup sur le pavé de la cour, l'éveilla en sursaut.

— Jésus Dieu ! s'écria-t-il, nous somme perdus. Voici le duc.

Et il se leva précipitamment et courut ouvrir la porte.

Ce n'était point le duc, mais un de ses écuyers.

Bufile respira, mais ce ne fut point pour longtemps, car l'écuyer lui apprit qu'il précédait son maître d'une heure à peine, et que M. de Brancas arriverait au lever du soleil.

— Cornes du diable ! murmura Bufile, me voici dans une belle impasse, si le duc trouve le petit vicomte ici, il est assez jaloux pour le tuer sur place et me tordre le cou ensuite, afin de faire deux coups d'une seule pierre, et par la même occasion je ne donnerais pas dix pistoles de ma peau... la peau d'un grand poète cependant !

Bufile monta tout essoufflé à la chambre d'Amalric, qu'il trouva du reste éveillé.

En chemin, l'honnête écuyer avait eu le temps de mettre quelque ordre dans ses idées et de retrouver sa présence d'esprit habituelle, et il s'était dit :

— Il est inutile de montrer au petit vicomte que je sais sur le bout du doigt le secret de son amour. Outre que je lui avouerais ainsi ma complicité, peut-être l'effaroucherais-je au point de lui faire faire quelque sottise. Si je peux l'engager à déguerpir sans lui parler du duc, ce sera pain bénit.

— Bonjour, cher sire, lui dit-il en entrant, le sourire sur les lèvres et d'un ton dégagé.

— Vous êtes matinal, seigneur écuyer.

— Je m'acquitte de mes devoirs de médecin. Je viens prendre des nouvelles de votre santé.

— Je me porte à merveille, pardieu! répondit imprudemment Amalric.

— C'est ce qui m'a semblé hier, observa Bufile. Votre plaie est fermée, vous êtes guéri, et je crois que vous allez apprendre avec une vive joie la bonne nouvelle que je vous apporte.

— Plaît-il? fit Amalric qui se mordit les lèvres et devina qu'il s'était joué un fort mauvais tour à lui-même en avouant qu'il se portait à merveille.

— Figurez-vous que le duc de Bourgogne a battu les Suisses.

— Ah! ah! exclama Amalric en tressaillant.

— Une fois, deux fois, trois fois même, poursuivit Bufile, et les horions, les coups d'épée et les coups d'arquebuse pleuvent là-bas que c'est une bénédiction!

— Je ne sais absolument rien de tout cela, pensa le bonhomme, mais en cas de nécessité pressante un petit mensonge est bien excusable.

— Ah! vraiment! le duc a remporté trois victoires? dit Amalric, qui ne songea point à ce qu'il avait dit à l'écuyer quelques jours auparavant, mais bien au déplaisir qu'éprouverait le roi son parrain en apprenant que ses amis les Suisses avaient été battus. Eh bien! c'est fâcheux...

— Comment! c'est fâcheux?

— Pardon! c'est très-heureux, ai-je voulu dire, la langue m'a tourné.

— C'est très-heureux pour le duc de Bourgogne, et c'est aussi très-heureux pour vous, continua Bufile.

— Pour moi, dites-vous?

— Hé! sans doute...

— Ma foi! dit Amalric, qui n'avait pas le réveil aussi intelligent qu'on l'eût pu croire, je ne vois pas en quoi... c'est heureux...

— En ce que, puisqu'il y a eu trois batailles, il y en aura quatre, il y en aura cinq... et que vous aurez bien du malheur si vous n'arrivez pas auprès du duc un jour de combat.

— Pâques-Dieu! murmura Amalric, je suis un sot, j'avais tout oublié...

— Or, poursuivit Bufile avec vivacité, vous n'avez plus nul besoin de vous attarder et de vous ennuyer en ma compagnie; vous êtes guéri, vous supporterez parfaitement la selle, et dans quelques jours vous pourrez, *Corpo di Bacco!* vous en donner à cœur joie sur les Suisses et satisfaire votre belliqueuse humeur. Aussi, dès que j'ai appris cette bonne nouvelle, j'ai fait harnacher votre cheval.

— Vous avez eu tort, dit froidement Amalric.

— Tort, bon Dieu! exclama Bufile.

— Parfaitement tort. Car je ne compte point partir aujourd'hui.

— Souffririez-vous encore, par hasard?

— Nullement; mais j'ai réfléchi au chagrin qu'éprouverait le roi mon parrain en apprenant que je suis allé guerroyer, et comme je ne le veux point chagriner, ce cher roi...

Bufile comprit qu'il perdrait son latin en vains discours et qu'Amalric ne se laisserait point persuader ainsi. Il se résolut donc à employer le meilleur des arguments et à se trahir lui-même :

— Par grâce, lui dit-il avec vivacité, écoutez-moi, sire!

— Qu'y a-t-il encore? Pâques-Dieu!

— Il y a, répondit Bufile, que si bonhomme que j'en aie l'air, je suis à peu près aussi fin que l'ambre, ce produit précieux de l'Arabie, que je vois les yeux fermés, que j'entends lorsque je dors, que je sais tout enfin !

— Tout ? fit Amalric tressaillant.

— Oui, vous aimez la duchesse et la duchesse vous aime, est-ce clair, cela ?

Amalric se troubla et rougit.

— Il y a encore que le duc sera ici dans une heure, et qu'il faut que vous partiez à l'instant !

— Le duc ? balbutia le vicomte.

— Oui, le duc de Brancas, mon maître, l'homme le plus jaloux des deux hémisphères, le mari le plus intraitable de Provence et de Bourgogne.

Pendant que l'écuyer parlait, Amalric avait retrouvé tout son sang-froid.

— Si je pars, dit-il tranquillement, le duc apprendra tôt ou tard que j'ai passé quinze jours ici. Et alors il refusera de croire à la pureté de sa femme, il la croira coupable et elle est perdue d'avance.

— C'est juste ! murmura Bufile. Nous voici entre deux précipices, car le duc est si jaloux qu'il est capable dès à présent...

— Voyons, seigneur écuyer, dit Amalric, vous avez beaucoup d'esprit, c'est incontestable ; j'en ai un peu, moi aussi, est-ce que, à nous deux, nous ne pouvons pas trouver un moyen de conjurer la foudre ?

Ce mot fut un trait de lumière pour Bufile.

— Ah ! *per Bacco!* s'écria-t-il, je le tiens, le moyen, je le tiens, et vous allez en juger ! Vous verrez, cher seigneur, que les gens d'imagination ont du bon, quoi qu'on en puisse dire...

IV

Comment Bufile, sans y songer, inventa le paratonnerre; — et comment après avoir reconnu la noire ingratitude de son maître, il n'éprouva plus aucun scrupule à le tromper.

Bufile s'assit familièrement sur le pied du lit d'Amalric, et lui dit :

— Pour vous expliquer mon moyen, il est nécessaire que je m'exprime par comparaisons.

— Voyons? dit Amalric, à qui l'assurance de l'écuyer donnait quelque confiance.

— Vous savez, continua Bufile, qu'il y a de certains arbres qui ont la funeste propriété d'attirer le feu céleste?

— Parfaitement, seigneur écuyer.

— Le noyer, par exemple, et le platane, un arbre des contrées méridionales.

— Je sais même, ajouta Amalric, que le noyer est celui de tous qui l'attire le plus violemment.

— Puisque vous savez cela, messire, nous allons nous entendre parfaitement. Supposez que vous vous trouviez, un jour d'orage, en rase campagne, n'ayant pour vous abriter contre la pluie qui tombe à torrents, que le dôme mouvant de deux arbres, placés à une faible distance l'un de l'autre.

— Soit, je le suppose. Eh bien?

— Le premier de ces arbres est un platane, le second un noyer. Naturellement vous vous placez sous le platane, puisque sa propriété attractive est moindre que

celle du noyer. Si la foudre vient à jaillir du choc de deux nuages, il est hors de doute qu'elle suivra l'attraction et tombera sur le noyer, ce qui fait que vous serez, vous-même, à l'abri de tout danger.

— Ceci est parfaitement raisonné, seigneur Bufile.

— Or, vous êtes absolument aujourd'hui dans la même situation. La foudre vous menace, il faut que vous cherchiez un abri, et, si elle doit tomber, mieux vaut qu'elle tombe sur un autre que sur vous.

— Oh! oh! s'écria Amalric ravi; voici qui est admirablement raisonné. Reste à trouver l'arbre, l'objet ou l'homme qui détournera le feu céleste.

— Je l'ai trouvé, répondit maître Bufile triomphant, et qui, sans y prendre garde, venait de découvrir le paratonnerre.

— Et vous avez d'autant plus de mérite, observa Amalric en souriant, qu'excepté vous, je ne vois...

— Ce n'est pas moi.

— Qui donc alors ?

— Un charmant garçon qui n'est plus ici et dont le duc était si jaloux qu'il l'a emmené avec lui.

— Raoul d'Alzay, n'est-ce pas ?

— Lui-même, messire.

— Mais s'il n'est plus ici, comment ferez-vous que le duc...

— Ceci est mon affaire, soyez tranquille; vous serez content. Vous allez vous rendormir, ou du moins essayer, et vous ne vous lèverez que lorsque je vous aurai prévenu.

Amalric ne trouva pas d'objection à faire. Bufile paraissait assuré du succès, et il ne craignait rien, lui, Amalric, pour son ami Raoul, puisque Raoul était parti pour le camp du duc, d'où il avait dû, selon toute apparence, gagner les lignes des Suisses, auprès desquels il avait un

secret message du roi. La foudre qui allait tomber sur sa tête n'était donc pas bien dangereuse.

L'écuyer redescendit au rez-de-chaussée de la villa, et s'y installa dans la pièce où il avait établi son laboratoire de chimie; si bien que, lorsque le duc arriva et descendit de cheval, il trouva mons Bufile occupé à mélanger diverses drogues avec une scrupuleuse attention et un soin extrême.

Tout le monde dormait encore à la villa. Le second-écuyer que M. de Brancas avait envoyé en courrier devant lui, pensait son cheval à l'écurie, et n'entendit point le pas de celui de son maître, en sorte que le duc entra directement dans le laboratoire du Napolitain. Celui-ci avait parfaitement entendu et vu entrer son maître, mais il ne leva point la tête, et continua à examiner ses fioles et à remuer un liquide noir qu'il versait à mesure dans un vase de terre cuite.

Le duc lui frappa gaillardement sur l'épaule :

— Que fais-tu donc là, maraud ?

Bufile se leva tout d'une pièce et regarda son maître avec une mine effarée.

— Vous ici, monseigneur ? s'écria-t-il.

— Eh bien, quoi d'étonnant ? ma présence t'effraiera-t-elle ?

— Oh ! non, certes, répondit Bufile, dont la mine effrayée se rasséra et devint souriante comme par enchantement. C'est le ciel qui vous envoie, monseigneur.

— Diable ! que veux-tu dire ?

— Madame la duchesse...

Bufile hésita.

— Mon Dieu ! s'écria le duc, serait-elle malade ?

— Non, mais elle est bien triste depuis votre départ, monseigneur.

— Triste... chère enfant !...

— Ah ! continua Bufile, triste à me navrer l'âme du matin au soir.

— Elle s'ennuyait... et trouvait l'absence longue, sans doute, murmura le duc avec une fatuité merveilleuse.

— Peut-être... Cependant je vous ferai observer, monseigneur, que plusieurs fois déjà vous avez été forcé de vous séparer momentanément de madame la duchesse et de la laisser sous ma sauvegarde, notamment l'année dernière, dans votre terre de Cereste, en Provence, un affreux séjour que vous n'habiteriez jamais s'il n'était le plus beau pays de chasse du monde. Le roi de Provence vous manda auprès de lui pour vous confier je ne sais plus quelle mission, et votre absence se prolongea pendant deux mois.

Le château de Cereste est fort triste, monseigneur, bien plus triste que la maison où nous sommes. Des fenêtres on n'aperçoit que les crêtes pelées du Luberon et, au fond de la vallée, le lit sans eau d'un torrent. Je vous assure, cependant, que madame de Brancas ne s'y ennuya point une minute, et qu'elle y prit grand plaisir à lire mon dernier poème, dont chaque soir je lui récitais une centaine de vers. Vous savez, mon poème sur Herculanum et Pompeïa, que j'ai intitulé le *Chant des Ruines* ?

— Oui, certes, répondit le duc, qui se souciait fort peu, au demeurant, du poème de mons Bufile.

— Je me souviens même, continua l'écuyer, de la première tirade...

— Moi aussi, dit brusquement le duc, qui craignait que le poète ne lui récitât son poème tout entier. Mais pourquoi donc est-elle triste ?

Et il fronça le sourcil.

— Ah ! pourquoi ? murmura Bufile, le sais-je ?

— Mais enfin, cependant, elle ne peut être triste sans motifs...

— Hélas! monseigneur, le cœur de la femme est un abîme au fond duquel la sonde n'arrive pas.

— Trêve de métaphores! voyons, que se passe-t-il?

— Ma foi, monseigneur, je n'en sais absolument rien, mais j'ai de vagues soupçons...

— Des soupçons! exclama le duc frémissant.

— Je me suis toujours défilé des pages...

Le duc fit un soubresaut.

— Et je crois que vous avez fort bien fait d'emmener avec vous ce page que le roi Louis avait donné à la duchesse. Vous ne le ramenez pas, au moins...

Le duc devint pâle de colère.

— Oh! s'écria-t-il, mes pressentiments ne m'avaient donc pas trompé... Je suis trahi!

— Ah! fi! murmura Bufile, qui maintenant, le lièvre lancé, le voulait courir modérément et sans esclandre, — cela ne va point jusque-là, croyez-le bien...

— Puisses-tu dire vrai? exclama le duc, qui était devenu pourpre et rongeaît avec fureur sa moustache grisonnante.

— Je jurerais, sur le salut de mon âme, que la duchesse est la plus vertueuse des femmes; — mais vous le savez, monseigneur, est-il en notre pouvoir d'empêcher qu'un beau damoiseau, hardi comme un page qu'il est, tourne sur la femme d'autrui un regard languissant et lui murmure de belles paroles aussi peu sincères qu'elles sont dorées et mielleuses? — Et est-il donc bien étonnant que cette femme, que son mari abandonne un beau jour à la garde d'un pauvre diable d'écuyer, se prenne tout à coup à songer un peu à ce beau jeune homme à peine entrevu?...

— Oh! dit le duc dont la voix tremblait d'irritation, si là est tout le mal...

— Je le jurerais sur ma tête.

— Il n'est pas grand alors, car elle ne le reverra pas!

— Mon Dieu ! exclama piteusement Bufile, l'auriez-vous tué, monseigneur ?

— Non pas moi, mais les Suisses. Il a assisté à une bataille que leur a livrée le duc de Bourgogne, et il est tombé en leur pouvoir. Il est peu probable qu'on lui ait fait quartier.

— Vivat ! s'écria l'écuyer. Et maintenant, monseigneur, vous savez que je suis homme de bon conseil, et si vous écoutez mes avis, je crois que vous vous en trouverez bien.

— Que veux-tu dire ?

— Ceci : La femme qui n'est point coupable ne pardonne jamais un soupçon. Si vous m'en croyez, vous serez muet, je ne vous aurai rien appris et vous emmènerez la duchesse avec vous.

— J'y compte parbleu bien.

— Elle vous aura vu à peine que son cœur, un moment troublé, vous reviendra tout entier. Surtout pas un mot du page.

— Tu as raison, conduis-moi chez elle.

— Elle dort encore, il est huit heures à peine. Laissez-là dormir, et je vais vous faire une histoire qui hérissera vos cheveux.

— Que veux-tu dire encore ?

— Savez-vous, monseigneur, qu'il s'en est fallu d'une heure et de l'épaisseur d'un cheveu que vous n'alliez, vous en place de Grève, et moi à Montfaucon ? Vous, pour y être décapité ; moi, pour être pendu haut et court à une belle potence en bois de chêne, au bout d'une corde neuve et bien graissée ?

Le duc regarda Bufile avec étonnement.

— Pardieu ! dit celui-ci, le roi a failli tout savoir.

— Quoi donc ? demanda le duc en tressaillant.

— Mon équipée avec Tristan et la substitution de la vraie

lettre à la fausse. Tristan, paraît-il, s'aperçut de la méprise, et il allait tout dire au roi au moment même où vous preniez congé, ce qui fait qu'au lieu de vous mettre en route, vous eussiez, et votre serviteur avec vous, couché dans un cachot...

— Et comment se fait-il que Tristan n'ait rien dit? demanda M. de Brancas qui, tout brave qu'il était, se prit à frissonner, car il savait combien peu S. M. Louis le onzième plaisantait en pareilles circonstances.

— Tristan n'a rien dit, parce qu'on l'en a empêché. Il a eu peur.

— Peur? Tristan? Allons donc!

— Oui. Il a eu peur de se brouiller avec un favori du roi, le favori le plus intime, le conseil le plus influent de Sa Majesté.

— Par la mort Dieu! grommela le duc, je ne connais pas de plus intime favori du roi que maître Olivier-le-Daim, et je t'assure que je serais réellement humilié, moi, Brancas, de devoir la vie à un barbier.

— Aussi n'est-ce pas lui, monseigneur.

— Serait-ce donc Coyctier le médecin, ou bien Cornélius l'argentier?

— Ni l'un ni l'autre, messire.

·Bufile cligna des yeux et prit un petit ton confidentiel.

— Figurez-vous, dit-il, que le roi, qui n'aime personne d'ordinaire, aime fort son... filleul...

— Ah! dit le duc, j'y suis. Ce petit écolier qu'il a fait vicomte de Lourmarin, puis chevalier de la duchesse?

— Précisément. Or, ce petit vicomte de Lourmarin a l'oreille du roi bien mieux que ses favoris habituels : pour peu qu'il le désirât, le bonhomme de Plessis-les-Tours serait capable de le faire monter sur le trône en son lieu et place, et de s'aller retirer ensuite en un monastère, où il ne serait nul besoin de le tondre, puisqu'il est chauve.

— Et tu dis que c'est lui qui...

— Tristan a eu la naïveté de le charger de la mission auprès du roi, n'osant avouer lui-même qu'il avait été joué par un simple écuyer.

— Qui de plus est poète, observa le duc, ce qui ne promet jamais une grande portée intellectuelle dans les affaires sérieuses.

— Justement. Donc, Tristan avait peur, et il voulait qu'Amalric avouât lui-même ; mais, Amalric lui répondit tranquillement : Tristan, mon ami, si le roi sait cela, il est probable que tu seras disgracié sur-le-champ ; mais, si je le lui conseille, tu seras, en outre, pendu à l'un de tes gibets de prédilection. Et je le lui conseillerai, je te jure, ajouta-t-il en voyant Tristan frissonner. Si tu m'en crois, tu te tairas et moi aussi. Ce qui fit que Tristan se tut.

— Mais, demanda le duc, quel intérêt le vicomte avait-il à ce que le roi ne sût rien ?

— Ah ! dam ! répondit Bufile, la jeunesse a le cœur généreux et bien placé. Amalric se contenta de dire à Tristan :

— Cette substitution de lettre est une niaiserie. Le roi de France se soucie fort peu, au fond, de ce que le roi de Provence peut imaginer et faire de concert avec le duc de Bourgogne pour le déshériter. Le jour où il le voudra il entrera en Provence avec cent mille hommes, et il enverra son oncle René chercher un royaume ailleurs, d'autant mieux que celui-ci a déjà l'habitude d'être détrôné, témoin la couronne de Naples qu'il a perdue, et que l'habitude étant prise, il en sera moins chagrin.

Laissons donc ces braves gens compléter à l'aise leurs petites affaires, et laissons partir messire de Brancas, qui est un vaillant gentilhomme et qui sert fidèlement son maître. Ce serait grand dommage qu'un noble homme comme lui s'en allât mourir en place de Grève, au lieu de

finir, en Brancas qu'il est, sur un champ de bataille. Et ce serait plus grand dommage encore que son écuyer, le seigneur Bufile, qui est le plus grand poète de son temps...

Le duc se prit à sourire.

— Ohé! dit Bufile avec l'indifférence de l'homme qui sent son mérite, il a fort bien dit cela, monseigneur, et, entre nous, je crois que s'il n'eût autant tenu à me laisser vivre, il se serait moins inquiété de vous... Il est lettré, ce petit vicomte, tout comme s'il n'était pas noble.

— Aussi l'est-il de fraîche date...

— Bah! un fils de roi est toujours gentilhomme. Et puis, je crois qu'il avait encore deux bonnes raisons pour vouloir vous sauver.

— Quelle est la première? demanda M. de Brancas à qui un soupçon rapide fit froncer le sourcil.

— Il hait cordialement le petit page, vous savez, cet insolent...

— Ah! ah! ricana le duc dont les lèvres blêmissaient au seul nom de Raoul.

— Et il a judicieusement pensé que puisque messire Raoul d'Alzay aimait la duchesse, ce serait lui faire la partie trop belle qu'envoyer son noble époux à l'échafaud.

— Ce garçon-là est charmant! murmura le duc, qui se sentait pris d'amitié subite pour un homme qui partageait sa haine. Et la seconde raison?

— Ah! voici, murmura Bufile avec tristesse, voici où le bât me blesse.

— Toi, mons Bufile?

— Oui, monseigneur. Et je suis obligé pour me faire comprendre, d'entrer dans quelques détails de ma vie privée, à moi, Bufile.

— Par la mort-Dieu! murmura le duc, je n'y comprends absolument plus rien, les poètes sont insupportables.

— D'accord, répondit Bufile. Or, monseigneur, vous savez que pendant vingt années j'ai passé mon temps à porter vos billets galants et à escalader les balcons de vos belles pour vous les rendre favorables...

Le vieux duc eut un agréable sourire d'impudente fatuité.

— Si bien, continua le Napolitain, que j'ai été jusqu'ici tellement occupé de vos nombreuses amours, que j'ai oublié d'aimer moi-même.

— Ah ! ah ! exclama le duc qui jeta un coup d'œil moqueur sur l'homérique corpulence de son écuyer, et tu as bien fait de l'oublier mon maître, car tu aurais pu... ne pas réussir...

— On fait ce qu'on peut, monseigneur, toujours est-il que je n'ai rien perdu pour attendre... je suis amoureux !

— Cornes de cerf ! où diable as-tu donc l'esprit ? à ton âge ?

— Hélas ! je sais bien que monseigneur a à peine dix ans de plus que moi, mais l'amour est aveugle, il lance ses flèches au hasard, et j'en ai reçu une en pleine poitrine. Je suis amoureux de la camériste presque autant que vous de la maîtresse... Vous le voyez, monseigneur, on aime à tout âge.

Le duc se mordit les lèvres.

— Voilà précisément que le seigneur Amalric aimait également la petite Périnette. Le bélière au lieu de jeter les yeux sur la duchesse, ce qui était un peu son droit puisqu'il en était le chevalier...

— Plaît-il ? fit le duc avec un accent jaloux.

— Le bélière a eu l'impertinence de trouver la soubrette plus jolie, et il en est devenu amoureux.

— Et tu crois que c'est une raison pour qu'il nous ait sauvés ?

— Sans doute, attendu que le roi lui a donné l'ambassade de Bourgogne, qu'il partait le lendemain pour Dijon,

et que s'il vous eût fait arrêter la duchesse serait vraisemblablement retournée en Provence et y aurait emmené Périnette.

— Bien, je comprends à présent.

— Malheureusement, monseigneur, son amour a failli lui coûter cher.

— Comment cela, s'il te plaît?

— Ah! dam, que voulez-vous? je suis jaloux, moi aussi, jaloux comme vous, et ma foi...

— Par la mort-Dieu! exclama le duc en proie à une colère subite, auriez-vous eu l'audace, maître Bufile, d'assassiner un homme qui m'a sauvé la vie et qui a le bon goût de haïr cordialement ce godelureau, ce mauvais drôle de Raoul!

— Je ne l'ai point assassiné, monseigneur; mais j'ai failli le tuer en duel.

— Juste ciel! Et quand, où, comment?

— Ici, à la porte... une nuit...

— Ici!

— Il nous suivait à la piste pour ne point perdre de vue sa Périnette, et au lieu de s'en aller à Dijon, il est venu rôder ici et jeter un billet galant à sa belle par une nuit sombre. Le billet m'est tombé entre les mains, je suis sorti, l'épée nue : nous nous sommes battus sans nous reconnaître, et je l'ai fort joliment perforé... Heureusement, — tranquillisez-vous, monseigneur, — heureusement la blessure était légère, et il est presque guéri.

— Ah! tant mieux, soupira le duc en respirant. Et où est-il?

— Pardieu! après l'avoir maltraité, j'ai pensé qu'il était charitable de le soigner. Madame la duchesse a permis qu'on le laissât ici jusqu'à sa guérison, et il guérit, ce qui est fort désagréable pour moi, car cette petite Périnette en est folle!

— Il est ici ! fit le duc avec joie. Ce qui prouva à Bufile que ces mensonges accumulés avaient produit le meilleur effet, et que son maître se garderait bien de jamais être jaloux d'Amalric ; il est ici ! et tu ne me l'as point dit plus tôt?... Mais conduis-moi donc auprès de lui, que je lui serre la main et le remercie !

— Ta, ta, ta, répondit Bufile, tout à l'heure, monseigneur. Il a souffert toute la nuit de sa blessure et il ne s'est endormi qu'au jour.

Le duc se prit à réfléchir, et puis il dit résolûment au Napolitain :

— Mon bon ami, c'est le ciel qui m'envoie ce joli garçon pour me servir. Il aime Périnette, tant mieux.

— Hein ? que dites-vous ?

— Je dis que c'est fort heureux pour moi, car il ne peut ainsi aimer la duchesse.

— Hélas ! soupira Bufile.

Mais, en revanche, il hait cordialement Raoul, et tant qu'il sera auprès de madame de Brancas, Raoul n'en saurait approcher.

— Puisque Raoul est mort...

— Je le crois, mais je n'en suis pas certain. Il y a eu autrefois tant de maris qui ont payé des lazzaroni pour me faire assassiner, sans que pour cela il me soit jamais arrivé malheur, que je ne crois pas beaucoup au trépas des amants. Or, Amalric et moi nous haïssons Raoul ; mais, moi, je suis jaloux, par conséquent aveugle...

— Je le crois, observa Bufile.

— Amalric sera clairvoyant pour tous deux ; j'en fais dès ce jour le gardien fidèle de madame de Brancas, et il ne la quittera point, je te jure, puisqu'il aime Périnette...

— Mais, monseigneur, vous voulez donc que je meure de rage ?

— Bah ! à ton âge, l'amour n'a plus rien de sérieux.

Dès ce jour, je fais d'Amalric mon ami, mon *alter ego*, je lui confie mon honneur... tant pis si Périnette te daube...

— Allons ! décidément, pensa Bufile, c'est œuvre pie que tromper un maître aussi ingrat, je n'ai plus le moindre scrupule.

Et il se leva.

— Je vais, dit-il, savoir si la duchesse est éveillée, et lui apprendre votre arrivée, monseigneur.

Bufile trouva Périnette immobile dans le corridor et elle lui sourit d'un air moqueur.

— Que faisais-tu là, petite ? lui demanda-t-il.

— Le métier d'une camériste bien élevée, monsieur l'écuyer, j'écoutais aux portes... et j'ai tout entendu... Amalric ne m'a point trompé... vous êtes plein d'esprit...

— Mais... balbutia Bufile.

— Chut ! je vais aller faire la leçon à la duchesse ; vous, montez prévenir le vicomte.

— Petite, tu es charmante.

— Ah ! mon Dieu ! soupira tout bas Périnette, que de mal je me donne pour épouser un jour Scipio !

Et elle courut chez la duchesse, tandis que Bufile allait narrer sa conversation à Amalric, qui l'écouta avec admiration, et finit par lui dire :

— Vous êtes en réalité le seul poète de ma connaissance qui ait l'ombre du sens commun. Quand le roi, mon parrain, aura succédé à son oncle René d'Anjou et sera devenu roi de Provence, je vous ferai nommer ministre.

— Grand merci ! répondit Bufile, je préfère que Périnette m'aime un jour...

— Heu ! heu ! dit Amalric, qui sait ! Bufile avait si bien endoctriné son maître et arrangé les choses, que tout alla pour le mieux.

Le duc accabla Amalric de ses protestations d'amitié, et lui annonça qu'il ne quitterait la villa que lorsqu'il serait

parfaitement rétabli. Alors tous deux se rendraient au camp du duc de Bourgogne accompagnés de la duchesse, qui lui ferait sa révérence et retournerait ensuite à Dijon, sous la double escorte d'Amalric et de Bufile, ces deux gardiens fidèles qui devaient empêcher Raoul d'en approcher jamais.

Deux jours après, Amalric ayant affirmé à M. de Brancas qu'il était en état de supporter les fatigues du voyage, les hôtes de la villa se mirent en route.

Amalric fut rejoint à Dijon par Scipio et son escorte, et la petite troupe se mit en marche pour les frontières du pays bourguignon, au-delà desquelles le terrible Charles de Bourgogne avait établi son quartier-général et engagé la guerre avec les cantons fédérés.

Fidèle à son rôle, Amalric jetait les plus tendres regards à Périnette, et chaque fois le duc, qui les surprenait, riait de tout cœur de la grimace significative de maître Bufile.

Puis Scipio lui-même paraissait fort empressé auprès de la camériste, et alors le duc, qui se piquait d'une perspicacité remarquable, se frottait les mains à la sourdine et murmurait :

— Encore un amoureux pour Périnette ! Ce gaillard-là est bâti comme un Hercule, et c'est un défenseur de plus pour la duchesse. Si jamais ce damné Raoul vient à paraître, je promettrai à Scipio la main de Périnette pour qu'il m'assomme le damoiseau d'un coup de poing.

Bufile, qui devinait la pensée de son maître, se disait également :

— Si ce joli garçon de Raoul pouvait me perforer gaillamment ce soudard de Scipio, je lui dédierais un poème en douze chants, afin que son nom passât à la postérité sur l'aile de mon génie et de ma reconnaissance.

Bufile avait le faible de croire à son génie. C'était en cela qu'il manquait d'esprit comme tous les gens de son

espèce. La caravane cheminait à petites journées, et Amalric, qui ne quittait point la duchesse, avait fini par s'estimer le plus heureux des hommes.

Enfin, un soir, les deux ambassadeurs aperçurent du haut d'un plateau des Alpes, le camp du duc assis dans une vallée, et ils virent briller aux derniers rayons du soleil les banderoles et les étendards de ce farouche souverain qui allait heurter ses brillants chevaliers couverts d'or, aux sombres carrés d'infanterie de ces montagnards bardés de fer dont il faisait si peu de cas.

V

Comment Amalric eut pour la première fois de sa vie, une grande peur d'avoir peur, ce qui est encore fort honorable, eu égard aux gens qui ont peur tout de bon.

Maître Bufile montant chez Amalric le matin de l'arrivée du duc de Brancas, et lui annonçant, pour l'engager à déguerpir, que le duc de Bourgogne avait battu ses ennemis en mainte rencontre, ne croyait point avoir dit aussi vrai.

En effet, depuis un mois qu'il était entré en campagne, le farouche Charles-le-Téméraire, celui qu'Amalric appelait si irrévérencieusement un soldat ébriolé, le duc Charles, disons-nous, avait fait grande besogne et mis le pied, en conquérant sans pitié, sur le sol de cette Suisse, d'où il devait être, avant peu, ignominieusement chassé par ces paysans qu'il dédaignait et dont il ne parlait que le mépris aux lèvres.

« Il était fier, dit un historien remarquable, M. de Ba-

rante, de mener à sa suite et de tenir au-dessous de lui des princes et des grands seigneurs tous venus à son aide.

» Son armée était forte de 30 à 40,000 hommes. Elle rappelait ce que les historiens des temps anciens rapportent du camp de Xercès et des grands rois de Perse. Autour du duc et des princes on voyait mêlés aux gens de guerre une foule de valets, de marchands, de femmes et de filles de mauvaise vie. Toute cette multitude occupait, à la ronde, les villes et les bourgs, les villages, les campagnes, et retentissait au loin, dans les montagnes et les vallées du Jura dont les pauvres habitants n'avaient jamais rien imaginé de pareil, »

Le duc était entré en Suisse par Jougne, qui lui ouvrit ses portes sans résistance, puis il vint à Orb, qui se rendit également sans coup férir, et il mit enfin le siège devant Iverdun, qui, jadis, faisait partie de la comté de Bourgogne.

Les gens d'Iverdun préféraient le joug du duc, leur ancien maître, à celui des Suisses. Ils convinrent de livrer la ville, une nuit, et ils en ouvrirent les portes aux troupes du duc.

La garnison suisse, surprise, se retira après un sanglant combat au château de Granson, où elle résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Le duc et ses troupes se présentèrent devant le château et sommèrent la garnison de se rendre.

Les Suisses firent répondre au duc qu'il n'entrerait à Granson qu'après la mort de son dernier défenseur.

Deux assauts inutilement livrés exaspérèrent le duc outre mesure ; il fit combler les fossés du château avec de la paille et des fascines, puis on y mit le feu.

Alors les Suisses firent une sortie et repoussèrent l'avant-garde bourguignonne, qu'ils mirent en déroute et taillèrent en pièces.

Le siège de Granson dura plus d'un mois. Enfin, n'étant point secourue, prise par la famine, réduite au dénûment le plus complet, la garnison ouvrit ses portes et se rendit. Le duc abusa de sa victoire; il fit pendre ou noyer les Suisses depuis les chefs jusqu'aux soldats, souillant ainsi sa première victoire.

Ce fut aux portes de la ville, auprès du château-fort en ruines, que monseigneur Charles de Bourgogne avait établi ce camp retranché que le duc de Brancas et ses compagnons aperçurent, un soir, au coucher du soleil, du haut d'un plateau voisin.

L'ambassadeur provençal avait quitté le duc avant la prise du château de Granson. Lorsqu'il vit le camp bourguignon établi dans la plaine et s'appuyant d'une part au château et de l'autre à la ville, il devina que Granson était au duc, et se tournant vers Amalric :

— Il paraît, dit-il, qu'en mon absence on a fait quelque besogne en ce pays. Le duc marche à pas de géant.

— Attendons la fin, répondit philosophiquement Amalric.

— La fin n'est point douteuse, observa M. de Brancas avec dédain; le duc n'aura pas grand'peine à avoir raison de tous ces paysans.

— Hé! hé! ricana Amalric, les Suisses sont des paysans, il est vrai, mais dans leurs montagnes ils tiennent parfaitement le pied aux gentilshommes.

— Savez-vous que le duc a quarante mille hommes autour de lui?

— Qu'importe! le jour où retentiront les cornes d'Uri et d'Unterwalden, chaque rocher vomira un combattant.

M. de Brancas hocha la tête d'un air incrédule.

— Vous verrez... murmura Amalric convaincu.

Le camp retentissait au loin de fanfares guerrières et

de ce tumulte de triomphe qui est comme le cri d'une armée que les revers n'ont point éprouvée encore : les derniers feux du crépuscule faisaient étinceler la hampe dorée des étendards qui surmontaient les tentes. Celle du duc s'élevait parmi quatre cents autres de toute la hauteur d'un cèdre d'Orient qui croîtrait au milieu d'une forêt d'humbles pins des Alpes.

— Dites donc à vos paysans suisses, continua M. de Brancas, de venir se heurter à la vaillance de tant de nobles hommes et de semblables troupes !

— Attendez, répliqua Amalric, le moment viendra...

— Oui, peut-être, lorsqu'on aura brûlé leur dernier château.

— Monsieur le duc, dit gravement le filleul de Louis XI, le roi mon parrain est, bien certainement, en pareille matière, le prince le plus judicieux et de meilleur conseil. Il est rare qu'il se trompe sur la force et la vaillance des armées, et quand il prédit la victoire aux uns, il est rare que les autres ne soient promptement vaincus. Un jour, — il était encore dauphin alors, et son cousin de Bourgogne n'était que comte de Charolais, — un jour, dis-je, tous deux étaient assis à la table de Jean-le-Bon, le souverain d'alors des États de Bourgogne ; le matin, le duc Jean avait passé une revue de ses troupes et il s'ex-tasiait sur leur beauté, leur mâle apparence, et, dans son orgueil, il dit au fils du roi de France :

— Pensez-vous que je puisse trouver jamais prince, en ce monde, dont les soldats battent les miens ?

A quoi le dauphin répondit :

— Prince, je ne sais, car le roi mon père m'a exilé et ne me donne nulle armée à conduire sur un champ de bataille, mais je sais, monsieur mon cousin, deux peuples qui vous donneraient grandement du fil à retordre, si vous vous y frottez.

— Et quels sont-ils ? demanda le duc Jean avec un dédaigneux sourire.

— Vos vassaux, les Flamands, et vos voisins les Suisses, répondit le dauphin.

— Par la mort-Dieu ! monsieur mon cousin, répondit le duc, vous me la baillez belle en me menaçant de mes bourgeois de la Flandre et des paysans de la Suisse.

— Qui vivra verra ! répondit le dauphin.

Et l'événement lui donna raison en partie ; car l'année suivante, les bourgeois de Gand et de Bruges, surchargés de taxes, se révoltèrent, fermèrent leurs portes, barricadèrent leurs rues et s'apprêtèrent à une résistance désespérée.

Outré de tant d'insolence, le duc marcha contre eux et fit successivement le siège de leurs deux villes. Ce siège lui coûta la fleur de sa noblesse, qui périt assommée par les pierres et les poutres que les Gantois et les Brugeois firent tomber sur elle du haut de leurs murs ; et comme au bout de six mois, le duc n'était pas plus avancé, et que plusieurs sorties vigoureuses avaient toujours permis aux assaillants de se ravitailler, il finit par entrer en composition et en pourparlers, et les négociations amenèrent une amnistie pleine et entière tout en l'honneur de ces bourgeois que le duc avait si souverainement méprisés.

— En vérité ! murmura M. de Brancas pensif.

— Aujourd'hui, reprit Amalric, c'est le tour des Suisses ; vous verrez, monsieur le duc...

Et comme M. de Brancas hochait encore la tête, Amalric étendit la main vers l'horizon et lui dit :

— Regardez ! regardez, monsieur !

Le soleil avait disparu, la nuit avançait rapidement et l'ombre commençait à envelopper le sommet des hautes montagnes couronnées de sapins ; et, en même temps, le duc vit briller à travers la brume, la lueur rougeâtre de

plusieurs feux qui semblaient s'allumer instantanément et sous le même souffle.

— Tenez, exclama Amalric, voilà les cantons qui donnent signe de vie. Vous verrez le duc et ses brillants chevaliers lâcher pied, une nuit, à la sinistre lueur de ces brasiers qui se multiplieront, un soir, comme les mille étincelles d'un baril de poudre qui prend feu.

— Je ne souhaite point voir votre prédiction s'accomplir, monsieur.

— Hé ! hé ! dit Amalric avec un sourire que n'eût point désavoué son royal parrain, S. M. Louis le XI^e ne pense pas comme vous, peut-être.

Le duc tressaillit.

— Je sais, fit-il, relevant sa lèvre supérieure avec une expression de dédain, je sais que le roi n'aime point son cousin de Bourgogne.

— Dame ! répondit ingénument Amalric, aimeriez-vous fort votre écuyer, le seigneur Bufile, messire, si le seigneur Bufile, un beau jour, se taillait un petit domaine dans vos domaines, et, au lieu de se reconnaître votre vassal et votre homme-lige, avait la hardiesse de vouloir entrer en rivalité avec vous ?

— Ce n'est point la même chose, vicomte...

— Au contraire, messire. Les deux ducs de Bourgogne sont les vassaux du roi de France et non ses égaux ; comme le roi de Provence est le vassal du roi... comme le duc de Bretagne est pareillement son vassal.

— Ah ! par la Vierge ! s'écria le duc avec humeur, pourquoi, du train où vous allez, n'arrivez-vous point à dire, monsieur, que le duc de Bourgogne, celui de Bretagne et le roi de Provence au lieu de gouverner leurs États, feraient beaucoup mieux de les remettre aux mains du roi de France ?

— Cela viendra, répondit froidement Amalric.

L'accent du jeune homme était si calme et si convaincu que, pour la seconde fois, le duc de Brancas fut pris de cette terreur superstitieuse qui déjà, à Paris, s'était emparée de lui, le jour où Louis XI lui donna audience.

Une fois encore il crut voir la Provence perdant son titre de royaume et tombant au pouvoir du roi de France, cet aigle qui aiguisait sourdement ses serres pour les étendre d'une mer à l'autre et de l'ouest à l'est, en anéantissant tous les petits États féodaux, vautours qui avaient essayé si longtemps d'étouffer le souverain des airs.

Heureusement maître Bufile, qui chevauchait à côté de Scipio, et depuis le commencement du voyage, ne cessait de poser à l'ancien écolier les plus indéchiffrables énigmes, dans le but méchant d'aiguiser son esprit obtus ; maître Bufile, qui venait d'entendre prononcer son nom, poussa son cheval et se trouva côte à côte avec le duc.

La présence de son écuyer arracha le duc à ses sombres préoccupations, et l'empêcha de répliquer à Amalric.

— *Per Bacco!* monseigneur, murmura le poète napolitain, il faut avouer que le roi René d'Anjou nous a confié la plus désagréable de toutes les missions.

— Plaît-il ? murmura le duc en fronçant le sourcil.

— Je veux dire que depuis huit jours nous chevauchons du matin au soir, par le froid, la neige, les chemins caillouteux et les forêts sombres où nos montures s'épouvantent à chaque pas, à la seule fin d'aller saluer le duc de Bourgogne, un souverain illettré, qui ne prise que les grands coups de rapière et va se donner un mal d'enfer pour réduire de grossiers paysans.

— Maître Bufile, répondit gravement le duc, vous oubliez que Mgr Charles de Bourgogne est le fidèle allié du roi de Provence, et vous lui manquez de respect, ce me semble ?

— Peuh ! fit dédaigneusement le poète, la postérité

fera justice de ces grands seigneurs, dont l'esprit est inculte.

Le duc haussa les épaules avec un mouvement de colère et ne répondit pas.

En ce moment, les voyageurs descendaient des hauteurs dans la plaine de Granson, et ils n'étaient plus qu'à une faible distance du camp du duc.

Le chemin où ils venaient de s'engager était étroit, tortueux, et trois cavaliers n'y pouvaient chevaucher de front; or, Amalric qui, sans doute, préférait de beaucoup à la conversation politique et grave du duc un doux entretien avec la duchesse, dont la haquenée marchait côte à côte avec le vigoureux roussin que montait Périnette; Amalric, disons-nous, profita de l'arrivée de Bufile pour demeurer en arrière et laisser M. de Brancas et son écuyer prendre la tête du cortège, tandis que Périnette lui cédait sa place pour se rapprocher de Scipio, lequel n'était nullement fâché d'être débarrassé de la compagnie du Napolitain.

Maître Bufile, en effet, rendait la vie fort dure à l'ancien écolier depuis sept ou huit jours; et il se vengeait des froideurs de Périnette en mystifiant son heureux amant.

Le Napolitain s'aperçut bien de la trahison involontaire du hasard dont il était victime, par suite de ces positions interverties, mais il était trop respectueux pour oser fausser compagnie à son noble maître, et il se résigna de bonne grâce à subir les confidences de M. de Brancas.

C'était précisément le premier instant où ce dernier se trouvait seul avec Bufile depuis son départ de la ville, et il avait, sans doute, de graves communications à lui faire, car, s'apercevant de la retraite d'Amalric, il baissa subitement le ton et prit un air mystérieux :

— Sais-tu, lui dit-il, que nous avons été victimes d'une singulière et inexplicable mystification ?

— Nous ! exclama Bufile, et comment cela ?

— Tu te souviens du sire de Bourganeuf ?

— Parfaitement, monseigneur.

— Eh bien ! il a disparu.

— Disparu, lui ? allons donc ! un homme aussi laid, monseigneur ? Hé ! qui diable aurait pu le faire disparaître ? à coup sûr, ce n'est point une femme, je vous jure.

— Trêve de plaisanteries, le sire de Bourganeuf est sorti de l'hôtel Mazenod, à Paris, porteur de l'acte d'adoption du roi René en faveur du duc de Bourgogne.

— Sans doute, eh bien ?

— Eh bien ! lorsque je suis arrivé au camp du duc, le duc n'avait point entendu parler du sire de Bourganeuf, à telle enseigne qu'il n'a point d'abord voulu croire à l'échange que nous avons fait des deux parchemins. Il a fallu ma parole de gentilhomme pour le convaincre.

— C'est bien singulier, murmura Bufile.

— Il y a du Louis XI là-dessous, je le gagerais.

— Il est évident, monseigneur, que le roi de France est seul capable, en apparence, d'une telle suppression, car, le sire de Bourganeuf est bien laid, je maintiens mon dire, mais...

— Mais ? interrogea le duc pensif.

— Ce ne peut être lui, cependant.

— Et pourquoi cela ? mon maître.

— Parce que nous sommes demeurés à Paris huit jours au moins après le départ du sire de Bourganeuf.

— Qu'importe, s'il te plaît ?

— Et si le sire de Bourganeuf était tombé aux mains des gens du roi, le roi l'aurait appris avant notre départ, — et alors...

— Eh bien ! alors ? fit le duc avec un mouvement d'impatience.

— Alors S. M. Louis le onzième, qui plaisante parfois avec les gens de petit état, comme son médecin ou son barbier, mais jamais avec ses voisins et leurs émissaires, S. M. eût assemblé son parlement, lequel nous eût envoyés sur-le-champ en place de Grève, vous pour y être décapité, et moi rompu sur la roue.

— C'est juste, murmura le duc, j'ai joué ma tête à ce jeu-là.

— Et moi celle d'un grand poète, ajouta Bufile avec modestie ; j'ai joué l'héritage de la postérité. O folie !

— Quoi qu'il en soit, poursuivit le duc peu soucieux du danger que la postérité avait couru, le sire de Bourganeuf n'a point reparu à la cour du duc de Bourgogne. Si bien que j'ai mis un écuyer à cheval et l'ai envoyé à Aix à franc étrier pour qu'il m'en rapportât un autre acte d'adoption. Ce à quoi le roi ne peut se refuser, puisque la promesse du duc est entre ses mains.

— Alors, répondit philosophiquement Bufile, le mal n'est pas grand !

— Comment ! exclama le duc, le mal n'est pas grand !

— Sans doute, car si les affaires du roi ni celles du duc n'en souffrent, à quoi bon nous inquiéter du sire de Bourganeuf, le plus laid des hommes ?

— Ouais ! fit le duc souriant, est-ce bien à toi à reprocher à autrui sa laideur ?

— *Per Bacco!* répondit Bufile, il me semble que j'ai eu mon moment d'éclat, peste ! votre seigneurie est difficile...

— Regarde ton ventre... et juge-toi.

— Bah ! j'ai encore une fière mine en selle, ne vous en déplaise !

— C'est ce qui chagrine au moins ton cheval, répliqua le duc en faisant franchir au sien le fossé du camp, à l'entrée duquel la petite troupe venait d'arriver.

Le matin de ce jour, M. de Brancas et Amalric avaient fait prendre les devants à deux messagers, pour instruire le duc de Bourgogne de leur arrivée au camp, en sorte qu'on les attendait.

Le duc Charles raisonnait à peu près comme son cousin le roi de France, à l'endroit des ambassadeurs étrangers; il pensait que si jamais royale munificence devait être déployée par un souverain, c'était envers les étrangers. Des deux ambassadeurs qui lui advenaient, l'un était celui d'un prince ami, allié, auquel il devait succéder, puisque la colère du vieux René l'avait poussé à déshériter son neveu; l'autre était le mandataire d'un voisin puissant, envieux, et qui plus est d'un suzerain. Il est vrai que le duc avait su se soustraire aux conséquences matérielles de ce vasselage; mais il n'en demeurait pas moins de nom le vassal du roi, et cette servitude morale lui était odieuse: aussi ne négligeait-il aucune occasion d'humilier son cousin de France, soit par ses conquêtes, soit par le faste qu'il déployait.

Lorsqu'il avait appris que le monarque bourgeois, le bonhomme de Plessis-les-Tours, lui envoyait un ambassadeur, le duc s'était promis de faire à cet ambassadeur un si somptueux accueil, que son cousin de France ne pourrait jamais recevoir de semblable façon ses messagers à lui, le duc de Bourgogne.

Aussi, sur le passage de M. de Brancas et d'Amalric à travers le camp, les fanfares résonnèrent, les chevaliers aux armures dorées accoururent, et les belles dames qui suivaient l'armée du duc en tous lieux les saluèrent de la main.

Monseigneur de Bourgogne reçut les ambassadeurs dans sa tente, assis sur son trône d'or massif.

Cette tente, disent les historiens du temps, était aussi vaste et aussi luxueusement décorée qu'un palais.

Il y avait la salle du trône, la salle du conseil, l'oratoire et la chapelle du duc, puis la salle où il tenait table ouverte, et dans laquelle le plus fastueux des festins était déjà servi lorsque les deux ambassadeurs arrivèrent au camp.

Le duc était de joviale humeur; il regardait l'envoi d'un ambassadeur comme une marque de crainte de la part de son cousin le roi de France, et il fit le meilleur accueil à Amalric, dont le visage ouvert et plein de hardiesse, les belles manières et la jeunesse lui plurent. Peut-être même que cette sympathie fut dictée par une arrière-pensée.

Depuis quinze ans le duc et le roi cherchaient mutuellement à s'enlever leurs serviteurs réciproques; peut-être que le duc songea à s'attacher un jour Amalric.

— Vive Dieu! monsieur, lui dit-il, notre cousin de France a la main heureuse, je le vois, lorsqu'il cherche des ambassadeurs.

Amalric remercia d'un salut et d'un sourire.

— Mais, reprit le duc, à demain les compliments et les affaires sérieuses. Pour aujourd'hui, n'oublions pas que vous avez fait une longue route, M. de Brancas, la duchesse et vous, et qu'avant de traiter les choses de la politique, il est nécessaire de songer à vous restaurer.

Et le duc, se levant, offrit sa main à madame de Brancas et conduisit ses hôtes à la salle du festin, où la fleur de ses nobles et les plus belles dames qui suivaient l'armée l'attendaient déjà.

Le prince plaça la belle Provençale à sa droite et l'ambassadeur du roi de France à sa gauche. Mais au moment où chacun s'asseyait, un nouveau convive que nul n'attendait se montra sur le seuil de la tente, salua courtoisement tout le monde, le duc d'abord, et vint se mettre à table sans plus de façon.

C'était le sire de Bourgneuf, et sa vue fit tressaillir

Amalric si profondément qu'il ne put s'empêcher de faire la réflexion suivante :

— Vais-je donc me trouver dans la nécessité d'avoir peur?

VI

Où cette fois notre ami Amalric eut, malgré sa bravoure, réellement et sérieusement peur.

Le sire de Bourganeuf était aussi pâle et aussi jaune que d'habitude, sa maigreur paraissait même augmentée, et, en l'examinant bien, on eût pu se figurer aisément qu'il sortait d'une tombe quelconque, et revenait en ce monde par pure fantaisie ; — mais il avait cependant sur ses lèvres minces un charmant sourire pétri de satisfaction, et à la façon conquérante dont il salua l'assemblée en venant prendre possession de sa place à table, on eût juré qu'il venait d'éprouver un bonheur inattendu.

Le duc le regarda fort sévèrement cependant.

— Ah ça, lui dit-il, d'où sortez-vous monsieur ?

— Dam, monseigneur, répondit ingénument le maigre gentilhomme, de mon lit d'abord, et je quitte la selle ensuite, sur laquelle j'ai passé trente heures, ne vous en déplaise ! dans le seul but de vous rejoindre plus promptement.

Parmi les convives, quelques-uns connaissaient l'absence prolongée du gentilhomme et les appréhensions du duc à son égard ; mais le plus grand nombre ignorait qu'on eût soupigné avec son retour.

— Et d'où venez-vous ?

— De Paris d'abord, monseigneur.

— Vous y avez fait long séjour, ce me semble ?

— Un mois environ, monseigneur.

Le duc fronça le sourcil, et son dur regard s'arrêta sur le visage du sire de Bourganeuf, toujours souriant et calme.

— Je croyais, dit le duc, qui n'aimait point à conter ses affaires au premier venu, je croyais vous avoir confié une mission de huit jours au plus, mission galante à laquelle les soucis de la politique étaient étrangers !

— Votre Altesse a dit vrai, répondit humblement le sire de Bourganeuf.

— Alors pourquoi ce long retard ?

— Parce que, monseigneur, j'ai reçu un assez beau coup d'épée au travers du corps.

— Oh ! oh ! fit le duc, encore ?

A ce dernier mot tout le monde se prit à sourire, car on connaissait l'histoire des deux coups d'épée dont le maigre gentilhomme avait, tour à tour, failli trépasser précédemment.

— Le trou était fait d'avance, répondit Bourganeuf, j'ai été de nouveau perforé d'outre en outre.

— Et vous voilà debout ?

— Et parfaitement rétabli, monseigneur.

— A quel propos ce coup d'épée ?

— Ceci est un secret que je demande à ne révéler qu'après avoir narré l'histoire de la rencontre et parlé du gentilhomme qui m'a si galamment transpercé.

Amalric tressaillit.

— Voyons, monsieur, expliquez-vous ? Le sire de Bourganeuf était fait aux brusqueries de son maître, et au lieu de s'en émouvoir, après avoir de nouveau courtoisement salué les dames, il s'assit à côté du duc de Brancas et lui dit :

— Vous savez, monsieur le duc, que j'eus l'honneur de vous faire ma révérence, à l'hôtel de Mazonod, un soir du mois dernier ?

Le duc s'inclina affirmativement.

— Or, figurez-vous qu'en sortant de chez vous, au lieu de gagner le pont Saint-Michel et de là me rendre à mon logis, de l'autre côté de l'eau, j'eus la fatale idée de vouloir traverser la Seine au bac de Nesles.

Amalric avait eu peur d'avoir peur, ainsi que nous le disions dans le précédent chapitre, mais cette crainte avait eu la durée d'un éclair, il était redevenu impassible et calme, et il écoutait le sire de Bourgoneuf avec la plus complète indifférence.

— Or, continua le sire de Bourgoneuf, le passeur me fit attendre un temps infini, et lorsque sa porte s'ouvrit enfin, je calculai qu'il m'aurait fallu dix minutes de moins pour éveiller les gardiens du pont Saint-Michel, lesquels cependant, et tout le monde l'a su par expérience, ont l'habitude de faire un somme tout entier entre le premier et le second coup de cloche de ceux qui veulent traverser l'eau.

Or, le passeur, ce jour-là ou plutôt à cette heure de la nuit, me sembla plus grand et moins gros qu'il ne m'avait paru deux heures auparavant, et c'était tout simple, puisque le passeur de minuit n'était pas celui de deux heures du matin.

— Excusez-moi, me dit-il, mon père est malade; c'est moi qui vous passerai.

— Ah ça ! pensa Amalric, mais il va tout raconter pour que le duc me fasse pendre, et comme je ne veux pas être pendu, je lui vais clore la bouche au moment intéressant avec un joli coup de ma dague que je lui planterai dans la gorge. Ce bonhomme est complètement dépourvu d'esprit.

— Vous sentez, continua Bourganeuf, qu'il m'était, au demeurant, aussi indifférent d'avoir le fils pour pilote au lieu du père, que de passer la Seine dans un bateau peint en vert plutôt qu'en rouge.

Je le suivis donc jusqu'à la berge ; mais là je fus fort désagréablement surpris, je vous jure, lorsque le prétendu passeur se dépouilla de sa cape.

— Peut-être était-ce le diable ? ricana le duc, que le récit de son favori intéressait fort peu.

— Nenni, monseigneur, c'était un fort beau gentilhomme, un joli garçon, s'il vous plaît, dont toutes les femmes raffolent et qui fait métier de séduire toutes les femmes.

A ces paroles de Bourganeuf, M. de Brancas fronça le sourcil. Il dressait l'oreille au mot de séduction ni plus ni moins qu'un cheval ou un chien de chasse au son du cor. C'était dans son rôle et ses attributions de mari jaloux, du reste.

— Ce petit gentilhomme, continua Bourganeuf d'un ton léger, avait eu maille à partir avec moi, un soir, dans la rue des Lions-Saint-Paul... et voici comment...

— Mais, interrompit le duc de Bourgogne avec humeur, vous entrez dans des détails infinis, il me semble.

— Ils sont nécessaires à l'intelligence de mon récit. Excusez-moi, monseigneur.

— Allons, dit le duc en soupirant, continuez, Bourganeuf.

— Figurez-vous que, ce soir-là, monseigneur, j'éprouvais le besoin de me réjouir et me gaudir quelque peu, et, pour cela, j'avais fait une tournée au pays Latin, où il y a les plus jolies filles du monde, après celles du pays Bourguignon et du pays de Provence...

Et Bourganeuf s'inclina devant la duchesse avec une courtoisie parfaite.

— Après ? fit le duc de Brancas, à son tour mécontent des digressions du narrateur.

— Je fis rencontre, au pays Latin, d'une bachelière fort coquette et jeune de dix-sept printemps. Cette bachelière aimait fort un bel écolier, un écolier gentilhomme, Pâques-Dieu ! comme dit le roi de France ; mais elle était fille d'Ève, c'est-à-dire qu'elle aimait plus encore les corsets de velours, les mantilles en point de Venise, les bracelets d'or massif et les pendants d'oreilles garnis de pierres fines.,.

Amalric écoutait Bourganeuf de ses deux oreilles et ne comprenait absolument rien à son histoire.

— Or, la bachelière, continua Bourganeuf, se gardait bien de demander toutes ces belles choses à l'écolier, pour deux raisons : — la seconde, c'est qu'elle l'aimait, et, vous le savez, une femme ne demande jamais rien à l'homme qu'elle aime.

— Cette deuxième raison est assez bonne, interrompit à son tour Amalric qui, lui aussi, éprouvait le besoin de se mêler à la conversation ; mais, j'aimerais assez savoir la première.

— Oh ! dam ! ceci est difficile à dire, objecta Bourganeuf.

— Qu'importe ! essayez toujours...

— Eh bien ! c'est que, alors même qu'elle ne l'aurait pas aimé, elle eût jugé inutile de s'attirer un refus.

— C'est-à-dire que l'écolier n'avait pas d'argent.

— Ceci lui advenait souventes fois. Il était buveur, querelleur, mauvais sujet ; ses pistoles s'en allaient au cabaret et ne prenaient jamais le chemin de la boutique d'un orfèvre.

— Si je savais que ce drôle parlât de moi, pensa Amalric, je lui couperais les deux oreilles avec ce grand couteau que je vois sur la table et qui est destiné, j'imagine, à dépecer le quartier de venaison.

— Moi, reprit Bourganeuf, j'ai le bonheur de posséder au pays bourguignon quelques futaies d'un bon rapport, des vignes qui poussent à merveille et des prairies où l'on élève les meilleurs étalons de la duché.

— C'est-à-dire, observa le duc Charles avec humeur, que tu veux passer pour avoir beaucoup d'or ?

— J'en ai suffisamment et j'en prête souvent, répondit Bourganeuf avec modestie, à telle enseigne que vous me devez, monseigneur, deux mille écus d'or depuis tantôt dix années.

— Me les réclamerais-tu, maraud ?

— Dieu m'en garde ! monseigneur. Je tiens énormément à ce que Votre Altesse soit mon débiteur.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Parce qu'elle aura quelque scrupule à me faire pendre, tant qu'elle ne m'aura point payé...

Le duc se prit à rire, et Bourganeuf poursuivit :

— Je n'étais ni beau, ni jeune, ni lettré, ni persuasif comme ce petit écolier que la bachelière aimait tant ; mais j'avais des pistoles, et je les semais avec d'autant plus de prodigalité et d'abandon que je n'avais point la prétention d'être aimé pour moi-même.

— Vil corrupteur ! murmura le duc.

— La bachelière se consulta quelque peu ; elle mit dans les bassins d'une balance, d'une part les bracelets d'or massif, les pendants de rubis et les corsets de velours que je lui offrais, de l'autre l'amour de l'écolier. Or, si ardent qu'il soit, l'amour qui se présente avec un sourire pour tout appoint sera toujours plus léger qu'une pistole, et mes cadeaux représentaient un grand nombre de pistoles.

— C'est singulier ! murmura la bachelière, je croyais que l'amour pesait davantage ; il paraît que je m'étais abusé sur sa valeur.

Et elle opta pour les bracelets, abandonna le pays Latin, et se vint établir rue des Lions-St-Paul. Mais ceci ne fit nullement l'affaire du bel écolier, lequel, comme tous les jeunes gens, se figurait qu'une femme doit toujours se contenter d'un regard d'amour, d'un sourire d'amour, d'une protestation d'amour, et vivre uniquement de la contemplation du ciel bleu dans les yeux de son amant...

Il entra donc en fureur, et vint rue des Lions-Saint-Paul pour m'arracher la bachelière. Je le reçus mal, je le rudoyai même.

— Ah! très-bien, se dit Amalric, je vois que ce n'est pas de moi qu'il est question, car, par la mort-Dieu! je ne me suis jamais trouvé en rivalité d'amour avec un cuistre de ce genre.

— C'est-à-dire, fit le duc de Bourgogne, que vous le fîtes rosser par vos gens?

— Oh! non pas, monseigneur, je m'acquittai de la besogne moi-même.

— Le faf! pensa Amalric.

— Il voulut s'introduire chez moi par la fenêtre et il appliqua une échelle contre le mur; lorsqu'il eut touché le dernier échelon et se voulut élancer sur l'entablement de la fenêtre, je repoussai l'échelle et l'envoyai se meurtrir les côtes sur le pavé de la rue où le guet qui passait le releva évanoui et le fit emporter à son logis.

— Tiens, dit M. de Brancas en souriant, votre système de défense est très-ingénieux, messire.

Quand il était question d'une lutte quelconque entre deux galants dont l'un était jeune et l'autre vieux, le duc de Brancas donnait naturellement raison au plus vieux, c'est-à-dire à l'amour dans sa maturité et sa sagesse, celui qui représente, en un mot, l'amour du mari.

M. de Brancas était toujours dans son rôle; il avait hor



reur des jeunes gens, en matière de sentiment, et il ne comprenait plus qu'on se permît d'aimer avant d'avoir dépassé la quarantaine.

— Ingénieux tant que vous voudrez, reprit M. de Bourganeuf évidemment flatté de l'approbation de l'ambassadeur provençal ; mais le petit gentilhomme m'en garda rancune.

— Et il y avait de quoi, je vous jure.

— Or, c'était lui précisément qui avait prétendu être le fils du passeur et qui m'apparut tout à coup, sur la berge, deux années après, car il y avait deux ans de cela, et me dit tranquillement en mettant l'épée à la main : « Croyez-vous pas, cher M. de Bourganeuf, qu'il soit temps, enfin, de régler nos vieux comptes ? »

— Pâques-Dieu ! grommela Amalric abasourdi, voici bien le plus fieffé menteur que j'aie jamais vu... Il est de la force de Bufile, ma parole d'honneur ! Il traite la vérité comme un poète...

— Je devine la suite de l'histoire, dit le duc de Bourgogne, vous vous êtes battu et vous avez reçu un beau coup d'épée.

— Précisément ; du reste, je le disais tantôt à Votre Altesse, le trou était fait.

— Je parie, observa Amalric avec un sang-froid superbe, que le gentilhomme dont parle le sire de Bourganeuf tirait mieux que lui.

— Oui et non. Il avait un joli coup...

— Ah ! ah ! fit le duc qui prisait fort la science de l'es-crime.

— Un coup merveilleux qu'il faut connaître parfaitement pour le savoir parer.

— Et vous ne le saviez pas ?

— Non, mais je l'ai appris, et la preuve, c'est qu'à notre seconde rencontre je l'ai paré, ce qui m'a permis de le

gratifier à mon tour d'une autre jolie botte qu'il ne connaissait pas.

— Oh ! oh ! se dit Amalric, va-t-il avoir la maladresse de parler de ce second duel ? Et le duc de Brancas qui croit que c'est Bufile...

— Comment, demanda le duc de Bourgogne, votre histoire n'est point finie ?

— Nous sommes tout juste à la moitié, monseigneur. Le coup d'épée de l'écolier me renversa roide et je me crus mort ; il le crut aussi, lui, car il me poussa du pied dans la Seine, et je m'en allai à la dérive. Heureusement que des pêcheurs qui tendaient leurs filets de nuit me recueillirent assez à temps pour m'empêcher de me noyer ; ils me transportèrent dans leur cabane et me soignèrent. J'avais une si grande habitude des coups d'épée à travers corps, que quinze jours après j'étais sinon guéri, au moins en état de supporter la selle, et je me mis en route.

— Mais, interrompit le duc de Bourgogne, je vous ferai observer que je vous avais envoyé à Paris pour y remplir un message galant auprès d'une belle dame qui me veut quelque bien ?

Et le duc cligna imperceptiblement les yeux en signe d'intelligence.

— Je le sais bien, monseigneur, et la dame me chargea d'un autre message.

— Verbal ou écrit ?

— Écrit sur du beau parchemin, monseigneur.

— Eh bien ! où est-il donc, ce message ?

— Ah dam ! murmura Bourganeuf avec humilité, voici où je mériterais fort d'être pendu, et où je le serais incontestablement si Votre Altesse ne me devait toujours six mille écus d'or.

— Je vous les vais rendre sur-le-champ.

— Ah ! monseigneur, gardez-vous en bien, car je vous jure que ce qui m'arriva n'est réellement pas ma faute. J'avais ôté mon pourpoint sur la berge, afin d'être plus libre de mes mouvements le fer à la main...

— L'effronté menteur ! murmura Amalric ; c'était en décembre et il gelait à pierres fendre.

— Dans la poche de mon pourpoint se trouvait le message.

— Et votre pourpoint demeura sur la berge ?

— Hélas ! et des voleurs s'en emparèrent.

— Que le diable emporte de pareils valets de cœur ! exclama le duc de Bourgogne avec colère, ils se conduisent de telle façon que les billets doux de vos belles servent à récréer des truands. Voici que les bohémiens de la cour des Miracles sont dans le secret de mes amours. Décidément, je vous vais rembourser vos deux mille écus d'or.

— Grâce !... monseigneur... murmura Bourganeuf, qui, du reste, s'alarmait peu d'une semblable menace.

— Enfin, voyons la suite de l'histoire.

— Lorsque je pus supporter la selle, je me mis en route pour Dijon ; mais, en chemin, je fis rencontre de mon petit gentilhomme...

Cette fois, Amalric tressaillit encore et éprouva quelque inquiétude.

— Le drôle, poursuivit Bourganeuf, avait, paraît-il, oublié la bachelière que je lui avais enlevée...

— Peuh ! fit Amalric qui, à tout hasard, avait besoin de glisser une parenthèse qui lui pouvait servir à un moment donné, — on se console si aisément de ces sortes d'amour !

— D'accord, et la preuve, c'est qu'il était parfaitement consolé, parce qu'il en aimait une autre.

— Une autre bachelière ?

— Non, une autre femme... une femme de qualité...

M. de Brancas tressaillit à son tour, sans trop s'expliquer encore en quoi cet amour le pouvait intéresser.

— Une jolie femme, dit-on, car je ne la connais point, ma foi ! et j'étais alors fort peu en état de songer aux gaudrioles de l'amour.

M. de Brancas respira. Comme tout à l'heure il avait tressailli, ne s'expliquant pas davantage pourquoi, il était aise que M. de Bourganeuf ne connût point la femme dont il parlait.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Bourganeuf, le petit gentilhomme avait abandonné le pays Latin pour aller soupirer sous les fenêtres de sa nouvelle beauté, laquelle habitait la province de Bourgogne... en un petit château perdu sous un massif de grands arbres, une charmante retraite où l'amour se doit trouver fort à l'aise...

A ces paroles de Bourganeuf l'inquiétude de M. de Brancas se manifesta de nouveau.

— Tout ceci est bizarre ! murmura-t-il.

— Oh ! très-bizarre, reprit le conteur, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que je le rencontrai justement sous les fenêtres du château, au moment, où, sans doute, il les allait escalader...

M. de Brancas se sentit mal à l'aise, et pour cacher son trouble but à trois reprises dans son gobelet entièrement vide.

— Je lui frappai sur l'épaule et troublai ainsi son bonheur futur.

— Que penseriez-vous, mon gentilhomme, lui dis-je, de l'heure et du lieu pour régler ce nouveau compte que nous avons ensemble ? Il était tellement persuadé qu'il m'avait envoyé dans l'autre monde, et il s'attendait si peu à me revoir en celui-ci qu'il recula stupéfait et me répondit : — Je ne me bats point avec les fantômes !

Un éclat de rire qui courut autour de la table du duc accueillit ces paroles de Bourganeuf, lequel poursuivit avec calme :

— Je lui prouvai alors que j'existais parfaitement en chair et en os, je lui racontai même comment j'étais déjà revenu précédemment de deux coups d'épée exactement semblables à celui dont il m'avait gratifié, et comme il n'avait plus la moindre objection à faire, nous croisâmes le fer...

Pendant ma convalescence j'étais allé chez Gatechair, il m'avait enseigné le fameux coup, ce qui fit que je le parai, et le petit gentilhomme ne para point le mien, puisque je le couchai fort proprement sur l'herbe et m'esquivai, après avoir appelé les gens du château, pour qu'on ne le laissât point mourir sans confession.

— Et... il mourut sans doute ? demanda M. de Brancas, qui espérait que le petit gentilhomme en question dormait depuis longtemps du dernier sommeil.

— Hélas ! non, monsieur le duc.

— Comment, non ?... mais alors.

Et la voix du duc était altérée.

— Vous savez quelle est la bizarrerie aveugle du destin. Il se trouva que j'avais fait son bonheur au lieu de son malheur éternel... Le drôle n'en mourut point, et la dame pour laquelle il soupirait, lui donna l'hospitalité, le soigna, le choya...

M. de Brancas continuait à boire dans son verre vide et tourmentait avec son couteau l'os décharné d'une côtelette...

— J'avais fait une imprudence ; en courant après mon adversaire, ma blessure se rouvrit : j'eus tout juste le temps de gagner l'hôtellerie prochaine et de m'y mettre au lit. J'y ai passé quinze jours à me guérir tout de bon, et me voilà.

— Et... demanda M. de Brancas, dont la voix tremblait, il resta au château le petit gentilhomme ?

— Quinze jours au moins.

— C'est étrange ! murmura le duc.

La duchesse était troublée, un vif incarnat montait à son front, et tout à coup Amalric levant les yeux sur elle, s'aperçut de sa terreur et de son émotion, et alors lui Amalric, lui le brave et le fort, lui qui naguères avait eu peur d'avoir peur, il eut peur tout de bon... et il frissonna de tous ses membres.

— Mais, fit encore M. de Brancas, dont les dents jaunes s'entrechoquaient et broyaient les bords de ce verre toujours vide qu'il portait sans cesse à ses lèvres, ce gentilhomme dont vous parlez, la dame l'aimait-elle ?

— Passionnément, monsieur.

Le Provençal regarda la pointe de son couteau et du doigt il sembla vouloir s'assurer qu'elle n'était point émoussée.

— Ah ! elle l'aimait... passionnément !

— On le dit, du moins.

— Et... vous ne la connaissez pas, m'avez-vous dit ?

— Il est possible que je la connaisse, mais on n'a pu me dire son nom...

— Mais au moins savez-vous le nom du gentilhomme.

— Ah ! certes, oui, dit Bourganeuf.

La duchesse était au supplice, et Amalric reporta de nouveau les yeux sur le grand couteau à dépecer, songeant sérieusement à tuer Bourganeuf sur-le-champ, si Bourganeuf ajoutait un mot. Mais le duc de Bourgogne qui semblait, à l'agitation de M. de Brancas, deviner une partie de la vérité, se chargea de la réponse de son favori :

— Cher duc, dit-il à l'ambassadeur provençal, vous

êtes fort curieux, je trouve; et, ne vous blessez pas du mot, je dirais presque indiscret...

— Indiscret! exclama le duc.

— Sans doute, puisque vous voulez savoir le nom de cet heureux galant!

— Mais, répondit le duc en grimaçant un sourire, pourquoi pas?

— Parce que si Bourganeuf ne sait pas qu'elle est la dame aimée, d'autres le peuvent savoir, et alors cette dame se trouverait gravement compromise...

— Peuh! ricana M. de Brancas, qui sait?

— Hé! hé! monsieur le duc, poursuivit Charles de Bourgogne, il ne faut pas tout savoir en ce monde, — on sait souvent trop de choses..., la science est la pire des calamités.

— Soudard illettré! grommela maître Bufile qui entra en ce moment dans la salle du festin et n'avait entendu que les dernières paroles du duc, — je te reconnais bien là, souverain ignare! tu nies la science!

En achevant de parler le duc se leva de table, et ses convives l'imitèrent. Alors la duchesse respira à son tour, et Amalric, cessant de regarder obstinément ce grand couteau, dont il destinait depuis dix minutes la lame tout entière à la poitrine de Bourganeuf, s'approcha de ce dernier et lui dit:

— Vous plairait-il m'accorder, messire, un entretien de quelques minutes au bord du lac?

Quant à M. de Brancas, il demeurait assis, pensif et le sourcil froncé...

Il semblait deviner!

VII

Dans lequel les choses tournèrent de telle façon que Scipio et le roi de France se trouvèrent intéressés l'un et l'autre à ce que le sire de Bourganeuf ne s'éternisât point en ce monde.

Le sire de Bourganeuf et Amalric sortirent sans bruit de la tente ducale et traversèrent le camp, assez bien enveloppés dans leurs manteaux pour ne point attirer l'attention des officiers et des sentinelles placées en observation dans chaque quartier.

Ils gagnèrent ainsi les bords du lac et se dirigèrent vers l'endroit le plus solitaire, prévoyant l'un et l'autre que leur explication demanderait quelque mystère et quelque discrétion.

La nuit était claire et dépouillée comme le sont les belles nuits d'hiver des contrées alpestres; le vent qui avait régné une partie de la journée s'était apaisé peu à peu, et le lac qui resplendissait aux rayons de la lune jetait au rivage de petites lames courtes et bruyantes dont le clapotement ne permettait point d'entendre, au loin, le bruit qui se pourrait faire sur ses bords.

Le lieu que le sire de Bourganeuf et Amalric choisirent pour leur conversation était une sorte de plate-forme de rochers qui surgissait entre la plage et le camp. Le camp s'étendait au nord, le lac en rongait la base, au midi, à vingt pieds de profondeur environ.

Un sentier étroit y conduisait du côté du camp, et de cette position élevée, le regard s'étendait assez loin en

tous sens pour que l'un ou l'autre s'aperçût au besoin à temps de l'arrivée d'un témoin importun.

C'était le sire de Bourganeuf qui avait conduit Amalric en cet endroit qu'il connaissait de longue date, ayant été jadis chargé par le duc d'une mission auprès des habitants de Granson. De ce lieu encore on apercevait le château démantibulé et à moitié brûlé par les gens du duc.

Ce spectacle pouvait servir de prétexte à un motif de conversation, et le sire de Bourganeuf n'était point fâché d'entrer en matière, ne fût-ce que pour gagner du temps à l'aide d'un dialogue sur la pluie, le beau temps et mille autres banalités.

Arrivé sur la plate-forme, Amalric s'assit tranquillement sur un bloc de rocher et regarda son ancien adversaire.

— Que vous semble de cette nuit, messire?

— Elle est superbe et tiède comme une nuit d'été.

— N'est-ce pas? Et ce paysage que la lune éclaire?

— Ravissant, sur ma parole!

— Ne trouvez-vous point que ce château qui tombe en ruines imprime à la contrée environnante un cachet des plus poétiques?

— Je suis complètement de votre avis, monsieur.

— Et ce lac qui murmure en bas?

— Les vagues en sont réellement harmonieuses.

— Je vous assure, cher sire, que maître Bufile, l'écuyer du duc de Brancas, lequel Bufile est un grand poète, serait capable de s'asseoir ici, comme nous, et de s'y oublier toute la nuit à composer de fort beaux vers.

Le sire de Bourganeuf s'inclina.

— Or, cher seigneur, la poésie et l'amour ont ce point de contact qu'ils vivent souvent, l'un et l'autre, des splendeurs de la nature. Je ne suis pas poète, Dieu m'en garde!

mais je suis amoureux, et je préférerais de beaucoup, ne vous en déplaise ! contempler ce paysage enchanteur avec une femme aimée plutôt qu'avec vous. Ce n'est point que je vous trouve précisément très-laid... mais vous comprenez ?

— A merveille ! répondit Bourganeuf dont la face jaunâtre se prit à sourire.

— Mais cependant je ne vous ai amené ici, entre nous soit dit, qu'à propos de mon amour.

— Ah ! ah ! dit Bourganeuf souriant.

— Vous me semblez vous y intéresser, du reste.

— Énormément, messire, et même...

— Ah ! voyons le *même* !

— Entre nous vous me devez beaucoup.

— Vous croyez, messire, vous croyez ?

— Sans doute. Ne vous ai-je point ouvert la porte de cette villa où vous êtes demeuré quinze jours ?

— Je n'en disconviens pas, messire.

— Par conséquent, il me semble que jusqu'à un certain point, vous êtes mon obligé.

— C'est possible. Cependant, j'ai quelques observations à vous soumettre.

— Voyons, messire, je vous écoute.

— Je trouve charmant de votre part d'avoir servi mon amour. C'est de la dernière courtoisie...

— Que voulez-vous ? les jeunes gens m'intéressent.

— Mais vous usez des secrets que vous départ le hasard avec une légèreté merveilleuse.

— En vérité ! et comment, s'il vous plaît ?

— Je trouve votre récit de tout à l'heure d'une singulière impertinence.

Le mot est dur, il me semble.

— Je le trouve juste, messire.

— Très-bien. Passons, je vous prie.

— Vous avez éveillé les soupçons du duc.

— Vous croyez? Ah! mon Dieu, c'est bien sans intention, je vous assure.

— Vous ne m'avez point nommé, mais vous alliez le faire quand le duc de Bourgogne vous a interrompu; or, me nommer c'était dire clairement au duc de Brancas que j'aimais sa femme. Comprenez vous?

— Ma foi! répliqua Bourganeuf avec une naïveté hypocrite, c'est vrai, et je n'y songeais pas.

— Or, le duc est jaloux, vous le savez?

— On me l'a dit bien souvent, messire.

— Si sa femme le trompait, il tuerait l'amant de sa femme, c'est incontestable.

— Et ce serait grand dommage, cher seigneur, car vous êtes un joli garçon.

— Pour moi, la chose m'importerait peu, au fond, attendu qu'il est toujours consolant de mourir pour la femme qu'on aime; mais le duc tuerait encore la duchesse, et vous comprenez que cela ne doit pas être.

— Nous tâcherons de l'éviter, murmura Bourganeuf avec son mauvais sourire, à la signification duquel Amalric ne put se tromper.

— Cher sire, lui dit-il, m'expliquerez-vous, avant d'aller plus loin, ce que signifie ce conte absurde que vous avez fait à table?

— De quel conte parlez-vous?

— De celui de l'écolier, de la bachelière, et...

— Et de moi? fit Bourganeuf.

— Précisément, cher seigneur.

— L'histoire est assez jolie, n'est-ce pas?

— Et des plus spirituelles; mais je la trouve de mauvais goût.

— Ceci est une affaire d'appréciation.

— Je me suis même demandé dans quel but vous inventiez de semblables absurdités.

— Fallait-il donc dire au duc : « Le gentilhomme qui m'a cherché querelle et m'a jeté à l'eau voulait s'emparer de l'acte d'adoption, et il s'en est emparé? » Le duc vous aurait fait pendre sur l'heure.

— Dites décapiter. On ne pend que les manants et les bourgeois.

— Décapiter soit, peu importe !

— Très-bien ; l'explication me suffit, provisoirement. Et maintenant, avez-vous songé que votre ridicule histoire de la bachelière peut me ruiner dans l'esprit de la duchesse?

Le mauvais sourire de Bourganeuf reparut.

— Voyons, messire, dit Amalric avec une froide irritation, jouons franc et cartes sur table.

— Je ne demande pas mieux, messire.

— Vous me haïssez cordialement, non parce que j'ai failli vous tuer, mais parce que j'ai humilié votre orgueil en faisant de vous, pour la première fois, un serviteur inintelligent et léger, d'un serviteur habile et prudent ; parce que, malgré le sourire avec lequel il vous a accueilli, le duc de Bourgogne ne vous pardonnera jamais votre maladresse et qu'il saisira au vol une bonne occasion de vous faire occire, si jamais il la trouve.

— Vous raisonnez fort juste, cher vicomte.

— Or, votre haine, je la devine jusque dans ses plus mystérieux projets. Ma vie vous importe peu, ce que vous voulez c'est la ruine de mon amour et de mes espérances. Irriter la jalousie de M. de Brancas, déshonorer sa femme par un éclat... tel est votre but.

— Hé ! hé ! ricana Bourganeuf qui ne jugeait plus nécessaire de se contraindre, qui sait?...

— En ce moment un bruit de pas qui s'approchait attira l'attention de Bourganeuf et d'Amalric, et ils virent se di-

riger vers eux une sorte de colosse qui sifflotait, d'un air satisfait, une chanson grivoise.

— Bourganeuf fit un geste qui signifiait : au diable l'importun!

— Bah! dit Amalric qui reconnaissait le nouveau venu. C'est mon écuyer, messire, il n'est jamais déplacé nulle part, attendu qu'il ne comprend jamais qu'imparfaitement les choses.

Et il siffla d'une façon particulière, ce qui fit que Scipio pressa le pas et gagna la plate-forme en quelques minutes.

— Je vous disais donc, cher seigneur, poursuivit Amalric, que j'avais deviné assez juste le but et le motif de votre haine...

— Vous avez l'esprit vif et subtil, je le vois!

— Le duc de Brancas est horriblement jaloux; il a des soupçons, il vous questionnera et vous me nommerez, c'est incontestable.

— A moins cependant, observa Bourganeuf, que vous ne préféreriez que j'instruise le duc de Bourgogne du véritable motif de notre querelle?

— Ni l'un ni l'autre.

— Plaît-il, murmura ironiquement le maigre et jaunâtre gentilhomme.

— Je sais bien, continua Amalric, que vous allez me proposer de recommencer pour la troisième fois notre partie de rapière...

— Voilà, seigneur, où vous vous trompez.

— En vérité! ceci est au moins bizarre...

En ce moment, Scipio posa le pied sur la plate-forme, et Amalric se tourna vers lui :

— Seigneur écuyer, lui dit-il, montrant du doigt Bourganeuf, comment trouvez-vous ce gentilhomme?

— Assez laid, dit naïvement Scipio.

— Vous le voyez, messire, fit le vicomte avec un grand sang-froid, je ne suis point le seul de mon avis.

— Riez, répliqua le sire de Bourganeuf, riez tant que vous voudrez, cher sire, mais n'oubliez pas le proverbe : « Aux derniers les bons. »

— J'essayerai, monsieur. Tiens, Scipio, continua Amalric s'adressant à son écuyer, le sire de Bourganeuf et moi avons une petite querelle et ne pouvons nous entendre.

— Ah ! fit Scipio qui cligna de l'œil pour se donner un air intelligent.

— Il a fort bavardé ce soir à la table de monseigneur de Bourgogne, il a jacassé à tort et à travers, si bien que le duc de Brancas soupçonne sa femme d'être aimée par un autre que lui.

— Ce qui est fort possible, répondit Scipio avec un sourire agréable, car le duc de Brancas est presque aussi laid que messire.

— C'est un peu mon avis aussi. Or, le duc me soupçonne d'être le gentilhomme en question.

Scipio continua à sourire avec intelligence.

— Et messire Bourganeuf que voilà l'affirmerait de grand cœur.

— J'ai toujours été le serviteur zélé de la vérité, messire.

— Malheureusement toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, n'est-ce pas, Scipio ?

— On le dit, et je le crois fermement.

— Or, si le sire de Bourganeuf ouvre la bouche et commet une indiscretion, le duc tuera sa femme.

— C'est clair comme le jour, cela, exclama Scipio qui, ce soir-là, était d'une merveilleuse sagacité.

— Ce qu'il y a donc de mieux à faire, je crois, pour éviter ce malheur, c'est de tuer en ce cas le sire de Bourganeuf.

— Je suis à vos ordres depuis une heure, ricana le Bourguignon.

— Mais, poursuivit Amalric, ce moyen si simple, en apparence, présente cependant quelques difficultés.

— Ah! ah! vous trouvez, cher vicomte?

— Jugez-en vous-même. Ce soir, au souper du duc, vous avez parlé d'une façon si peu courtoise de ce petit gentilhomme à qui vous enlevâtes une bachelière et que vous renversâtes, avec son échelle, de votre croisée sur le pavé, que si je vous tue, on dira que je suis le petit gentilhomme en question.

— J'en ai l'espoir, messire, le ferme espoir, et j'emporterai, du moins, cette consolation dans la tombe.

— Voilà précisément ce que je ne veux pas.

— Et comment vous y prendrez-vous pour l'empêcher?

— Ce ne sera point moi qui vous tuerai.

— Qui donc alors, s'il vous plaît?

— Mon écuyer que voilà.

Bourganeuf haussa les épaules.

— Vous êtes fou! dit-il, fou à lier!

— En quoi, je vous prie?

— En ce que vous oubliez un point important.

— Bah! Et quel est ce point?

— Je suis gentilhomme et ne me bats qu'avec mes pareils.

— Hé! ricana à son tour Amalric, qui donc, bon Dieu! vous parle d'un duel, cher sire?

Bourganeuf tressaillit et porta vivement la main à la garde de son épée; mais, plus prompt que lui, Scipio, qu'un signe d'Amalric avait averti de ce qui lui restait à faire, Scipio, disons-nous, étendit les deux bras, enlaça le sire de Bourganeuf et le souleva comme une plume au-dessus de sa tête.

— Vous le voyez, dit Amalric à son ennemi étourdi, et dont les moindres mouvements étaient paralysés sous l'étreinte des mains de fer de l'écuyer, vous le voyez, cher seigneur, nous ne nous donnons point la peine de croiser l'épée dans toutes les règles de l'art avec un drôle tel que vous...

— Drôle ! hurla Bourganeuf, qui s'agitait en vain dans les bras de Scipio.

— Mon Dieu ! cher sire, vous vous êtes servi vous-même, il y a une heure, de cette épithète à mon endroit : « le drôle, disiez-vous, errait sous les croisées du petit castel. » Je maintiens donc le mot, et vous fais observer qu'on ne se bat plus avec un drôle tel que vous, mais qu'on le tue tout simplement.

Bourganeuf poussa un rugissement.

— Ça, mon ami Scipio, poursuivit Amalric, comme il ne faut pas que le sire de Bourganeuf emporte dans la tombe, ainsi qu'il le disait tout à l'heure, l'espoir que la duchesse de Brancas sera déshonorée par sa mort, c'est toi qui vas le dépêcher ; et puis, quand il aura franchi le seuil de l'éternité, tu diras hautement que le gentilhomme dont il parlait, c'était toi... et que tu es resté quinze jours à Dijon, tout exprès pour voir la belle.

— Mais, observa Scipio, étreignant toujours Bourganeuf, je ne suis pas gentilhomme !

— Qu'à cela ne tienne ! le roi, mon parrain, te baillera des lettres de noblesse pour te récompenser de la belle action que tu vas accomplir.

Amalric avait prononcé le mot magique, et Bourganeuf se vit mort, car il savait par expérience qu'un bourgeois tuerait père et mère pour être noble.

— Faut-il l'étouffer ? demanda Scipio en serrant d'une seule de ses larges mains le col osseux du Bourguignon.

— D'abord. Puis, quand il sera bien mort...

Bourganeuffrisonnait et tremblait de tous ses membres.

— Quand il sera mort, nous le jeterons dans le lac : une belle sépulture pour un si vilain drôle, Pâques-Dieu ! Allons, Scipio, à l'œuvre !

La main de Scipio se raidit, Bourganeuf exhala un cri étouffé, puis il fit un geste suppliant qui signifiait :

— Je voudrais parler... De grâce, écoutez-moi...

— Lâche-le un peu, dit Amalric ; peut-être veut-il capituler.

Scipio continua à maintenir Bourganeuf, mais il lui desserra la gorge et lui laissa l'usage de la parole :

— Messire, dit-il alors à Amalric, je suis gentilhomme ; croyez-vous à ma parole ?

— Sans aucun doute, messire.

— Si je vous jure sur mon écusson que je tairai à M. de Brancas le nom du gentilhomme que vous savez, me laisserez-vous vivre ?

— Je le veux bien. Jurez.

— Sur mon honneur et mon écusson, articula lentement Bourganeuf, je vous jure, messire, que jamais le duc de Brancas n'apprendra de ma bouche que vous aimez la duchesse.

— Parfait, dit Amalric. Ce n'est pas tout, cependant.

— Que vous faut-il de plus ?

— Un autre petit serment, mon gentilhomme.

— Lequel ?

— Vous allez me jurer que le duc de Bourgogne ne saura jamais et nul autre plus que lui que c'est moi qui vous ai si galamment perforé au bac de Nesle. Je tiens à ma peau tout comme un autre ; et si le duc savait nos petites affaires il me ferait rompre vif sans trop se soucier de ce que dirait le roi de France en apprenant comment il traite ses ambassadeurs.

Bourganeuf exhala un rugissement étouffé, mais il jura.

— Tiens-le toujours, dit Amalric à Scipio.

— Que voulez-vous donc encore, sang dieu?

— Que vous répariez le mal que vous avez fait. La duchesse me croit coupable d'un honteux amour pour une bachelière. Ceci n'est point de son temps, il est vrai, mais que voulez-vous?... les femmes sont jalouses de tout, même du passé. Vous lui affirmerez, sur votre parole, que vous avez menti.

— Je le jure, murmura Bourganeuf avec un accent de rage.

Puis il ajouta ironiquement :

— Si j'étais tombé aux mains des détrousseurs de grande route, il ne pourrait m'arriver pis. Je m'étonne même que vous ne me fassiez pas faire mon testament en votre faveur...

— Ah! pardieu! s'écria Amalric, vous me donnez là une fameuse idée. Ne le lâche point encore, Scipio.

Cette fois Bourganeuf eut le vertige, et il crut être au pouvoir de Satan lui-même.

— Cher seigneur, reprit Amalric d'un ton railleur, je ne tiens nullement à la fortune, Dieu m'en est témoin. Pourvu que j'aie quelques pistoles en mon escarcelle, je suis heureux comme un vrai roi. Or, j'aurai toujours des pistoles, puisque je possède la belle terre de Lourmarin, au pays de Provence. Mais le roi, mon maître et mon bienfaiteur, est un pauvre diable de roi dont l'escarcelle est toujours vide, parce qu'il ne prélève sur son peuple que de légers impôts, et je le veux enrichir. Il m'a donné la terre de Lourmarin, qu'un seigneur provençal lui avait léguée. Je lui veux donner, à mon tour, quelques possessions en Bourgogne, car vous ne vous figurerez jamais, cher seigneur, le plaisir qu'éprouve le roi, mon parrain, à être propriétaire sur les terres de ses voisins...

Bourganeuf rugissait, le cou toujours étreint dans les mains robustes de Scipio.

— Vous n'avez pas d'enfants, pas d'héritiers directs? continua Amalric, je crois même que vous avez l'intention de laisser vos biens au duc de Bourgogne, ce qui est fort louable, en vérité, et ce qui arrondirait fort joliment son trésor particulier, car vous le disiez vous-même, tantôt, vous possédez d'assez belles futaies au pays Bourguignon, des vignes et des champs d'un bon rapport, et des prairies où on élève les plus beaux étalons de la contrée. Or, cher seigneur, ce serait réellement injuste de vous dépouiller de tout cela tant que vous vivrez; mais, comme après vous, peu doit vous importer que le duc ou le roi en hérite, moi je préfère que ce soit le roi, et ce qui doit vous consoler c'est que le roi et le duc étant près cousins, votre bien ne sortira point ainsi de la famille. Donc vous allez me donner votre parole que vous me remettrez demain une donation en bonnes formes de vos futaies, de vos vignes et de vos prairies, bien et dûment paraphée et signée de vous sur beau parchemin, en faveur du roi Louis le onzième, lequel deviendra ainsi votre légataire universel; et vous me jurerez, en outre, que le duc de Bourgogne n'en saura rien.

— Jamais! exclama Bourganeuf livide de rage.

— Alors, dit tranquillement Amalric, il n'y a rien de fait. Serre, Scipio, mais serre lentement, rien ne presse.

Les mains du géant se crispèrent, Bourganeuf poussa un cri.

— Pourquoi diable aussi me parlez-vous de testament, cher sire, alors que je n'y songeais pas le moins du monde. La faute en est à vous tout entière, vous savez le proverbe: « L'appétit vient en mangeant, » vous qui savez tant de proverbes? Vous m'avez donné de l'appétit, j'en profite. — Serre encore un peu, Scipio.

Il paraît que Scipio serre très-fort, car Bourganeuf fit un geste qui disait : Je consens à tout.

La main de l'écuyer se distendit.

— Jurez, dit froidement Amalric.

— Sur mon honneur et mon écusson, articula le sire de Bourganeuf pâle, blême, et d'une voix que la colère rendait sifflante, sur mon honneur et mon écusson, je vous remettrai dès demain un testament par lequel j'instituerai le roi de France mon légataire universel, et n'en parlerai point au duc.

— Ce qui fait qu'il y aura deux secrets de vous à moi, celui de l'acte d'adoption et celui du testament que le roi, Scipio, vous et moi posséderons seuls. Scipio, tu peux laisser aller messire de Bourganeuf, nous lui faisons grâce de la vie.

Scipio lâcha le Bourguignon.

Alors celui-ci se tourna vers Amalric et lui jeta un regard chargé de haine :

— Je tiendrai tous mes serments, dit-il, mais je vous fais en outre celui-ci : c'est que tôt ou tard je me vengerai cruellement.

— Vous aurez tort, cher seigneur.

— Peut-être... mais nous verrons.

— Et voici pourquoi...

— Ah ! ricana Bourganeuf, voyons le pourquoi ?

— Si vous me tuez jamais traîtreusement, mon écuyer Scipio vous rendra la pareille, et il est dur de mourir quand on possède comme vous de belles futaies, des prairies et des vignes. Or, vous pouvez compter qu'en ce cas, Scipio tiendra sa parole, et cela pour deux raisons : la première, c'est qu'il est mon ami, et ne prendra ni repos ni trêve qu'il ne m'ait vengé.

— Oh ! fit Scipio avec l'accent d'un dévouement aveugle.

— Et la seconde ? demanda ironiquement Bourganeuf.

— La seconde, c'est qu'en vous tuant il fera le bonheur du roi, qui hérite de vous, lequel, par reconnaissance, le fera noble sur-le-champ.

— Tiens, dit Scipio, je n'y pensais pas. Est-ce que je ne pourrais pas tuer monsieur tout de suite ?

— Non, dit Amalric, il faut trouver une bonne occasion.

— Nous la trouverons, murmura l'ancien écolier d'une voix qui fit tressaillir Bourganeuf et hérissa ses cheveux.

— Cher sire, dit alors Amalric, vous m'avez juré que vous démentiriez vos paroles devant la duchesse, mais comme il est toujours très-dur pour un gentilhomme d'avouer qu'il a menti, je vais essayer de vous éviter cette humiliation. Tâchez d'occuper M. de Brancas une heure, je vais chez la duchesse, et j'espère qu'elle n'aura nul besoin de votre assertion pour me croire.

A demain, et surtout... n'oubliez pas le testament.

— Oh ! murmura Bourganeuf, je me vengerai !

VIII

Comment le sire de Bourganeuf mit, pour la seconde fois la puce à l'oreille au duc de Brancas.

M. de Brancas, avons-nous dit, était demeuré assis à table, dans la tente ducale, tandis que les autres convives, en sortaient ; il était en proie à la plus vive agitation, lorsqu'il aperçut Bufile, et lui fit signe de rester auprès de lui.

Bufile ne savait nullement de quoi il était question, mais à la figure bouleversée du duc, d'une part, au trouble

extrême qu'il avait cru remarquer chez la duchesse en la voyant sortir, il devina que la jalousie de son honoré maître avait dû être piquée par un aiguillon quelconque, et il se tint sur ses gardes.

— Bufile ! fit brusquement M. de Brancas.

— Monseigneur... répondit-il avec respect.

— Le duc leva la tête et promena autour de lui un regard méticuleux.

La tente ducale était entièrement vide. Le duc de Bourgogne lui-même était sorti pour servir de cavalier à madame de Brancas et la reconduire au logis qu'on lui avait préparé, par ses ordres, dans la portion habitable encore du château de Granson : portion qui était l'aile où, avant le siège, le commandant de la garnison suisse avait ses appartements.

— Sommes-nous seuls ? demanda M. de Brancas d'un air inquiet et soupçonneux.

— Dam ! répondit Bufile, je le crois.

— Je veux causer de choses importantes.

— C'est facile, monseigneur, car j'ai l'humeur sérieuse, aujourd'hui.

Et Bufile se dirigea vers l'entrée de la salle du festin, et s'assura que personne n'écoutait aux portes. Pendant ce temps, M. de Brancas avait rappelé peu à peu ses esprits, et convaincu de cet axiome, que le meilleur moyen de connaître la vérité est de chercher à côté, il dit négligemment à Bufile :

— Aimes-tu toujours Périnette ?

— Corbleu ! pensa Bufile, sont-ce là les choses sérieuses qu'il me veut conter ? ou bien jouerions-nous au plus fin ? Per Bacco ! j'aviserais.

Puis il répondit avec un soupir :

— Hélas ! on ne guérit point du mal d'amour en une semaine, monseigneur.

— Ainsi, tu l'aimes toujours ?

— Eperdument... follement.

— En ce cas, tu dois haïr violemment le vicomte Amalric ?

Bufile tressaillit et comprit la portée diplomatique de l'interrogation du duc.

— Oui et non, répondit-il. Oui, quand je songe à mon amour ; — non, lorsque je me souviens que, sans lui, Bufile et le duc de Brancas auraient fini leur illustre vie en place de Grève.

Ces mots, négligemment débités par le Napolitain, répandirent une pâleur livide sur le front du vieux duc ; il se prit à songer que si Amalric aimait sa femme, lui Brancas tuerait inévitablement Amalric, Amalric à qui il devait la vie.

— Donc tu n'es point jaloux ? reprit-il.

— Au contraire, monseigneur.

— Vrai, tu es jaloux ? exclama le vieux duc enchanté de trouver chez les autres comme un reflet du mal qui le rongait.

— Comme trois tigres, monseigneur.

— Eh bien ! vois-tu, en ce cas, tu dois haïr le vicomte ?

Et le duc enveloppa d'un clair regard le seigneur Bufile qui était merveilleux d'impassibilité en ce moment.

— Je le hais et je l'aime, dit l'écuyer.

— Si tu aimes Périnette, cela me paraît impossible.

— C'est cependant l'exacte vérité.

— Alors c'est que le vicomte, lui, n'aime pas Périnette.

Bufile tressaillit de nouveau et se tint de plus en plus sur ses gardes.

— Il en est fou, au contraire, fit-il avec aplomb. Mais...

— Ah ! dit le duc dont le sang-froid, un moment reconquis, s'en allait de nouveau, qu'y a-t-il ?

— Je crois que Périnette l'aime moins...

Le duc tressaillit à son tour.

— Et que, poursuivit Bufile avec assurance, cela tient à ce que je lui déplais moi-même aujourd'hui.

M. de Brancas enveloppa d'un coup d'œil les charmes surannés de son écuyer, puis il songea à la svelte, cavalière et ravissante tournure d'Amalric, et involontairement, en dépit de son agitation, il se mit à rire au nez de son écuyer.

— Que voulez-vous ? reprit Bufile sans perdre une minute le sang-froid superbe que nous lui connaissons, cette petite à un faible pour l'esprit.

— Elle ? une camériste ! allons donc !

— Elle raffole des beaux vers.

Le duc faillit oublier ses tortures, tant le goût de Péri-
nette pour la poésie lui parut plaisant.

— Je lui ai récité les miens, acheva Bufile avec une modestie pleine d'orgueil.

Le duc fut sur le point de se pâmer ; mais le tenace soupçon qui le broyait reprit le dessus aussitôt :

— Vas-tu pas croire, dit-il, gros bélièvre, que le vicomte est un imbécile ?

— Nullement, il a même quelque esprit, répondit le Napolitain d'un ton protecteur, mais il n'est pas poète, que je sache... la poésie tourne la tête aux femmes.

— Ah ça ! mons Bufile, s'écria M. de Brancas avec hauteur, pourquoi ne me dites-vous point tout de suite que la duchesse est folle de vous, qui rimaillez, de préférence à moi qui ne me suis jamais connu pareil défaut ?

— Monseigneur, fit l'écuyer avec gravité, je suis votre serviteur très-obéissant et très-humble, et Dieu me garde de vous oser jamais dire une phrase désobligeante, cependant...

Le duc fronça le sourcil.

— Eh bien ! quoi, cependant ? fit-il avec colère.

— J'ai connu un fort beau petit gentilhomme qui rimait à ravir.

La pâleur du duc augmenta.

— Et je crains qu'il n'ait rimé pour la duchesse.

Le duc appuya de nouveau sa main crispée sur le manche de son couteau de table, et il fut sur le point de porter une fois de plus son verre vide à ses lèvres.

— Le petit Raoul... souffla Bufile avec mystère.

L'accès de fureur subite qui s'empara de M. de Brancas, à ce nom, lui fit presque oublier Amalric, et la sottise histoire du sire de Bourganeuf.

— Bon ! pensa Bufile, voici que j'ai mis le limier en défaut.

Mais la jalousie ressemble fort à l'ardeur d'un vaillant chien qui peut faire fausse route un moment, mais finit toujours par retrouver la voie. Le duc ne tarda point à revenir à son idée fixe :

— Tu l'avais donc grièvement blessé, le vicomte ? fit-il, regardant Bufile avec une froide tenacité.

Bufile ne sourcilla pas.

— Il s'en est fallu de l'épaisseur d'un cheveu que j'eusse à me reprocher sa mort répliqua-t-il avec calme.

— Et tu crois... qu'avant toi personne....

— Ah ! pardon, je vous comprends, monseigneur, avant moi il avait déjà reçu quelques corrections de ce genre...

Le duc fit un brusque mouvement. Peut-être allait-il débrouiller enfin la vérité.

— Quand je me mis à panser sa blessure, continua Bufile, je m'aperçus parfaitement qu'il avait plus d'une égratignure sur le corps. Un coup d'épée par-ci, un trou de dague par-là, un horion un peu partout...

— Et... ces blessures étaient-elles récentes ?

— Oh ! toutes étaient cicatrisées.

Allons ! pensa le duc, peut-être suis-je fou, et n'y a-t-il

rien de commun entre le petit gentilhomme dont parlait Bourganeuf et le vicomte Amalric...

Oh ! l'affreux supplice que le doute !

Puis il demanda brusquement :

— Où est la duchesse ?

— Monseigneur de Bourgogne vient de lui offrir sa main pour la reconduire au château.

— Et... le vicomte où est-il ?

— Ma foi ! dit Bufile à tout hasard, je n'en sais rien.

Ah ! mon Dieu ! pourvu que...

Et il feignit un grand trouble.

— Qu'est-ce encore ? murmura le duc.

Je crains qu'il ne soit... auprès de Périnette.

Et Bufile quitta le duc brusquement et s'enfuit avec une telle vivacité que M. de Brancas étourdi n'eut point le temps de le retenir.

— Il est jaloux ! pensa le vieux duc, enchanté de trouver de ses pareils, et si Amalric aime réellement Périnette, il ne peut aimer...

Et M. de Brancas se prit à rêver le front penché, la poitrine oppressée, dans l'attitude d'un homme qui donnerait sa vie entière pour avoir l'explication d'une énigme.

— Décidément, pensait Bufile en s'esquivant, il y a de l'orage dans l'air et ce que j'avais de mieux à faire était de planter là, comme je l'ai fait, mon très-noble et très-honoré seigneur le duc de Brancas pour aller *veiller au grain*, ainsi que disent les marins de la plage provençale.

Le duc de Brancas demeura longtemps encore auprès de la table désertée, soucieux, préoccupé, partagé entre le doute et l'espoir, et Dieu sait le temps qui se fût écoulé encore sans qu'il songeât à se retirer, si l'arrivée d'un nouveau personnage ne l'eût fait sortir de sa rêverie.

Ce nouveau personnage, c'était Bourganeuf.

Le pauvre homme était pâle encore et il frissonnait lé-

gèrement en songeant à tous les malheurs qui venaient de choir d'aplomb sur sa tête; mais il avait retrouvé son sourire goguenard, sa mine froide et polie, et il aborda le duc sans le moindre embarras :

— Eh bien ! monsieur le duc, fit-il, vous vous oubliez donc à table ?

Le duc releva la tête et laissa échapper une exclamation de joie :

— Ah ! c'est vous, messire ?

— Moi-même, monsieur le duc. A quoi rêviez-vous, là ?

— A la politique, répondit M. de Brancas à tout hasard, car cette question directe l'embarrassait.

— C'est comme moi, dit Bourganeuf, je reviens des bords du lac, où je m'occupais pareillement de politique.

— Et... avec qui, s'il vous plaît ?

— Avec le seigneur Scipio, dit railleusement Bourganeuf.

— L'écuyer de l'ambassadeur du roi de France ?

— Lui-même, messire.

— Vous le connaissez donc déjà ?

— Oh ! très-certainement... Nous nous sommes vus à Paris.

Le duc eut un frisson de joie.

— Qui sait, pensa-t-il, si ce n'est pas de lui que Bourganeuf parlait à table.

— Ah ! vous le connaissiez, messire ?

— De très-longue date.

— En vérité ! et où vous êtes-vous rencontrés pour la première fois.

— A Paris, monsieur le duc.

— A Paris ! exclama M. de Brancas vivement.

— Au pays latin, un soir.

— Corbleu ! s'écria le vieux duc prenant un ton jovial, je devine.

— Que devinez-vous, messire ?

Le duc cligna de l'œil et regarda Bourganeuf.

— Ne serait-ce point lui, par hasard ?

— Qui, lui ? demanda naïvement Bourganeuf.

— Eh bien ! lui, parbleu ! celui qui...

— Celui qui ?... fit Bourganeuf affectant de ne point comprendre.

— L'écolier gentilhomme dont vous parliez ce soir.

Et le duc regarda Bourganeuf avec la câlinerie d'une femme qui veut arracher un secret à son amant.

— En effet, répondit celui-ci, il était écolier, ce Scipio.

— Ah ! exclama M. de Brancas avec joie, vous voyez bien... c'était lui !

— Mais il n'est pas gentilhomme ; et mon écolier, celui dont j'ai narré l'histoire, l'était...

L'éclair de satisfaction qui s'était manifesté sur le visage du duc disparut, le doute revint, son sourcil se fronça de nouveau.

Puis il prit une attitude mystérieuse et confidentielle et dit au sire de Bourganeuf :

— Voyons, quel était donc celui-là ?

— Lequel, s'il vous plaît ?

— Celui qui... escalada votre croisée ?

— Chut ! fit le Bourguignon, c'est un secret que vous me demandez là ?

— Sans doute, mais... ne se peut-il ?...

— N'avez-vous point entendu monseigneur Charles de Bourgogne tout à l'heure ?

— Je ne sais trop... Que disait-il donc ?

— Il prétendait que nommer le gentilhomme ce serait nommer indiscretement la belle dame qui soupirait pour lui, et la compromettre gravement.

— Le duc de Bourgogne avait raison, dit M. de Brancas, car alors vous parliez devant une foule de dames

et de gentilshommes du pays bourguignon, lesquels pouvaient fort bien reconnaître tout de suite la femme plus que légère... Mais moi, qui suis étranger, — et nous sommes seuls — cela n'a pas la moindre importance : je n'aurai rien entendu, je vous jure.

— Mais vous pourriez deviner...

— Vous croyez ? murmura le duc en frissonnant.

— On n'a jamais pu calculer les bizarreries du hasard. Moi-même qui ne connais point cette femme...

— Vrai ? vous ne la connaissez point ?

— Mais peut-être me mettriez-vous sur la voie, si je vous y mettais moi-même ?

— Peuh ! fit M. de Brancas avec une tenacité toute féminine.

— Mon Dieu ! dit Bourganeuf naïvement, vous êtes horriblement curieux, mon cher duc...

— Je l'avoue à ma honte.

— Et je suis réellement désolé de ne pouvoir vous satisfaire.

— Vous ne vous laisseriez point tenter ?

— Dieu m'en garde ! Monseigneur Charles de Bourgogne ne me le pardonnerait pas. Il est absolu dans sa manière de voir sur la réputation des femmes.

— Je gage que lui, cependant...

— A deviné ? c'est fort possible.

— Alors, pourquoi ne pourrais-je, moi...

Bourganeuf hochait la tête en souriant de son jaune sourire, et M. de Brancas comprit qu'il était inutile pour lui d'insister davantage.

— Ah ça, reprit Bourganeuf, madame de Brancas se serait-elle retirée déjà au château où notre gracieux souverain vous a logé.

— Oui... oui... balbutia le duc tressaillant et pâissant au nom de sa femme, le duc Charles lui a offert la main.

Bourganeuf fronça le sourcil avec une perfide naïveté et de façon que M. de Brancas surprît cette expression inquiète de son visage.

Il n'en fallait pas davantage pour ajouter une terreur nouvelle à toutes les terreurs du vieux gentilhomme ; et il demanda brusquement à Bourganeuf :

— Le duc aime-t-il la galanterie ?

— Hélas ! oui... soupira Bourganeuf.

Cet *hélas !* fouetta le sang de M. de Brancas et le fit devenir cramoisi.

— Je vous confierai même entre nous, reprit le traître sire de Bourganeuf, qu'il est peu respectueux du bien d'autrui à cet égard, témoin l'histoire du comte de Crève-cœur.

— Quelle est cette histoire ? interrogea le duc dont le visage, de pourpre qu'il était une minute auparavant, devint cramoisi.

— La plus lamentable qu'il se soit vu. Mais ces sortes de récits ne se font point ici. Venez, je vais vous reconduire au château, et vous la narrerai en chemin.

M. le duc de Brancas se leva en trébuchant, et suivit le sire de Bourganeuf à travers le camp où commençait à régner le silence du sommeil, silence que troublaient seuls le cri et le pas régulier des sentinelles et des rondes de nuit.

— Écoutez, dit alors le Bourguignon à voix basse : Le comte de Crève-cœur était l'ami, le compagnon du duc, son conseiller intime et celui de ses gentilshommes qu'il préférait de beaucoup à tous les autres ; surtout depuis que celui-ci était allé, un soir, clouer hardiment son gantelet sur la porte du roi de France, en signe de défi. Il avait coutume de dire en parlant de lui :

— Si je n'avais pas une fille et que je dusse mourir sans postérité, je laisserais mes États en hoirie à Crè-

vecœur, qui est brave entre les plus braves et qui hait cordialement mon cousin Louis le onzième.

Eh bien, cela n'empêcha nullement monseigneur Charles de jouer un fort vilain tour à son cher Crève-cœur...

Bourganeuf fit une pause, M. de Brancas frissonna de plus belle.

— Figurez-vous, reprit le narrateur, qu'à cinquante ans passés, le comte eut la folie de chercher femme.

— On aime à tout âge, balbutia M. de Brancas.

— D'accord. Mais il prit une toute jeune épouse, la fille d'un burgrave du pays de Bade, une blonde et rêveuse allemande qui croyait les galans sur parole et prenait pour or sonnans leurs discours simplement dorés et parfaitement creux...

— Les femmes sont toutes ainsi, ricana M. de Brancas avec un accent de férocité sauvage.

— Le duc la vit et en devint éperdument amoureux. Le comte était jaloux de tout le monde, hormis, peut-être, de son souverain. Il ne se défia pas de lui et plaça même, pendant une absence qu'il fit pour son service, sa jeune femme sous sa sauvegarde.

— L'imprudent ! balbutia M. de Brancas.

— Imprudent est le mot ; car lorsque le comte revint, au bout de six mois, il trouva sa jeune femme dans les larmes. Le duc l'avait aimée et ne l'aimait plus... La malheureuse était déjà délaissée.

— Et alors, demanda M. de Brancas, d'une voix altérée, que fit le comte ?

— Le comte, répondit Bourganeuf, alla trouver son souverain, et, devant lui, il se passa son épée au travers du corps.

— Moi, j'aurais tué le duc !

Bourganeuf ne répondit pas à cette exclamation courroucée du vieux gentilhomme.

En ce moment, ils atteignaient l'étroit sentier qui grim-pait en rampes brusques et sinueuses de la vallée à la plate-forme de roches granitiques sur lesquelles s'élevait le château de Granson à demi-ruiné.

L'aile droite, celle qui était encore habitable et que le duc avait assignée à M. de Brancas pour demeure, était éclairée, et le duc y vit briller, dans la nuit, une lumière aux deux croisées de l'appartement de la duchesse.

Cette clarté lui donna le vertige.

En face du corps de logis, debout, s'élevait un débris de tour dont la plate-forme et l'escalier qui y conduisait demeuraient intacts.

De la plate-forme de cette tour, qui n'était séparée du corps de logis que par une distance de quelques mètres, il était facile de voir ce qui se passait dans l'intérieur, et surtout dans l'appartement occupé par la duchesse, et où brillait une lumière en ce moment.

— Tenez, duc, souffla confidentiellement à l'oreille de M. de Brancas le sire de Bourganeuf, qui ourdissait déjà tout un plan infâme, laissez-moi vous donner un conseil.

— Parlez... parlez, messire.

— Si monseigneur Charles de Bourgogne, celui qu'on nomme Charles-le-Terrible, venait jamais à s'occuper de madame de Brancas, si un événement quelconque vous faisait redouter le sort... du comte de Crèveœur...

— Eh bien? fit le duc, au front duquel perlait une sueur glacée.

— De jour ou de nuit, ce soir ou demain avant le lever du soleil, partez... fuyez... Le duc est capable de tout.

Bourganeuf, aux rayons de la lune, aperçut la figure livide de M. de Brancas et éprouva un frisson de joie.

— Ah! murmura-t-il à part lui, à nous deux donc, beau vicomte Amalric! j'ai tenu mon serment, je ne vous

ai point nommé... mais je ne vous ai pas juré, ce me semble, d'empêcher le duc de vous surprendre aux pieds de sa femme où vous êtes en ce moment, beau séducteur... et ce n'est point mon très-gracieux souverain Charles de Bourgogne, ainsi qu'il le croit déjà, mais vous, cher filleul du roi, que l'épée vengeresse du mari outragé frappera, dans dix minutes, en pleine poitrine... Et il ricana sourdement.

M. de Brancas, qui entrevoyait maintenant, grâce aux perfides insinuations du sire de Bourganeuf, un danger bien plus grand que l'amour d'Amalric pour la duchesse, M. de Brancas hâta sa marche et gravissait le sentier tortueux d'un pas fébrile.

Ils arrivèrent ainsi devant la porte de la tour qui était située au bord de la plate-forme, comme une sentinelle avancée.

M. de Brancas allait passer outre, mais Bourganeuf l'arrêta.

— Écoutez, mon cher duc, lui dit-il, j'ai peut-être eu tort de vous narrer l'histoire du comte de Crèveœur.

— Tort ? et pourquoi, messire ?

— Parce que vous êtes déjà aussi ému, aussi agité que si un malheur vous menaçait...

— Ah ! dit le duc frémissant, j'ai d'horribles pressentiments.

— Tenez, il y a un proverbe très-juste : « N'éveillons pas le chat qui dort. »

On le voit, Bourganeuf était hérissé de vieux adages, et ne parlait que par sentences.

— Or, poursuivit-il, il est fort possible que le duc Charles, que les soucis de la guerre et de la politique accablent en ce moment, n'ait pas remarqué la beauté souveraine de la duchesse. Il est possible encore qu'il ait quitté le château depuis une heure, et que tandis que ma-

dame de Brancas est seule dans son appartement avec ses camérières, il fasse, lui le duc, une ronde de nuit à travers son camp, suivant son habitude. Ce qui nous expliquerait pourquoi il n'était point rentré sous sa tente lorsque nous en sommes sortis.

— L'espérez-vous ? demanda le vieux gentilhomme avec un frisson de joie.

— J'en reviens à mon proverbe : Si par hasard, au contraire, le duc causait tranquillement avec la duchesse, sans songer à l'amour, et qu'il vous vît entrer ainsi effaré et pâle, il devinerait vos alarmes et s'apercevrait alors que madame de Brancas est belle.

— Que faut-il donc que je fasse ?

— Tenez, entrons dans cette tour, montons sur la plateforme, de là nous verrons ce qui se passe chez la duchesse.

M. de Brancas se précipita à l'intérieur et gravit quatre à quatre les degrés de l'escalier, puis arrivé sur la plateforme avec son compagnon, tous deux regardèrent...

Une partie de la vaste salle où se trouvait madame de Brancas était dans l'ombre ; mais une lampe éclairait l'endroit où elle était en ce moment, et les deux gentilshommes purent la voir assise sur une sorte d'ottomane, auprès d'un jeune homme qui tenait une de ses mains et semblait lui parler avec feu...

Ce jeune homme, c'était Amalric ! Alors la lumière se fit dans l'esprit du vieux duc, il poussa un cri terrible en murmurant :

— C'était donc lui ?

Et tandis qu'un infernal et licencieux sourire passait sur les lèvres de Bourganeuf, il porta la main à la garde de son épée et s'élança vers l'escalier de la tour, ivre de fureur et s'écriant :

— Je vais donc enfin me venger !

— Et moi je vais l'être, ajouta mentalement le sire de Bourganeuf, qui le suivit.

IX

Le Mystère du seigneur Bufile.

Revenons sur nos pas.

Le sire de Bourganeuf avait quelque peu calomnié le duc de Bourgogne, en prétendant que ce dernier ne respectait rien en ce qui touchait le bien d'autrui.

Le duc avait offert sa main à madame de Brancas, et l'avait accompagnée en l'environnant des marques du plus profond respect.

La conversation qu'il avait eue avec elle n'était point sortie de ces banalités de pure courtoisie, dont le mari le plus ombrageux ne saurait s'alarmer.

La duchesse lui avait parlé tour à tour du roi René d'Anjou, de la belle ville d'Aix et de cette terre de Cereste, où elle s'ennuyait si fort de l'absence de son époux, et lorsque le seigneur Bufile ne lui récitait pas ses compositions poétiques.

L'histoire de l'écuyer napolitain que madame de Brancas lui avait narrée, à l'exception de certains détails qu'elle ignorait elle-même, avait fort réjoui le duc et piqué sa curiosité au plus haut point :

— Pardieu! avait-il dit à la duchesse, c'est la Providence qui m'envoie cet écuyer bel esprit.

— En vérité, monseigneur? fit-elle ingénument, et qu'en veut faire Votre Altesse?

— Je lui veux commander un *Mystère* (1).

— Un *Mystère*? s'écria la duchesse en riant.

— Oui, madame; les Suisses n'osent venir nous attaquer. Je leur fais demander la bataille, et au lieu de l'accepter ils reculent et fuient dans leurs montagnes. Avant de les aller chercher, j'attends des renforts de troupes et d'artillerie qui doivent m'arriver sous peu...

Mais, en attendant, mon armée s'ennuie, et les belles dames qui nous accompagnent ont des vapeurs qui me chagrinent. Il faut donc que j'amuse nos belles dames et mon armée, et je leur veux faire représenter la comédie. Puisque votre écuyer est poète, il me composera un *Mystère*, et nous trouverons des acteurs parmi nos gentils-hommes et nos comtesses.

— Ah! charmant! s'écria madame de Brancas; j'y veux jouer un rôle.

— Alors, le *Mystère* aura un succès fou. Le duc conduisit madame de Brancas jusqu'à la porte de son appartement, puis il se retira avec une courtoise discrétion et s'apprêta à reprendre le chemin du camp; mais dans les corridors il se trouva face à face avec le seigneur Bufile qui accourait *veiller au grain*, selon sa pittoresque expression nautique.

— Pardieu! dit le duc en saluant le premier, c'est le seigneur Bufile.

— Votre Altesse... balbutia l'écuyer interdit de tant d'honneur et s'inclinant jusqu'à terre.

— Le plus grand poète de notre temps poursuivit le duc. Bufile devint cramoisi et s'inclina de nouveau.

— Savez-vous, seigneur écuyer, que votre renommée, franchissant l'espace, est venue jusqu'à moi?

(1) On nommait ainsi alors les premières pièces de théâtre qui furent jouées en plein vent par les écoliers et les confrères de la Passion.

Bufile eut le vertige.

— Où diable! avais-je pris, se dit-il, que le duc de Bourgogne était un soldat illettré, brute que je suis?

Et il se courba de nouveau tout frémissant d'orgueil.

— Oui, continua Charles de Bourgogne, j'aime la poésie.

— Votre Altesse est le plus grand prince de la terre, s'écria Bufile enthousiasmé, et oubliant qu'il avait déjà donné le même titre à tous ceux qui avaient daigné lui parler de ses vers.

— J'essaye d'être éclairé au milieu de la barbarie de mon siècle, répondit le duc avec modestie.

Bufile examinait le duc avec admiration, et se disait en regardant ce dur visage de guerrier :

— Comme on se trompe à l'apparence! J'aurais juré cependant que c'était là une brute incapable de distinguer un dactyle d'un spondée.

Puis, tout haut et avec respect :

— Votre Altesse voit l'homme le plus confus et le plus indigne de ses éloges.

— Pure modestie, cher seigneur; je sais et j'en ai jugé par moi-même, car on m'a récité un grand nombre de vos vers; je sais que vous êtes le poète le plus remarquable du pays de Provence, cette patrie fameuse des troubadours; je sais...

— Ah! monseigneur, s'écria Bufile, si Votre Altesse ajoute un mot de plus, je meurs de confusion à l'instant même. Je suis indigne de pareilles louanges.

Le Napolitain tenait à prouver au prince bourguignon qu'un poète sait, à l'occasion, déguiser son orgueil sous une couche épaisse d'humilité.

— Or, reprit Charles de Bourgogne, je ne me contente point, croyez-le, d'un stérile amour et d'une vaine admiration pour les lettres, non, de par Dieu! cher seigneur, et je les encourage de tout mon pouvoir!

— Votre Altesse égalera dans l'histoire les plus grands rois de l'antiquité.

— Etes-vous gentilhomme, seigneur Bufile?

— Non, monseigneur, une lyre est mon seul écusson.

Le duc comprima un sourire en entendant ce gros homme parler de sa lyre d'un ton sentimental, puis il s'écria indigné :

— Comment! il ne s'est pas encore trouvé en ce monde un souverain assez clairvoyant sur le mérite et le génie, pour bailler des lettres patentes à un homme tel que vous?

— Je n'ai jamais sollicité semblable faveur.

— Eh bien! moi, dit le duc, je vous ferai noble et chevalier de la Toison-d'Or, cornes du diable!

— Votre Altesse veut me rendre fou, je le crois.

— Non, je vous veux rendre justice pure et simple, seigneur Bufile.

— Quand on songe, grommela l'écuyer entre ses dents et en haussant dédaigneusement les épaules, quand on songe que ce rustre de Tristan a manqué pendre ignominieusement et comme un vil manant, un homme que les princes eux-mêmes proclament un grand poète, et qui sera demain noble et chevalier de la Toison-d'Or!

— En revanche, reprit le duc souriant, toujours avec une courtoisie que Bufile attribua à la déférence que lui inspirait son mérite personnel, en revanche j'ai un service à vous demander.

— Oh! parlez, monseigneur, j'appartiens corps et âme à Votre Altesse.

— Vous le savez, cher seigneur, en ce bas monde, rien pour rien. Je vous fais noble et dignitaire de l'un de mes ordres, mais vous travaillerez pour moi.

— A l'avenir, répondit Bufile, pénétré par avance de la reconnaissance la plus profonde, à l'avenir je dédierai toutes mes œuvres à Votre Altesse.

— Ce n'est pas précisément cela.

— Que désire donc Votre Altesse ?

— Que vous composiez un ouvrage pour moi.

— Dois-je écrire l'histoire du plus grand prince des temps modernes ? demanda le napolitain avec un fin sourire, qui attestait que les poètes sont aussi courtisans que la valetaille de tous pays.

— Non point, seigneur, mais me composer un mystère ?

— Un mystère ! une œuvre de comédie.

— Justement. Et que je ferai représenter sur-le-champ devant ma cour et mon armée.

— Pardieu, monseigneur, la chose est facile.

— Se peut-elle exécuter promptement ?

— En vingt-quatre heures, dit Bufile avec un merveilleux aplomb. J'improvise au besoin.

— Eh bien ! improvisez ; le temps presse.

Le duc et Bufile furent interrompus dans leur conversation par un bruit de pas et de voix qui retentissaient à l'entrée du corridor. — et Bufile reconnut soudain Amalric et Scipio. Amalric disait à Scipio, n'apercevant ni le duc de Bourgogne ni Bufile :

— Reste-là et fais le guet.

— Bon ! répondait Scipio, personne ne passera, je te le jure, sans que je ne le voie.

— Oh ! oh ! souffla le duc à l'oreille du Napolitain, que vient donc faire ici l'ambassadeur de France ?

— Je ne sais, dit Bufile avec une naïveté parfaite.

— Maintenant, pensa Charles de Bourgogne qui se trouvait en belle humeur, je connais le petit gentilhomme dont parlait Bourganeuf... L'heureux drôle que cet ambassadeur de vingt-cinq ans ! Bah ! laissons-lui son bonheur et ne le troublons pas.

Et il s'effaça dans la pénombre d'une croisée du corri-

dor, ce qui fit qu'Amalric ne le vit point, et n'aperçut que Bufile droit, auquel il marcha :

— La duchesse est-elle seule ? lui demanda-t-il vivement, quoiqu'à mi-voix.

— Oui, mais hâtez-vous...

— Pourquoi donc me hâter ?

— Le duc de Brancas est jaloux ce soir.

— Je le sais, dit tranquillement Amalric.

— Et il a l'éveil... il se doute...

— Je le détromperai... Reste ici, et si Scipio te prévient, entre chez la duchesse. M. de Brancas n'aura rien à te dire, te trouvant en tiers avec nous.

— Parfait, répondit le Napolitain.

Amalric frappa doucement à la porte de la duchesse, et sur sa réponse il entra. Alors Bufile s'approcha du duc :

— Voilà, monseigneur, lui dit-il tout bas, que vous avez surpris un secret.

— Je l'avais deviné déjà.

— Vous êtes un prince trop spirituel, continua Bufile, pour...

Il s'arrêta et regarda le duc.

— Le duc souriait avec bonhomie.

— J'aime les amoureux, dit-il. Les amours des jeunes gens trouvent toujours en moi un complice. Sur ma parole de duc, je serai muet.

— Vous êtes un grand cœur ! murmura le bon Bufile, qui éprouva alors un mouvement de reconnaissance bien plus grand pour cette parole du duc que celui qu'il avait éprouvé pour toutes les flatteries dont Charles de Bourgogne l'avait abreuvé naguères.

Il s'approcha de la croisée où se tenait le duc et continua à causer à mi-voix,

— Tenez, dit-il, j'entrevois déjà, monseigneur, un beau sujet de mystère.

— Ah ! ah ! fit le prince, vous êtes fécond.

— Au service de Votre Altesse le génie acquiert des ailes.

— Vous êtes un flatteur, seigneur Bufile.

— Nullement, monseigneur, je dis vrai.

— Voyons, quel est donc ce sujet ?

— Le voici. La scène se passe au temps des croisades...

— Un jeune chevalier part pour la terre sainte, et il aime une jeune femme, belle et qui possède de vastes terres et de nombreux châteaux.

— Peste ! le choix est assez spirituel.

— Le jeune chevalier est pauvre au contraire...

— Ce qui ne laisse pas que de le rendre intéressant, j'imagine.

— Comme le dit Votre Altesse. Mais les biens de ce monde n'ont que faire en matière d'amour...

— Ce fut toujours mon avis, cher seigneur.

— Mais la femme jeune, belle et riche qui aime le chevalier aussi ardemment qu'elle en est aimée, a un père dur, brutal, avare, un châtelain qui n'estime les honneurs qu'au poids de sacoches pleines d'or, et ce père a juré qu'elle n'épousera jamais qu'un châtelain aussi riche qu'elle.

— Ce père est un bélétre... Que veut-il faire de tant de châteaux et de tant d'or ?

— Ce père là, continua Bufile, est le personnage ridicule du *mystère* : il doit amuser et faire rire les spectateurs par son avarice sordide.

— A merveille ! dit le duc.

Bufile allait poursuivre le cours de son récit, lorsqu'il poussa un cri étouffé qui fit tressaillir le duc.

Il venait d'apercevoir sur la plate-forme de la tour voisine les deux silhouettes de M. de Brancas et du sire de

Bourganeuf, et il avait entendu l'exclamation de rage du vieux mari.

— Mon Dieu ! murmura-t-il avec angoisse à l'oreille du duc, il a vu la duchesse..., il a vu la duchesse... peut-être les a-t-il aperçus se tenant les mains... Ah ! monseigneur, tout est perdu !

Le duc, lui aussi, avait aperçu les deux silhouettes, puis il les avait vues disparaître.

— Je vais les sauver, dit-il à Bufile, et sous l'impression première de sa rugueuse et sauvage nature, qui avait toujours de splendides éclairs de générosité, obéissant à cet instinct qui était en lui et le poussait au devant du danger, le duc s'élança, ouvrit brusquement la porte de l'appartement de la duchesse, qu'il surprit abandonnant ses deux mains à Amalric, qui, à genoux devant elle, y mettait un baiser.

L'apparition subite de Charles de Bourgogne produisit sur les deux amants un tel saisissement de pudeur et d'effroi qu'ils demeurèrent immobiles et glacés, Amalric, toujours à genoux, la duchesse ne songeant point à lui retirer ses mains tremblantes...

— Au nom du ciel ! leur dit le duc, qui demeura sur le seuil avec Bufile, au nom du ciel ! ne bougez pas... Madame, laissez le vicomte baiser vos mains ; vicomte, demeurez aux genoux de la duchesse... M. de Brancas va venir, feignez de ne point le voir et dites à la duchesse avec passion :

— Oh ! oui... je vous aime, Blanche...

Les deux amants regardaient le duc et ne comprenaient pas. Ils étaient glacés !

— Pardonnez-moi d'avoir surpris votre secret pour vous sauver, — il y va de votre vie, à vous, vicomte, de votre honneur, madame, — et si vous m'obéissez, je réponds de tout, foi de duc !

L'accent de Charles de Bourgogne était si franc, si sincère, si respectueux à la fois, que tous deux furent convaincus et obéirent.

La duchesse reprit un peu de calme; Amalric demeura à ses genoux.

— Vous répétez une scène du mystère que maître Bufile compose pour réjouir mon armée, acheva le duc pour les bien pénétrer de leurs rôles.

Puis il fit un signe à Bufile, et tous deux laissant la porte ouverte et l'entrée libre, s'effacèrent à demi dans cette pénombre de la salle où les yeux ardents de M. de Brancas n'avaient pu pénétrer du haut de la tour, — et ils attendirent l'orage de pied ferme.

L'orage arriva avec l'impétuosité de la foudre.

On vit apparaître M. de Brancas, l'épée nue, à l'entrée du corridor, et alors sur un signe du duc, Amalric s'écria avec force :

— Oh ! oui je vous aime, Blanche... Je vous aime...

Le vieux mari poussa un rugissement de lion blessé et s'élança l'épée haute sur les deux coupables; mais au moment où il franchissait le seuil de la salle et n'était plus qu'à une faible distance des deux amants, le bras robuste du duc l'arrêta court, et se trouvant face à face avec le prince, M. de Brancas demeura frappé de stupeur, et son épée échappant à sa main roula sur le parquet. A ce bruit le vicomte et la duchesse se levèrent effarés.

— Ah ça, dit le duc de Bourgogne brusquement, à qui donc en avez-vous, messire, avec votre épée nue ?

Le vieux gentilhomme était anéanti; il ne comprenait pas la présence du prince à une pareille scène.

Aucune parole ne put sortir de ses lèvres, aucun son ne se fit jour à travers sa gorge crispée; mais d'un geste éloquent de désespoir, il montra Amalric qui, comprenant

désormais parfaitement son rôle, s'était replacé aux genoux de la duchesse et répétait :

— Oui, Blanche, je vous aime...

Le duc répondit par un éclat de rire bruyant au geste de l'ambassadeur, et Bufile fit chorus.

Cette fois, la stupéfaction de M. de Brancas fut à son comble en apercevant son écuyer :

— Suis-je fou ou fais-je un rêve? murmura-t-il.

— Ni l'un ni l'autre, répondit le duc riant de plus belle. Vous êtes jaloux, voilà tout.

M. de Brancas était pétrifié.

— Vous êtes jaloux, et vous venez fort mal à propos, continua le duc, car nous répétions en ce moment-ci la plus belle scène du *Mystère* que votre écuyer Bufile, que voilà, compose pour charmer nos loisirs du camp.

— Un *Mystère!* balbutia M. de Brancas, retrouvant enfin l'usage de sa langue.

— Qui sera représenté dès demain...

— Ainsi, tout cela n'était...

— Que pure comédie, messire.

M. de Brancas regardait alternativement le duc et Bufile, qui riaient; Amalric, parfaitement calme et maître de lui, et la duchesse, qui, retrouvant elle-même ce sang-froid merveilleux qui est l'apanage des femmes et leur permet de faire face aux plus terribles orages, lui souriait de son plus enivrant sourire.

Alors sa figure crispée par la colère et devenue livide, revint peu à peu à son expression naturelle, et il se sentit interdit et confus.

— Allez-vous pas croire, lui dit alors le duc, que si madame de Brancas et le vicomte avaient de doux aveux à se faire, ils nous prendraient Bufile et moi pour confidents?

Ce dernier argument du duc eut un succès décisif, et

M. de Brancas convaincu, sentit le rouge de la honte lui monter au front.

— Pardon, monseigneur, balbutia-t-il, j'étais fou...

— Vous devriez plutôt demander pardon à madame de Brancas d'abord et ensuite au vicomte, à qui vous avez failli faire une très-vilaine plaisanterie avec votre épée nue, et enfin à l'auteur du *Mystère*, dont vous troublez l'œuvre à son plus beau moment... Vous mériteriez même, acheva le duc, qu'on ne vous permît point d'assister à la représentation qui aura lieu demain soir, puisque vous prenez si mal la chose...

Et le duc continua à rire.

M. de Brancas se dirigea alors vers sa femme, mit un genou à terre et lui baisa la main.

Cette main se prit à trembler et la jeune femme rougit, car elle se sentait presque coupable, malgré sa pureté.

Puis le vieillard tendit sa main droite à Amalric,

Amalric, lui aussi, éprouva un moment de trouble et de confusion. Il se sentait coupable pareillement. Heureusement que son amour pour la duchesse lui vint en aide : ne fallait-il pas la sauver ?

Il accepta avec calme les excuses de M. de Brancas.

Alors Bufile se glissa derrière son maître et lui dit à l'oreille :

— Il faut avouer, monseigneur, que vous manquez de reconnaissance ; vous avez failli tuer un homme qui vous a empêché de porter votre tête en place de Grève.

M. de Brancas baissa la tête sous ce reproche et ne répondit pas.

— Allons, dit jovialement le duc de Bourgogne, laissons là le *Mystère* jusqu'à demain. Je vais congédier M. l'ambassadeur de France, cher duc, et demeurer quelques minutes auprès de vous pour régler certaines affaires politiques.

Et le duc fit un signe de la main.

Amalric s'inclina avec un profond respect devant la duchesse, ce qui acheva de dissiper les soupçons de M. de Brancas, puis il salua le prince et l'ambassadeur et sortit, suivi de Bufile.

— Ma foi! lui dit ce dernier quand ils furent dans le corridor, le roi de France, votre parrain, détesterait un peu moins son cousin de Bourgogne, je gage, s'il savait de quel cierge vous lui êtes redevable aujourd'hui, messire?

— C'est vrai, murmura Amalric, le duc est un homme de cœur.

Ils arrivèrent en causant ainsi à l'extrémité du corridor, et là ils furent fort étonnés d'apercevoir Scipio qui maintenait un homme contre un mur et le serrait à la gorge.

Cet homme était le sire de Bourganeuf. Le prudent gentilhomme avait sagement pensé en descendant les marches de l'escalier de la tour, derrière M. de Brancas, ivre de fureur, que celui-ci n'aurait nul besoin de lui pour tuer Amalric, et il était resté tranquillement en arrière.

Mais Scipio l'avait aperçu; il avait deviné soudain que le Bourguignon n'était point étranger sans doute à la fureur de M. de Brancas, et l'enlaçant de nouveau dans ses mains robustes, il lui avait dit :

— Je vais donc enfin être noble, cette fois!

En présence de la colère de Scipio, Bourganeuf s'était vu perdu pour tout de bon.

Heureusement, un mot que lui suggéra sa merveilleuse présence d'esprit le sauva.

— Le testament n'est point fait encore, dit-il.

— Ah! diable! fit Scipio, alors, je vais attendre Amalric; mais, sois tranquille, je ne te lâcherai pas.

Et il continua à le maintenir immobile, haletant, sans voix, jusqu'à ce qu'Amalric parût enfin.

L'étonnement d'Amalric ne fut pas de longue durée en reconnaissant son implacable ennemi le sire de Bourganeuf :

— Ah! ah! lui dit-il, je m'en doutais, beau sire, vous êtes pour quelque chose dans les désagréments qui ont failli m'arriver.

— C'est vrai, répondit le Bourguignon ; mais je n'ai point trahi mon serment, et j'ai fait loyalement la guerre.

— Je n'en disconviens pas.

— Par conséquent, murmura Bourganeuf d'une voix étranglée, vous abusez...

— Ah! pardon, dit Amalric, lâche-le, Scipio.

— C'est que, fit Scipio hésitant, il n'a pas fait le testament encore, sans cela...

Le mot de testament donna à réfléchir à Amalric.

— Au fait, dit-il, attends un peu Scipio, nous avons à causer avec ce cher sire de Bourganeuf. Serre même légèrement, afin qu'il ne puisse crier, car son honoré maître le duc de Bourgogne le pourrait entendre, et nous n'en finirions plus à donner des explications.

Les doigts de Scipio se resserrèrent et le sire de Bourganeuf se trouva dans l'impossibilité d'appeler à son aide.

Alors Amalric le regarda et lui dit :

— Cher sire, vous êtes une de ces bêtes venimeuses qu'il faut écraser par tous les moyens possibles. Vous n'avez qu'une qualité : celle d'être gentilhomme et de tenir, par conséquent, votre parole. Vous me l'avez donnée à propos du testament. Or voici qu'il est minuit, donc nous sommes à demain et j'en réclame l'exécution. Nous allons vous conduire en mon logis, vous y trouverez plumes et parchemins et vous pourrez rédiger à l'aise cet acte auquel je tiens très-fort.

Bourganeuf tourna un sanglant regard sur Amalric. Il avait espéré le tuer ou le faire tuer avant de se trouver en

demeure d'exécuter sa promesse, et il ne se rendait pas bien compte de la façon miraculeuse dont son ennemi avait échappé à la vengeance du duc de Brancas.

Quant à Bufile, il ne comprenait pas non plus l'histoire du testament, mais peu lui importait; il songeait à son *mystère*.

— Voyons, cher sire, dépêchons-nous. Faites un signe d'assentiment et suivez-nous.

Serré à la gorge, le sire de Bourganeuf s'exécuta de bonne grâce et fit signe qu'il consentait. Alors, les doigts de Scipio se distendirent, et l'honorable gentilhomme fut rendu à la liberté.

— Venez, lui dit Amalric. Le seigneur Bufile, qui est lettré comme pas un, rédigera le testament pour aller plus vite, et vous n'aurez qu'à le signer. Pâques-Dieu! le roi, mon parrain, est un heureux homme, le bien lui vient en dormant, car très-certainement il dort à cette heure en son joli castel de Plessis-les-Tours.

— Amen! dit Bufile qui trouvait qu'Amalric avait du style.

X

Les trompes d'Uri et d'Unterwalden.

Amalric descendit le premier l'étroit sentier qui, du château de Granson conduisait au camp.

Bien que M. de Bourganeuf fût, au demeurant, un fort triste sire, il tenait religieusement sa parole.

Il suivit donc Amalric, puis Bufile et Scipio vinrent

derrière, et l'écuyer napolitain, qui ne connaissait absolument rien à l'histoire du testament, demanda des explications à l'ancien écolier.

Scipio lui répondit d'un air fin :

— Cher seigneur, il faut vous dire que le sire de Bourgañeuf est, au fond, très-bon diable. Il n'aime pas Amalric, le filleul du roi, mais il aime fort le roi, en revanche, et il lui est tout dévoué.

— A merveille ! pensa Bufile, tout le monde à présent, se mêle d'avoir de l'esprit et de comprendre quelque chose à la politique. Voilà ce bélièvre qui essaie de faire de la diplomatie.

— Or, poursuivit Scipio, le sire de Bourgañeuf n'ayant pas d'enfants, a jugé convenable de faire le roi son héritier.

— Ah ! ah ! dit Bufile d'un air naïf auquel Scipio se laissa prendre.

— Mais, vous le savez, seigneur écuyer, le roi aime si fort son filleul qu'il ne peut admettre qu'on lui lègue un héritage quelconque, si le vicomte n'y doit point trouver sa part....

— Oh ! oh ! se dit Bufile, ce soudard-là me semble ingénieux, aujourd'hui, il ment à ravir.

— Donc, le roi n'a voulu accepter l'hoirie du sire de Bourgañeuf qu'à la condition que ce dernier laisserait un legs quelconque à son filleul Amalric...

Cette fois, pétrifié de tant d'audace en l'art de mentir, Bufile n'y tint plus et il interpella vivement Amalric :

— Cher vicomte, lui dit-il avec la familiarité d'un homme qui se sait indispensable, priez donc votre écuyer de me considérer comme votre ami, et de ne plus me faire des contes à dormir debout.

— Scipio, répondit Amalric qui avait entendu l'explication que son écuyer donnait à Bufile, je te préviens que le

roi, si tu continues à avoir autant d'esprit, ne t'anoblira jamais.

Scipio se mordit les lèvres.

— Parle vrai, ajouta Amalric, le seigneur Bufile est un poète, je n'en disconviens pas, et comme tel il est peu digne de l'amitié que je lui ai accordée; mais il l'a cependant, et tu n'as nul besoin de lui cacher nos petites affaires.

— C'est dommage, grommela Scipio; j'étais en train, pourtant, de prouver que j'avais quelque imagination au seigneur Bufile, qui prétend, au contraire, que Périnette ne saurait m'aimer, puisqu'elle a un goût déterminé pour les gens d'esprit.

— Bon ! murmura l'excellent Bufile, voici qu'il se moque de moi ! Je rends service à tout le monde, je trompe mon maître pour les uns, je compose des *Mystères* pour les autres, et je suis le niais de la farce. C'est à rendre méchant l'être le plus inoffensif.

Le duc de Bourgogne avait assigné pour logis provisoire à Amalric, une tente spacieuse et luxueusement décorée, non loin de la sienne. Les hommes d'armes qui accompagnaient l'ambassadeur du roi de France en avaient pris possession, tandis que lui, Amalric, s'asseyait à la table du duc, ce qui fit qu'il pénétra pour la première fois dans sa nouvelle demeure, en compagnie de Bufile, de Scipio et du sire de Bourgneuf.

Celui-ci était honteux et penaud comme un renard pris par une poule.

Amalric entra le premier dans sa tente, puis il indiqua un siège au Bourguignon avec une courtoisie parfaite.

Bourgneuf s'inclina silencieusement et s'assit.

— Cher sire, lui dit alors le filleul du roi, je vous l'ai dit, le seigneur Bufile est un lettré, un vrai savant, et il nous va rédiger votre testament sans qu'il y manque un point ou une virgule.

Puis il se tourna vers Bufile :

— Scipio, lui dit-il, vous a à peu près mis au courant de la vérité.

— Mais il l'a brodée, observa le Napolitain.

— Oui, en ce qui touche mon legs particulier.

— En cela seulement, messire ?

— Je le crois. Le sire de Bourganeuf aime fort le roi, donc il lui laisse ses biens. C'est simple, naturel et généreux.

— Je comprends, murmura Bufile, le sire de Bourganeuf est en ce moment-ci, un renard pris au trébuchet dans un poulaillier.

— C'est possible. Mais aussi pourquoi se mêle-t-il donc des amours d'autrui ?

— Ah ! dit Bufile qui avait sur le cœur certaines façons un peu dédaigneuses du sire de Bourganeuf, qui l'avait humilié de ses allures de gentilhomme le soir où, à Paris, il le conduisit auprès du duc, il est bien certain que, pour un homme aussi laid, c'est une singulière occupation.

Le sire de Bourganeuf ne daigna ni lever la tête, ni répondre à la ruade de l'écuyer.

— Cet excellent homme, poursuivit Amalric, laisse donc tous ses biens, après sa mort bien entendu, à mon gracieux parrain le roi de France ; mais il est trop gentilhomme pour être versé en la science des clercs, comme vous, seigneur Bufile, et vous allez nous rendre le service de rédiger le testament.

— Je suis à vos ordres, répondit le poète.

Amalric indiqua une table sur laquelle se trouvaient plumes et parchemins, et Bufile alla s'y asseoir.

— Ne possédez-vous pas, cher sire, continua le vicomte, s'adressant à Bourganeuf, ne possédez-vous pas un château à deux lieues de Dijon ?

— Oui, fit Bourganeuf d'un signe.

— Un autre château dans le Charolais?
— Oui, fit encore Bourganeuf.
— Une forêt dans l'Auxerrois, deux villages en pays Morvandiau et trois lieues carrées de prairies dans le diocèse d'Autun? Plus un superbe hôtel à Dijon, un autre en la ville de Gand et un bourg dans les Flandres, aux environs de Bruges?

— Hélas! soupira le Bourguignon.

— Vous avez entendu, seigneur Bufile, poursuivit Amalric. Ecrivez que le sire de Bourganeuf lègue par testament et en hoirie à S. M. Louis le onzième, roi de France, ses châteaux du Dijonnais et du Charolais, sa forêt de l'Auxerrois, ses deux villages du pays Morvandiau, ses prairies du diocèse d'Autun, ses deux hôtels de Dijon et de Gand et son bourg des Flandres.

— C'est fait, répondit Bufile au bout d'un instant.

— Cher sire, dit alors Amalric à Bourganeuf, prenez cette plume et signez.

Un éclair de colère passa dans le fauve regard du Bourguignon, son visage prit une fois encore cette teinte livide et violacée qui, chez lui, dénotait les émotions orageuses; mais il avait juré, il était esclave de sa parole, et il signa.

Amalric prit le parchemin qu'il couvrit de sable, le secoua ensuite, le plia en quatre et le mit sous enveloppe; après quoi il s'assit à la table où Bufile venait d'écrire, et il traça la lettre suivante, qu'il adressa à son royal parrain Louis de France :

« Sire, roi, mon parrain,

» Le violent chagrin que j'éprouve d'être séparé de Votre Gracieuse Majesté ne me trouble pas la tête à ce point de me faire oublier ce que je lui dois, et de négliger l'occasion de lui être agréable en me dévouant à son service. Votre Majesté a eu, je le crois, quelque raison de

faire de l'écolier Amalric un homme politique, si l'on considère les résultats.

» Sire, figurez-vous que j'ai retrouvé en pays Bourguignon un gentilhomme de votre connaissance, lequel, — après m'avoir joué un fort vilain tour et gratifié d'un merveilleux coup d'épée dont je serais mort sans les soins de madame la duchesse de Brancas qui m'a recueilli chez elle et s'est installée à mon chevet jusqu'à ma complète guérison, — en a éprouvé un si grand repentir qu'il a voulu m'instituer son héritier et me léguer tous ses biens qui sont fort considérables. J'ai refusé, comme vous le pensez bien, car Votre Majesté m'a enrichi au delà de mes espérances en me faisant don de la terre de Lourmarin; mais le sire de Bourganeuf, — c'est son nom, — s'est montré tellement offensé de mon refus, que je me suis cru obligé de prendre un biais et un accommodement pour le satisfaire. Je lui ai conseillé de vous léguer sa succession qui est assez ronde, du reste, et il s'est rendu de bonne grâce à mes prières, comme vous en pourrez juger par son testament que je vous envoie.

» Le porteur dudit testament et de ma lettre est mon écuyer Scipio, à qui Votre Majesté a promis des lettres de noblesse. Je confierai tout bas à Votre Majesté que le pauvre diable ressent une haine profonde pour le sire de Bourganeuf, par suite d'une querelle d'amour qu'il a eue avec lui à propos d'une bachelière.

» Or, Scipio s'est imaginé que le meilleur titre qu'il pourrait s'acquérir aux yeux de Votre Gracieuse Majesté pour obtenir les lettres-patentes qu'il souhaite avec tant d'ardeur, serait de tuer le sire de Bourganeuf, afin que son héritage vous advienne plus promptement. Or, comme je désire que Votre Majesté le dissuade d'un aussi méchant projet et que je souhaite, en même temps, longue et heureuse vie à un homme aussi généreux que le sire

de Bourganeuf, je vous envoie Scipio pour qu'il ne puisse mettre à exécution son criminel dessein.

» Sur ce, je suis, sire, de Votre Majesté, le très-humble, très-obéissant, très-fidèle sujet, et très-affectueux filleul.

» AMALRIC, vicomte de Lourmarin et autres lieux. »

— J'ajoute *autres lieux*, pensa Amalric, afin que le roi, pénétré de reconnaissance, s'aperçoive qu'un homme de mon mérite ne peut pas ne posséder qu'une seule terre.

Puis il montra la lettre à Bufile, qui la lut à haute et intelligible voix.

— Vous le voyez, dit Amalric à Bourganeuf, j'engage le roi à calmer quelque peu l'irritation de Scipio, car ce dernier sera ici sous huit ou dix jours, et il est têtue en diable ! il pourrait bien continuer à s'imaginer que votre mort serait agréable au roi.

Bourganeuf répondit par un regard chargé de haine et se tut.

Puis il se leva, salua Amalric avec la courtoisie d'un ennemi bien éduqué, et sortit.

— Ah ça, demanda naïvement Scipio, penses-tu réellement, Amalric, que je serais désagréable au roi en étranglant, au premier jour, ce cher sire de Bourganeuf ?

— Mon cher, répondit Amalric, ces choses-là ne sont point mes affaires, tu t'en expliqueras avec le roi lui-même. Pour le moment, va seller ton cheval et pars. La nuit est belle, il fait un clair de lune admirable et l'heure est charmante pour voyager. Si le temps te dure en route, tu songeras à Périnette.

— Hein ? fit Bufile, se mordant les lèvres et se penchant à l'oreille d'Amalric, vous voulez donc me faire croire à l'ingratitude des hommes ?

— C'est juste, murmura Amalric, mais que voulez-vous ? Un grand poète tel que le seigneur Bufile doit être

préparé d'avance à toutes les ingrattitudes. La poésie est un mystère que le vulgaire ne comprendra jamais.

A propos de mystère, grommela le Napolitain, tandis que Scipio sortait pour aller seller son cheval, il faut que je compose le mien. Le duc le veut faire représenter demain soir, et me voici revenu à mon existence de lazzarone. Il faut que j'improvise.

A l'époque où se passe notre histoire, l'art dramatique était tout-à-fait à sa naissance, et les *farces* que les auteurs composaient sous la dénomination de *mystères* pour l'amusement des spectateurs, n'étaient ni compliquées de mise en scène et d'événements, ni d'une longueur qui nécessitât pour les acteurs une grande étude.

Aussi le duc ne voulant qu'un *Mystère* qui n'était point écrit la veille fût représenté le lendemain, et maître Bufile se faisant fort de le composer et de le mettre en scène dans un si bref délai, l'un et l'autre n'avaient été présomptueux qu'à moitié.

Après le départ de Scipio et la retraite de Bourganeuf, Bufile, en poète qui se respecte et ne saurait travailler sans le concours de la lune et des étoiles, s'en alla rêver au bord du lac, pendant une heure, puis il revint, se mit bravement à l'œuvre et eut terminé *grosso modo*, c'est-à-dire à part quelques négligences, vers le point du jour.

Alors il s'occupa du choix des acteurs, lesquels n'étaient qu'au nombre de cinq : un père avare, une jeune châtelaine éprise de son chevalier, le chevalier *enamouré* de sa dame, l'archange Saint-Michel, le céleste guerrier, et Satan en fin de compte. Le diable avait naturellement un rôle dans tous les *Mystères*.

Or, en ce temps-là, les grands personnages tenaient à honneur de figurer dans une représentation de ce genre, et Bufile ne présuma pas trop de l'importance de son œu-

vre en destinant le rôle principal, celui du *deus ex machina*, à Charles de Bourgogne lui-même.

Le duc devait figurer l'archange Saint-Michel.

Puis venaient les autres personnages. Naturellement Amalric et la duchesse représentaient le châtelain amoureux et pauvre et la jeune châtelaine éprise et riche.

Bufile, comme le plus spirituel, puisqu'il était l'auteur de la pièce, se destina le rôle de satan, — ce rôle exigeant infiniment d'esprit, puisque l'ange des ténèbres devait essayer de séduire une femme par l'imagination et la vanité, chose facile en apparence, très-difficile en réalité. Restait le personnage du père avare.

— Ah! *per Bacco!* se dit Bufile, le sire de Bourganeuf fera merveilleusement mon affaire. A la mine piteuse qu'il avait hier en baillant son héritage au roi, on ne peut pas nier qu'il soit un cuistre achevé. Il sera d'un naturel parfait. Le point essentiel c'est qu'il accepte.

Et Bufile se mit à la recherche de Bourganeuf qu'il trouva dans sa tente, morose et triste comme un homme qui en est réduit à la dernière pistole et la doit par avance.

— Cher sire, lui dit-il, voulez-vous plaire à votre gracieux souverain le duc de Bourgogne?

— Que faut-il faire pour cela?

— Vous charger d'un rôle dans mon *mystère*.

— Quel *mystère*, s'il vous plaît?

— Celui que je viens de composer et que nous jouerons ce soir.

— Quel est ce rôle?

— Celui d'un père avare.

— Hein? fit Bourganeuf tressaillant, et croyant déjà à une mauvaise plaisanterie.

— Je sais bien, dit Bufile, qu'un rôle d'avare ne sied guère à un seigneur aussi prodigue que vous, qui aban-

donne si généreusement sa succession au roi de France, — mais que voulez-vous? on prend ses acteurs où on peut, et d'ailleurs vous avez le physique de l'emploi, un père avare ne devant être ni beau, ni jeune, ni gras, ni...

Bourganeuf arrêta Bufile d'un geste irrité :

— Drôle! murmura-t-il, est-ce en m'insultant que tu prétends...

— Ce n'est pas moi, c'est le duc.

— Quoi? le duc veut?...

— Le duc a lui-même un rôle dans le *mystère*.

— Soit, répondit Bourganeuf du ton d'un homme à qui tout est devenu indifférent.

Bufile quitta Bourganeuf et alla chez le duc, auquel il lut son *mystère*.

Le duc fut enchanté.

— Cher seigneur, lui dit-il, vous êtes plein de génie et d'esprit, et votre *mystère* est un chef-d'œuvre. Aussi, foi de duc! je tiendrai ma promesse, je vous ferai ordonner des lettres-patentes et vous créerai chevalier de la Toison d'or.

Bufile s'inclina avec respect.

— Votre Altesse, dit-il, n'a plus qu'à apprendre son rôle et à donner des ordres pour l'édification d'un théâtre.

— Le théâtre sera prêt avant ce soir; les ordres sont donnés. Quant aux rôles, nous les apprendrons en commun, ici, dans ma tente. Aujourd'hui j'abdique ma couronne et mon commandement pour devenir confrère de la Passion (1), je fais interdire l'entrée de ma tente à quiconque me viendra parler d'autres affaires, et si les Suisses, par impossible, m'envoyaient demander la bataille, je crois que je les enverrais à tous les diables.

(1) Ainsi se nommaient les premiers comédiens.

— Voilà, se dit Bufile, un prince éclairé et lettré qui met au-dessus des niaiseries de la politique et des brutalités de la guerre, les splendeurs magiques de la poésie.

Le duc tint parole.

Avant la fin du jour, un théâtre fut construit au milieu du camp, et deux cents ouvriers y mirent la main.

Ce théâtre, à vrai dire, n'était qu'un vaste échafaud élevé au-dessus du niveau du sol de sept ou huit pieds environ.

Les acteurs seuls y devaient monter.

Quant aux spectateurs, ils assisteraient à la représentation, assis sur des gradins plus ou moins élevés, selon leur rang et leur qualité, et protégés contre les intempéries de l'air par d'immenses toitures en planches.

Tout ce que le duc possédait dans sa tente d'étoffes précieuse, de tentures arabes ou espagnoles avait été employé à la décoration de cette salle de spectacle improvisée. Dès cinq heures du soir, c'est-à-dire à la nuit tombante, le camp, au milieu duquel le bruit de la représentation s'était répandu depuis le matin; le camp, disons-nous, s'était mis en rumeur, et soldats ou officiers, nobles dames ou simples bourgeoises du pays bourguignon — car un grand nombre de femmes suivait l'armée du duc — s'étaient rués vers ce théâtre, élevé en quelques heures, et attendaient impatiemment l'ouverture des portes.

Les trompettes et les clairons de l'armée devaient y servir d'orchestre.

La journée entière avait été employée par les acteurs à apprendre leurs rôles. Amalric et la duchesse répétaient sous les yeux de Bufile, en présence de M. de Brancas, dont les soupçons jaloux s'étaient évanouis. M de Bour-

ganeuf étudiait tout seul en un coin du château de Granson, et le duc dans sa tente.

Cependant ce dernier menait de front les affaires et les plaisirs. Vers midi, il avait mandé auprès de lui deux de ses lieutenants en la bravoure et en la résolution desquels il avait une confiance absolue, le sire de Rosimbos et le baron de Château-Guyon, et il leur avait dit :

— Vous allez monter à cheval avec deux mille archers et mille hommes d'armes et vous vous avancerez vers Neufchâtel, où se trouve le gros de l'armée des Suisses. Vous leur proposerez de nouveau la bataille. S'ils acceptent, vous m'enverrez prévenir; s'ils refusent et se replient en arrière, vous pousserez en avant, et demain au point du jour je me mettrai en route pour vous rejoindre et vous appuyer. Il est parfaitement inutile que je me laisse attaquer dans mon camp par cette canaille.

Les ordres du duc avaient été ponctuellement exécutés par le sire de Rosimbos et le baron de Château-Guyon :

A deux heures de relevée, ils étaient partis à la tête de leur petit corps d'armée, espérant arriver sous les murs de Neufchâtel vers six ou sept heures et engager le combat de nuit si besoin était.

Le duc avait fait, en secret, et sans vouloir troubler la sécurité du camp et surtout des femmes qui s'y trouvaient, tous les préparatifs qui pourraient être nécessaires en cas de bataille.

Pourtant il avait un tel mépris des paysans suisses, il était tellement persuadé qu'ils fuiraient épouvantés devant lui, qu'il n'avait nullement négligé, en ce qui le concernait, le spectacle qui allait avoir lieu. Doué d'une mémoire prodigieuse, il avait appris le rôle de l'archange Michel en quelques heures; puis il avait assisté à une répétition générale de la pièce, et cette répétition achevée, Bufile avait répondu d'un plein succès.

A huit heures, le duc invita à souper la fleur de son aristocratie. Pendant le repas, il eut la duchesse de Brancas à sa droite et Amalric à sa gauche. Depuis la veille, Amalric plaisait fort au duc, et M. de Brancas lui-même, dont la jalousie s'était dissipée, lui trouvait infiniment d'esprit.

A dix heures, le spectacle commença. Les portes du théâtre étaient ouvertes depuis longtemps, et les spectateurs avaient pris place.

L'archange Saint-Michel étant un guerrier, le duc avait dû revêtir son armure, et il se trouvait ainsi tout prêt à monter à cheval.

Mais au moment même où le spectacle allait commencer, un bruit étrange, un bruit strident et lointain se fit entendre et jeta la perturbation et l'épouvante parmi les assistants.

TABLE

I. — De la façon dont le roi Louis XI confia à la Sainte-Vierge, dans ses prières, l'affection qu'il éprouvait pour son cher cousin le duc de Bourgogne.	1
II. — Où il est parlé du seigneur Bufile, écuyer de monseigneur le duc de Brancas, et où S. M. le roi Louis le onzième fait des confidences à son filleul Amalric.	11
III. — Où il est parlé du testament du roi Louis XI, de l'amour instantané et des conséquences qu'il peut avoir, et où le lecteur s'apercevra que maître Amalric, le filleul du roi, avait en gymnastique des connaissances assez étendues.	21
IV. — Des inconvénients qu'il y a à laisser les fenêtres ouvertes, la nuit, au mois de décembre, et de la pénible mésaventure qui s'en suivit pour le sire de Bour-ganeuf.	32
V. — La dernière espérance du sire de Bour-ganeuf, et le premier espoir de l'écolier Scipio, qui avait si grande envie d'être gentilhomme.	44
VI. — Comment, de fil en aiguille, le roi Louis XI prit-il grand plaisir à causer de potence et de corde neuve avec son argentier et son barbier, et avec quelle agréable surprise il apprit que son inspiration avait été bonne, la veille, lorsqu'il donna une épée à son filleul Amalric.	55
VII. — Comment le roi s'aperçut qu'Amalric était, non-seulement un homme politique, mais encore un courtisan plein d'esprit; et comment, en moins d'une heure, l'écolier Amalric se trouva gentilhomme, possesseur de fief et assez ambitieux pour souhaiter des fleurs de lys sur son écusson.	67
VIII. — Comment le roi Louis XI expliquait pourquoi il n'avait pas d'ambassadeurs, et comment messire Amalric, vicomte de Lourmarin, devint le chevalier servant de la duchesse de Brancas.	79

IX. — Amalric donne ses instructions à Périnette, fait ses adieux à ses compagnons du pays Latin et présente son ami Scipio au roi qui lui trouve bonne façon et le fait écuyer après l'avoir invité à souper.	91
X. — Où il est parlé de la jalousie du duc de Brancas, et où le lecteur jugera par lui-même, des conséquences d'une semblable maladie.	101
XI. — Où le roi Louis XI compara sa santé à celle de son oncle René et trahit ses sympathies pour le beau ciel de Provence.	112
XII. — Dans lequel le conteur de cette histoire résume une foule d'événements.	125
XIII. — Comment le sire Amalric qui ne songeait cette nuit là qu'à mener à bien les affaires d'amour se trouva entraîné à s'occuper des affaires du roi, son parrain, lequel ne songeait plus à la galanterie et ne se mêlait plus que des choses de la politique.	134
XIV. De l'esprit et des moyens ingénieux que le seigneur Bufile déploya, pendant son voyage, malgré ses deux qualités négatives d'ivrogne et de poète.	147
XV. — Suite des moyens ingénieux employés par le seigneur Bufile à une époque où la chimie n'était connue que des Italiens et des Espagnols, lesquels la tenaient des Arabes.	159
XVI. — De l'utilité des intelligences que le vicomte de Lourmarin avait su se ménager dans l'hôtel de Mazonod.	173
XVII. — De la façon dont Louis XI apprécia la maladresse de sire Tristan-l'Ermitte, son grand prévôt, et du déplaisir qu'en éprouva son barbier, le compère Olivier-le-Daim, surnommé méchamment Olivier-le-Diable.	185
XVIII. — Amalric console Tristan, Tristan abjure sa haine contre Bufile, et le roi songe à se faire un ami de l'écuyer napolitain. — Le duc de Brancas prend congé, et messire Philippe de Commines commence à craindre que sa manie d'écrire l'histoire à sa manière ne lui vienne à jouer un vilain tour.	198
XIX. — Du danger qu'il y a de battre la campagne, la nuit, sous les croisées de la femme qu'on aime, surtout lorsqu'on ne croit pas aux revenants.	211
XX. — Suite des inconvénients énoncés dans le précédent chapitre, et comment les revenants savent, au besoin, reprendre leur corps.	223

DEUXIÈME PARTIE

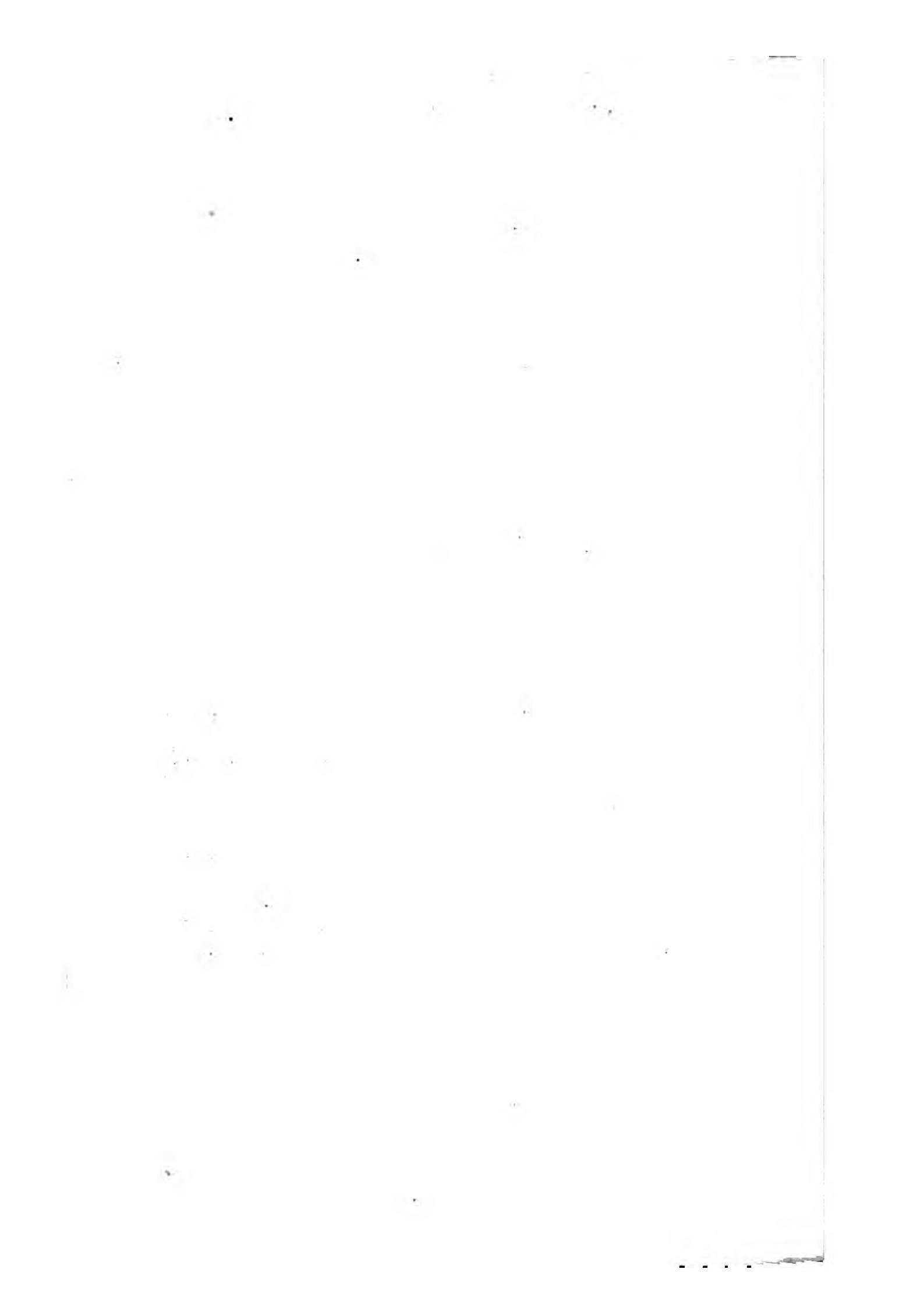
LE CAMP DU DUC.

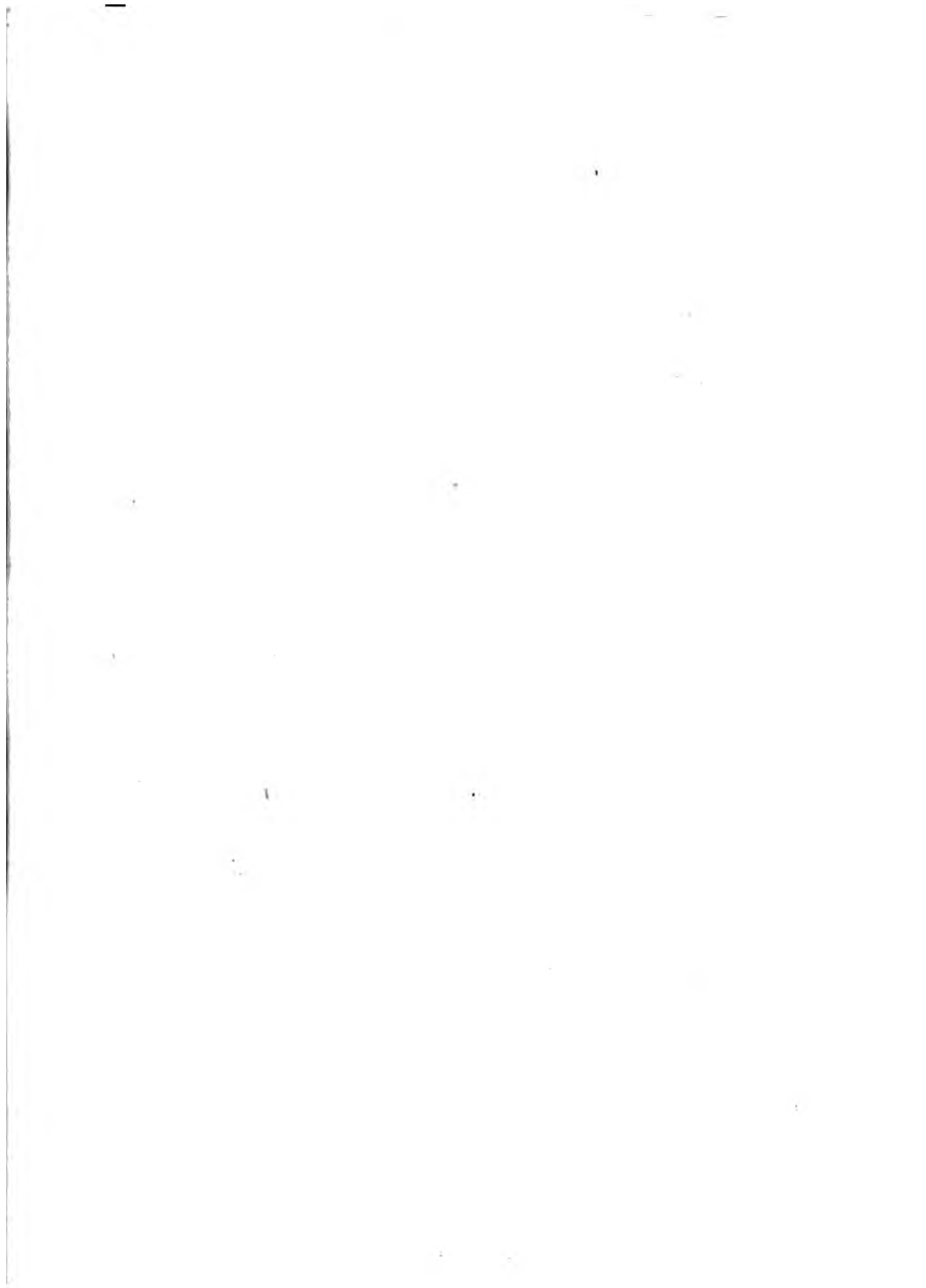
I. — Dans lequel Bufile dévoile ses projets matrimoniaux.	235
II. — Comment l'écuyer Bufile et le vicomte Amalric, s'étant trouvés dans la situation de l'âne de Buridan, Périnetto, à son tour se trouva dans le même cas.	249
III. — Des scrupules qu'eut l'honnête écuyer Bufile à l'endroit des devoirs d'un serviteur envers son maître, et des réflexions philosophiques et pleines d'indulgence que l'ancien lazzarone fit à l'endroit des vieux maris et des amoureux jeunes.	261
IV. — Comment Bufile, sans y songer, inventa le paratonnerre; — et comment après avoir reconnu la noire ingratitude de son maître, il n'éprouva plus aucun scrupule à le tromper.	275
V. — Comment Amalric eut pour la première fois de sa vie, une grande peur d'avoir peur, ce qui est encore fort honorable, eu égard aux gens qui ont peur tout de bon.	289
VI. — Où cette fois notre ami Amalric eut, malgré sa bravoure, réellement et sérieusement peur.	301
VII. — Dans lequel les choses tournèrent de telle façon, que Scipio et le roi de France se trouvèrent intéressés l'un et l'autre à ce que le sire de Bourgameuf ne s'éternisât point en ce monde.	315
VIII. — Comment le sire de Bourgameuf mit, pour la seconde fois la puce à l'oreille au duc de Brancas.	328
IX. — Le mystère du seigneur Bufile.	342
X. — Les trompes d'Uri et d'Unterwalden.	355

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME



Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.





67830884

